REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

1959
TOME I
(janvier-juin)

DIRECTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Protohistoire et Antiquités nationales. — R. LANTIER, membre de l'Institut, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux.

Archéologie grecque et romaine. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres, directeur de l'Institut d'art de l'Université de Paris.

COMITÉ

Civilisations du Paléolithique. — Abbé H. BREUIL, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.

Archéologie égyptienne. — P. MONTET, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.

Civilisations d'Asie. — Dr G. CONTENAU, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux.

Architectures antiques. — R. VALLOIS, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Arts plastiques de la Grèce. — P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.

Épigraphie et Institutions grecques. — G. DAUX, directeur de l'École française d'Athènes.

Épigraphie latine. — A. MERLIN, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux. — J. GAGÉ, professeur au Collège de France.

Histoire et Antiquités romaines. — J. CARCOPINO, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Archéologie romaine et Afrique du Nord. — Gilbert Ch. PICARD, professeur à la Sorbonne.

Archéologie et histoire byzantine. — P. LEMERLE, professeur à la Sorbonne, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.

Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux, professeur à l'École des Beaux-Arts.

SECRÉTARIAT

Secrétaire de la rédaction. — Y. BÉQUIGNON, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Strasbourg.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER Charles PICARD

MEMBRES DE L'INSTITUT

Secrétaire de la rédaction : YVES BÉQUIGNON

1959

TOME I

(JANVIER-JUIN)

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1959

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LA MIGRATION ÉOLIENNE

Pour la période de l'histoire grecque qui suit la fameuse guerre de Troie, c'est-à-dire pour la fin de l'Age des Héros et, après le Retour des Héraclides — donc pour la période que les Modernes désignent sous le nom de Moyen âge grec —, la tradition antique est singulièrement pauvre, ne redevenant plus riche qu'avec le début du VIII^e siècle av. J.-C. et la Renaissance de l'époque archaïque.

La seule exception dans cette déficience qui, autrement, serait à peu près totale, concerne les événements qui accompagnent ou précèdent et suivent immédiatement ce Retour des Héraclides, marquant pour les Anciens la fin de l'Age des Héros, ère que nous désignons plus volontiers aujourd'hui comme celle de l'établissement des Doriens au Péloponnèse. Dans une précédente étude, nous avons cherché à déterminer la date de cet établissement des Doriens dans la péninsule et à le replacer en son contexte archéologique[1]. Nous voudrions ici récapituler les traditions relatives à un autre événement de la même époque : la colonisation de l'Éolide, en Asie Mineure.

Lors même que ces traditions nous sont transmises par des auteurs d'époque tardive ou même très tardive, il apparaît en effet aujourd'hui que, bien souvent, elles sont loin

1. Le mur pélasgique de l'Acropole et la date de la descente dorienne, *C.R.A.I.*, 1950, p. 117-121, et *Studies pres. to David M. Robinson*, I, p. 135-169. La publication toute récente de certaines tablettes mycéniennes de Pylos de Messénie (dans *Minos*, IV, 1956, p. 120 sqq., et voir ci-dessous, p. 5 et n. 6), a confirmé, nous semble-t-il, l'identification à laquelle nous étions arrivé par un tout autre chemin. On peut considérer comme établi, croyons-nous, que la destruction des grands centres mycéniens du Péloponnèse, au début du XII^e siècle, correspond au Retour des Héraclides.

d'être totalement dénuées de fondement, ou par trop inexactement transmises, comme on avait été longtemps porté à le croire ; la valeur plus ou moins grande des renseignements qu'elles fournissent n'est pas forcément en rapport avec la date plus ou moins haute des auteurs qui les révèlent. Pour cette migration éolienne, dont l'étude a été si négligée par les historiens modernes[1], ces traditions nous ont paru mériter d'être examinées à nouveau, bien que les données archéologiques avec lesquelles il serait indispensable de pouvoir les confronter soient encore aujourd'hui très maigres[2].

Les poèmes homériques fournissent une indication ; car la tradition, confirmée par le témoignage de certains vers homériques, voulait qu'ils eussent été composés dans l'une des villes ou des îles de la Grèce asiatique, Smyrne étant une des cités qui se glorifiaient d'avoir vu naître Homère. Mais la date de la composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* reste fort discutée. La première indication directe et certaine à ce sujet est toutefois fort ancienne, puisqu'elle remonte à Hésiode et date donc approximativement de la fin du VIII^e^ siècle av. J.-C. Des allusions et digressions de Pindare, d'Hérodote, de Thucydide, il résulte qu'il existait au V^e^ siècle déjà une tradition cohérente et fermement établie, dont on retrouve ailleurs la trace, dans Hellanicos de Mitylène. Aux siècles suivants, Éphore de Cumes et Myrsile de Méthymne fournissent aussi quelques renseignements sur cette Éolide asiatique, dont, comme Hellanicos, ils étaient originaires, cependant que d'autres indications nous viennent d'Aristote, d'un fragment de Démon, et de la *Vie d'Homère* du Pseudo-Hérodote. A l'époque augustéenne et au temps du Haut Empire, Strabon, Velleius Paterculus, Plutarque, Pausanias nous procurent de

1. La présentation la plus commode de ces traditions reste celle de G. Busolt dans sa *Griechische Geschichte*, I, 2^e^ éd., p. 272 sqq. — [La *Rev. arch.* et le *Journ. des Sav.* rendront compte du récent travail de M. Michel B. Sakellariou, *La migration grecque en Ionie*, Athènes, 1958, sur toutes les colonisations grecques en Anatolie. Cf. aussi Filippo Cassola, *La Ionia nel mondo miceneo*, Naples, 1957 (p. 74-83, p. 119-121 : app. X : migration éolienne).]

2. Les questions de topographie ne peuvent être étudiées que sur le terrain.

précieux compléments d'information, Strabon étant, avec Hérodote et Pausanias, une de nos sources principales. On peut recueillir d'autres indications à une époque plus tardive encore dans Athénée, Eusèbe, Étienne de Byzance, Tzetzès ainsi qu'en différentes scholies[1].

Les indications qui nous viennent de ces divers auteurs ne sont naturellement pas identiques, ne traitant pas toujours des mêmes aspects de l'histoire. Elles ne sont même pas toujours strictement concordantes. Il apparaît tout de suite, cependant, qu'elles ne sont pas contradictoires dans les grandes lignes, malgré quelques incertitudes, voire certaines divergences de détail ; on ne saurait parler de deux ou de plusieurs versions. Notre tâche sera donc de dégager ces grandes lignes d'une même tradition, après en avoir analysé le contenu.

Les descendants d'Oreste étaient regardés comme ayant été les chefs de cette colonisation éolienne de l'Asie Mineure. D'après Pindare, Oreste lui-même en prit l'initiative[2]. Après la mort de Ménélas, Oreste passait pour avoir réuni sous son sceptre le royaume de son oncle et celui de son père, ainsi que celui d'Argos et une partie de l'Arcadie[3]. L'indication de Pindare, malgré les apparences, n'est pas en contradiction avec celle qui, nous le verrons, situait le départ du fils d'Oreste, Penthilos, vingt ans avant le Retour des Héraclides, c'est-à-dire, selon la chronologie ératosthénienne, la plus généralement admise, soixante ans après la prise de Troie. Car la tradition voulait qu'Oreste fût né quand son père Agamemnon partait en guerre contre Priam[4], et qu'il fût mort à l'âge de 70 ans[5], c'est-à-dire 60 ans après la prise de

1. Nous ne donnons pas ici les références. Les principaux passages des auteurs anciens qui concernent la colonisation de l'Éolide sont cités ci-après en appendice.

2. Pind., *Ném.*, XI, 34 ; et *Schol. ad loc.* (voir Appendice).

3. Paus., II, 18, 5.

4. *Iliade*, I, 142 ; *Odyss.*, III, 305, etc.

5. Ascl., dans *Schol. ad. Eur., Or.*, 1640 = Jacoby, *Fr. gr. Hist.*, I, p. 173, fr. 25 et 247, I. 10-15 ; Velleius Paterculus (I, 1, 3), par suite apparemment d'une confusion, fait régner Oreste 70 ans et le fait vivre 90 ; puis il fait régner Tisaménos et Penthilos ensemble pendant trois ans seulement.

Troie, au moment même fixé, dans cette chronologie, pour le départ de Penthilos. La tradition la plus courante, toutefois, le faisait mourir en Arcadie, à Tégée, où, quittant Mycènes, il s'était retiré[1]. Le texte de Pindare, au demeurant, n'implique pas qu'Oreste partit lui-même pour l'Asie.

D'après Tzetzès, qui se réfère ensuite à Hellanicos, Oreste recueillit la réponse de l'oracle qui fut à l'origine du départ de la colonie ; il parvint à Lesbos, mais mourut avant d'y avoir fondé une ville, et son descendant Gras ne réussit à s'y établir que 100 ans plus tard[2]. Strabon[3], comme déjà Démon[4], précise qu'Oreste mourut avant d'avoir pu réaliser son projet, dont ses descendants poursuivirent l'exécution après sa mort. Telle est, semble-t-il, la version authentique de la tradition.

Ce dernier texte de Démon, précisant la simple allusion faite par Tzetzès, nous fait connaître la cause de l'émigration : un fléau s'étant abattu sur la Grèce et ayant détruit les récoltes, la Pythie, consultée par Oreste, lui fit savoir que ce désastre prendrait fin lorsque les descendants d'Agamemnon seraient partis vers la Troade, aux confins de la Mysie, pour y fonder des villes et y restaurer le culte des dieux. La raison par laquelle Démon explique le départ de la colonie et la consultation de l'oracle lui-même sont faits banals dans l'histoire de la colonisation ; mais on serait mal fondé, pour autant, à les regarder comme de pures inventions.

Une autre raison est mise en avant par Velleius Paterculus[5] : la menace que les Héraclides font alors peser sur le Péloponnèse et la Grèce tout entière. De fait, au lendemain même de la mort d'Oreste, sous le règne de son fils Tisaménos qui était issu de son union avec la fille de Ménélas,

---

1. Hér., I, 67 ; Strab., XIII, 1, 3 ; Paus., VIII, 5, 3 ; III, 3, 6 et 11, 8 ; *Ascl.* dans *Schol. ad Eur., Or.*, 1640 = Jacoby, *Fr. gr. Hist.*, I, p. 173, fr. 25.

2. Tzetz., *Ad. Lycophr.*, 1374 ; voir Appendice. Jacoby, *Fr. gr. Hist.*, I, p. 117, fr. 32.

3. Strab., XIII, 1, 3. Voir Appendice.

4. Démon, dans *Schol. ad Eur., Rhes.*, 250 ; *F.H.G.*, I, p. 382, fr. 20 ; voir Appendice.

5. Vell. Pat., I, 2, 3 ; voir Appendice.

Hermione[1], les Héraclides font une dernière tentative malheureuse sous la conduite d'Aristomachos[2]. Puis, une vingtaine d'années après la mort d'Oreste, sous le règne du même Tisaménos, ils réussissent enfin ; Tisaménos est vaincu et meurt, soit, selon le Pseudo-Apollodore, dans la lutte même contre les Héraclides, soit, selon d'autres auteurs, lorsqu'il cherche à établir ses sujets Achéens sur la côte septentrionale du Péloponnèse, qui désormais s'appellera Achaïe, et où quatre de ses fils règnent avec un de ses neveux, après que les habitants Ioniens de ce canton en ont été chassés vers l'Attique[3].

Enfin, comme nous verrons plus loin, le déclenchement de ce mouvement d'émigration vers l'Éolide asiatique, vingt ans avant le Retour des Héraclides, correspond au moment même où la tradition situait l'établissement des Thessaliens en Thessalie et des Béotiens en Béotie[4].

Pour les derniers temps de l'époque mycénienne qui correspondent, comme nous croyons l'avoir montré, aux ultimes années de l'Age héroïque avant le Retour des Héraclides, l'archéologie, de son côté, peut apporter un témoignage. Car non seulement on constate un appauvrissement de la civilisation mycénienne, qui avait été aux siècles précédents si brillante ; mais partout des précautions sont prises, à Mycènes, à Tirynthe, à Athènes même, pour étendre et consolider les enceintes fortifiées et assurer leur approvisionnement en eau, en cas de siège[5]. Les tablettes mycéniennes de Pylos nous apprennent en outre quels furent les caractères de l'attaque à laquelle succomba la civilisation mycénienne[6].

L'exécution de l'entreprise dont l'initiative était attribuée à Oreste, passait pour avoir été après sa mort l'œuvre de ses

---

1. Paus., II, 18, 5-6.
2. Ps.-Apoll., II, 8, 2.
3. Paus., II, 18, 7 ; VII, 1, 3-5 et 6, 2 ; Polybe, II, 41, 4 ; IV, 1, 5 ; Strab., VIII, p. 383 ; Polyen, II, 37 ; Vell. Pat., I, 1, 4 ; II, 1.
4. Voir ci-dessous, p. 17.
5. Voir notre étude citée ci-dessus, p. 1, n. 1.
6. Voir *Minos*, IV, 1956, p. 120 sqq.

descendants : la tradition les montre jouant dans cette colonisation de l'Éolide asiatique un rôle comparable à celui des Codrides dans la colonisation de l'Ionie, sa voisine. Le premier de ces Orestides à prendre la direction de l'entreprise fut Penthilos, le fils qu'Oreste avait eu de la fille d'Égisthe, Érigone[1]. Ce Penthilos, que Velleius présente, mais à tort sans doute, comme associé pour un temps au pouvoir royal de son demi-frère Tisaménos dans le Péloponnèse[2], ne conduisit l'expédition que jusqu'en Thrace, si l'on en croit Strabon[3]. Selon Pausanias, il alla jusqu'à Lesbos même, qu'il conquit[4]. Mais cette seconde version, à rapprocher de celle qui faisait venir Oreste jusqu'à Lesbos, peut avoir pour origine le même désir de faire conduire l'entreprise jusqu'à son terme par ceux qui en avaient été les premiers chefs ; et il ne nous semble pas en conséquence qu'il faille lui donner la préférence. Penthilos est également présenté par Démon comme chef de l'expédition, mais avec une variante qui, comme nous allons voir, paraît provenir d'une confusion[5].

Parmi les autres descendants d'Oreste qui participent à l'entreprise, le fils aîné de Tisaménos, Cométès, est cité par Pausanias : à l'en croire, Cométès s'embarqua pour l'Éolide dès avant la conquête du Péloponnèse par les Héraclides[6]. Selon Démon, il succéda d'abord à son père Tisaménos, puis, malgré le mauvais vouloir de ses compagnons pour obéir à l'oracle, il chercha à partir, et son projet ne fut réalisé qu'à la génération suivante par Penthilos[7]. Dans ce dernier texte, on constate une confusion de générations relativement à Cométès et à Penthilos.

---

1. Paus., II, 18, 5 ; cf. Tzetz., *Ad Lycophr.*, 1374. L'Orestide Penthilos est à distinguer du Néléide Penthilos, avec lequel il n'a de commun que le nom (Roscher, *Lex.*, s. v. *Penthilos*, col. 1393).
2. Vell. Pat., I, 1, 4 ; voir Appendice.
3. Strab., XIII, 1, 3 ; voir Appendice.
4. Paus., III, 2, 1 ; voir Appendice.
5. Démon, dans *Schol. ad Eur., Rhés.*, 250 (*F.H.G.*, I, p. 382, fr. 20) ; voir Appendice.
6. Paus., VII, 6,2. Voir Appendice.
7. Démon., *loc. cit.*

D'autres descendants d'Agamemnon, d'après Strabon, étaient Cleuès et Malaos, chefs du groupe qui finit par s'établir non à Lesbos, mais dans la région de l'Éolide asiatique autour de Cumes[1]. Mais nous ne connaissons pas autrement leur généalogie.

Parmi les membres de l'expédition primitive, Étienne de Byzance mentionne un compagnon d'Oreste qui aurait donné son nom à Périnthos[2], ville de Thrace sur le rivage de la Propontide, colonisée plus tard, au VI^e^ siècle, par des Samiens. Un autre, d'après Pindare, fut Pisandre, dont les descendants, au V^e^ siècle, étaient encore établis à Ténédos et y occupaient une des premières places dans la cité : il aurait été lui aussi compagnon d'Oreste et serait parti de Lacédémone, ou plus exactement d'Amyclées[3].

Effectivement, la Laconie paraît avoir joué un rôle assez important dans l'histoire du Péloponnèse vers la fin de l'Age héroïque. D'elle passaient pour être venus principalement les Achéens qui, chassés par les Héraclides, donnèrent leur nom à la côte septentrionale du Péloponnèse où ils vinrent s'établir[4]. En revanche, il ne faut pas se méprendre sur un texte de Thucydide qui, à première vue, semble donner les Éoliens de Lesbos comme parents des Lacédémoniens et des Béotiens[5].

Pausanias mentionne la participation des Lacédémoniens à l'expédition de Gras vers l'Éolide[6]. Mais la question se pose de savoir si cette allusion se rapporte aux seuls chefs de l'expédition, ou aussi à une partie de ses membres. En vérité, les chefs mis à part, le principal de la troupe paraît s'être recruté, non dans le Péloponnèse, mais en Béotie.

---

1. Strab., XIII, 1, 3 ; 3, 3 ; voir Appendice.

2. Étienne de Byzance, *s. v.* Πέρινθος. Ce texte n'implique pas qu'Oreste vint jusqu'à Périnthos.

3. Pind., *Nem.*, XI, 34 ; et *Schol. ad loc.* Voir Appendice.

4. Antioch., dans Strab. VI, 1, 15 ; Strab., VIII, 7, 1 ; Vell. Pat., 1, 3, 1.

5. Thuc., III, 2. Voir Appendice. Ailleurs Thucydide ne parle que de la parenté entre Béotiens et Éoliens de Lesbos, comme on verra plus loin, et, en ce passage même, son scholiaste précise que les liens de parenté auxquels il est fait allusion sont avec les seuls Béotiens.

6. Paus., III, 2, 1 ; voir Appendice.

Le fragment déjà cité de Démon[1] relate le mauvais vouloir des sujets d'Oreste, qui refusent d'obéir à l'oracle. Strabon indique que Penthilos partit d'Aulis en Béotie[2], d'où, plus tôt, les Achéens s'étaient embarqués vers la Troade. Il précise en outre que ce sont les Béotiens qui, avec Penthilos, colonisèrent l'Éolide asiatique[3]. Il nous apprend aussi que le groupe conduit par Cleuès et Malaos, qui fut plus lent encore que celui de Penthilos à parvenir au but, s'attarda longtemps en Locride[4] ; de là viendrait l'épithète de Phriconis portée par Cumes ou Larisa, et déjà mentionnée pour Cumes par Hérodote[5]. Dès le v^e^ siècle, Pindare parle à propos de Pisandre des Éoliens qui l'accompagnèrent vers Ténédos ; et il indique que ce Pisandre lui-même épousa sur les bords de l'Isménos une Béotienne du sang de Ménalippè. A plusieurs reprises, Thucydide fait allusion aux liens de sang qui unissent aux Béotiens les Éoliens d'Asie[6]. Plus haut encore, dès le VIII^e^ siècle, lorsque le père d'Hésiode quitta la Cumes d'Asie Mineure, qui est déjà tenue pour éolienne par l'auteur des *Travaux*[7], il revint s'établir en Béotie. Un autre indice en ce sens, mais de valeur incertaine, a été vu dans le nom de celui des descendants d'Oreste qui conquit Lesbos, Gras, parce que ce nom peut être rapproché de celui des Graiens, qui habitaient la côte béotienne face à Érétrie[8]. Mais l'importance de la participation béotienne est attestée sans aucun doute par les noms de colonisation éolienne et d'Éolide, qui ne sauraient s'expliquer, comme le propose Tzetzès, par le caractère « bigarré » des colonisateurs[9]. Rappelons que les dialectes qui se parlaient dans l'Éolide asiatique ou à Lesbos, durant l'époque archaïque ou classique, sont étroitement

1. Démon., *loc. cit.*
2. Strab., IX, 2, 3 et 5 ; voir Appendice.
3. Strab., IX, 2, 5 ; voir Appendice.
4. Strab., XIII, 1, 3 ; voir Appendice.
5. Her., I, 149 ; voir Appendice.
6. Thuc., III, 2 ; et *Schol. ad loc.*, VII, 57 ; VIII, 100. Voir Appendice.
7. Hés., *Trav.*, 633 sqq. Voir Appendice.
8. Sur ces Graiens, voir Pauly-Wiss., art. *Graia*, et *Rev. ét. anc.*, LIV, 1952, p. 6.
9. Tzetz., *Ad Lycophr.*, 1374 ; voir Appendice.

apparentés aux parlers éoliens de Béotie ou de Thessalie[1].

Selon Strabon, Penthilos après la mort d'Oreste s'avança jusqu'en Thrace. Par terre ? Ou par mer en cabotant le long de la côte ? Le géographe ne le précise pas ; mais cette seconde hypothèse paraît la plus probable. Après la mort de Penthilos en Thrace, son fils Archélaos, — nous verrons qu'ailleurs et de manière apparemment plus exacte, il est nommé Échelas —, franchissant l'Hellespont, vint jusque dans la région de Cyzique. Le plus jeune fils de cet Archélaos, enfin, Gras, s'avança dans la vallée du Granique et de là passa à Lesbos, dont il s'empara avec son armée[2]. Cet itinéraire, à première vue, surprend ; mais il faut songer que les marins de cette époque évitaient de s'aventurer en haute mer. On peut se demander en outre si, en ce qui concerne le Granique, un rapprochement n'a pas été fait par Strabon, à raison ou à tort, entre le nom de ce fleuve et celui de Gras.

Selon Pausanias, ce Gras, fils d'Échelas et petit-fils de Penthilos, conduisit la colonie vers l'Éolide continentale, non vers Lesbos, dont Penthilos s'était déjà emparé[3]. D'après Athénée qui se réfère à Anticlide, c'est Gras qui, avec d'autres rois, conduisit la colonie vers Lesbos : un oracle leur ayant ordonné, lorsqu'ils cinglaient vers l'île, de jeter dans la mer, en offrande à Poseidon, une jeune fille, ils lui firent cette offrande ; mais, à en croire les gens de Méthymne, un des chefs de l'expédition, Énalos, qui était amoureux de la fille, plongea dans la mer pour la sauver et disparut avec elle sous le flot ; il revint plus tard raconter que la jeune fille vivait avec les Néréides et que lui-même avait nourri les chevaux de Poseidon[4].

La même anecdote se retrouve en deux passages de Plutarque. Dans le premier d'entre eux, se référant à Myrsile de Méthymne, Plutarque fait un récit analogue, en précisant

1. G. C. D. Buck, *Greek Dialects*, p. 135 ; A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 62 et 75.
2. Strab. XIII, 1, 3 ; voir Appendice.
3. Paus., III, 2, 1 ; voir Appendice.
4. Athén., XI, 466 C ; voir Appendice.

cependant que la vierge était fille de Phineus, que l'oracle avait été rendu aux Penthilides, qu'Énalos était un Éolien, et qu'il fut ramené à Lesbos par un dauphin[1]. Dans l'autre passage, Plutarque fait raconter l'anecdote par le sage Pittacos de Lesbos ; mais cette fois-ci, le chef de l'expédition qui vient coloniser Lesbos est Échelas, qui est assisté de sept rois ; le jeune héros de l'histoire semblablement a nom : Énalos ; la jeune fille a pour père Smintheus, et tous deux auraient été sauvés par des dauphins[2].

En ce qui concerne Cleuès et Malaos, passèrent-ils tout droit par mer de Locride en Asie ? Ou firent-ils, eux aussi, un détour par la Thrace ? Le texte de Strabon n'est pas explicite à ce sujet[3].

Pour s'établir dans le pays qui devint l'Éolide, les Orestides et leurs compagnons semblent avoir dû livrer une lutte assez rude contre des populations indigènes, qui nous sont présentées comme étant des Pélasges ou des Lélèges. Ces noms, qui se retrouvent en maint autre canton du bassin de la mer Égée, sur la rive asiatique comme sur la rive européenne, sont portés par des peuples que déjà l'*Iliade* montre combattant dans les rangs de l'armée troyenne[4]. Lesbos, à l'époque de la Guerre de Troie n'est pas encore grecque. Elle est donnée par l'*Iliade*[5] comme le pays de Macar, qui, dans l'*Hymne homérique à Apollon*[6], est présenté comme un fils d'Éole. Ce Macar, pour lequel les généalogies sont divergentes et dont les filles passaient pour avoir donné leur nom à Mitylène, Méthymne, Antissa et Arisbè, aurait trouvé, déjà installés dans l'île, des Pélasges venus sept générations avant lui, si l'on en croit Diodore[7]. Selon Denys d'Halicarnasse, c'est lui-même qui

1. Plut., *De sollert. anim.*, XXXVI, 984 E (*F.H.G.*, IV, p. 459, fr. 12) ; voir Appendice.
2. Plut., *VII Sap. Conv.*, XX, 163 ; *F.H.G.*, *ibid.* ; voir Appendice.
3. Strab. XIII, 1, 3 ; voir Appendice.
4. *Iliade*, II, 691 ; 840-843 ; X, 429. Sur leur localisation, voir Leaf, *Strabo XIII, On the Troad.*
5. *Iliade*, XXIV, 544. Cf. IX, 121 sq. et 271 sq.
6. *Hymne à Apollon*, 37.
7. Diod., V, 81.

y conduisit des Pélasges, après le déluge de Deucalion[1]. Une des villes de l'île, Métaon, passait pour avoir été fondée par des Tyrrhènes ; mais on sait que souvent les noms de Pélasges et de Tyrrhènes sont associés ou même confondus[2]. Pour la partie continentale de l'Éolide asiatique, Hérodote qualifie de « Pélasge » la ville d'Antandros[3], faisant manifestement allusion à l'occupation de cette partie du golfe d'Adramyttion par les Pélasges, Lélèges et Ciliciens qui sont mentionnés dans l'*Iliade*, et sur lesquels Strabon fournit des indications beaucoup plus précises, relatant quelles furent leurs vicissitudes après la Guerre de Troie[4]. Pélasges, selon Strabon, sont aussi les habitants de la région de Cumes et de Larisa, que les Éoliens doivent évincer avant de s'y établir[5] ; et le géographe signale encore que des Lélèges occupaient la Vieille Smyrne avant l'installation des colons grecs[6].

Dans l'Éolide asiatique, on compta pendant un temps une trentaine de cités et, selon Strabon, Lesbos et Cumes faisaient figure de métropoles[7].

A Lesbos, il y eut, selon Hérodote, six établissements éoliens ; mais leur nombre de son temps n'était plus que de cinq, depuis qu'Arisbè avait été conquise par sa voisine Méthymne[8]. Ces six villes éoliennes étaient, d'après Étienne de Byzance : Mitylène, la plus importante, Méthymne, Antissa, Pyrrha, Érésos et Arisbè[9].

---

1. Den. Hal., *A.R.*, I, 18, 1.

2. Étienne de Byzance, *s. v.* Μέταον ; Hellan., *F.H.G.*, I, p. 61, fr. 121 ; Jacoby, *Fr. gr. hist.*, I, fr. 82. Sur la confusion entre Tyrrhènes et Pélasges, voir notre étude sur *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, 2e éd., p. 475 sq., 479 sq.

3. Hér., VII, 42.

4. Strab., XIII, 3, 1 sqq. Cf. V, 2, 4 ; et XII, 8, 4 ; voir l'ouvrage ci-dessus cité de Leaf.

5. Strab., XIII, 3, 3 ; voir Appendice.

6. Strab., XIV, 1, 4 ; voir Appendice.

7. Strab., XIII, 2, 1 ; et 3, 6 ; voir Appendice.

8. Hér., I, 151 ; cf. Strab., XIII, 2, 2 ; voir Appendice. Ces cinq cités battirent chacune monnaie (voir Head, *Hist. num.*, 2e éd., p. 557 sqq.), avant d'adopter une monnaie commune.

9. Étienne de Byzance, *s. v.* ; cf. Thuc., III, 18 ; VIII, 23.

Parmi les autres Éoliens insulaires, les habitants de Ténédos, rapporte Hérodote, ne formaient qu'une seule cité, et de même les habitants des Hécatonnèsoi[1].

Sur le continent, les Éoliens passaient pour avoir occupé d'abord la région de Cumes, y fondant, outre Cumes même, Néon Teichos et occupant Larisa après en avoir chassé les Pélasges[2]. Au nombre des premiers colonisateurs de Cumes se trouvait, d'après Éphore de Cumes, Chariphémos, ancêtre d'Homère ainsi que d'Hésiode, et lui-même descendant d'Orphée[3]. Par la *Vie d'Homère* du Pseudo-Hérodote, nous savons encore qu'au moment de la fondation de Smyrne par un groupe de Cuméens, le chef de la nouvelle colonie avait nom Thésée, et appartenait à une famille d'origine thessalienne, descendant d'Admète et de Mélos[4]. Parmi les douze vieilles cités éoliennes du continent, Hérodote nomma en outre : Temnos, Killa, Notion, Ægiroessa, Pitanè, Ægaeae, Myrina, Gryneia et Smyrne[5]. Il omet Élaea qu'Étienne de Byzance compte parmi les villes d'Éolide ; mais peut-être son Ægiroessa, que nous ne connaissons en définitive que par lui, n'est-elle autre qu'Élaea[6] ? Les sites de Killa et de Notion font difficulté car, puisque Hérodote distingue ces vieilles cités éoliennes de celles de la région de l'Ida, cette Killa ne saurait être celle de Troade. Quant à Notion, il ne

1. Hér., I, 151 ; voir Appendice. Cf. Thuc., VII, 57 ; Strab., XIII, 2, 4.

2. Strab., XIII, 3, 3 ; voir Appendice.

3. Voir *Rhein. Mus.*, XXXVI, p. 399. Ce texte n'implique pas que Chariphémos fut le fondateur de la ville (cf. Hellan., *F.H.G.*, I, p. 46, fr. 6). Voir aussi Pauly-Wiss., s. v. *Chariphémos*.

4. Ps.-Hér., *Vita Hom.*, 2 ; voir ci-dessous, p. 14.

5. Hér., I, 149 ; voir Appendice. Cf. Vell. Pat., I, 4 ; Strab., XIII, 3, 4 sqq. ; Étienne de Byz., *s. v.* Mentions dans Xén., *Hell.*, IV, 8, 5 (Temnos et Ægae) ; Diod., XVII, 7 (Pitanè et Grynéia). Sur le site de Temnos à Nimroud-Kalesi, voir L. Robert, dans *B.C.H.*, 1933, p. 492-498.

6. Sur Élaea, cf. Strab., XIII, 3, 5 ; Étienne de Byzance, *s. v.* La tradition rapportée par Strabon et Étienne de Byzance faisait coloniser primitivement Élaea par Ménesthée au retour de la Guerre de Troie ; mais à notre avis cette tradition doit être replacée dans le cadre d'autres fondations parallèles sur la côte égéenne de l'Asie Mineure, telles que celle de Pygela par les compagnons d'Agamemnon, et elle doit être distinguée de la colonisation éolienne que nous étudions.

semble pas qu'il puisse s'agir de la ville bien connue de ce nom qui servît un jour de port à Colophon en Ionie.

Certaines de ces cités ne se trouvent pas sur le bord même de la mer ; et il apparaît que primitivement elles furent non des comptoirs de commerce, mais des colonies de peuplement, de caractère essentiellement agricole. Hérodote précise que les Éoliens occupèrent un pays plus fertile encore que l'Ionie voisine, bien que le climat en fût moins agréable[1]. Le père d'Hésiode, au VIII^e siècle encore, restait très paysan, comme le poète lui-même, et il ne s'est risqué sur mer que poussé par la misère[2]. Une autre indication dans le même sens est fournie par Strabon : les Cuméens, rapporte le géographe, ne songèrent à affermer les droits d'entrée et de sortie de leur port que trois siècles après la fondation de la ville ; ce qui fit dire que les Cuméens mirent bien longtemps à s'apercevoir qu'ils habitaient sur le bord de la mer[3] ; ce fait doit plutôt s'expliquer en considérant que Cumes n'était pas un port de commerce.

Pour ce qui est de Smyrne, Hérodote relate que les Éoliens, après l'avoir colonisée, en furent chassés par leurs voisins Ioniens dans les conditions suivantes : des Colophoniens, obligés de quitter leur cité à la suite de discordes civiles, avaient été accueillis par les gens de Smyrne ; un jour où les Smyrnéens célébraient hors des murs de la ville une fête religieuse, ces Colophoniens fermèrent les portes de l'enceinte et, à la suite d'une transaction, ils obtinrent de demeurer dans la ville dont ils s'étaient ainsi emparés, les anciens habitants de Smyrne ayant été répartis entre les onze autres villes éoliennes, où le droit de cité leur fut accordé[4]. Selon Pausanias[5], qui rapporte au demeurant la même tradition

1. Hér., I, 149 ; voir Appendice.
2. Hés., *Trav.*, 633 sqq ; voir Appendice.
3. Strab., XIII, 3, 6 ; voir Appendice.
4. Hér., I, 150. Cf. Paus., VII, 5, 1 ; voir Appendice. Étienne de Byzance, *s. v.* Parmi les études récentes sur Smyrne, voir A.C.J. Cadoux, *Ancient Smyrna*, Oxford, 1938 ; et. M. B. Sakellariou, *La migration grecque en Ionie*, 1958.
5. Paus., V, 8, 7 ; VII, 5, 1 ; voir Appendice.

qu'Hérodote, l'événement se place avant l'année 688, où la ville était déjà ionienne.

Le nom de Smyrne qui, comme celui de Myrina, passait pour avoir été celui d'une Amazone, avait été également porté, d'après Strabon[1], par Éphèse. Faut-il en inférer, comme le rapporte Strabon, que Smyrne fut ionienne avant de devenir éolienne, puis de revenir enfin aux Ioniens ? Nous ne le pensons pas car, dans ce texte même, les vers de Mimnerne qui sont cités semblent indiquer que le vieux poète, comme Hérodote, faisait d'abord coloniser Smyrne par des Éoliens, puis la faisait prendre aux Éoliens par des Ioniens venus de Colophon. Le nom même de Smyrne, dans la *Vie d'Homère* du Pseudo-Hérodote, est au demeurant expliqué d'autre manière. La *Vie d'Homère* précise que l'œciste envoyé par Cumes pour fonder la ville s'appelait Thésée, était thessalien d'origine et descendant d'Admète, enfin qu'il donna à la nouvelle ville le nom de sa femme[2]. De là apparemment, par suite d'une confusion entre les deux homonymes, vient la tradition qui attribuait au plus célèbre Thésée, fils d'Égée, la fondation de Smyrne[3].

Après qu'ils se furent emparés de Smyrne, les Ioniens occupèrent désormais de manière continue toute la partie centrale de la côte égéenne de l'Asie Mineure jusqu'à Phocée, qui marqua, au Nord, la limite de l'Ionie vers l'Éolide. D'un fragment de Nicolas de Damas, il ne résulte pas seulement que la fondation de Phocée fut postérieure à celle de Cumes, mais encore que le roi de Cumes tenta de s'opposer à l'entreprise des Phocidiens[4].

En dehors de ces douze vieilles villes d'Éolide, Hérodote indique que, sur le continent, il en existait d'autres dans la région de l'Ida, c'est-à-dire en Troade[5] ; mais il n'en donne pas la liste. Il semble penser que ces villes éoliennes de Troade furent colonisées plus tard que les douze vieilles cités de

1. Strab., XIV, 1, 4 ; voir Appendice.
2. Ps.-Hér., *Vita Hom.*, 2.
3. Tac., *Ann.* IV, 56 ; Ael. Arist., XVII, 3-5 ; *Anthol. Pal.*, IX, 670 ; XI, 442.
4. Nic. Dam., dans *F.H.G.*, III, p. 387, fr. 53.
5. Hér., I, 149 et 151 ; voir Appendice.

l'Éolide continentale dont il vient de parler. Cette inférence trouve confirmation dans le fait que la Troade fut colonisée secondairement, depuis Ténédos et Lesbos. En face de leur île, les Ténédiens, rapporte Strabon, possédèrent une partie de la côte, où se trouvait Larisa de Troade et Colonae[1]. Les Mityléniens, de leur côté, possédèrent la côte méridionale de la Troade avec les villages de Coryphantis et d'Héracléa[2]. Assos, sur cette même côte méridionale de Troade, fut fondée, selon certains auteurs, par des Mityléniens, selon d'autres, par des Méthymnéens ; Hellanicos indiquait que ce fut une ville éolienne, comme, dans la même région, Gargara et Lamponia[3]. Parmi les villes éoliennes de Troade figure encore Antandros, qui selon Étienne de Byzance, devait son nom à un chef des Éoliens[4], et que Thucydide, de manière plus précise, donne comme une des villes autrefois fondées sur le continent par les Mityléniens[5].

Pour la plus grande part au moins, cette expansion des gens de Lesbos et de Ténédos en Troade a toutes chances d'avoir été sensiblement postérieure à la migration éolienne vers l'Asie, tout comme la colonisation d'Ænos, plus au Nord, sur la côte thrace, par des Mityléniens et des Cuméens[6]. Elle doit être située, croyons-nous, dans le cadre du grand mouvement de colonisation qui se développe dans tout le monde hellénique à partir du VIII^e siècle av. J.-C.

Si les Éoliens d'abord se fixèrent de préférence à Ténédos et à Lesbos ou, sur le continent, au Sud de la Troade plutôt

---

1. Strab., XIII, 1, 47 ; voir Appendice.

2. Strab., XIII, 1, 49 et 51 ; voir Appendice. Ailleurs (XIII, 1, 38), Strabon rapporte que les murs de la ville de Sigée, à l'entrée de l'Hellespont, furent construits par un Mitylénien ; ce qui n'implique pas toutefois que la ville fût une colonie mitylénienne.

3. Étienne de Byzance, *s. v.* ; Strab., XIII, 1, 58 ; voir Appendice (= Hellan., dans *F.H.G.*, I, p. 60, fr. 116 = Jacoby, *Fr. gr. Hist.*, I, p. 41).

4. Étienne de Byzance, *s. v.* ; voir Appendice. Si Antandros est ailleurs donnée comme ville des Pélasges, Lélèges ou Ciliciens (Hér., VII, 42 ; Strab., XIII, 1, 51), c'est parce que le site de la ville fut antérieurement celui de Lyrnessos, comme Assos avait été celui de Pédasos (sur le témoignage de l'*Iliade* au sujet de ces villes, voir ci-dessus, p. 10).

5. Thuc., IV, 52. Cf. VIII, 108.

6. Strab., VII, fr. 51. Cf. Hér., VII, 58 ; Ps-Scymn., 696 sq.

qu'en Troade même, la raison est peut-être que, dans cette région, d'autres envahisseurs venus de Thrace les empêchaient de s'établir. Les auteurs anciens mentionnent en effet des invasions venant de Thrace vers le Nord-Ouest de l'Asie Mineure ; mais ils ne donnent pas à leur sujet d'indications sûres[1]. L'archéologie, en revanche, fournit quelques renseignements plus clairs : elle nous apprend que sur le site de Troie un grand changement se produit vers la fin du XIII^e^ siècle ou le début du XII^e^, avec un établissement où une poterie assez grossière, la céramique dite à mamelons, paraît attester alors l'arrivée de populations venant de la Thrace et d'au-delà. Cette couche VII B 2, ainsi que l'ont désignée les archéologues américains, contenait également quelques fragments de poterie mycénienne tardive[2].

Sur la date de cette grande migration éolienne vers l'Asie Mineure et les îles avoisinantes, les auteurs anciens fournissent des indications qui, à première vue, ne sont pas parfaitement cohérentes. Mais on constate bien vite que, pour une large part au moins, ces apparentes divergences se résolvent si on prend soin de distinguer les indications qui se rapportent au début de l'entreprise et celles qui ont trait à son terme, sensiblement plus tardif que le début.

Ainsi un même auteur, Velleius Paterculus, explique d'abord le départ des Orestides par l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse et fixe à la quinzième année après le Retour des Héraclides la colonisation de Lesbos. Puis il indique que, postérieurement à la fondation de Milet et des autres villes ioniennes par les Ioniens, les Éoliens, après de longues vicissitudes, créèrent les villes non moins glorieuses de Smyrne, Cumes, Larisa, Myrina, Mitylène et d'autres encore dans l'île de Lesbos[3]. Le début de la colonisation éolienne, selon lui, est donc

1. STRAB., VII, 3, 2 sq. ; 3, 10 ; XII, 3, 3 ; 4, 4 ; XIII, 1, *8* ; 1, 21 sq., EUSÈBE, éd. Schoene, p. 67.

2. Sur la couche VII B 2 de Troie, voir *A.J.A.*, 1935, p. 551 ; *B.S.A.*, 1936-7, p. II ; et notre article : Notes sur la stratigraphie et la chronologie de Troie au Bronze récent, *Historia*, 1950, p. 359.

3. VELL. PAT., I, 2, 4 et 4, 4 ; voir Appendice.

antérieur à l'ionienne, et sa fin, en revanche, postérieure à elle.

Dans Strabon, la migration éolienne est présentée comme de quatre générations antérieure à l'ionienne ; de manière plus précise elle est située 60 ans après la Guerre de Troie et au même moment que l'établissement des Béotiens en Béotie, 20 ans avant le Retour des Héraclides[1].

Selon la *Vie d'Homère*, à tort attribuée à Hérodote, la fondation de colonies à Lesbos, où jusqu'alors aucune cité n'avait existé, se place 130 ans après la Guerre de Troie ; la fondation de Cumes d'Éolide, 20 ans plus tard ; celle de Smyrne enfin par les Cuméens, 18 ans plus tard encore, au moment de la naissance d'Homère, qui est ainsi postérieure de 168 ans à la Guerre de Troie et de 622 ans antérieure à l'expédition de Xerxès contre la Grèce[2] ; ce qui place la colonisation de Smyrne en 1102 av. J.-C. ; celle de Cumes en 1120 ; celle de Lesbos en 1140 ; et la Guerre de Troie en 1270. Cette chronologie du Pseudo-Hérodote étant différente de l'érastosthénienne, il est difficile de savoir comment au juste elle situait la colonisation éolienne par rapport au Retour des Héraclides et à la colonisation ionienne[3].

Les indications qui peuvent être tirées de la chronologie d'Eusèbe sont un peu flottantes parce que cette énorme compilation, comme on sait, résulte de la fusion de plusieurs chronologies différentes et contient des contradictions internes, certains événements reparaissant à deux ou plusieurs reprises, à des intervalles plus ou moins longs. Ayant retenu pour la Guerre de Troie la date érastosthénienne de 1183 av. J.-C., Eusèbe[4], situe ainsi par rapport à elle les événements suivants :

80-90 ans après	la prise de Troie	Retour des Héraclides.
115	—	— Mort de Codros.

1. Strab. XIII, 1, 3 ; IX, 2, 3 ; voir Appendice.

2. Ps.-Hér., *Vita Hom.*, 38 ; voir Appendice.

3. Sur la chronologie d'Hérodote, qui semble avoir situé la guerre de Troie vers 1270, et sur la date rapportée par Thucydide pour le Retour des Héraclides (vers 1200), voir nos indications dans *Mém. Acad. des Inscr.*, 1950, p. 44 (cf. Hér., II,.145 ; Thuc., V, 84 et 112).

4. Eusèbe, éd. Schoene, p. 58 sqq ; voir Appendice.

129	ans	après la prise de Troie	Fondation de Magnésie en Asie.
132	—	—	Fondation de Cumes d'Italie (en réalité d'Éolide)[1].
134	—	—	Fondation de Myrina.
137	—	—	Fondation d'Éphèse par Andronicos.
143	—	—	Colonisation ionienne en Asie Mineure.

Il semble donc en résulter que, si les origines de la colonisation de l'Éolide sont plus anciennes que le Retour des Héraclides lui-même, la fondation des grandes cités éoliennes d'Asie Mineure fut de peu antérieure à celle de leurs voisines ioniennes, ou fut contemporaine et se situe un demi-siècle environ après le Retour des Héraclides.

Si, comme nous croyons l'avoir prouvé[2], ce Retour des Héraclides est identifiable à la destruction des établissements mycéniens du Péloponnèse et datable du début du XII^e^ siècle, la fondation des villes éoliennes de Lesbos et de la côte égéenne de l'Asie Mineure se placerait vers la fin de ce XII^e^ siècle av. J.-C.

De cette tradition, dont nous avons tenté de donner un aperçu dans les pages précédentes, les auteurs anciens eux-mêmes fournissent, sur quelques points, une confirmation. Non seulement Étienne de Byzance mentionne à Lesbos une ville de Penthilè, dont Penthilos aurait été le fondateur[3] ; mais l'existence d'une famille des Penthalidæ ou Penthilidæ à Mitylène est attestée par Aristote et aussi par Plutarque[4]. Or il ne faut jamais perdre de vue quelle fut l'importance, en Grèce comme au demeurant à Rome jusqu'au VI^e^ siècle, des cadres gentilices de la cité. Dans le même sens signalons la mention par Pollux

1. Voir à ce sujet nos indications dans *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, 2^e^ éd., p. 50 sqq.
2. Voir notre étude citée ci-dessus, p. 17, n. 3.
3. Étienne de Byzance, *s. v.*, Penthilè ; voir Appendice.
4. Arist., *Pol.*, V, 8, 13, 1311 B ; voir Appendice. Plut., *Mor.*, 984 E.

d'un roi de Cumes nommé Agamemnon[1], qui doit, semble-t-il, être tenu pour un descendant d'Oreste. La survivance même de royautés dans certaines villes éoliennes comme Cumes et Ténédos[2], ou dans l'île de Lesbos[3], paraît bien indiquer, d'autre part, une origine ancienne ; car, dans les colonies grecques fondées à partir du VIII^e siècle, Cyrène mise à part, on ne trouve guère de monarchies, si ce n'est sous la forme de tyrannies.

A Méthymne, l'épigraphie nous fait connaître le nom de la tribu Aiolis, ainsi que les chiliastyes des Proteis, des Phokeis, des Érythraioi et des Skyriens[4]. Mais la question se pose de savoir comment interpréter ces derniers documents relativement au problème qui nous intéresse ici ; car il faut se demander si les groupes ethniques dont ces noms paraissent attester la venue, arrivèrent dès la fondation de la cité, ou ne s'adjoignirent pas plutôt à une époque plus ou moins tardive, aux premiers colonisateurs.

Examinons maintenant dans quelle mesure les fouilles d'Asie Mineure confirment ou au contraire infirment les données de la tradition et permettent ainsi d'en apprécier la valeur ou d'en préciser le sens.

Ces données archéologiques, par malheur, sont encore fort limitées. Le fait tient à ce que, jusqu'à présent, les fouilles, surtout dans les couches datant de la fin du deuxième millénaire avant notre ère et du début du premier, ont été rares en Éolide, comme aussi d'ailleurs en Ionie et en Doride d'Asie Mineure. Cette pauvreté de la documentation archéologique pour cette période semble au demeurant ne pas résulter seulement de l'insuffisance de l'exploration archéologique, mais tenir à l'appauvrissement même de la civilisation au début de l'âge du Fer. Dans l'Hellade, ce Moyen âge grec a laissé bien moins de vestiges que la brillante période mycénienne

1. POLLUX, 9, 83.

2. ARISTOTE, fr. 204 Rose ; HÉRACL. LEMB., 7 et 11 (= *F.H.G.*, II, p. 213 et 216).

3. COLLITZ-BECHTEL, *Samml.*, n° 214. Ensuite le magistrat éponyme dans les cités de l'île est le prutanis (cf. *ibid.*, n^os 213 sqq., 276 sq., 319).

4. *B.C.H.*, IV, p. 439 ; COLLITZ-BECHTEL, *Samml.*, I, 276-278 ; *Mitt. d. A. Inst.*, XI, 1886, p. 285, n° 52.

qui l'a précédé. Dans l'intérieur même de l'Asie Mineure, l'archéologue s'étonne, en maint site, de ne guère trouver trace d'occupation pendant plusieurs siècles, à ce moment[1].

Jusqu'à une époque toute récente, les seuls vestiges archéologiques qui pouvaient être mis en regard des traditions relatives à la colonisation de l'Éolide, ne s'y rapportaient qu'indirectement. En Thrace, c'était la présence de quelques tessons mycéniens tardifs, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner ; en Troade, pour cette même période de la fin du XIII^e^ siècle et du début du XII^e^, la présence de fragments de poterie mycénienne tardive sur le site de l'antique Troie, dans la couche désignée par les archéologues américains sous le nom de VII B 2 ; c'était, d'autre part, le fait que, dans la suite, l'influence hellénique ne reparaît et ne s'affirme sur le site de Troie qu'à partir du VIII^e^ siècle av. J.-C. ; d'où il semble résulter que la colonisation éolienne en Troade ne s'est développée qu'au VIII^e^ siècle av. J.-C.[2].

A Larisa de l'Hermos, l'occupation hellénique du site était clairement attestée à partir d'environ 700 av. J.-C., mais les fouilles n'y avaient mis au jour aucun vestige hellénique de date plus ancienne[3].

Les découvertes essentielles ont été faites en 1953 par une expédition anglo-turque, dirigée par Ekrem Akurgal et R. M. Cook, à Bayrakli, sur le site de la vieille Smyrne, à vingt stades du lieu où la ville détruite par les Lydiens fut refondée bien plus tard par Alexandre[4]. Les sondages effectués dans les couches profondes ont permis d'y déceler des tessons proto-géométriques, qui succèdent à la poterie indigène antérieure, attestant la présence d'Hellènes en cet endroit dès avant la fin du II^e^ millénaire[5]. Plus récemment, Ekrem Akurgal a mis au jour, sur le site de Phocée, des traces d'oc-

1. Voir en particulier Ekrem AKURGAL, *Phrygische Kunst*, p. 117 sqq.
2. Voir ci-dessus, p. 15, n. 6.
3. K. SCHEFOLD, *Larisa am Hermos*, I, 1940, p. 16-17.
4. Sur ce déplacement de la ville, STRAB., XIV, 1, 4 ; voir Appendice ; et XIV, 1, 37 ; PAUS., VII, 5, 1.
5. Ekrem Akurgal, cité par DESBOROUGH, *Protogeometric Pottery*, p. 314.

cupation hellénique qui remontent à la même période[1].

Ces vestiges, assurément, sont encore en nombre très limité, en raison même de l'étendue restreinte des sondages jusqu'à présent effectués. Ils n'en sont pas moins, croyons-nous, significatifs, et leur témoignage nous paraît essentiel. Longtemps on a pu se demander si la colonisation grecque de l'Éolide, de l'Ionie et de la Doride asiatiques remontait bien à une époque aussi lointaine que l'indiquait la tradition, attendu que, à en juger par les vestiges qui avaient été jusqu'alors mis au jour, la civilisation grecque ne semblait s'être épanouie sur la côte égéenne de l'Asie Mineure qu'à partir du VIII^e siècle. Ce problème, aujourd'hui, nous semble résolu. La colonisation de l'Éolide, comme celle de l'Ionie et de la Doride, paraît bien avoir commencé dès avant la fin du deuxième millénaire. Mais ses débuts, ainsi qu'il résulte de la tradition elle-même, durent être pénibles. Les établissements agricoles de l'Éolide ont dû se maintenir avec difficulté, sans conserver de rapports étroits avec la Grèce propre, et en subissant en revanche l'influence des populations indigènes avoisinantes. C'est seulement à partir du VIII^e siècle que la Grèce asiatique, dans cette renaissance de l'époque archaïque grecque, prend soudain son essor et développe une civilisation de caractère nettement hellénique, en même temps qu'elle renoue de plus étroites relations avec la Grèce propre. A cette époque seulement, en particulier, l'expansion hellénique s'affirme en Troade, avant de s'étendre aux rivages de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin.

Telles nous paraissent, dans l'état actuel de nos connaissances, les conclusions qui peuvent être dégagées de la confrontation des données de la tradition et de celles de l'archéologie. Il est évident que l'archéologie a encore beaucoup à nous apprendre relativement au problème historique que nous avons ici posé. Mais peut-être n'était-il pas inutile de dresser dès à présent un premier bilan pour faciliter la recherche à venir.

1. Ekrem AKURGAL, Les nouvelles fouilles à Phocée, *Annales Archaeologiae Ancyrani*, I, 1955.

TESTIMONIA

ARISTOTE, *Rep.*, V, 8, 13 = 1 311 *b*.

Ainsi, à Mytilène, Mégaclès, avec l'aide de ses amis, massacra les Penthalides, qui parcouraient les rues en frappant les citoyens à coups de trique, et quelque temps plus tard, Smerdis, qui avait été battu et séparé de sa femme, assassina Penthilos.

ATHÉNÉE, XI, 466 *c*.

Anticlide d'Athènes, dans le sixième livre de ses *Retours*, rapporte l'histoire de Gras qui conduisit la colonie vers Lesbos, avec d'autres rois, et dit qu'un oracle lui avait enjoint de jeter à la mer durant la traversée, en offrande à Poseidon, une jeune fille. Des gens à Méthymne, ajoute-t-il, racontent la merveilleuse histoire de la jeune fille qui fut jetée à la mer et ils disent que l'un des chefs, nommé Énalos, étant amoureux d'elle, plongea dans le flot à sa suite, pour la sauver. A ce moment ils furent cachés tous deux par une vague et disparurent, mais quelque temps après, quand Méthymne était déjà fondée, Énalos reparut et relata le genre de vie qu'il avait menée, affirmant que la jeune fille vivait avec les Néréides cependant que lui-même avait nourri les chevaux de Poseidon...

DÉMON apud *Schol. Eur. Rhes.*, 250 (*F.H.G.*, JACOBY, I, p. 382, fr. 20).

Démon rapporte qu'après la guerre de Troie, à la suite d'une peste et de la perte des récoltes qui survint en Grèce, la pythie rendit un oracle disant que ces maux prendraient fin lorsque certains des descendants d'Agamemnon partiraient fonder des villes en Troade et y restaureraient les cultes des dieux dont la guerre avait entraîné la disparition ; ayant reçu cet oracle, Oreste mourut ; après Oreste, Tisaménos prit le pouvoir, et après lui, Cométès. A la question que ce dernier posa pour savoir où il devait aller — car il consulta deux ou trois fois le dieu — l'oracle répondit de cingler vers les confins de la Mysie. Comme beaucoup de ceux qui s'étaient réunis ne voulaient pas tenir compte de l'oracle, ils firent défection et laissèrent Cométès en disant qu'ils n'avaient cure ni de lui ni des confins de la Mysie. A la génération suivante, Penthilos, à nouveau réunit l'armée et le dieu rendit le même oracle, qui passa en proverbe...

ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.*

Penthilé, ville de Lesbos, dont les habitants s'appellent les Penthiléens et qui tire son nom de Penthilos.

(Neon Teichos, Temnos, Aegiroessa (avec référence à Hérodote), Pitané, Aegaeae, Myrina, sont désignées comme villes éoliennes. Notion est donnée comme ville d'Ionie.)

Antandros, ville d'Éolide.

EUSÈBE, éd. Schoene, p. 53 sqq.

Après la Prise de Troie :

80-90 ans	Retour des Héraclides.
115 ans.....	Mort de Codros.
129 —	Fondation de Magnésie en Asie.
132 —	— de Cumes d'Italie.
134 —	— de Myrina.
137 —	— d'Éphèse par Andronicos.
143 —	Colonisation ionienne en Asie Mineure.

Hérodote, I, 149-151 :

Voilà quelles sont les cités ioniennes. Et voici maintenant les Éoliennes : Cumes, dite Phrikonis, Lérisai, Neon Teichos, Temnos, Killa, Notion, Aegiroessa, Pitané, Aelaeae, Myrina, Gryneia. Telles sont les vieilles cités des Éoliens, au nombre de onze ; les Ioniens en ont détaché une de leur groupe, Smyrne ; car les cités éoliennes du continent étaient elles aussi au nombre de douze. Le pays que ces Éoliens se trouvèrent coloniser est plus fertile que celui des Ioniens, mais son climat n'est pas aussi bon. Voici comment les Éoliens perdirent Smyrne : ils avaient accueilli des citoyens de Colophon, qui avaient eu le dessous dans une discorde civile et avaient été chassés de leur patrie ; par la suite, les bannis de Colophon guettèrent le moment où les Smyrnéens célébraient une fête hors des murs en l'honneur de Dionysos ; ils fermèrent les portes et s'emparèrent de la ville. Les Éoliens vinrent tous à la rescousse ; un accord fut conclu, selon lequel les Ioniens restitueraient leurs biens mobiliers aux Éoliens, qui renonceraient à Smyrne. A la suite de cet accord, les onze autres villes se répartirent entre elles les Smyrnéens, en leur accordant droit de cité. Telles sont les cités éoliennes de terre ferme, sans compter celles de l'Ida, qui sont à part. Quant à celles des îles, cinq se trouvent à Lesbos ; Arisba, qui était la sixième, fut asservie par Méthymne, bien qu'elle fût de même sang. Il y a une cité à Ténédos ; une autre dans les Hécatonnésoi.

Ps. – Hérodote, *Vita Homeri*, 38 (Homère, *T.V.*, éd. Allen.)

Cent trente ans après l'expédition conduite par Agamemnon et Ménélas contre Troie, des cités furent fondées à Lesbos où n'existaient jusqu'alors pas de cités. Vingt ans après la colonisation de Lesbos, Cumes d'Éolide, aussi appelée Phriconis, fut fondée ; dix-huit ans après Cumes, Smyrne fut fondée par des Cuméens et là naquit Homère. Depuis la naissance d'Homère, 622 ans se sont écoulés jusqu'à l'expédition de Xerxès contre les Grecs et son passage d'Asie en Europe sur l'Hellespont.

Hésiode, *Travaux*, 633 sqq.

Grand sot de Persès, à l'exemple de notre père qui par indigence naviguait sur mer, et qui un jour arriva ici, après avoir franchi dans un noir vaisseau une vaste mer, laissant derrière lui Cumes l'Éolienne.

Pausanias, III, 2, 1.

Les Lacédémoniens participèrent aussi à une expédition par mer pour fonder une colonie avec Gras, fils d'Échelas, fils de Penthilos, fils d'Oreste. Gras devait aller occuper le pays situé entre l'Ionie et la Mysie, appelé aujourd'hui l'Éolide ; son ancêtre Penthilos, auparavant, s'était emparé de l'île de Lesbos qui se trouve dans cette région.

V, 8, 7.

A la vingt-troisième olympiade... Onomastos, de Smyrne, qui faisait déjà partie de l'Ionie, fut vainqueur.

VII, 5, 1.

Smyrne, une des douze cités éoliennes, qui avait été construite sur l'emplacement de ce qu'on appelle encore aujourd'hui la vieille ville, fut prise par des Ioniens qui partirent de Colophon et chassèrent les Éoliens. Par la suite cependant les Ioniens admirent les Smyrnéens à l'assemblée du Panionion.

VII, 6, 2.

Comètès, aîné des fils de Tisaménos, était déjà passé par mer en Asie.

Pindare, *Néméennes*, XI, 33 (43) sqq.

(Pour Aristagoras de Ténédos, prytane.) Il était aisé toutefois de reconnaître en lui le sang de Pisandre, venu jadis de Sparte, car, d'Amyclées, avec Oreste, il était parti pour conduire à Ténédos une troupe d'Éoliens à l'armure de bronze. Sur les rives de l'Isménos, ce sang s'était mêlé à celui de Mélanippos, son ancêtre maternel.

Schol. *ad loc.* (= Jacoby, I, p. 117, fr. 32).

Le laconien Pisandre qui jadis, avec Oreste, conduisit de Lacédémone vers Lesbos en colonie le peuple éolien ; le mot « là » désigne Ténédos, au-dessus de Lesbos. — Pisandre le Spartiate qui, avec Oreste, selon Pindare, quitta Sparte pour coloniser Ténédos. De la colonie conduite par Oreste en Éolide, Hellanicos a parlé dans le I^er^ livre de ses *Æolica*.

Plutarque, *De sollert. anim.*, 36, p. 384 E (*F.H.G.*, IV, p. 459, fr. 12).

Énalos l'Éolien, raconte Myrtile de Lesbos, amoureux de la fille de Phinée, que les Penthilides, sur l'ordre d'un oracle d'Amphitrite, avaient jetée à la mer, y sauta à son tour, et fut amené, sain et sauf, à Lesbos par un dauphin...

Plut., VII, *Sap. conv.*, XX, 163 (*F.H.G.*, IV, p. 459, fr. 12).

Je me souviens aussi avoir entendu dire par des gens de Lesbos qu'une jeune fille fut sauvée des flots par un dauphin, mais je ne sais plus au juste le reste de l'histoire ; à Pittacos qui la connaît revient de la rapporter. Pittacos alors dit que c'était une histoire fameuse bien souvent racontée. Un oracle avait enjoint à ceux qui partaient coloniser Lesbos, de jeter à la mer, lorsque la traversée les aurait conduits en un lieu nommé Mesogeion, un taureau en offrande à Poseidon et une jeune fille vivante en offrande à Amphitrite et aux nymphes de la mer. Les chefs de l'expédition étaient au nombre de sept et tous rois ; le huitième était Échelaos, désigné par l'oracle de Delphes pour diriger la colonie ; il n'avait pas encore pris femme. Ceux des sept autres qui avaient des filles encore non mariées, tirèrent au sort et le sort désigna la fille de Smintheus. Ils la parèrent de beaux vêtements et d'or lorsqu'ils arrivèrent au lieu désigné et ils se préparaient, après une prière, à la jeter à la mer. Mais il se trouva que l'un des membres de l'expédition, un jeune homme, qui semble-t-il, n'était pas sans race, était amoureux d'elle. Son nom, selon une tradition qui s'est conservée, était Énalos. Dans un fol espoir de la sauver de ce danger, il saisit l'occasion et se précipita dans la mer en la serrant dans ses bras. Aussitôt une rumeur se répandit qui ne reposait sur rien de sûr, mais qui persuada plus d'un membre de l'expédition ; rumeur qui voulait qu'ils eussent été sauvés. Plus tard, dit-on, Énalos parut à Lesbos et raconta qu'ils avaient été portés à travers la mer par des dauphins et déposés sains et saufs sur le continent.

Strabon, IX, 2, 3, 401.

Les Béotiens retournèrent en Béotie alors que déjà se préparait près d'Aulis de Béotie l'expédition éolienne que dirigèrent vers l'Asie les enfants d'Oreste.

IX, 2, 5, 402.

Ensuite les Béotiens coopérèrent à la colonisation éolienne avec les compagnons de Penthilos, envoyant avec lui la plupart des leurs, si bien que cette colonisation fut aussi appelée béotienne.

XIII, 1, 2 (582)... Phocée, qui marque le début de l'Ionie et la fin de l'Éolide...

La principale cause de ce désaccord (entre les auteurs postérieurs à Homère sur les limites de la Troade) fut la colonisation grecque ; ce ne fut pas tant, il est vrai, la colonisation ionienne, qui fut plus éloignée de la Troade que l'éolienne ; cette dernière s'étendit sur tout le pays allant de la Cyzicène au fleuve Caïcos et même plus loin sur la région comprise entre le Caïcos et l'Hermos.

XIII, 1, 3, 4, 582.

La colonisation éolienne, dit-on, fut de quatre générations antérieure à la colonisation ionienne, mais subit des retards et se développa plus lentement ; Oreste fut le premier chef de l'expédition, mais après sa mort survenue en Arcadie, son fils Penthilos lui succéda dans ce rôle et avança jusqu'en Thrace, soixante ans après la guerre de Troie, vers le moment du Retour des Héraclides dans le Péloponnèse ; puis Archélaos, fils de Penthilos, fit passer l'expédition éolienne dans l'actuelle Cyzicène, près de Dascylium ; et Gras, le plus jeune fils d'Archélaos, s'avança jusqu'au fleuve Granique, et disposant de moyens plus considérables, il fit passer le gros de l'armée à Lesbos et l'occupa. Cleués, fils de Doros, et Malaos, eux aussi descendants d'Agamemnon, rassemblèrent leur armée vers le même moment que Penthilos, mais l'expédition de Penthilos les devança en passant de Thrace en Asie et eux, après avoir séjourné un long temps dans la région de la Locride et du mont Phrikion, franchirent la mer et fondèrent Cumes Phriconis, ainsi appelée du nom de la montagne locrienne.

Les Éoliens donc, s'étant répandus à travers tout le pays que le Poète, nous l'avons dit, appelle le pays troyen, les écrivains plus tardifs appliquent ce nom d'Éolide soit à totalité, soit à partie de ce pays, et soit à l'ensemble, soit à partie seulement de la Troade, sans être d'accord sur ce point.

XIII, 1, 46 (604).

Après le cap Sigée et l'Achilleion, on rencontre le territoire que les Ténédiens possèdent sur le continent et l'Achaeon, puis Ténédos elle-même... qui est une cité éolienne et a deux ports.

XIII, 1, 47.

Larisa (de Troade) et Colonae sont voisines de l'Achaeon et se trouvaient autrefois sur le territoire continental des Ténédiens.

XIII, 1, 49 (605).

En doublant le cap Lecton, on arrive aux plus célèbres des villes éoliennes et au golfe d'Adramyttion que le Poète fait habiter, semble-t-il, par la plupart des Lélèges et par les Ciliciens, divisés en deux peuples. Là aussi se trouve la côte des Mytiléniens, avec les villages de ceux des Mytiléniens qui habitent sur le continent.

XIII, 1, 51 (607).

Sur la partie de la côte qui fait suite se trouvent les villages des Mytiléniens appelés Coryphantis et Héracléia, puis Attea et Atarneus, Pitanè et les bouches du Caïque.

XIII, 1, 58 (610).

Myrsile dit qu'Assos fut fondée par des Méthymnéens, et Hellanicos lui aussi l'appelle une cité éolienne ; de même Gargara et Lamponia appartenaient aux Éoliens, car Gargara fut fondée par les gens d'Assos.

XIII, 2, 1 (616).

Lesbos est pour ainsi dire la métropole des cités éoliennes.

XIII, 3, 2-3 (621).

L'existence de la ville [appelée Larisa] près de Cumes, est attestée par toute l'histoire de la colonisation éolienne, qui se situe peu après la guerre de Troie. Car les gens qui partirent du Phrikion, montagne locrienne au-dessus des Thermopyles, abordèrent, dit-on, à l'emplacement de l'actuelle Cumes, et y trouvant les Pélasges, affaiblis par la guerre de Troie, mais occupant encore Larisa, distante de Cumes d'environ 70 stades, ils fortifièrent sur leur frontière ce qui s'appelle toujours Neon Teichos, à 30 stades de Larisa ; puis ayant pris Larisa, ils fondèrent Cumes et transportèrent là ce qui survivait de sa population. Cumes fut appelée Phriconis, du nom de la montagne locrienne et semblablement aussi Larisa, qui aujourd'hui est abandonnée. Que les Pélasges aient été un grand peuple, toute l'histoire en témoigne, dit-on. En tous cas, Ménécrate d'Elaea, dans son ouvrage sur les *Fondations de villes*, dit que tout le pays, qui est devenu depuis lors l'Ionie, à partir du cap Mycale, de même que les îles voisines, était auparavant habité par des Pélasges. Les Lesbiens disent qu'ils eurent pour commandant ce Pilaeos que le Poète appelle le chef des Pélasges, et qui a donné son nom à la montagne de leur île encore appelée Pylaeon. Les habitants de Chios aussi disent que des Pélasges venant de Thessalie colonisèrent leur île. Mais le peuple pélasge, toujours errant et enclin à changer de pays, s'accrut considérablement, puis disparut rapidement, surtout au moment de la migration des Éoliens et des Ioniens vers l'Asie.

XIII, 3, 5, 622.

Aux cités éoliennes encore existantes, il faut ajouter Aegae et aussi Temnos, patrie d'Hermagoras, l'auteur d'une *Rhétorique*. Ces cités se trouvent dans la région montagneuse qui s'étend au-dessus du territoire de Cumes, de celui de Phocée et de celui de Smyrne, le long duquel coule l'Hermos.

XIII, 3, 5, 622.

[Mention de Magnésie du Sipyle, de Myrina, de Grynion et d'Élaea.]

Myrina... ville éolienne qui possède un port, puis le Port des Achéens... puis Élaea, qui possède un port et un arsenal des rois Attalides, fondation de Ménesthée et des Athéniens, qui avec lui, partirent en expédition contre Troie.

XIII, 3, 6, 622.

La plus grande et la plus belle des cités éoliennes est Cumes ; c'est, pour ainsi dire, avec Lesbos, la métropole des autres cités d'Éolide, qui étaient au nombre de trente environ, mais dont plusieurs ont disparu. Cumes fut ridiculisée pour la stupidité de ses habitants. C'est seulement trois cents ans après la fondation de la cité, dit-on, qu'ils affermèrent les droits d'entrée dans le port ; auparavant le peuple de Cumes n'en avait pas touché le revenu. Ils eurent la réputation d'avoir mis longtemps à découvrir que leur ville était située sur le bord de la mer.

XIII, 3, 6, 623.

Le nom de Cumes, comme celui de Myrina, lui vient d'une Amazone.

XIV, 1, 3, 632.

Phérécyde, relativement à cette côte, dit que Milet et Myunte, la région de Mycale et d'Éphèse étaient autrefois occupées par des Cariens et que, plus loin, la côte, jusqu'à Phocée ainsi que Chios et Samos, que gouverna Ancheos, étaient occupées par des Lélèges mais que l'un et l'autre peuples furent chassés par des Ioniens et se réfugièrent dans le reste de la Carie.

XIV, 1, 4, 633-634.

Voici les douze cités d'Ionie, mais plus tard Smyrne s'y ajouta et fut introduite par les Éphésiens dans la ligue ionienne car les Éphésiens avaient été autrefois des compagnons des Smyrnéens lorsque Éphèse elle aussi s'appelait Smyrne. Callinos lui donne ce nom lorsqu'il appelle Smyrnéens les Éphésiens, dans sa prière à Zeus, « et prends pitié des Smyrnéens », et ailleurs : « Souviens-toi, si jamais les Smyrnéens t'ont brûlé en sacrifice de belles cuisses de bœufs. » Smyrna était une Amazone qui s'empara d'Éphèse ; de là vient le nom des habitants et de la cité elle-même, de même que du nom de Sisyrbé, certains des Éphésiens furent appelés Sisyrbites. Une localité appartenant à Éphèse s'appelait également Smyrne, comme l'indique clairement Hipponax : « Ils vivaient derrière la ville, à Smyrne entre Tracheia et Lépré Acté... »

Lorsqu'ils se séparèrent des Éphésiens, les Smyrnéens marchèrent jusqu'au lieu où actuellement se trouve Smyrne qui était aux mains des Lélèges, et les ayant chassés, ils fondèrent l'ancienne Smyrne qui était éloignée d'environ 20 stades de la Smyrne actuelle. Mais par la suite, ayant été chassés par les Éoliens, ils cherchèrent refuge à Colophon ; puis, avec l'aide des Colophoniens, ils retournèrent dans leur propre ville et la reprirent, comme Mimnerme nous apprend dans *Nannô*, après avoir rappelé que Smyrne fut toujours un objet de disputes : « Après avoir quitté Pylos, la haute cité de Nélée, nous cinglâmes vers la belle Asie et, par la supériorité de nos armes, nous nous établîmes dans la charmante Colophon, prenant l'initiative de la dure violence, quittant la rivière Astëeis, par la volonté des dieux, nous nous emparâmes de Smyrne l'Éolienne (fr. 9. Bergk).

Thucydide, I, 12.

Les Béotiens, la soixantième année après la prise de Troie, furent chassés d'Arnè par les Thessaliens et colonisèrent la Béotie actuelle, appelée auparavant la Cadméide ; antérieurement il y avait eu en ce pays un détachement de ce peuple qui envoya à Troie un contingent. Des Doriens, 80 ans après la prise de Troie, occupèrent avec les Héraclides le Péloponnèse.

Thucydide, III, 2.

... d'accord avec les Lacédémoniens et les Béotiens, qui étaient parents des Lesbiens...

Schol. *ad loc...* Cette parenté ne se rapporte qu'aux Béotiens qui sont parents des Lesbiens en tant qu'Éoliens.

VII, 57.

[En parlant des habitants de Méthymne, de Ténédos et d'Alnos] : Ces Éoliens se trouvaient contraints de lutter contre d'autres Éoliens, qui avaient été les fondateurs de leurs cités, les Béotiens, alliés des Syracusains.

VIII, 100.

... Le Thébain Anaxandros, en raison de sa parenté avec eux, eut le commandement [Il s'agit des soldats venant de l'Éolide continentale].

Tzetzes, *ad Lycophr.*, 1374 (ed. Scheer, II, 379 sq.).

Oreste, après avoir tué Égisthe..., reçut d'un oracle l'ordre d'aller fonder une colonie. Lui, ayant fondu différents peuples en un seul qu'il appela les Éoliens, en raison de leur diversité d'origine, vint à Lesbos..., mais, y étant bientôt mort, il ne put y fonder une ville. Son descendant nommé Graüs, cent ans plus tard, s'empare de Lesbos et fonda une ville... L'histoire de la colonisation de Lesbos est racontée par Hellanicos de Lesbos dans le premier livre de ses Aeolica...

Gras est le fils d'Oreste... cf. *Schol. Vel. ad Lycophr.*, *ibid.*

Velleius Paterculus, I, 1, 4.

Après la mort d'Oreste, ses fils Penthilos et Tisaménos régnèrent pendant trois ans... [aussitôt après vient le récit du Retour des Héraclides].

I, 2, 3.

Les fils d'Oreste, chassés par les Héraclides, après avoir connu bien des vicissitudes et la fureur des flots, s'établirent, au bout de 15 ans dans la région de l'île de Lesbos...

I, 4, 1.

Les Athéniens fondèrent des colonies à Chalcis et à Érétrie en Eubée, et les Lacédémoniens une autre à Magnésie en Asie ; peu après les Chalcidiens, qui, comme je viens de dire, étaient originaires d'Attique, fondèrent Cumes en Italie, sous la conduite d'Hippoclès et de Mégasthénès...

I, 4, 3-4.

Dans la période qui suit, un grand nombre de jeunes Grecs, cherchant une nouvelle résidence en raison de l'excès de la population, se déversa sur l'Asie. Les Ioniens partis d'Athènes sous la conduite d'Ion occupèrent la partie la plus célèbre de la côte, appelée aujourd'hui Ionie, et y fondèrent les villes d'Éphèse, Milet, Colophon... Peu après, les Éoliens partirent aussi de Grèce, et après de longues aventures, s'emparèrent de lieux non moins illustres et fondèrent les cités fameuses de Smyrne, Cumes, Larisa, Myrina, Mytilène et les autres cités qui se trouvent dans l'île de Lesbos[1].

Jean Bérard.

---

1. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à MM. P. Devambez et J. Deshayes qui nous ont aidée, à la suite de la disparition brutale de Jean Bérard, à revoir et compléter ce manuscrit où manquaient quelques références. — Suzanne J. Bérard.

LES ŒNOCHOÉS DE BRONZE DE CARTHAGE

Les nécropoles des v^e^, iv^e^ et iii^e^ siècles, à Carthage et au cap Bon, ont livré une importante série d'œnochoés de bronze ; elles furent publiées au fur et à mesure de leur découverte, mais aucune étude d'ensemble ne leur a encore été consacrée ; cependant, la provenance et la date de ces vases, le développement de l'industrie qui leur a donné naissance, l'approvisionnement des ateliers de bronziers posent autant de problèmes demeurés jusqu'ici sans solution ; nous nous proposons de les examiner ci-après[1].

I

La plus ancienne de ces œnochoés et peut-être la plus remarquable, a été mise au jour par le P. Delattre dans un tombeau bâti de la colline Saint-Louis à Carthage. A côté du vase, se trouvaient de la céramique punique vulgaire et deux scarabées égyptiens[2]. Ce type de monument funéraire

1. Un inventaire des bronzes puniques du Musée du Bardo, accompagné d'une étude d'ensemble, devait paraître dans le *Catalogue du Musée Alaoui*, nouvelle série (Collections puniques), t. II. M. E. Frezouls, conservateur de ce Musée en 1955, nous avait chargée de ce travail. Quand nous avons quitté la Tunisie en octobre 1955, ces bronzes avaient été classés et exposés par nos soins et la documentation les concernant réunie. Il ne nous restait plus qu'à procéder à des vérifications de détail. En août 1956, nous sommes retournée à Tunis, chargée de mission par le C.N.R.S. ; mais le successeur de M. E. Frezouls, M. Driss, ne nous a pas laissée pénétrer dans les salles où se trouvaient les bronzes ; la publication du *Catalogue* est actuellement ajournée. Nous avons dû alors modifier la présentation de nos travaux et la limiter aux résultats acquis, afin d'éviter au mieux les possibilités d'erreur. Pour la même raison, nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une illustration très insuffisante, n'ayant reçu que le cinquième des photos demandées et promises.

2. Cf. A. L. Delattre, *Rev. archéologique*, XV, 1890, p. 8-10, fig. 2. *Cat. Mus. Lavigerie*, I, pl. XXIX.

Fig. 1. — Applique d'anse. Musée du Bardo.

Fig. 2. — Isis. Applique d'anse. Musée du Bardo.

date du VI^e siècle ; les scarabées aussi. Toutefois, la pauvreté du mobilier, l'absence de céramique importée, le nombre restreint des amulettes — deux scarabées seulement — laissent à penser que cette sépulture n'est pas antérieure au début du V^e siècle[1]. L'œnochoé en bronze doré est de forme archaïque : pied annelé, panse ovoïde, col relativement haut et évasé, bec tréflé, anse plate et garnie de trois tubes accolés, se recourbant au-dessus du col ; le décor orientalisant : l'applique reliant l'anse au col, est ornée d'une tête de la déesse Hathor en relief, surmontée d'une plaque portant un disque solaire entre deux uraei, gravés. D'après sa forme et ses décors, P. Jacobsthal a classé cette œnochoé parmi les vases rhodiens du VI^e siècle[2]. Mais, les récents travaux de M. F. Villard ont démontré qu'une telle origine devait être écartée pour des raisons d'ordre technique : l'anse et les appliques du vase de Carthage sont fondues en un seul bloc fixé au récipient par des rivets, alors que celles des œnochoés rhodiennes sont toujours ouvrées séparément puis soudées sur le vase à la manière de pièces d'orfèvrerie[3]. L'œnochoé africaine n'est donc qu'une copie d'un modèle rhodien et le problème d'origine se pose à nouveau. Le style composite et exotique nous paraît caractéristique de l'art phénicien, mais la pièce a-t-elle été exécutée au Liban, à Chypre ou à Carthage ? Seule une analyse du métal, opérée selon la méthode spectographique, donnerait une réponse précise. Toutefois, une provenance orientale paraît peu vraisemblable, car aucun vase de bronze à décor égyptisant n'a encore été découvert en Phénicie ou à Chypre, et les anses ornées de tubes accolés et de palmettes en éventail, mises au jour dans l'île, sont

1. Les tombeaux du début et du milieu du V^e siècle sont identiques à ceux de la fin du VI^e siècle, ne s'en distinguant que par la pauvreté du mobilier consécutive à la crise économique du début du V^e siècle et au régime autarcique qui réduisait les importations aux produits de première nécessité. Les rares amulettes égyptiennes enfermées dans ces sépultures sont toutes du VI^e siècle. [Cf. J. Vercoutter, *Les objets égyptiens et égyptisants du mobilier funéraire carthaginois*, p. 26 et 64.]

2. Cf. P. Jacobsthal, *Arch. Jahrb.*, 14, 1929, p. 204 sqq., n° 5, fig. 7.

3. Cf. F. Villard, *Mon. Piot*, 48, 1954, p. 43.

dépourvues de reliefs ou d'appliques égyptisantes[1]. A Carthage au contraire, l'œnochoé de Saint-Louis n'apparaît pas comme un spécimen isolé, mais comme le prototype d'une série qui connut aux siècles suivants une certaine vogue. Le Musée du Bardo possède plusieurs appliques d'anses ayant appartenu à des œnochoés similaires, trouvées dans des tombes des IV^e^ et III^e^ siècles, garnies de bustes hauts d'env. 0^m^,05, coiffés d'un klaft et portant un pectoral. Une couronne atef surmonte le klaft du buste F 78[2] (fig. 1) ; les emblèmes d'Isis celui n° F 79[3] (fig. 2). Ces reliefs dérivent sans aucun doute des « égides » ou, selon l'appellation de M. K. Parlaska, des « Kragenprotomen » égyptiennes[4]. Toutefois, comme le fait remarquer M. J. Vercoutter, leur facture « toute imprégnée d'hellénisme écarte, malgré leur aspect indiscutablement égyptien, une provenance » nilotique[5]. En fait, les visages aux joues pleines, aux yeux fendus en amande, au nez fort et charnu ne sont ni grecs ni égyptiens, mais typiquement carthaginois (cf. les masques de terre cuite puniques[6], fig. 3) ; de même, le pectoral de la « Kragenprotome » F 172 est orné d'un disque solaire surmonté d'un croissant lunaire, emblème des dieux tutélaires de Carthage, Tanit et Ba'al Hammon, qui atteste l'origine punique de cet objet. Le Musée Lavigerie possède aussi des reliefs analogues ; l'un d'eux représente une tête de la déesse Hathor couronnée du disque solaire entre deux uraei, comparable à celle de l'œnochoé de Saint-Louis[7]. Toutes ces appliques d'anse forment un ensemble homogène, et original, dont la provenance locale ne fait aucun doute, et auquel se rat-

1. L'œnochoé de Sidon conservée au Musée de Berlin (8056) est proche de celle de Saint-Louis : même forme, même type d'anse ornée de palmettes chyprophéniciennes ; mais les décors égyptisants font défaut et surtout la technique est différente ; comme le démontre F. Villard (*l. l.*, p. 43), elle est d'origine rhodienne.

2. Cf. *Cat. Mus. Alaoui*, sup. I, pl. LXIV, 2 et ci-dessous, fig. 1.

3. *Ibid.*, pl. LXIV, 3 et ci-dessous, fig. 2.

4. Cf. N. Parlaska, *M.D.A.I.* (A), 1956, p. 131.

5. Cf. J. Vercoutter, *l. l.*, p. 347-348.

6. Cf. fig. 3.

7. Cf. A. L. Delattre, La nécropole des Rabs, prêtres et prêtresses de Carthage, 3^e^ année de fouilles, *Cosmos*, 1906, p. 29, fig. 62 ; P. Jacobsthal, *l. l.*, p. 205, fig. 8.

tache le vase du tombeau bâti ; il est donc vraisemblable que celui-ci fut exécuté à Carthage au cours du ve siècle, d'après un modèle rhodien.

Fig. 3. — Masques puniques en terre cuite. Musée du Bardo.

Deux œnochoés intactes, datant l'une de la fin du IVe siècle et l'autre du début du IIIe siècle, appartiennent également à cette série, bien que leur forme plus évoluée soit comparable à celle des œnochoés de terre cuite attiques de la fin du ve siècle (J. D. Beazley, forme II[1]) : le pied a disparu, la panse est sphérique, le col court et cylindrique. L'une[2] a l'extrémité inférieure de l'anse prolongée par une applique

1. J. D. Beazley, *Attische Vasenmaler des Rolfiguren Stils*, p. 3.

2. Cf. *Cat. Mus. Alaoui*, supl. II, F 187 ; ht. du vase : 0m,21 ; provient des fouilles de M. A. Merlin dans la nécropole d'Ard-el-Morali à Carthage, et date de la première moitié du IVe siècle av. J.-C.

Fig. 5. — La même.

Fig. 4. — Œnochoé punique de type étrusque.

garnie d'une fleur de lotus gravée. L'autre[1], « le point d'attache inférieur (de l'anse) en forme de disque festonné (il s'agit en réalité d'une palmette en éventail), tandis que le point d'attache supérieur est formé d'un demi-disque et d'un coussinet à double rondelle saillante aux extrémités, l'ensemble servant de support à une tête de veau[2] dont les cornes forment un cercle creux entre deux *uraei*. Cette anse est à rapprocher, pour les motifs dont elle est décorée, de celle de la belle œnochoé sortie des fouilles de la nécropole de Saint-Louis ». Le vase ainsi décrit par son inventeur, le P. Delattre, est conservé au Musée Lavigerie.

L'anse F 77 du Musée du Bardo provient sans doute d'une œnochoé similaire. L'applique supérieure est ornée d'une fleur de lotus entre deux boutons et d'un croissant lunaire renversé[3] ; une palmette en éventail de style chypro-phénicien en garnit le point d'attache inférieur.

II

A la fin du v^e^ siècle apparaît une nouvelle série d'œnochoés comparables aux « Schnabelkannen » étrusques ornées d' « Ankertypuspalmet », étudiées par P. Jacobsthal et E. Langsdorff[4]. La panse est tronconique, le col court et cylindrique, l'embouchure trilobée avec un bec verseur très développé et incliné ; l'anse décrit une courbe continue du rebord du col au sommet de la panse, et est le plus souvent cannelée ; à son sommet, elle se divise en deux branches portant des têtes de serpents qui viennent s'attacher sur le rebord du col ; une palmette allongée, en forme d'ancre, la pointe dirigée vers le bas, d'où se détachent deux crochets se relevant à la verticale et terminés par des boutons de lotus, relie l'anse

1. Cf. A. L. Delattre, *l. l.*, p. 29.

2. Il s'agit en réalité d'une tête de la déesse Hathor.

3. Cf. A. Merlin et L. Drapier, La nécropole punique d'Ard-el-Kheraïb à Carthage, *Notes et documents*, III, 1909, n° 75, p. 66 ; ht. du vase : 0^m^,20 ; date, première moitié du IV^e^ siècle.

4. Cf. P. Jacobsthal et E. Langsdorff, *Die Bronses Schnabelkannen*, p. 45, pl. VII, n° 54 ; voir ci-dessous, fig. 4, 5, 6.

à la panse. Ce type de « Schnabelkannen » étrusques date de la fin du VI^e^ siècle et du début du V^e^ siècle : un très bel exemplaire reposait dans la tombe de Vix, à côté du célèbre cratère[1]. Il ne semble pas que les vases de Carthage soient des originaux, mais plutôt des copies locales : une silhouette lourde, un col trop court, un bec verseur trop développé, les distinguent des prototypes italiens (fig. 4, 5, 6).

III

Les œnochoés de style grec, qui constituent la troisième série, sont de beaucoup les plus nombreuses. Toutes ont la panse martelée ; les anses et les reliefs qui les décorent sont montés en un seul bloc fixé par des rivets sur le corps du vase. Leurs formes sont comparables à celles des œnochoés attiques en terre cuite du milieu et de la fin du V^e^ siècle.

A. — *Œnochoés à pied et à bec recourbé* (J. D. Beazley, forme X)

Un seul exemplaire de ces vases a été retrouvé intact : il provient de la nécropole des Rabs à Sainte-Monique (début du III^e^ siècle) et est conservé au Musée Lavigerie[2]. L'anse est formée par un homme barbu, nu, les reins cambrés, dont les pieds reposent au sommet de la panse, sur un masque de Silène barbu, et dont les bras levés soutiennent la tête d'un autre personnage nu, mais imberbe, accroupi et qui serre entre ses bras et ses genoux le goulot du récipient. Le pied de l'œnochoé et le sommet de la panse sont garnis de languettes et d'oves incisés. Ce type de vase et d'anse était fort répandu au V^e^ siècle, tant en Étrurie et en Campanie qu'en Grande-Grèce, et jusqu'à présent l'œnochoé des Rabs était considérée comme une pièce originale importée d'Italie[3].

1. Cf. Joffroy, *Mon. Piot*, XLVIII, 1956, pl. 27.

2. Cf. *Cat. Mus. Lavigerie*, supl. I, p. 74, pl. XI, 3 et K. A. Neugebauer, *M.D.A.I.* (R), XXXVIII-XXXIX, 1923-1924, p. 354-355, n° 8.

3. Du moins était-ce l'opinion d'André Boulanger, *Cat. Mus. Lavigerie*, Supl. I, p. 74 et de S. Gesll, *Hist. ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, p. 79-80.

L'élégance de sa silhouette, ses qualités plastiques sont comparables en effet à celles de la moyenne des exemplaires italiens. Cependant, un examen minutieux avait révélé à K. A. Neugebauer plusieurs particularités qui déterminent un classement à part[1] : fautes de composition — le repli des bras du personnage à califourchon sur le col laisse paraître un vide en arrière du bec d'un effet assez fâcheux, l'homme en arc de cercle a les reins exagérément cambrés (presque à 90°) — détail étrange ! —; ce même personnage aux reins cambrés, porte une barbe imposante déployée en éventail sur la poitrine[2] — contraste entre l'archaïsme de la forme et des

Fig. 6. — Anse en forme d'ancre.

1. Cf. K. A. Neugebauer, *l. l.*, p. 354-355. Malheureusement, la photographie de cette œnochoé, trop petite et prise de profil, ne permet pas, comme le fait remarquer K. A. Neugebauer, d'étudier les détails, notamment certains traits du visage humain ; en outre, une croûte due à l'oxydation du métal empâte les figures. Ce vase a été nettoyé récemment par les soins de M. Hamelin qui a réussi à dégager les reliefs de leur gangue. Nous avons demandé au P. Feron, conservateur du Musée Lavigerie, l'autorisation d'examiner l'œnochoé, mais il nous a refusé l'accès des réserves où cette pièce se trouve actuellement. Une nouvelle publication accompagnée de photos en gros plans montrant les figures, serait souhaitable.

2. Les représentations d'hommes jeunes, nus, portant la barbe, sont exceptionnelles : P. Paris en signale une dans *L'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, Paris, 1904, II, S', 211 ; S. Reinach la publie également dans son *Répertoire*, IV, 48, 7, mais il se demande si elle n'a pas été influencée par un modèle

décors et le caractère évolué de la facture, qui est surtout sensible dans le rendu des visages (forme des yeux en particulier) et de la musculature molle et lourde. Comme le pense le savant allemand, l'œnochoé des Rabs est une copie tardive exécutée dans un atelier provincial. Mais la localisation de cette fabrique à Tarente, proposée par Neugebauer[1], est à écarter[2]. Ce site, non plus d'ailleurs que tous les autres sites italiens, n'a encore fourni de bronzes comparables à celui du Musée Lavigerie. Il n'en est pas de même en Afrique où les tombes puniques de Carthage et du cap Bon en ont livré une ample moisson : nous verrons ci-dessous[3] que les œnochoés du groupe C, trouvées également dans des tombes des IVe et IIIe siècles, présentent des caractères distinctifs analogues.

Les formes et les décors sont empruntés au même répertoire archaïque gréco-étrusque ; la facture habile mais sans vigueur est identique, et le masque de Silène qui sert de support au personnage en arc de cercle, se retrouve trait pour trait sur plusieurs de ces vases. Une telle similitude implique une origine commune qui ne peut être que Carthage ; ainsi seulement s'explique la présence, dans les sépultures africaines des IVe et IIIe siècles, d'une série aussi importante (nous avons dénombré plus de quarante pièces aux Musées du Bardo et Lavigerie) d'œnochoés de style grec archaïque, qui posait jusqu'alors un problème difficile à résoudre.

Le *Catalogue* du Musée Lavigerie signale plusieurs anses ou fragments d'anses ayant appartenu à des œnochoés de ce type : un homme nu, les reins cambrés, portant deux

---

punique. B. Filow en décrit une autre, qui est un manche de patère du début du VIe siècle trouvée à Trebenischte (*Die necropolen von Trebenischte*, n° 65, p. 79, pl. XIII, 1) ; l'homme ne porte qu'un petit collier de barbe.

1. K. A. Neugebauer, *l. l.*, p. 415 sqq.

2. L'hypothèse de K. A. Neugebauer est d'ailleurs abandonnée aujourd'hui. Voir notamment H. Payne, *Necrocorinthia*, p. 219-220 et U. Jantzen, *Bronzewerkstatten in Grossgriechenland, und Sizilien* (*Arch. Jahrb.*, 13, *Erganzungsheft*, 1937), pour la conclusion.

3. Cf. ci-dessous, p. 45.

lions[1], un personnage accroupi[2], une femme jouant des cymbales[3].

Deux anses conservées au Musée du Bardo se rattachent aussi à cette série. Toutes deux proviennent de la nécropole d'Ard-el-Kheraïb à Carthage, et datent du milieu du IVe siècle. La première[4], plus haute que le vase, se recourbe en ? au-dessus du col ; trois rangs de perles la recouvrent, celui du centre se termine au sommet de l'anse par une tête de serpent ; des volutes formant rinceaux sont gravées sur la partie retombant vers le col. Un Silène accroupi serrant le goulot du vase entre ses jambes, attache l'anse au col ; il a le visage ovale et la barbe en pointe ; un enfant accroupi, endormi, la tête reposant sur les bras soutenus par le genou gauche relevé tandis que le droit est replié sous le corps, et deux demi-palmettes abritant la tête de l'enfant décorent la base de l'anse. Cette pièce est à rapprocher de l'anse de Dodone datant de la seconde moitié du Ve siècle, décrite par K. A. Neugebauer dans son étude sur les bronzes grecs archaïques[5] : seule une légère divergence dans la position des jambes de l'enfant — les deux genoux levés soutiennent les bras — et l'absence de palmettes différencient l'exemplaire grec de celui de Carthage.

L'œnochoé Grimani que publie le récent *Catalogue* du Musée de Budapest, porte également une anse garnie au point d'attache supérieur d'un Silène accroupi tenant deux cornes d'abondance et serrant le col du vase entre ses jambes ; cette pièce fut trouvée en Campanie durant le troisième quart du Ve siècle et il est probable que l'exemplaire punique dérive de modèles italiens de ce type.

L'anse F 163[6] dessine également un ?, mais elle est

---

1. Cf. *Cat. Mus. Lavigerie*, I, p. 203, pl. XXX, 1.
2. *Ibid.*, p. 213, pl. XXXI, 3 et K. A. Neugebauer, *l. l.*, p. 356.
3. *Cat. Mus. Lavigerie*, Suppl. I, p. 75-76.
4. Cf. *Cat. Mus. Alaoui*, supl. I, F 76, et A. Merlin et L. Drapier, *l. l.*, n° 22, p. 32, fig. 7.
5. Cf. K. A. Neugebauer, *l. l.*, p. 351, n° 6, fig. 4.
6. Cf. A. Merlin et L. Drapier, *l. l.*, p. 59, n° 61 ; ht. : 0m,145.

Fig. 7. — Œnochoé à pied. Musée du Bardo.

Fig. 8 →
Même vase :
masque de silène à la base de l'anse.

cannelée ; à son extrémité supérieure, un buste féminin enserre l'orifice du vase entre ses bras tendus en avant ; un diadème est posé sur les cheveux qui dessinent trois dents de feston sur le front et retombent en masse compacte sur la nuque ; un vêtement drapé recouvre les épaules ; un sphinx aux ailes déployées et une palmette en éventail de style phénicien, décorent le point d'attache inférieur de l'anse. Le métal est très attaqué ; l'état de conservation ne permet aucune étude de détail.

B) *Œnochoés à pied, panse ovoïde col cylindrique et bec tréflé* (J. D. Beazley, forme I)

Ce groupe comprend deux pièces remarquables par leur belle venue. L'une conservée au Musée du Bardo, provient d'une sépulture de la nécropole d'Ard-el-Kheraïb, datant du milieu du IVe siècle[1]. Le pied mouluré, la panse ovoïde, le col légèrement évasé, l'anse recourbée au-dessus du col donnent au vase une silhouette élancée et élégante ; la décoration est sobre : un rang de perles et de festons décore les lèvres du bec et un magnifique masque de Silène attache l'anse sur la panse. Il a le crâne chauve et pointu, le visage épanoui, les moustaches tombantes, la barbe imposante et déployée en éventail avec une mouche sous la lèvre inférieure. Le traitement des moustaches et de la barbe, fines stries ondulées et parallèles, est archaïque mais les yeux fendus en amande, le dessin correct des paupières, le modelé peu accentué des pommettes appartiennent à la période suivante (fin du Ve siècle). Cette œnochoé se distingue par ses proportions harmonieuses et ses qualités plastiques : il semble qu'elle soit l'œuvre d'un Hellène. Il est peu vraisemblable cependant qu'elle ait été achetée en Grèce ou en Italie dans le courant du Ve siècle, au moment où le régime autarcique que Carthage

1. Cf. *Cat. Mus. Alaoui*, Suppl. I, F 67, pl. LIX ; c'est par erreur que le vase F 64 est donné comme étant celui de la pl. LIX. A. Merlin et L. Drapier, *l. l.*, p. 57, n° 59, fig. 31 ; ht. de l'œnochoé : 0m,21 ; date : première moitié du IVe siècle av. J.-C. ; ci-dessous, fig. 7 et 8.

s'était imposé après la défaite d'Himère, interdisait l'importation de produits étrangers qui n'étaient pas de première nécessité. Elle doit provenir soit du pillage de la Sicile, soit plus vraisemblablement, d'un atelier de Carthage dirigé par un Grec, esclave prisonnier de guerre ou plutôt artisan venu de son plein gré chercher fortune en Afrique et exécutant des vases de style archaïsant susceptibles de plaire à la clientèle punique. Les artistes qui ont sculpté les sarcophages de marbre de Sainte-Monique étaient sans doute des Hellènes installés dans la cité de Didon[1], et il est probable que des bronziers venus d'Europe y aient également exercé leur art ; nous étudierons ci-après des rasoirs gravés sans doute par leurs soins (fig. 7-8).

Fig. 9. — Œnochoé à pied. Musée du Bardo.

Tel paraît être le cas aussi d'une œnochoé du IIIe siècle, mise au jour dans la nécropole des Rabs à Sainte-Monique et conservée au Musée Lavigerie[2]. Un sphinx aux ailes déployées orne le point d'attache supérieur de l'anse, un masque de Gorgone le plat de l'anse, et un masque de Silène la partie

1. Cf. J. Carcopino, *Mem. Pontif. Acad. Rom. di arch.*, 1921, III, vol. I, part. II, p. 109-117.

2. Cf. *Cat. Mus. Lavigerie*, sup. I, p. 75, pl. XI-2. Malheureusement, la photo publiée est insuffisante et ne permet pas une étude approfondie des reliefs. Nous regrettons de n'avoir pu voir le vase récemment nettoyé par M. Hamelin.

inférieure. Des languettes et des oves recouvrent la panse et le pied du vase, des festons et des perles, les lèvres du bec.

L'œnochoé F 68 du Musée du Bardó[1] appartient également à ce groupe, mais sa facture maladroite la rejette au rang des mauvaises copies locales. Les proportions sont lourdes et peu harmonieuses ; la décoration chargée, accentue cette impression de lourdeur. Des languettes et une tresse incisées recouvrent l'épaule, des perles et des festons les lèvres du bec. L'anse, plus haute que le vase, est garnie de trois rangs de perles ; la rangée du centre se termine au sommet de l'anse par une tête de serpent et des volutes formant rinceaux sont gravées sur la retombée de l'anse vers le col (cf. p. 39, n. 4, n° F 76) ; un mufle de lion garnit le point d'attache supérieur de l'anse ; un masque de Gorgone le point d'attache inférieur. La physionomie du monstre est archaïque : le visage s'inscrit dans un losange, trois rangs de boucles en tire-bouchon superposées encadrent son front, les yeux démesurés sont fendus en amande, la bouche édentée est entrouverte, mais la langue pendante ne sort pas de l'ouverture des lèvres et prend naissance sous la lèvre inférieure, telles les « mouches » des Silènes. Par sa forme et ses décors, cette œnochoé est proche de celle d'Argolis conservée au Musée du Louvre[2] et de celle de Boston[3] ; le Gorgoneion est comparable à celui de l'hydrie de Locres du Musée de Naples[4]. Cependant, comme l'a noté K. A. Neugebauer lors de l'examen minutieux qu'il a fait de cette pièce, dans son étude sur les bronzes grecs archaïques[5], la facture évoluée des reliefs (absence de vigueur, traitement des paupières de la Gorgone qui ne sont plus ourlées) assigne au vase africain une date plus tardive que celles des prototypes helléniques : soit les dernières années du v^e^ siècle. En fait, les caractères qui singularisent l'œnochoé

1. Cf. A. Merlin et L. Drapier, *l. l.*, p. 56, n° 57 ; ht. du vase : 0^m^,20 ; date : première moitié du iv^e^ siècle ; ci-dessous, fig. 9, 10, 11.
2. Cf. A. de Ridder, *Bronzes antiques du Louvre*, p. 99, n° 2756.
3. Cf. Boston Museum of Fine Arts, 24.
4. Cf. K. A. Neugebauer, *l. l.*, p. 378, fig. 16.
5. *Ibid.*, p. 348-349, n° 4.

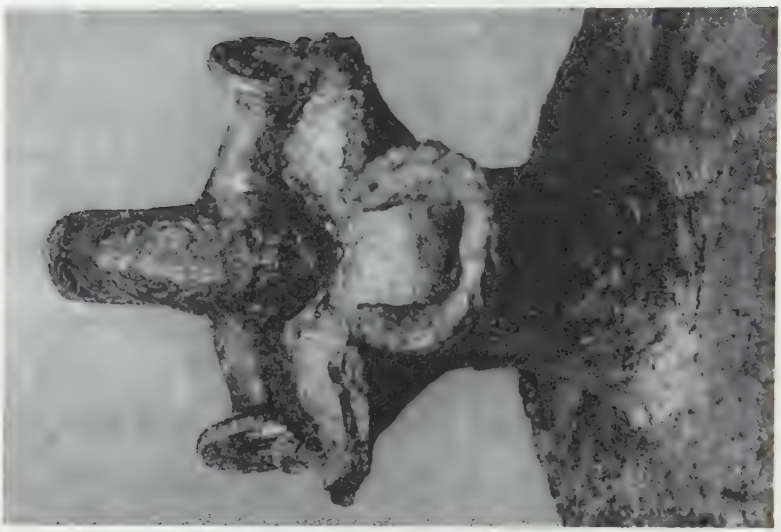

Fig. 11. — Même vase : le bec.

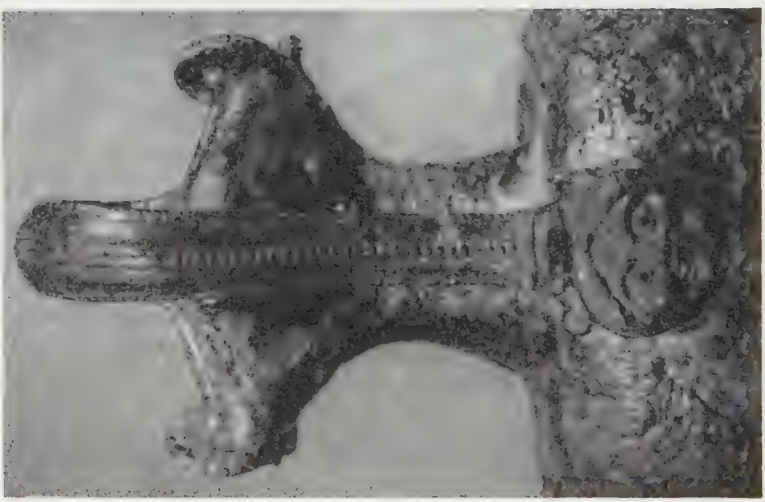

Fig. 10. — Même vase : l'anse.

de Carthage, tels que nous venons de les énoncer, sont ceux qui définissent, nous l'avons vu, la production punique : comme la plupart des exemplaires de cette série et des précédentes, ce vase fut exécuté sur place d'après des modèles grecs archaïques ; sa date nous est alors suggérée par celle de la tombe d'où il provient : soit le milieu du IVe siècle (fig. 9-11).

Une autre œnochoé de même forme, portant pour tout décor des languettes incisées sur l'épaule et de facture très grossière, fut mise au jour dans une tombe du Cap Bon, du IVe ou du IIIe siècle[1].

C) *Œnochoés à bec tréflé, sans pied*[2]

Cette série est de beaucoup la mieux représentée. Toutes les pièces proviennent des tombes du IVe et du IIIe siècle et sont, nous le verrons, de fabrication locale. Elles ont la forme des œnochoés attiques en terre cuite de la fin du Ve siècle (J. D. Beazley, forme II) : les panses sont arrondies, parfois même sphériques, le col cylindrique et court ; les anses dessinent une courbe continue du rebord du col au sommet de la panse, ou, plus hautes que le vase, se recourbent au-dessus du col et décrivant un ? ; la plupart sont cannelées ; tantôt comme sur les vases grecs archaïques, l'applique inférieure de l'anse coupe les cannelures[3] (fig. 14, 20) ; tantôt celles-ci se terminent en dents de festons au-dessus de l'applique[4] (fig. 19) ; les décors incisés sur la panse, languettes, oves et tresses, sont exceptionnels ; les perles et festons ourlant les lèvres du col, rares ; des reliefs ornent les points d'attache des anses. Les plus communs sont des têtes féminines à la partie supérieure, et des masques de Silène à la base.

Les têtes féminines sont toutes coiffées à la grecque.

---

1. Ce vase est inédit ; il figure à l'inventaire du Musée du Bardo au n° 2932 ; ht. : 0m,20 ; date : IVe siècle av. J.-C. Il provient de la nécropole de Kerkouane près de Kelibia, dans le cap Bon, explorée par M. Combres.

2. Nous remercions vivement M. D. von Bothmer des précieux renseignements qu'il a bien voulu nous donner, concernant ce groupe de vases.

3. Cf. fig. 14 et 20.

4. Cf. fig. 19.

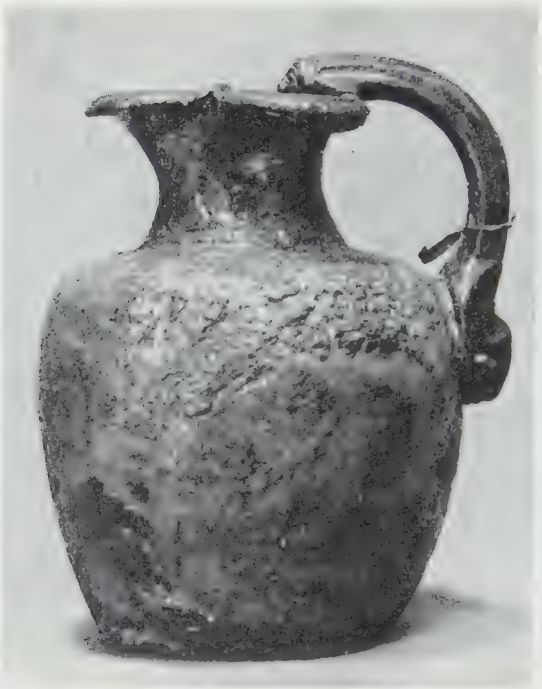

Fig. 12.
Œnochoé à bec tréflé sans pied. Musée du Bardo.

Fig. 13. — Même vase : le bec.

Celles de style archaïque sont peu fréquentes : le Musée du Bardo n'en possède que deux exemplaires. L'une porte un diadème ; ses cheveux séparés par une raie médiane, retombent en mèches sur ses épaules ; le visage allongé, au nez long et droit, rappelle celui des terres cuites péloponnésiennes, mais les yeux démesurés, fendus en amande, aux paupières ourlées, le menton pointu et saillant semblent asiatiques. Une palmette en éventail, de style chypro-phénicien, forme la base de l'anse. La seconde tête[1] (fig. 13) porte des bandeaux ; les cheveux lisses la recouvrent comme un casque ; elle relève du style sévère par son expression boudeuse, mais les yeux presque bridés, les pommettes saillantes, le nez long et charnu attestent son origine phénicienne. Au point d'attache inférieur est une tête de guerrier coiffé d'un casque à couvre-joues et à un cimier transversal (fig. 12 et 14)[2]. Parmi les vases en argile, grecs ou étrusques, seuls ceux de la période archaïque représentent des casques à *crista transversa* ; plusieurs savants y ont vu une marque de l'inexpérience des peintres de cette époque[3]. Cependant, une statuette d'Olympie et le guerrier en bronze du Wadsworth Atheneum portent, eux aussi, des casques dont le cimier transversal ne peut être imputé à la maladresse des décorateurs[4]. Le casque de Carthage est muni de paragnathides, mais ne possède ni visière, ni nasal. Le faciès négroïde du guerrier est africain. Les autres reliefs sont d'un style plus évolué : les figures féminines sont comparables à celles des statuettes en terre cuite d'Italie méridionale et de Sicile vers la fin du v^e^ siècle. Une raie médiane sépare leurs cheveux en deux bandeaux ondés et tirés en arrière ou ramenés en coques sur les oreilles ; tantôt, les mèches sont ciselées une à une, tantôt les ondulations godronnées ressem-

1. Cf. fig. 13. Elle porte par erreur le n° F 183 du *Cat. du Mus. Alaoui*, Suppl. II.
2. Cf. fig. 12 et 14.
3. Cf. S. Reinach, *Dict. ant.* Saglio, Pottier, *Galea* ; P. Couissin, *Les armes romaines*, p. 435 sqq.
4. La statuette d'Olympie est signalée par S. Reinach, *l. l.*, et le Guerrier en bronze est publié dans *Master bronzes selected from Museum and Collections. in America*, Albright Art Gallery, Buffalo, New York, 1937, n° 72.

Fig. 14. — Même vase : l'anse (cf. fig. 12-13).

blent à des « côtes de melons ». La coupe et les traits du visage, ovale allongé, yeux obliques et fendus en amande, souvent démesurés, nez fort et charnu, ne sont pas helléniques, mais puniques[1] : ces physionomies identiques à celles des stèles funéraires de Carthage, pour cette époque[2], furent certainement exécutées par des Africains (fig. 16, 17, 18).

Les masques de Silènes qui font pendant à ces têtes féminines, sont pour la plupart de type archaïque : crâne chauve et pointu comme un œuf, visage large et épanoui, moustaches tombantes et barbe imposante déployée en éventail avec une mouche sous la lèvre inférieure, rendues par de fines ondulations parallèles, gravées[3] (fig. 8) ; deux volutes et deux palmettes reliées par un arc de cercle forment berceau au-dessus du masque. Ce double motif de la tête féminine et du masque de Silène chauve et barbu surmonté d'un arc de cercle et de palmettes se retrouve sur une anse cannelée du Musée de Karlsruhe, qui provient vraisemblablement de Campanie et date de la fin du v^e^ siècle[4]. La parenté entre les exemplaires africains et ce bronze est évidente, bien qu'un siècle et plus sépare les copies du modèle. Un autre type de masque de Silène plus évolué est aussi répandu : le front est large, des mèches de cheveux garnissent les tempes ; la barbe est également composée de mèches ondulées ciselées[5] (fig. 19) ; parfois les palmettes qui encadrent le visage du monstre, recouvrent les tempes comme des cheveux et les volutes qui terminent l'arc de cercle de part et d'autre du masque, ressemblent à des cornes de béliers enroulées à l'envers[6] (fig. 20). Rarement une branche de feuillage couronne Silène. Le fait que ces masques soient chauves ou chevelus, le traitement des moustaches et de la barbe, la manière dont les can-

1. Cf. fig. 15, 16, 17 et 18.
2. Cf. Colette Picard, *Cat. Mus. Alaoui*, nouvelle série, I, pl. XI-XVII.
3. Ces masques sont semblables à celui de l'œnochoé F 67, voir ci-dessus, fig. 8.
4. Cf. K. Schumacher, *Grossherzogliche vereinigte Sammlungen in Karlsruhe, Beschreibung der Samml. antiken Bronzen*, p. 112, n° 594, pl. XI, 4.
5. Cf. fig. 19, p. 52.
6. Cf. fig. 20, *ibid.*

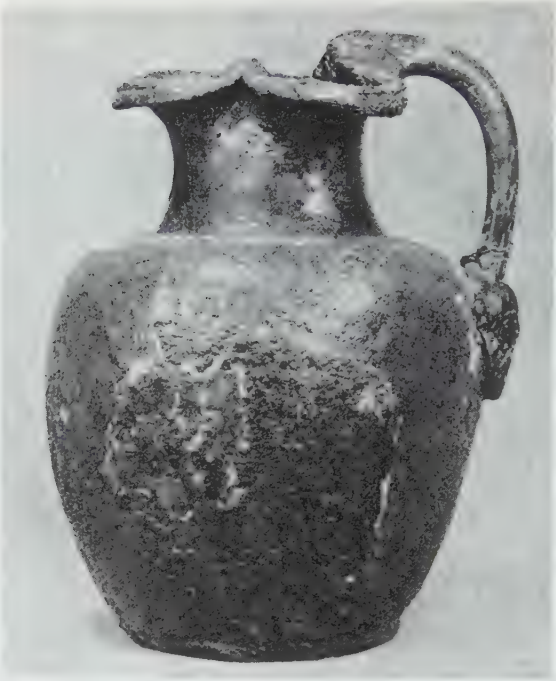

Fig. 15.
Œnochoé à bec tréflé sans pied. Musée du Bardo.

Fig. 16. — Même vase : le bec.

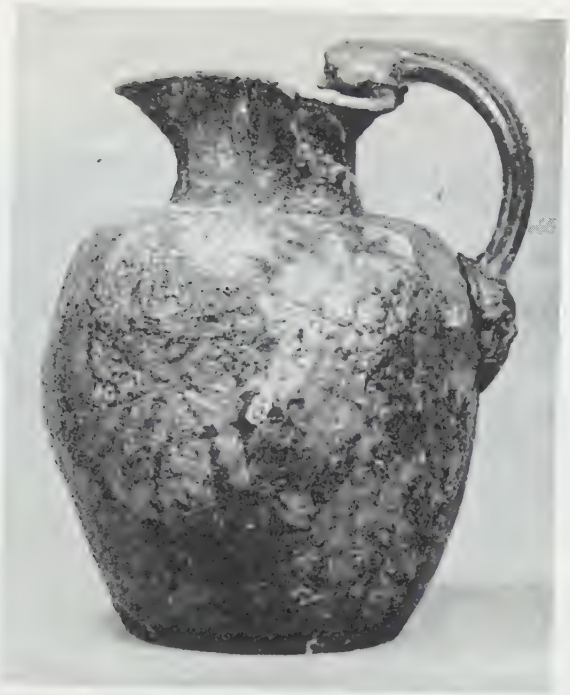

Fig. 17.
Œnochoé à bec tréflé sans pied. Musée du Bardo.

Fig. 18. — Même vase : le bec.

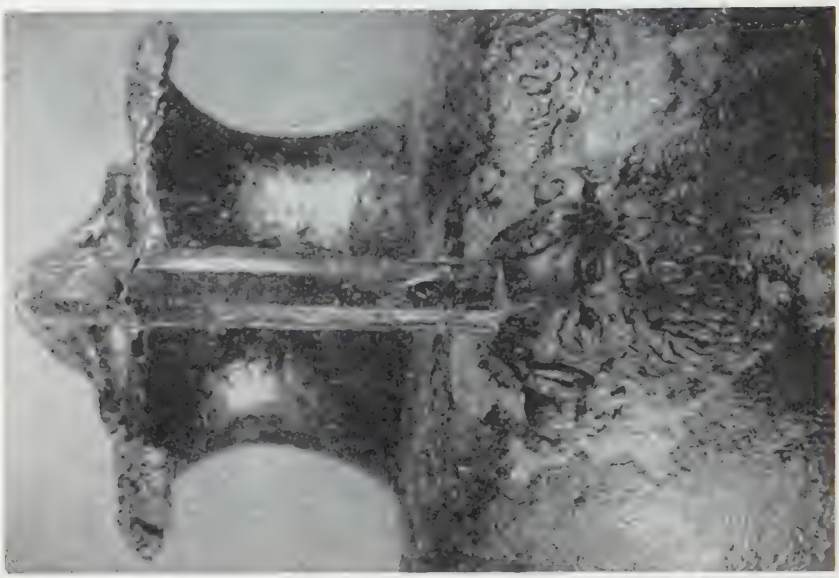

Fig. 20. — Anse d'œnochoé. Musée du Bardo.

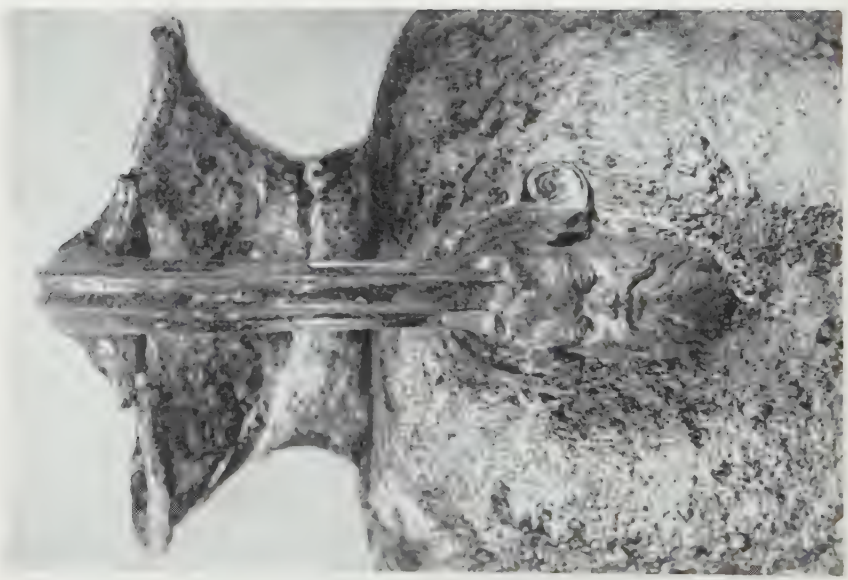

Fig. 19. — Même vase : l'anse.

nelures des anses se terminent par une coupure nette ou en dents de festons, la position des volutes et des palmettes collées contre les oreilles du monstre ou s'en écartant légèrement, ne constituent nullement, comme en Grèce ou en Étrurie, des critères chronologiques : il ne s'agit pas, en effet, d'un thème ornemental qui évolue avec le temps, mais d'emprunts simultanés — interprétations du même motif — d'époques différentes, selon le goût plus ou moins archaïsant du copiste. La présence des masques de Silènes sur des vases puniques n'est pas insolite : Dionysos, assimilé au dieu phénicien Shadrapa, était honoré à Carthage[1] et ses emblèmes décorent même des stèles du tophet[2].

Le thème des deux têtes de béliers adossées l'une à l'autre est aussi très répandu et décore le point d'attache inférieure de plusieurs anses ; un arc de cercle reliant deux volutes forme voûte au-dessus des protomes[3]. Le dieu Lybien Ammon recevait un culte à Carthage[4] et ses fidèles durent contribuer à la diffusion de ce motif en faveur chez les toreutes grecs depuis les temps archaïques (fig. 21).

Quand on descend le cours du III^e^ siècle, les décors tendent à se simplifier ; en général, le point d'attache inférieur de l'anse sur la panse est seul décoré. Le répertoire ornemental est restreint aux feuilles cordiformes, aux têtes de serpent et aux palmettes de style chypro-phénicien[5] ; les Puniques demeurèrent en effet fidèles à cette forme archaïque, traditionnelle pour ce motif modifié par les Grecs sitôt après l'emprunt (fig. 22).

Citons enfin, à la suite de cet inventaire, un petit vase de style grec classique, sans anse ni pied, à bouche circulaire et à panse ovoïde dont la partie pointue est tournée vers le col[6] ;

---

1. Cf. G.-Ch. Picard, *Religions de l'Afrique antique*, p. 95 sqq.

2. Cf. Colette-G. Picard, *l. l.*, pl. LXXXII, C*b* 678 et pl. LXXXVII, C*b* 702 ; M. Hours-Miedan, *Cahiers de Byrsa*, I, 1950, pl. XXII *h*, pl. XXXII *g*, pl. XXXV *b*.

3. Cf. fig. 21.

4. Cf. G.-Ch. Picard, *l. l.*, p. 11.

5. Cf. ci-dessus fig. 22.

6. Cf. *Cat. Mus.. Alaoui*, supl. I, F 103 ; A. Merlin et L. Drapier, *l. l.*, p. 38, n° 32, fig. 12 ; ht. du vase : 0^m^,14 ; date : milieu du IV^e^ siècle av. J.-C.

des bols martelés, des plats, des cassolettes sans aucune décoration ; un sceau avec un couvercle garni de têtes de serpents[1] et de palmettes de style chypro-phénicien.

En dépit d'une grande diversité de formes et de décors, les pièces que nous venons de décrire sont étroitement apparentées entre elles par le style. La fantaisie avec laquelle leurs auteurs ont groupé sur une même pièce, des thèmes étrangers les uns aux autres par la provenance et par l'âge, la manière dont ils les ont interprétés, confèrent à ces vases une personnalité qui les distingue des prototypes grecs ou étrusques. Cet éclectisme dans le choix des sources d'inspiration, cette indifférence à l'unité de style, ont, de tous temps, caractérisé l'art phénicien. Mais, nous avons relevé maints détails qui permettent de localiser le centre de production à Carthage, seule ville où la civilisation des adorateurs de Ba'al brillait encore de quelque éclat.

***

Un matériel en bronze, varié, accompagnait ces œnochoés : goupilles, poignées de coffre, clous à tête dorée, strigiles, épingles, miroirs, clochettes et cymbales, amulettes et bijoux imitant l'orfèvrerie or ou argent, monnaies, rasoirs, etc.

Les miroirs sont de simples disques polis. Les épingles se terminent souvent par une tête de cygne recourbée. Au début du IVe siècle, les monnaies sont rares, cinq ou six au plus, et souvent percées de trous pour être enfilées comme des amulettes ; à la fin du siècle et aux siècles suivants, on les trouve par paquets de vingt à cinquante, enfermées dans des sacs en toile. Les rasoirs sont très fréquents[2] ; ils ont la forme d'une hachette prolongée par un col de cygne, et ressemblent à ceux de la vallée du Nil. A la fin du Ve et au début du IVe siècle, les lames sont couvertes de dessins très simples gravés au pointillé : ailes d'oiseau, peltes, palmettes de style chypro-phénicien, fleurs et boutons de lotus. Au début du

1. Il provient des fouilles du P. Delattre et est conservé au Musée Lavigerie.
2. Cf. l'étude détaillée de J. Vercoutter, *l. l.*, p. 302 sqq. et fig.

IVe siècle, les décors sont gravés au trait et deviennent de plus en plus variés : orants vêtus à l'égyptienne, dieux égyptiens, Horus, Isis, Anubis, Ré, sous leurs différents

Fig. 21.
Anse d'œnochoé.
Musée du Bardo.

Fig. 22.
Anse d'œnochoé ornée d'une palmette.
Musée du Bardo.

aspects ; dieux puniques, Tanit et Ba'al et leurs emblèmes. A la fin du IVe siècle apparaissent des sujets empruntés à la mythologie grecque : Hermès, Héraclès ; des monstres, des chimères ; et des personnages, éphèbes et guerriers vêtus à la grecque.

Ces motifs sont interprétés dans le même style orientali-

sant que les reliefs des œnochoés de bronze. Quelques hachettes cependant font exception : deux d'entre elles proviennent de la nécropole des Rabs à Sainte-Monique et représentent, l'une un Hermès tenant son caducée et Isis protégeant Horus enfant[1], l'autre Héraclès recouvert de la dépouille du lion de Némée et un éphèbe jouant avec un oiseau[2]. La facture est tout autre : le traitement des visages, le rendu de la musculature sont grecs ; le travail est plus soigné, la gravure plus fine. Comme le pense M. Vercoutter, il doit s'agir de l'œuvre d'un artisan grec résidant à Carthage »[3]. Il ne peut être question en effet d'objets importés : de tels rasoirs se trouvent exclusivement à Carthage et dans ses colonies.

Deux lames portent une inscription punique, gravée, destinée à attirer la bénédiction divine sur leurs possesseurs[4]. Ces hachettes sont des phylactères qui se portaient suspendus autour du cou par un cordon passé dans une bélière, en souvenir sans doute de cérémonies religieuses exigeant une toilette sacrée comportant une tonsure[5] : des barbiers faisaient partie du personnel de chaque temple et devaient utiliser des rasoirs similaires.

Si l'on en juge d'après la composition du mobilier funéraire, la production punique, malgré sa médiocrité, devait satisfaire les goûts de la clientèle locale, car les objets importés sont très rares : deux seulement sont parvenus jusqu'à nous. Un couvercle de boîte orné d'un profil féminin conservé au Musée Lavigerie est une magnifique œuvre grecque de la fin du IVe siècle[6]. La cuirasse du Bardo, découverte dans une tombe de Ksour-es-Saf (Sahel), portant une tête de Minerve en haut-relief fut ouvrée en Campanie à la fin du IIIe siècle[7].

1. *Ibid.*, p. 306, fig. 23.
2. *Ibid.*, p. 306, pl. XXVIII, 913.
3. *Ibid.*, p. 307.
4. *Ibid.*, p. 309, fig. 27 et pl. XXVII, 906.
5. Cf. G.-Ch. Picard, *l. l.*, p. 136-137.
6. Cf. *Cat. Mus. Lavigerie*, supl. I, p. 73-74, pl. XI, 1.
7. Cf. *Cat. Mus. Alaoui*, Suppl. II, p. 124-125, F 206, pl. X ; A. Merlin, *Mon. Piot*, XVII, p. 131 s., pl. XIII-XIV ; Schulten, *Arch. Jahrb.*, 1911, *Anz.*, col. 257 ; 1912, col. 395 sqq. et fig.

La richesse de ce matériel forme un contraste saisissant avec l'indigence de l'outillage des époques précédentes. Les premiers objets en bronze apparaissent peu après l'an 700 avec les scarabées importés d'Égypte et la céramique protocorinthienne. Ce sont des hameçons, des pointes de flèches, des goupilles, des poignées de coffres, des miroirs, des épingles, des clochettes, des cymbales, des rasoirs votifs, etc[1]. Ceux-ci ont déjà l'aspect de haches en miniature, à l'extrémité allongée et souvent bifide ; la lame n'est pas décorée ; à la fin du VI[e] siècle, l'extrémité effilée prend la forme d'un col de canard ou de cygne, et la lame se couvre de figures géométriques, gravées en pointillé : triangles, zigzags, lignes ondulées. P. Gauckler a fait analyser ces rasoirs et a obtenu les résultats suivants[2] :

Cuivre pur	90	%
Étain	3,2	–
Antimoine	5,5	–
Oxyde et indéterminés	1,3	–

Ce métal mérite à peine le nom de bronze et ne pouvait convenir qu'à des articles de pacotille ; les objets de qualité supérieure devaient être importés. Un très petit nombre de ceux-ci est parvenu jusqu'à nous. Une sépulture de Dermech, du VII[e] siècle, contenait deux pendeloques d'origine orientale[3] sans doute. L'une représente une ancre en miniature, l'autre, un grelot en forme de grenade éclatée. Toutes deux font penser, par leurs dimensions, aux ornements suspendus autour des trépieds chypriotes ; cependant, ni le motif de l'ancre, ni celui de la grenade éclatée, ne sont attestés en Phénicie et à Chypre, où la grenade est toujours représentée fermée ; ce type de grelot paraît originaire du Louristan[4].

---

1. Cf. P. Gauckler, *Nécropoles puniques*, I, pl. CXVII-CXIX, CXXII, CXXIV, CXXVI, CXXVIII-CXXXI.
2. *Ibid.*, p. 106.
3. *Ibid.*, pl. CXIX.
4. Cf. P. Jacobsthal, *Greek Pins*, p. 190-191, n° 618.

Il est malheureusement impossible de reconstituer l'objet auquel appartenaient ces pendeloques.

Une autre tombe de Dermech a livré un petit cerf muni d'une bélière, peut-être d'origine orientale aussi (fig. 23)[1]. Enfin, un petit vase exhumé dans le même secteur provient du Hauran : le col est cylindrique avec deux bourrelets autour des lèvres ; la panse est tronconique ; la date est le VI^e^ siècle[2].

Au début du V^e^ siècle, le bronze disparaît complètement du mobilier funéraire, jusqu'à la fin de ce siècle.

***

Notre documentation fournie uniquement par le mobilier funéraire est, à cause de ce fait, limitée. Nous ignorons tout de l'industrie lourde, si ce n'est qu'elle occupait de nombreux ouvriers travaillant dans les arsenaux du port et que 3 000 boucliers et de nombreuses machines de guerre furent forgés en un mois à la veille de la Troisième Guerre punique[3], ce qui est considérable. Les statues qui ornaient les sanctuaires ou les demeures des riches aristocrates, ont disparu pour toujours. Nous savons que des lits de parade garnis sans doute d'appliques en bronze, fabriqués à Carthage étaient fort réputés dans tout le monde méditerranéen ; mais aucun d'eux n'a subsisté[4]. Une part seulement de la production artisanale est parvenue jusqu'à nous ; mais cette part est importante car elle permet de suivre le développement de l'industrie qui lui a donné naissance, d'en définir les caractères essentiels.

---

1. Cf. P. Gauckler, *l. l.*, pl. CXXVII. *Cat. Mus. Alaoui*, sup. I, p. 129, F 105, pl. LVIII, 4.

2. Cf. fig. 23. Cf. *Cat. Mus. Alaoui, Suppl.* I, F 155 ; P. Gauckler, *C.R.A.I.*, 1907, p. 324 ; *Nécropoles puniques*, II, p. 560 ; les dates données par P. Gauckler sont trop anciennes : les vases corinthiens trouvés dans cette tombe ne sont pas antérieurs au milieu du VI^e^ siècle. Un vase de ce type est conservé au Musée du Caire (cf. F. von Bissing, *Metallgefasse*, p. 40, n° 3498), d'autres, provenant du Hauran, sont publiés par M. G. Richter, *The Metropolitan Museum of Art Greek, Etruscan and Roman bronzes*, p. 196, n^os^ 514-515, fig.

3. Cf. St. Gsell, *l. l.*, III, p. 352.

4. *Ibid.*, IV, p. 56 et n. 8.

Les premiers ateliers puniques de bronziers ne semblent pas antérieurs au second quart du VII^e^ siècle. Les tombes de Carthage les plus anciennes que nous connaissions, celles

Fig. 23. — Cerf trouvé dans une tombe de Dermech.

des environs de l'an 700, ne renferment aucun objet de bronze. Ceux-ci apparaissent seulement quelques années plus tard, avec la céramique proto-corinthienne et les scarabées égyptiens ; ce sont des anneaux, des pointes de flèches, des harpons. Ces articles devaient être encore rares et posséder une valeur aux yeux de leurs propriétaires, pour avoir été déposés dans les tombes. Si l'on en juge d'après la qualité du métal et du travail, ils n'étaient sans doute pas fabriqués

sur place et devaient provenir de la métropole. Vers le milieu du VII^e siècle, cet outillage a disparu ; on trouve en abondance tout un matériel de pacotille fabriqué sur place ; mais les produits de qualité devaient toujours être importés, et il faut attendre la fin du V^e siècle pour voir se monter une industrie capable de subvenir aux besoins de la cité. Cet essor tardif et subit pose un problème, et l'on peut se demander si des difficultés d'approvisionnement en matières premières n'en sont pas la cause. L'Afrique du Nord ne possédait aucun gisement de cuivre ou d'étain exploitable à cette époque[1]. Le cuivre se trouvait en Sardaigne et dans la Péninsule Ibérique. Il est peu probable toutefois que l'île ait exporté du minerai, car ses gisements étaient à peine suffisants pour alimenter l'industrie locale qui était active[2]. La Péninsule Ibérique était le plus grand producteur de cuivre du bassin Ouest de la Méditerranée : le Sud du Portugal et l'Andalousie fournissaient en abondance la malachite et l'azurite[3]. Il est vraisemblable que les mines de Rio Tinto, à proximité de Gadès, devaient approvisionner Carthage.

Trois contrées possédaient de l'étain : la Péninsule Ibérique (provinces d'Orense et de Zamorra, au Nord-Ouest de l'Espagne, districts de Beira, Minho et Tras o Montes au Portugal)[4], l'Armorique (département de la Loire-Atlantique)[5] et l'Angleterre (Cornouailles et Devon)[6]. Ces gisements étaient tous connus et exploités depuis une haute antiquité, et le nom générique de Cassitérides, pays de l'étain, leur était indifféremment appliqué. Les mines cantabriques étaient les plus proches et les plus importantes ; en outre, elles étaient à proximité de filons de cuivre. C'est là sans doute qu'il faut situer le pays d'Ophiussa, célèbre pour ses mines d'étain[7]. Il

1. Strabon (XVII, 3, 11) signale des mines de cuivre en Algérie, mais il est peu probable qu'elles aient été exploitées par les Puniques.
2. Cf. J. Forbes, *Metallurgy in Antiquity*, p. 304.
3. *Ibid.*, p. 304-305.
4. *Ibid.*, p. 241.
5. *Ibid.*, p. 242.
6. *Ibid.*, p. 242.
7. Cf. J. Carcopino, *Promenades historiques au Pays de la Dame de Vix*, p. 27-28.

est probable que ce marché avait échappé aux Puniques et qu'ils allaient se ravitailler plus au Nord en Œstrymnide. Cette contrée a été récemment identifiée par M. R. Dion avec la Basse-Bretagne[1]. D'après Avienus, les Carthaginois, les Tartessiens et d'autres peuples encore venaient y faire du commerce[2]. On n'a encore jamais trouvé aucune trace de leur passage ; cependant les tombes de la région témoignent de l'opulence du pays aux environs de l'an 500 : cette richesse est-elle due au trafic avec Carthage[3] ? Au cours du IVe siècle, l'exploitation de ces mines, rendue difficile sans doute par la profondeur croissante des filons, semble pratiquement abandonnée. Selon M. Cary, la Grande-Bretagne aurait profité du déclin de l'Armorique et la mise en valeur intensive de ses gisements remonterait au début du Ve siècle[4]. On peut se demander alors si l'expédition d'Himilcon n'a pas été montée pour remédier à la déficience des mines d'Œstrymnide, et si l'organisation du trafic avec la Cornouaille ne lui est pas due. Mais rien n'est plus incertain en l'état actuel de nos connaissances. Des rapports entre les Iles Britanniques et l'Afrique, par l'intermédiaire de la Péninsule Ibérique, existaient dès le IIe millénaire et on a trouvé un bétyle punique du VIe siècle en Irlande[5].

La route qui conduisait aux Cassitérides passait par Gadès, d'où le soin vigilant que prit Carthage pour en écarter les intrus : notamment les Phocéens, puis les Massaliotes. Une fois seulement pendant toute son histoire, cette route faillit être coupée : à la fin du VIIe siècle, sans doute, les comptoirs phéniciens tombèrent un à un sous les coups des indigènes ; Gadès fut assiégée et Carthage dut aller à son secours. Par la suite, aucun vaisseau étranger ne put naviguer entre le cap Nao et le cap Farina au Sud. Seuls les Mar-

1. Cf. R. Dion, *Latomus*, XI, 3, 1952, p. 306-314.
2. Cf. *Festus Avienus*, *Ora maritima*, 110-111 et 113-115.
3. Cf. J. Cary, *J.H.S.*, 1924, p. 166.
4. *Ibid.*, p. 166.
5. O. Davies, *Journal of Royal Society of antiquaries of Ireland*, vol. 88, part. LL, 1953, The Saint Johnstown Head, p. 198-199.

seillais, Euthymènes et Pythéas, franchirent les colonnes d'Hercule entre 325 et 320, mais ces expéditions furent sans lendemain. Après la Première guerre punique, les Barcides annexèrent toutes les provinces minières du Sud de l'Espagne, afin d'être en mesure d'abattre Rome. De même Hannibal lors de son passage en Gaule, occupa la Narbonnaise, au débouché du seuil de Naurouze qui relie la vallée de la Gironde et celle de l'Aude, pour mettre la main sur une des routes terrestres de l'étain[1]. Ce n'est qu'à la fin de la Seconde guerre punique que Carthage fut à tout jamais expulsée d'Europe. Jusque-là, pendant tout le cours de son histoire, elle eut à sa disposition les ressources minières de l'Occident, et, à aucun moment, le développement de son industrie du bronze n'a pu être entravé par des difficultés d'approvisionnement. Seule la politique économique de la cité retarda, jusqu'au v^e^ siècle, l'essor de l'industrie. Depuis sa fondation en 814, jusqu'en 880, date des défaites d'Himère et de Salamine, la colonie tyrienne vécut dans la dépendance de sa métropole. Jusqu'au déclin de Tyr au vii^e^ siècle, la « Ville Nouvelle » n'est qu'une étape de la longue route qui relie la Péninsule Ibérique au Liban et draine, vers les pays industriels de l'Est, les richesses minières occidentales. Elle sert uniquement de relais et d'entrepôt, où transitent les matières premières ; les produits finis lui parviennent de la métropole. Par la suite, Tyr affaiblie par les conquêtes assyriennes, n'est plus en mesure de diriger le trafic avec l'Occident ; Carthage prenant la relève, devient un centre de distribution des minerais ; mais les bases de son économie demeurent les mêmes et sa fortune lui vient toujours du transport des produits bruts ; comme par le passé, les articles manufacturés sont importés. Au vi^e^ siècle, elle entre aux côtés de Tyr dans l'orbite de l'Empire perse. Mais, en 486,

1. Une plaquette de terre cuite représentant Ba'al Hammon et une perle-masque en verre, puniques, ont été trouvées à Ensérune ; des jarres carthaginoises à Ruscino. Cf. G.-Ch. Picard, *Journées archéologiques d'Avignon*, oct. 1956 *(sous presse)*.

la double victoire des Grecs à Salamine et à Himère, coupant Carthage du Proche-Orient l'oblige à subvenir elle-même à ses propres besoins. La révolution politique qui suivit ces événements instaura un régime autarcique dont la conséquence première fut la création d'une industrie de remplacement, susceptible de fournir à la cité les articles importés jadis. Deux grandes expéditions sont alors organisées afin de pourvoir aux besoins nouveaux de l'industrie naissante. L'une dirigée par Hannon, partit vers l'Atlantique-Sud à la recherche de l'or sénégalais[1], l'autre sous la conduite d'Himilcon alla reconnaître les routes de l'étain[2].

Une transformation aussi radicale ne pouvait que provoquer une crise, les produits finis ne parvenant plus à Carthage, et ceux qu'on manufacturait sur place n'étant pas encore en mesure de satisfaire aux demandes de la clientèle : l'indigence des tombes du milieu du v^e^ siècle témoigne de la gravité de la situation. Mais, à la fin du siècle, toutes les difficultés sont surmontées ; la production est en plein essor. Les pièces de gréément des vaisseaux, les armes et les machines de guerre sont forgées dans les arsenaux du port[3] ; un Hôtel de la Monnaie est créé[4] ; dans les ateliers privés, des toreutes experts fondent et gravent le bronze. Les uns travaillent selon les méthodes traditionnelles héritées de leurs ancêtres phéniciens. Comme eux, ils combinent formes et décors empruntés à l'Orient, à l'Égypte et à la Grèce, pour créer un nouveau style. Cette conception esthétique, propre au génie de leur race, inspira les œnochoés du groupe I, celui du vase de Saint-Louis et les rasoirs gravés qui sont avec les masques de verre, les ultimes chefs-d'œuvre de l'art phénicien. Les autres se plient au goût du jour et se bornent à reproduire les modèles que les hasards de la guerre et du commerce leur

1. Cf. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, p. 73 sqq.
2. Cf. A. Berthelot, *Festus Avienus*, *Ora maritima*, p. 56, 91-92.
3. Cf. St. Gsell, *l. l.*, IV, p. 74.
4. *Ibid.*, II, p. 326 ; IV, p. 130, 459, n. 1. Les dates indiquées par St. Gsell doivent être légèrement relevées : les tombes de la région inférieure de la nécropole d'Ard-el-Morali remontent à la fin du v^e^ siècle.

procurent : « Schnabeekannen » étrusques du Ve siècle et œnochoés grecques au IVe siècle, après les campagnes victorieuses de Sicile et la reprise du commerce avec la Grande-Grèce. Les bronziers carthaginois n'acquirent jamais la maîtrise de leurs devanciers : insensibles aux notions de rythme et d'harmonie, indifférents à l'unité de style, ils ne pouvaient comprendre les principes qui régissent l'art hellénique ; leur production demeura toujours entachée d'orientalisme. Sa médiocrité l'empêcha de conquérir les marchés extérieurs ; même sur place, elle se trouva surclassée par celle de Grecs venus s'installer en Afrique, attirés sans doute par l'appât de gains faciles ; les amateurs d'art continuèrent, comme par le passé, à acheter à l'étranger leurs pièces de collection.

La Première guerre punique, en ruinant le pays, porta un coup fatal à l'industrie de luxe qui disparut au cours de la seconde moitié du IIe siècle. Désormais, toutes les énergies du pays allaient être accaparées par la lutte contre Rome, et seuls les ateliers qui travaillaient pour l'armée et la marine maintinrent leur activité jusqu'à la catastrophe de 146.

Colette-G. Picard.

L'INSCRIPTION BILINGUE « R. I. L. », 803[1]

En 1890 fut découverte, près de Feǧǧ-Mzala, à la nécropole des Beni Oukden[2], une stèle bilingue libyque et punique. Elle fut publiée, d'après une photographie et un estampage, par le

Fig. 1. — Inscription bilingue *R. I. L.*, 803.

1. Je prie M. G. Levi della Vida, qui a bien voulu me faire part de ses observations, de trouver ici l'expression de ma respectueuse gratitude.

2. Gsell, *Atl. arch.*, 17, n° 19.

capitaine Mélix, qui en donna une transcription et une traduction[1]. Les recherches faites pour retrouver la pierre ou les documents qui avaient servi au premier éditeur demeurèrent vaines, et l'abbé Chabot ne put que reproduire le fac-similé dû à Mélix ; il donna sa lecture du texte libyque, mais renonça, en dehors des quatre premières lettres, à transcrire la partie punique[2].

Nous avons eu la bonne fortune d'entrer en possession d'une photographie — difficile à reproduire tant elle est ancienne — et d'un estampage assez défectueux, éléments toutefois suffisants pour permettre de modifier les textes publiés.

Il s'agit d'une stèle en partie brisée, mesurant $0^{m},57$ en hauteur sur $0^{m},39$ de largeur. La partie punique occupe un relief épais de $0^{m},02$ dont la largeur, $0^{m},30$, nous est donnée par la première ligne. Quatre lignes, plus ou moins mutilées, sont lisibles, et l'on distingue les vestiges supérieurs d'une cinquième, plus serrée contre la quatrième que ne le sont les autres entre elles. Aussi peut-on penser que le champ épigraphique était carré (fig. 1).

Le reste de la stèle est occupé par le texte libyque, en quatre colonnes irrégulières dont la première, à gauche, est sans doute incomplète du haut comme du bas. Mélix avait lu LSMI MSIFL OV MSIR OV SBD, et traduit « tombeau de Masifal, fils de Masir. Il est arrivé au terme de sa vie ».

Pour notre part nous lisons :

I	N
= I	L N
H O =	Z R L
ⵅ ⵙ ⵙ ⊙	S ⵉ I B
ⵓ ⵅ ⵅ ⵅ	M S S S
= ⵓ ⵓ ‖	[·] M M U

Au début de la colonne 1 subsistent deux traits qui peuvent être un L, mais dont il n'est pas exclu qu'ils aient

1. *C. R. Ac. Hippone*, 24, 1890, p. LXX-LXXI.
2. *Recueil des Inscriptions libyques (R.I.L.)*, Paris, 1940-41, n° 803.

appartenu à ☰ H, finale peut-être de la formule courante sur les inscriptions de l'Est algérien et de la Tunisie . RQ̣H.

Sur le texte punique, nous lisons en transcrivant de gauche à droite et en pointant les lettres incomplètes que nous considérons comme sûres :

Q̣ B R Š M ʿ S Y G R N
Ḅ N M ʿ S Y Z L T N B
3 . . .] S Y R N B N ʿ[.]
. . .] L N B N L̤ [...
. . .] . . . .

Il n'y a pas lieu de donner ici la lecture de Mélix, dont Chabot disait qu'elle dénotait sa complète ignorance des langues sémitiques.

L. 1 : le début n'offre pas de difficulté. La lecture Š est certaine, là où Chabot avait cru, d'après le dessin qu'il possédait, devoir reconnaître Z démonstratif. Le nom du défunt est probablement celui dont les deux lettres initiales M et S figurent à la col. 1 du libyque.

L. 2 : du B initial ne subsiste qu'un minime vestige ; la restitution est évidente. Le nom qui figure sur cette ligne correspond à celui de la col. 2 libyque. Mais sur cette dernière, nous ne voyons aucune trace estampée ou photographiée du T pénultième. La dernière lettre pourrait être prise pour un R, mais nous pensons qu'il s'agit d'un B, initiale de BN, car

L. 3 : la cassure permet de restituer [N M ʿ] confirmant ainsi le nom de la col. 3 libyque. La généalogie se poursuit par un nom dont l'initiale est un *ʿaïn*, et dont la seconde lettre, qui termine la ligne, est mutilée ; il continue à la ligne suivante.

L. 4 : l'extension de la lacune initiale permet de supposer l'existence de deux ou trois lettres. Il serait tentant, sur les lignes 3 et 4, de restituer le nom qui figure sur la col. 4 libyque. Chabot l'a classé dans son index à SBL, et l'on pense aux nombreux *Zabullus — a* de l'épigraphie latine d'Afrique. Les signes puniques qui terminent ce nom sont LN. Du N nous

ne voyons pas de trace sur la col. 4 ; mais nous avons déjà dit combien photographie et estampage sont défectueux, et une cassure n'est pas exclue, qui aurait emporté le dernier signe. Reste donc à examiner la dernière lettre de la l. 3. On peut hésiter entre N et W. Ainsi que me l'a fait remarquer M. Levi della Vida, la tête de cette lettre diffère quelque peu des N attestés sur cette inscription. Il est donc très probable que le U du libyque ne représente pas ici le mot « fils », mais correspond à un W punique. Le *ʿaïn* initial qui a valeur vocalique reste inexprimé sur la rédaction libyque, et ainsi se trouve justifiée une restitution ʿWSBLN ou ʿWSYBLN. On notera, en outre, que la filiation mentionnée en punique par les sigles BN n'est pas exprimée en libyque, où il y a simple juxtaposition des noms attestés sur le correspondant sémitique.

La généalogie du défunt remonte au moins au trisaïeul dont le nom commençait par un L.

L. 5 : la lecture en est désespérée. La lacune initiale a, en partie, emporté la boucle d'une lettre, *ʿaïn*, B ou R. Il serait vain de vouloir identifier les autres traces.

En ce qui concerne l'onomastique, MSIGRN est attesté par *R.I.L.*, 545 et 641 ; MSIZLN existe peut-être sur *R.I.L.*, 274 dont, selon Chabot, « le texte paraît imparfaitement copié ». Cette stèle porte ⵎ ⵙ ⵣ ⵍ ⵏ –, MSIMLN et on voit qu'il est facile de confondre ⵎ, M et ⵉ, Z. La fréquence relative de MSIRN avait incité Chabot à voir en ce groupe autre chose qu'un nom propre de personne. M. Février a justement fait remarquer[1] que ce nom existait sur une inscription punique, publiée dans le *Journal asiatique*, 1916, I, p. 88, sous l'aspect MSYRʿN. Sa place dans la filiation sur notre bilingue ne laisse aucun doute à cet égard. Il faudrait en rapprocher le nom de *Massiran*, que nous fait connaître une inscription de Byzacène ; elle concerne un *Mathun Massiranis filius*[2]. Mais le *i* latin est une voyelle, le *y* punique ou libyque

1. J. G. Février, Que savons-nous du Libyque ? dans Centenaire de la Soc. hist. algérienne, *R. Af.*, 100, 1956, p. 263-275, cf. p. 265.

2. *I. L. Af.*, 107.

serait alors à considérer non plus comme semi-consonne, mais comme *mater lectionis* ; nous n'en avons pas de témoignage certain dans le domaine libyque.

La concordance libyco-punique confirme l'interprétation habituelle du *zaid*, qui vaut ⵣ, soit Ẓ, comme dans *R.I.L.*, 2 ; de même le *ʿaïn* correspond à la voyelle A comme dans les bilingues *R.I.L.*, 12 et 451.

Tout ceci, on le voit, n'apporte guère d'éclaircissements au problème de la langue libyque. Du moins a-t-il été possible de rectifier la lecture, partant le sens, de l'inscription telle qu'elle avait été présentée et de proposer la traduction suivante :

Tombeau de Masygərən, fils de Masyẓəltən, fils de Masyrən, fils de Awsblən, fils de L...

Jean Marcillet-Jaubert.

VARIÉTÉS

L'ILE DE KHARG (IKAROS) DANS LE GOLFE PERSIQUE[1]

L'extension de l'exploitation du pétrole, au Sud-Ouest de l'Iran, son transport par pétroliers géants créèrent des problèmes pour les installations portuaires, et des difficultés que la nature des bords

Fig. 1. — Ile de Kharg (ancienne Ikarios).
Vue aérienne des ruines du temple. *(Cl. R. Ghirshman.)*

du golfe Persique ne pouvait aider à résoudre. Le choix du Consortium international et de la Compagnie nationale du pétrole iranien s'arrêta sur l'île de Kharg, distante de 30 km de la côte, avec laquelle elle sera reliée par un pipe-line sous-marin. L'île, la seule qui soit dans

1. Une communication sur l'île de Kharg a été présentée par l'A. à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 19 sept. 1958 (à paraître).

la partie Nord du golfe Persique, se situe à environ 300 km au Sud-Est de Bassorah.

Invités par la Direction du Consortium à visiter l'île, nous avons eu l'occasion, ma femme et moi, d'y remarquer des ruines antiques : elles illustrent l'importance de l'îlot dans l'Antiquité.

Néarque, l'amiral d'Alexandre le Grand, visant à atteindre pendant l'expédition contre la Perse l'embouchure de l'Euphrate, suivit avec sa flotte les côtes du golfe et ne toucha pas l'île de Kharg. Mais, une fois arrivé, il chargea un de ses compagnons, Androsthénès de Thasos, d'achever l'exploration du golfe. D'après Strabon, Androsthénès contourna le bord de mer, et, ayant la terre à sa droite, aborda l'île dite « d'Icare », dans laquelle il signala la présence, en même temps, d'un « temple d'Apollon » et d'un « oracle d'Artémis Tauropole »[1]. L'hypothèse suivant laquelle l'île reconnue par Androsthénès serait celle de Kharg, dont le nom se trouve déformé, paraît fort plausible.

L'île est citée par Pline[2] sous le nom d'Aracia, qui exprime plus ou moins (?) la consonance du nom actuel, et qui, d'après l'auteur latin, « était consacrée à Neptune, avec une montagne très élevée ». Le même nom d'Ἀρακία se retrouve chez Ptolémée, qui dit que c'était « l'île d'Alexandre ». Celle-ci avait-elle été choisie comme base d'une future expédition maritime projetée par le Macédonien, ainsi qu'a cru pouvoir l'admettre Tomaschek[3] ? L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable. Elle n'exclut pas une autre, suivant laquelle l'île pouvait servir de base maritime à la nouvelle Alexandrie dans la Susiane, fondée par Alexandre, qui attribuait, semble-t-il, une grande importance à cette partie du golfe par où passait la route de liaison avec l'Inde.

On croyait pouvoir reconnaître l'emplacement de la nouvelle Alexandrie dans l'actuelle ville de Mohammerah-Khorramshahr[4], ce qui ne me paraît pas possible, puisque cette ville se trouve au confluent du Chatt-el Arab et du Karun, l'ancien Pasitigris. Or, Alexandrie s'élevait au confluent du Tigre et de l'Eulaeos, par lequel les Anciens désignaient parfois la Kerkha qui coule à 2 km à l'O. de Suse et qui, aujourd'hui, se perd dans les marais de Havisa. Il faudrait donc chercher Alexandrie plus au Nord, en cette région peu fréquentée[5].

A l'époque d'Alexandre, le Tigre et l'Euphrate n'étaient pas encore réunis. Ils tombaient séparément dans un lac qui formait la partie septentrionale du golfe ; il communiquait avec celui-ci par un ancien passage constituant vraisemblablement l'actuel Chatt-el

---

1. Strabon, XVI, II, § 2.
2. *Hist. Nat.*, VI, XXVIII, 4.
3. W. Tomaschek, Topographische Erläuterung der Küstenfahrt Nearchs vom Indus bis zum Euphrat, *Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien : Philosoph.-hist. Classe*, 121, VIII, 1890, p. 66.
4. Andreas, *R.E. s. v. Alexandria.*
5. Cf. du moins, ci-après p. 102, pour l'inscription nouvelle d'Asoka (*en grec* et araméen), d'après un prototype indien : trouvée au Kandhahar (date : vers 250 av. J.-C.).

Arab. On peut présumer que pour les navires qui quittaient Alexandrie en direction de la sortie du golfe, l'île constituait une base ; elle leur permettait d'éviter le cabotage, et de cingler, après cette escale, avec des conditions plus particulièrement favorables, vers l'Océan Indien.

Nos connaissances des rapports entre l'Inde, le Proche-Orient et l'Occident aux époques antérieures à l'Empire romain restent encore précaires ; mais il faut croire que l'organisation du commerce fut une préoccupation des Lagides, des Séleucides. Antiochos III, en revenant de la « ronde armée » qui l'avait mené jusqu'à l'Inde, visita cette partie du golfe et entra en contact avec le royaume de Gherra qui assurait, par caravanes, à travers l'Arabie, la transmission des produits de l'Inde jusqu'à Pétra et l'Égypte[1], et réciproquement. Antiochos IV s'y trouvait peu avant sa mort ; il fit, lui aussi, « explorer » cette partie du golfe et rebâtir l'Alexandrie détruite à laquelle il donna le nom d'Antioche[2].

Fig. 2. — Ile de Kharg.
Escalier de l'esplanade du temple.
(Cl. R. Ghirshman.)

Une fois de plus, la ville fut détruite par des inondations, puis reconstruite sur une butte artificielle fortifiée, par Hyspaosinès, fils de Sagdodanos, satrape de Characène, qui, après la mort d'Antiochos VII (129 avant J.-C.), se déclara indépendant. Son royaume se maintint jusqu'à l'avènement de la dynastie sassanide (224 de notre ère). La ville prit le nom de Spasinou Charax ou « ville de Hyspaosinès » ; le géographe Isidore de Charax y vit le jour.

La richesse de ce petit royaume de la Basse-Mésopotamie provenait du transit avec l'Inde, ce que confirment les monnaies kouchanes de Wima, Kadphisès, Kanishka et Huvishka (I^er^-II^e^ siècles après J.-C.) ; elles ont été trouvées avec des monnaies de Characène à légendes araméennes[3].

La période florissante de ce royaume semble avoir été favorable aussi pour l'île de Kharg, dont le nom n'est peut-être pas sans liai-

1. E. R. Bevin, *The House of Seleucus*, London, 1902, p. 23.
2. E. R. Bevin, *l. l.*, p. 160.
3. G. F. Hill, *A Catalogue of the Greek coins of Arabia, Mesopotamia and Persia in British Museum*, London, 1922, p. cxcv-cxcvi.

son (?) avec celui de la capitale Charax. Ceci rappelle le passage de Ptolémée, pour qui l'île était celle « d'Alexandre » à une époque où existait la ville d'Alexandrie dans la Susiane. Il n'est pas impossible de croire que le nom de la ville de Spasinou Charax ne soit non plus étranger à l'appellation de la Kerkha, ou Choaspès, ce grand fleuve à l'embouchure duquel s'élevait la capitale du royaume.

Sauf erreur, c'est J. Herzfeld qui, au mieux après Karsten et Niebuhr (1760), attira l'attention sur les monuments anciens de l'île de Kharg[1]; l'intérêt semble avoir été porté d'abord vers les tombes chrétiennes. Mais les restes du sanctuaire dont parlent Strabon et Pline peuvent être reconnus sur un point élevé de la dorsale qui traverse l'île, et qui protège le port des vents du N.-O. (fig. 1, 2). Un large escalier en partie conservé, conduisait vers une esplanade, sur laquelle émerge une ruine à deux rangs de blocs taillés. Visible sous un amas de pierres brutes provenant des murs écroulés, l'appareil est *hellénique*. Autour et en plusieurs endroits, on note, creusées dans le roc, par groupes de dix ou de quatorze, des cupules, en deux rangées de cinq ou de sept, qui servaient aux offrandes (fig. 3).

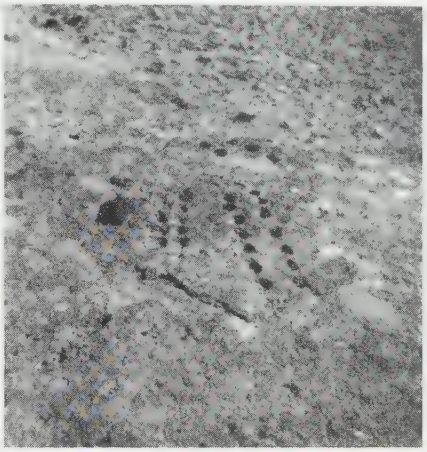

Fig. 3. — Cupules sur le rocher, près du temple (île de Kharg). *(Cl. R. Ghirshman.)*

Le lieu, sanctifié dans le passé, resta vénéré malgré les changements de religions et de cultes. Près de l'escalier s'élève un sanctuaire désaffecté qui peut, par son architecture, avoir été un *tchahar-tagh* zoroastrien transformé en mosquée ; et, à une centaine de mètres de là, un *imam-zadeh* abrite la tombe d'un cheikh vénéré.

Trois larges nécropoles ont été reconnues dans la partie orientale de l'île. Les tombes, en majorité pillées, étaient creusées dans le roc et étaient couvertes de dalles posées à plat (fig. 4-8).

Le rocher où s'élevait le temple est criblé de tombes. Les unes,

---

1. E. Herzfeld, *Archaeological history of Iran. The Schweich Lectures of the British Academy*, London, 1934, p. 103 ss. et pl. XVIII-XIX. L'île d'Ikaros, qui a un doublet onomastique dans l'Archipel égéen, est connue des hellénistes, comme l'a rappelé M. Ch. Picard, lors de la communication présentée par l'A., à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : cf. L. Lerat, *Les Locriens de l'Ouest*, 1952, p. 161-167 (à propos du culte de l'Artémis Tauropolos à l'île de Kharg : culte connu précisément par Androsthénès de Thasos, et d'autres) ; Ch. Picard, *CRAI*, 1958, 19 sept. 1958 *(à paraître)*.

Fig. 4. — Ile de Kharg. Nécropole de la partie orientale.
(Cl. B. Kaulback.)

Fig. 5. — Une tombe chrétienne.
(Cl. R. Ghirshman.)

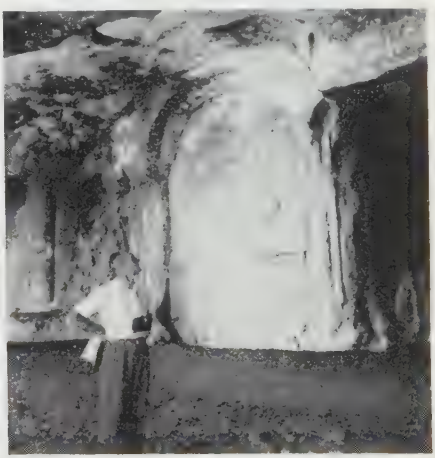

Fig. 6. — Tombe Sud à *loculi* : bas-relief de la salle centrale.
(Cl. R. Ghirshman.)

peu profondes et à ouverture ronde, semblent avoir été des *astodans* ou ossuaires de Zoroastriens. D'autres, à porte basse, sont ornées de croix ; ce sont des tombes de chrétiens. Intéressants sont deux importants hypogées à multiples inhumations. Le plus grand d'entre eux, à la façade décorée de « dents de loup », a son vestibule séparé

Fig. 7. — Tombe Nord à *loculi* : arcade à trois *fasces* et porte décorée.
(Cl. B. Kaulback.)

de la salle à plusieurs *loculi* par une voûte à trois *fasces*, détériorée, mais reconnaissable. Il s'agit d'un dispositif traditionnel dans l'architecture gréco-romaine, parthe, puis sassanide, par exemple.

Face à l'entrée, se dresse un bas-relief très effacé mais permettant de reconnaître un personnage allongé sur une *kliné*, appuyé sur un coude et tenant dans une main une coupe (?). Ce relief, son sujet, sa disposition, les *loculi* taillés à droite et à gauche — en un cas, l'ouverture est ornée de pampres en relief —, attestent une entrée de tombe palmyrénienne avec son aménagement classique ; or, telle est l'identité, qu'on est invité à reconnaître un hypogée des Palmyréniens eux-mêmes (fig. 6) ; ceux-ci, vraisemblablement, avaient un comptoir établi dans l'île.

La présence de marchands palmyréniens dans une île du golfe Persique révèle un aspect inconnu de l'activité de ce grand centre commercial qu'était Palmyre. On sait que les caravanes descendaient de là vers Babylone, Séleucie sur le Tigre, Suse, Charax[1]. La présence constatée sur l'île de Kharg permet d'apercevoir là un

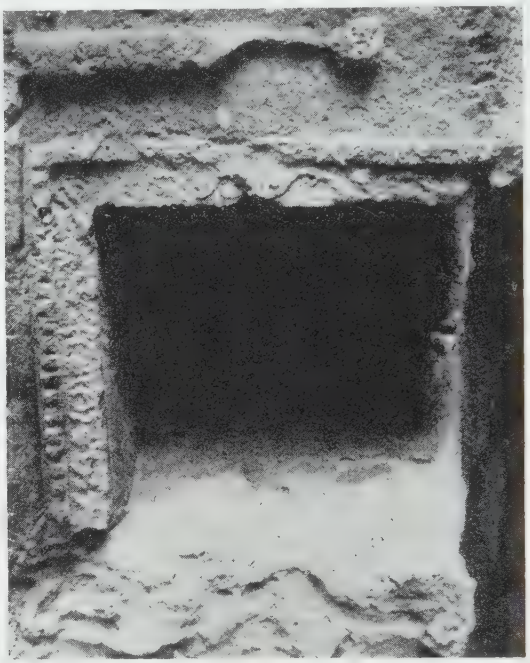

Fig. 8. — Tombe Sud : décor d'un des *loculi*.
(Cl. R. Ghirshman.)

autre aspect, maritime, de l'activité palmyrénienne. Les marchandises amenées de l'Inde[2] sur des bateaux de haute mer étaient transbordées sur des navires plus petits ; ceux-ci remontaient l'Euphrate jusqu'aux points où des caravanes les attendaient pour emporter leur fret. L'île de Kharg serait ainsi le point le plus méridional où l'on ait pu reconnaître la présence et le trafic des négociants de Tadmor, ce qui ajoute à leur actif des entreprises maritimes, en plus des transports caravaniers.

Avec ceux-ci ils poussaient jusqu'à l'Inde du Nord-Ouest qu'ils

1. H. Seyrig, *Syria*, XX (1939), p. 181 ; Id., *Syria*, XXI (1940), p. 291.
2. Et en sens inverse, en direction d'Alexandrie, de Palmyre.

appelaient la Scythie. Ce fait se confirme par la toute récente découverte à Merv, l'ancienne Antioche de la Margiane (Turkestan russe), d'une stèle funéraire palmyrénienne. Elle porte, d'après l'aimable communication du Pr I. M. Diakonov, une inscription palmyrénienne qui mentionne un nom porté par un chef de caravane.

Par le jeu des circonstances et presque simultanément, l'île de Kharg et l'antique ville de Merv illustrent l'ampleur de l'activité des marchands palmyréniens et du Proche-Orient, leur rôle dans le commerce mondial aux premiers siècles de notre ère[1].

R. Ghirshman.

---

1. *La Réd.* — Il n'est pas exclu que les compagnons d'Androsthénès de Thasos, qui ont séjourné assez sur l'îlot pour y entretenir le culte grec de l'Artémis Tauropolos, divinité particulièrement chère à Alexandre, aient été, sur l'île d'Ikaros, les premiers colons helléniques. L'île homonyme d'Ikaros dans l'Archipel égéen, avait aussi un culte de la Tauropolos (L. Lerat, *l. l.* ; ci-dessus, p. 73, n. 1). La *Revue archéologique* rendra compte prochainement de la précieuse monographie consacrée à l'île d'Ikaria, par M. J. Mela, Athènes, 1955.

Fig. 1. — Castellamare di Stabia. *(Cl. Meledandri.)*

LES NOUVELLES FOUILLES DE L'ANTIQUE STABIAE

Les origines de Stabiæ[1] restent obscures. De rares renseignements historiques, des rapprochements malaisés, certaines déductions plus ou moins plausibles permettent de dire qu'elle a été successivement osque, samnite, grecque, étrusque, romaine. Son nom apparaît bien rarement chez les écrivains antiques ; pourtant certains épisodes attestés et les résultats des anciennes et nouvelles fouilles montrent clairement qu'elle n'a pas été sans importance.

Silius Italicus, dans son poème sur les *Guerres puniques* (XIV, 408-409) rappelle que la jeunesse de la cité se fit remarquer en combattant sur les navires de Marcellus contre les Carthaginois ; fait important qui atteste que Stabiæ s'était rangée avec décision du côté de Rome, tandis que de nombreuses cités italiennes restaient à l'écart pendant les Guerres puniques. Elle joua encore un rôle lors de la Guerre sociale ouverte entre Rome et les peuples italiques, lorsqu'ils revendiquèrent à juste titre le droit de cité romaine. La lutte fut acharnée dans la vallée du Sarno[2] qui était la route la plus commode pour atteindre la mer ; Stabiæ, dont le centre principal était sur la partie la plus orientale de la colline de Varano, se trouva occuper une position stratégique de premier ordre : c'est là que se concentrèrent les dernières résistances des alliés ; là se décida le sort du conflit. Après avoir occupé Sorrente presque sans

1. En Campanie (auj. Castellamare di Stabia).
2. Le Sarnus *(Sinus Cumanus)*.

résistance, Sylla assiégea la ville qui refusait de capituler ; il la prit et la détruisit, le 30 avril de l'an 665 de Rome, 89 av. J.-C. ; on trouve une allusion, sobre mais frappante, à ce désastre dans le *De Bello Civili* d'Appien (I, 40-42) ; Pline l'Ancien a donné un récit plus développé dans le troisième livre de son *Histoire naturelle* (III, 9, 70) : « Ainsi cinquante-trois peuples de l'antique Latium ont disparu sans laisser de traces. En Campanie, Stabiæ fut une ville jusqu'au consulat de Cn. Pompée et de L. Caton ; L. Sylla, légat pendant la Guerre sociale, la détruisit, le 30 avril de cette année, et maintenant il n'y a plus là que villages, bourgs et *villae* : « Abiit in villas... »

Mais Stabiæ n'était pas morte ; elle se transforma et il s'y développa une vie nouvelle. Passées quelques dizaines d'années, l'extraordinaire replat de Varano, les collines, les coteaux qui s'étalent en avant du rempart des Monti Lattari, s'ornèrent de superbes *villae* seigneuriales, de gracieuses maisons de campagne et de *villae rusticae* avec leurs dépendances pour la domesticité servile ; ces édifices constituèrent une agglomération *sui generis* : nous dirions presque une agglomération de *villae*. Les conquêtes de Rome avaient créé de nouveaux riches ; ils aimaient abandonner pendant quelques mois, chaque année, le tapage et les fatigues de la capitale pour bénéficier de leurs loisirs en des régions tranquilles, particulièrement dans le « Mezzogiorno ». Stabiæ fut un séjour préféré des citadins romains ; la côte devait présenter alors un aspect plaisant avec une riche mosaïque d'édifices qui regardaient la mer.

Quels étaient ces habitués ? Les propriétaires de ces domaines ? Nous n'avons pas de renseignements sûrs à ce sujet, mais nous pouvons affirmer sans risque qu'il s'agissait de grands seigneurs : il suffit pour s'en convaincre de contempler les ruines de leurs *villae*, spécialement celles qu'ont révélées nos récentes fouilles. Cicéron était « du coin », pour ainsi dire, lui qui écrivait avec certaine envie à son ami le Stabien Marcus Marius :

« Certes, tu as pu profiter merveilleusement (de tes loisirs), puisqu'on t'a laissé à peu près seul dans le charmant pays que tu habites. Je ne doute pas, d'ailleurs, que de cette chambre devant laquelle tu as fait percer et ouvrir largement, pour la joie de tes yeux, le rideau de verdure qui forme au-dessus de Stabies comme le fond d'une scène, tu n'aies, ces jours-ci, employé les heures du matin à de bonnes petites lectures ; cependant que ceux qui t'ont quitté regardaient, ensommeillés, des mimes qui jouaient pour une foule. Le reste du jour, tu l'employais à des occupations agréables que tu t'étais ménagées toi-même à ta fantaisie ; et nous, il nous fallait endurer les divertissements que Sp. Mecius avait trouvés bons[1] ».

Fréquentèrent encore Stabiæ, ce Pomponianus qui reçut Pline l'Ancien dans la nuit terrifiante de l'éruption ; Columelle, contemporain de Pline, Galien, et d'autres hommes célèbres.

Après la destruction syllanienne, Stabiæ ressuscita donc à une vie

1. *Ad Famil.*, VII, 1, 1 = Budé, CXXVII, 1, le texte n'est pas parfaitement établi. Nous donnons ici la trad. de L. A. Constans.

Fig. 3. — Fouilles de Stabies (1950-1957 : un portique.

nouvelle. Mais ce calme serein ne dura pas longtemps : il fut d'abord bouleversé par le tremblement de terre de 63 apr. J.-C., puis anéanti par l'éruption de 79 qui ensevelit Stabiæ en même temps que Pompéi, Herculanum, et d'autres cités moins importantes. Pline l'Ancien trouva sur le littoral une mort glorieuse, que son neveu Pline le Jeune a racontée de façon particulièrement émouvante. Il semblerait que cette mort eût scellé la destruction de Stabiæ ; il y eut quelques tentatives de la part de certains habitants qui avaient échappé au désastre pour retrouver leur maison, sauver ici et là quelque objet ; mais plus rien ensuite : le silence et l'oubli. Des siècles passèrent ; puis apparurent peu à peu autour et au pied du cimetière de Stabiæ, les premiers signes de renaissance de ce qui allait devenir le Castellamare d'aujourd'hui.

Des fouilles furent entreprises sur notre territoire sous Charles III de Bourbon, mais bien que l'on eût reconnu l'importance des découvertes, les travaux, interrompus et recommencés à plusieurs reprises, furent définitivement abandonnés en 1782 ; on n'entendit plus parler, depuis lors, de Stabiæ. Pourtant l'importance des trouvailles aurait dû ouvrir les yeux des aveugles eux-mêmes : en la circonstance ceux des premiers fouilleurs ; au contraire, après avoir travaillé çà et là sans beaucoup de méthode, on abandonna une entreprise qui eût donné à l'Italie une gloire comparable à celle que lui valurent Pompéi et Herculanum. Les recherches furent reprises par le signataire de cette publication, le 9 janvier 1950. On continue encore, sur un rythme tantôt accéléré, tantôt ralenti. Pour faire avancer une entreprise comme celle dont il s'agit ici, la ténacité ne suffit pas ; il faut de l'entêtement ; et je dirais même une patience d'ange. Il est heureux que nous ayons à Stabiæ des eaux minérales qui puissent remettre d'aplomb assez vite lorsqu'on vous a quelque peu échauffé la bile !

On a écrit déjà à plusieurs reprises, et non seulement en Italie, sur les découvertes de Stabiæ. Je crois cependant utile de donner ici quelques indications à leur sujet. Dans la région de San Marco, chez les frères Dello Ioio, qui ont bien mérité de l'archéologie, est réapparu au jour — depuis plusieurs années déjà — un ensemble architectural vraiment imposant. Il s'agit d'une *villa* de dimensions vastes : elle est divisée en deux parties distinctes, reliées entre elles par une délicieuse rampe bien pavée, aux murs délicatement peints. On a déjà mis au jour dans cette villa de nombreuses pièces, et plusieurs colonnades, dont l'une est particulièrement intéressante, parce qu'une partie du fût des colonnes est ornée de cannelures en spirale (fig. 3). On a aussi dégagé de la masse des cendres et des *lapilli* beaucoup de peintures d'une grande beauté ; certaines, comme la célèbre *Méduse Passardi*, ont été restituées en place ; d'autres le seront avant peu. Parmi ces œuvres qui marquent vraiment une révolution dans l'art classique, il y en a qui sont déjà fameuses pour avoir été reproduites dans nombre de journaux et de périodiques italiens et étrangers : l'*Olympionique*, le *Héros*, *Apollon et Daphné*, *Athéna*, *Iphigénie en Tauride*, *Persée*, la *Tête de femme triste*, *Apollon archer*, etc. (cf. Olga Elia, *l. l.*, ci-après, p. 87, n. 1).

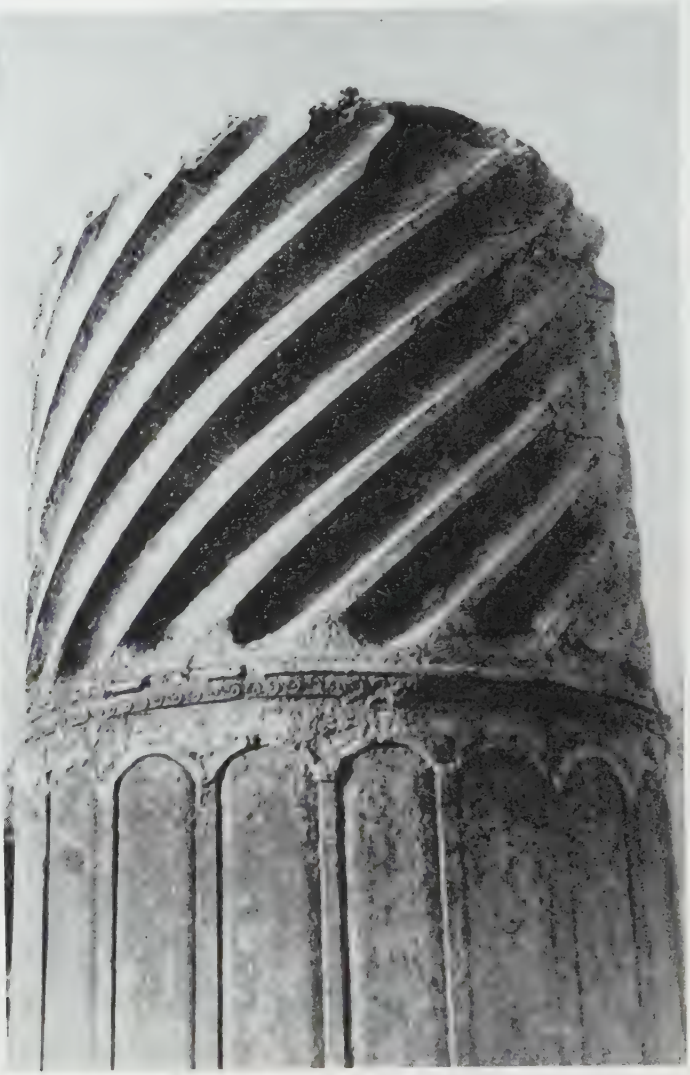

Fig. 3. — Colonne à cannelures en spirale.

Fig. 4. — Peinture pariétale : tête pathétique.

A 500 m en ligne droite, sur la propriété du notaire Gasparo de Martino, à l'extrémité d'un autre coteau du plateau de Varano, on

Fig. 5. — Peinture pariétale : grandeur naturelle.

a découvert une autre *villa*, moins vaste — tout au moins d'après ce qui en a été exhumé jusqu'à présent — mais mieux dessinée. Dans la partie déjà mise au jour, il n'y a pas moins de treize pièces, dont une salle de bain, un *frigidarium* et un grand *triclinium* où l'on

admire encore en place des peintures de grande beauté, illustrant, par exemple, le mythe de Ganymède et celui d'Ariane. De cette *villa* proviennent l'*Olympionique* et le *Héros*, déjà cités, dont le second est certainement un des chefs-d'œuvre de l'art classique.

Fig. 6. — Peinture pariétale.

D'autres peintures célèbres sont installées provisoirement dans l'*Antiquarium* de la *Scuola media statale*, en attendant que soit résolu le problème du Musée qui doit accueillir un jour, selon les plans prévus, toutes les découvertes archéologiques du site — y compris celles que l'on admire depuis de longues années dans la salle capitulaire de la cathédrale.

Je devrais parler maintenant des difficultés sérieuses que nous rencontrons dans ces fouilles et qui pourraient être facilement surmontées ; mais il vaut mieux ne pas nous heurter actuellement à certaines

Fig. 7. — La « donna atterrita ».

épines. En tout cas, Stabiæ ne se limitait pas à ces deux *villae*. Des sondages effectués çà et là dans des régions différentes nous ont donné la certitude que son territoire était plus vaste qu'on ne le pensait. Voici quelques mois, à 2 km. de la région de San Marco, nous avons découvert d'importants restes de l'enceinte samnite avec de grandes meurtrières ; le 8 janvier 1957, Via Santa Maria delle Grazie, à 1 km. du terrain de sport, nous avons trouvé des amphores et de petits vases en forme d'amphores, très anciens, qui remontaient peut-être pour le moins au x^e^ s. av. J.-C. Aujourd'hui les fouilles continuent, mais pas toujours sur le rythme souhaité. Si le problème archéologique de Stabiæ est attaqué de front et complètement résolu, nous sommes certains que notre antique cité fera de plus en plus parler d'elle[1].

LIBERO D'ORSI.

1. *N. de la Réd.* — Les congressistes du VII^e^ Congrès international Rome-Naples ont pu voir les fouilles de Stabies et les découvertes jusqu'à l'été 1958. Il est beaucoup trop tôt encore pour qu'on puisse prévoir efficacement une véritable publication ; mais il a semblé intéressant de faire mieux connaître en France une entreprise prometteuse, et quelques-unes des peintures retrouvées récemment. Dès maintenant, le P^r^ Libero d'Orsi a bien mérité de tous, en s'attachant à étudier les antiquités de sa ville natale. La *Revue archéologique* rendra compte prochainement de l'excellente étude *Pitture di Stabia*, due à Mme Olga ELIA, Naples, 1957.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

A la mémoire de Maurice Gaudefroy-Demombynes.

Cette mémoire respectée a été célébrée dûment, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, par exemple, et dans les revues d'orientalisme, etc. Signalons ici une très belle notice funéraire qui vient de lui être consacrée par M. George Coedès[1], et rappelons aussi, d'un disciple qui eut avec G.-D. une amitié de plus de trente ans, M. Jean Gaulmier (*Monde*, 5 sept. 1957), quelques justes paroles.

Notre ancien confrère, arabisant expert, avait été profondément affecté par les malentendus qui marquaient les rapports de la France et des pays musulmans.

On peut méditer encore[2] ce qu'il écrivait dans une lettre du 23 janvier 1940 :

« Sans doute est-ce parce que je suis archi-vieux et incapable d'être mêlé à aucune activité que j'ai l'impression fâcheuse d'une certaine veulerie générale, particulièrement chez les « élites sociales ». On ne paraît point penser que l'heure qui passe est la dernière pour « obéir à Allah », dit le Coran : c'est-à-dire pour être des hommes libres, honnêtes, énergiques et disciplinés par nous-mêmes ; que, oui, c'est la dernière heure, et que si cela finit simplement dans la boue et le sang, il n'y aura plus d'Occident, et que ce sera tout de même assez grave... »

Ajoutons : d'Occident... ni probablement d'Orient. CH. P.

JOSEPH SAUTEL (1880-1955).

Une notice nécrologique sur le Chanoine J. Sautel, qui eut longtemps la responsabilité des fouilles de Vaison, a paru dans *Gallia*, 14, 1956, fasc. 2, p. 161-167. Elle s'accompagne d'une bibliographie (incomplète) des travaux du laborieux disparu[3]. Ajouter notamment : *Mon. Piot*, 47, 1953, p. 149-153. Le buste d'argent de Vaison (de la Maison dite du Buste d'argent). Ch. P.

---

1. *CRAI.*, 2 février 1959 (à paraître).
2. Cité par M. J. Gaulmier.
3. Cf. aussi *Sites, histoire et monuments de Vaison-la-Romaine*, Lyon, 1955, avec une belle préface de M. A. PIGANIOL ; et d'un point de vue un peu hagiographique, le petit livre de Pierre PELLERIN, *Le Chanoine Sautel exhume Vaison-la-Romaine*, 1954. — Les fouilles de Vaison, conduites selon des méthodes aujourd'hui utilement révisées, appelleront un sévère contrôle, ainsi que les identifications des trouvailles du Musée local ; cf. déjà, d'un point de vue critique, R. GINOUVÈS,

PAUL CHENU (1868-1956).

Polytechnicien, officier d'artillerie, Paul Chenu a consacré les loisirs de sa carrière, puis ceux d'une retraite studieuse, à maintes recherches historiques ou archéologiques, d'ordres très divers. Il apparaîtra incontestablement l'un des meilleurs parmi les chercheurs de province, pour sa génération. Il apporta un élément actif dans la vie de la Société des Antiquaires du Centre et de la Société historique du Cher.

C'est à la numismatique et à la sigillographie qu'il consacra le meilleur de son temps, prenant à Bourges la suite d'érudits comme Kersers, Mater, Ponroy, etc. L'étude des manuscrits à peintures fut une autre de ses spécialités : on lui doit d'avoir redonné à l'école des enlumineurs de Bourges et du Centre, héritière des frères de Limbourg, la place qu'elle méritait ; il s'est efforcé d'établir un rapport entre des artistes comme Jean Colombe, Jean Conart, voire de grands amateurs, et les œuvres heureusement conservées. Dans les fonds de miniature, il s'attachait, avec une méthode et une précision de polytechnicien à identifier les villes et les monuments : il enrichit aussi l'iconographie ancienne du Berry, comme celle de Chambéry, Moulins ou Decize.

Paul Chenu savait ne pas s'enfermer trop dans un cycle étroit d'études pour érudit local ; il s'attachait, en chaque occasion, à des synthèses partielles : la découverte à Bourges des sépultures de Saint-Martin-des-Champs fut pour lui la source d'une enquête d'ensemble sur les sarcophages découverts dans le Cher. Ses recherches sur les miniaturistes de l'école de Bourges l'ont amené à envisager le destin de la famille de Philippe, Jean, Michel et François Colombe, et à mettre ainsi en lumière leur éminent apport dans l'histoire de l'art français à la fin du Moyen âge et au début de la Renaissance.

La bibliographie de Paul Chenu, riche de plus de cinquante articles et notes[1], montre l'extrême variété de ses travaux, tous marqués par un goût scrupuleux de la vérité et de la précision ; héritage précieux laissé par un savant modeste, noble de cœur et ferme de caractère. Jean Favière.

PAUL CRAVAYAT (1912-1958).

La disparition prématurée de Paul Cravayat, directeur des Services d'Archives du département du Cher, correspondant de la Commission des Monuments historiques, vient de créer un grand vide parmi les chercheurs du Centre de la France.

Né en 1912 à La Couronne (Charente), Paul Cravayat avait été nommé archiviste en chef du Cher en 1941, après avoir soutenu, à l'École des Chartes, une thèse consacrée aux Institutions du Comté d'Angoulême, de Bougrin Ier à Guiard. Bien qu'étranger au Berry, P. Cravayat s'était assimilé très rapidement le passé

Remarques sur l'architecture domestique à Vaison (Vaucluse), *Rev. arch.*, 1949, II, p. 58-65 ; et pour la Caryatide du théâtre (prise par J. S. pour une Héra), *Anthémon (Mél. C. Anti)*, 1954, *Les Caryatides monumentales des théâtres occidentaux* (p. 3-10 et pl. 24).

1. Un répertoire de l'œuvre de Paul Chenu a été publié dans *Mémoires de l'Union des Sociétés savantes de Bourges*, VI (1957), p. 11-15. Il avait collaboré aux *Monuments et mémoires de la Fondation Piot* (44, 46), étudiant là notamment le curieux décor historié des plafonds de l'hôtel Lallemant et un manuscrit aux armes de la famille Lallemant.

proche et lointain d'une province bientôt devenue sienne par son mariage, sans perdre de vue les droits de son pays natal : élucidant, entre autres problèmes, celui des origines du célèbre troubadour Jaufré Rudel, apparenté aux comtes d'Angoulême[1].

Mais c'est Bourges et le Berry qui bénéficièrent surtout de ses connaissances, et de son concours, à chaque instant et pour tous, immédiatement acquis. Conseiller sûr, critique amical, P. Cravayat devenait un guide précieux pour qui sollicitait de lui un renseignement, une orientation...

Archiviste du Cher, il se distingua par la qualité de son travail ordonné, par les publications de répertoires et d'inventaires qui lui valurent les plus grands éloges[2].

Président de la Société historique du Cher, il s'efforça par un effort intense de recrutement, par un renouvellement des thèmes de recherches, de faire sortir cette compagnie d'une relative léthargie.

Médiéviste, par sa formation de chartiste, P. Cravayat était aussi passionné d'archéologie et de folklore. Il avait entrepris le répertoire des mégalithes du département du Cher ; mais son goût profond pour des activités qui ne sont pas seulement de cabinet, le portait vers la recherche sur le terrain ; c'est ainsi qu'il put sauver le mobilier des tombes du cimetière gallo-romain de Bussiou à Étréchy (Cher) par une intervention active[3] ; il se proposait de reconnaître, en les parcourant à pied, certains tronçons importants de voies antiques ; il se réjouissait, quelques mois avant d'être terrassé par la maladie, de participer aux nouvelles fouilles de tertres funéraires près de Bourges. P. Cravayat s'était intéressé au problème des limites de la cité des Bituriges ; unissant ses connaissances d'archéologue et de chartiste dans des études de toponymie, il avait pu signaler à l'attention des savants plusieurs toponymes inédits ou disparus[4].

L'étude de la religion antique, à travers les provinces centrales de la Gaule, sollicitait particulièrement son esprit : il avait réuni une importante documentation sur les cultes des Bituriges, donnant, dans un récent article, un aperçu de ses recherches sur la piété indigène[5]. Il travaillait aussi à une enquête d'ensemble sur les temples de plan polygonal de la Gaule romaine. Chargé, avec l'auteur de ces lignes, de la *Forma Orbis Romani* pour le Cher, il avait avancé déjà considérablement le travail préparatoire.

On le voyait toujours à l'affût de la découverte, et du texte inédit qu'il savait dénicher à l'endroit le plus imprévu : inscription réemployée dans une église[6],

---

1. Les origines du troubadour Jaufré Rudel dans *Romania*, LXXI (1950), p. 166-179.
2. *Revue historique*, CCXIII (1955), p. 188.
3. Le cimetière gallo-romain de Bussiou, commune d'Etréchy (Cher), *Mém. de l'Union des Soc. sav. de Bourges*, II (1949-50), p. 6-24.
4. Un nouvel exemple d' « Equoranda », *Rev. internat. d'onomastique*, juin 1950, p. 108-109. — Le culte de saint Eloi sur les limites : sur les confins du diocèse de Bourges, *Rev. archéol. de l'Est*, VII (1956), p. 72-74. — Une station-frontière de la cité des Bituriges à Sancerre, *Mém. de l'Union des Soc. sav. de Bourges*, VI (1957), p. 17-25. — Un nouvel « Equoranda » de la cité des Bituriges, *ibid.*, VII (1958) *(sous presse)*.
5. Les cultes indigènes dans la cité des Bituriges, *Revue archéol. de l'Est*, VI, 3 (1955), p. 210-230. — Une dédicace à Apollon et à Sirona découverte à Flavigny (Cher), *ibid.*, VII, 3-4 (1956), p. 318-322 et p. 329-331.
6. *XIX^e Circonscription des Antiquités historiques. Journées d'études tenues à Orléans et à Château-Landon les 2 et 3 septembre 1956*, Orléans, 1957, p. 6.

ou reliure[1], etc. ; tout aussitôt, il savait comprendre avec un sens profond de l'histoire vraie, la résonance humaine d'un document[2].

Ennemi de l'emphase et des épithètes vides de sens qui sont à l'honneur trop souvent dans certaines publications archéologiques, P. Cravayat apportait à la rédaction de tous ses textes le souci de la clarté, de la précision ; mérites que l'on retrouvait chez lui lors d'une discussion amicale sur les questions qui lui tenaient à cœur. C'était une bonne école que de le regarder au travail et de bénéficier de ses conseils.

Aussi sa disparition est-elle pour ses amis — pour ceux qui, depuis dix-sept ans, entretenaient avec lui des relations constantes de collaboration, jamais déçues — une perte irréparable ; comme pour l'archéologie française, aussi, qui était en droit d'espérer encore beaucoup de lui[3]. J. Favière.

ALAN JOHN BAYARD WACE (1879-1957).

L'éminent savant anglais est mort — à Athènes où il s'était retiré — le 9 nov. 1957, d'une crise cardiaque. Second fils de F. C. Wace, il avait fait ses études à Shrewsbury School, et au Pembroke College de Cambridge. D'abord intéressé par les antiquités romaines et l'Italie, il vint à Athènes comme archéologue et membre de la British School en 1902. En 1905-1906, il avait été bibliothécaire aussi de l'École ; de 1912 à 1914, il devint professeur d'histoire ancienne et d'archéologie en Écosse, à l'Université St Andrew. Déjà, il était alors connu pour ses importants travaux en Thessalie, qui devaient tant influencer sa carrière et l'incliner vers les recherches concernant le préhellénisme : l'« Helladique », comme il inventa de dire, et cette appellation est maintenant traditionnelle. En Thessalie, avec son collègue M. S. Thompson, il fit des fouilles à Theotokou (1907), à Zerelia (1908), à Lianokládhi (près de Lamia), à Tsani Maghúla (1909), puis à Rakhmani et Tsangli (1910). Ces travaux, ainsi que ceux de R. M. Dawkins déjà, tournés aussi en partie vers la Grèce du N. et les Balkans[4], ont eu une grande influence sur l'orientation des études, en donnant place légitime à l'apport de civilisations moins riches peut-être et moins privilégiées que celles de l'Égéide, de la Grèce centrale et du Péloponnèse, curieusement soumises en tout cas à d'autres influences, venues du Nord et de l'Est. A ce titre, la *Prehistoric Thessaly*, publiée en 1912, marque une date.

En 1914, A. J. B. Wace avait pris la direction de l'École anglaise d'archéologie, à Athènes. Pendant la guerre, il resta sur place, dans les services de la Légation de Grèce (1915-1919). C'est alors qu'il conçut le dessein de continuer, à Mycènes, les fouilles commencées spectaculairement par H. Schliemann. Sur

1. Fragments d'un compte de l'œuvre du Palais de Bourges, *Mém. de l'Union des Soc. sav. de Bourges*, IV (1953-1954), p. 7-23.

2. La Guerre de Cent Ans et le dépeuplement de la terre de Beaulieu-sur-Loire, *ibid.*, V (1955-56), p. 13-24.

3. Une bibliographie de l'œuvre de Paul Cravayat paraîtra dans le tome VIII (1959) des *Mém. de l'Union des Soc. sav. de Bourges.*

4. A ce courant d'études se réfère l'ouvrage de A. J. B. Wace et M. S. Thompson, *The Nomads of the Balkans*, 1914, consacré à la vie et aux usages des Valaques du Nord du Pinde. On notera qu'à Sparte, le savant helléniste disparu a aussi volontiers recherché les aspects de la préhistoire ; un de ses plus anciens articles du *BSA* (11, 1904-1905, p. 91 sqq.) concerne les découvertes du site préhellénique de Geraki (Laconie).

ce site illustre, qu'il soupçonnait de n'être pas épuisé, il allait transformer les méthodes de travail, en leur assurant les meilleures cautions scientifiques. Entre 1920 et 1923, ceux qui ont assisté à cette minutieuse reprise de l'exploration ne peuvent manquer de retenir, outre l'importance des résultats acquis — au Palais, aux maisons, dans la Nécropole, vers la Porte des Lionnes et du côté du cercle des Tombes — la qualité historique des investigations. Elles portèrent p. ex. sur un groupe de *tholoi* et tombes à chambre, qui ont fourni une information détaillée (*BSA*, 24-25, 1919-1923), amorçant aussi les théories qui allaient être présentées bientôt sur la date du « Trésor d'Atrée » et les commencements de la civilisation mycénienne. — L'ouvrage capital : *Chamber tombs at Mycenae*, qui a formé le 82e volume d'*Archaeologia* en 1932, consigne les résultats topographiques et historiques de l'exploration de vingt-quatre tombes à chambres, ajoutées au groupe des *tholoi*. Une excellente étude historique accompagnait le recensement des nouvelles sépultures ; on doit aux travaux menés alors, maintes autres découvertes essentielles au Palais, dans les magasins avoisinants, et au dehors de l'enceinte. Signalons p. ex., la trouvaille de l'ivoire crétois du sanctuaire palatial, la plus ancienne représentation des Deux-déesses, qui devaient être un jour les Éleusiniennes, accompagnées du « Divine Child » jouant près d'elles.

S'il n'a pas été donné à A. J. B. Wace de découvrir le Deuxième cercle des tombes, d'un intérêt si primordial, il put trouver et étudier les premières tablettes inscrites, trouvées dans les magasins princiers de la ville moyenne (maison des Ivoires, maison des Sphinx, etc.). Il avait présenté ces textes, voués aux déchiffrements de Ventris et Chadwick, à Princeton, en 1952. Jusqu'au bout, Mycènes aura été le chantier favori de ses travaux, poursuivis jusqu'en 1939 (A. J. B. Wace servit aussi dans la seconde guerre mondiale, à la Légation britannique d'Athènes). Il avait repris le chemin de la citadelle des Atrides, dès 1950, et y continua son œuvre de 1952 à 1955. Il y a peu d'exemples d'une plus heureuse persévérance dans l'étude d'un même site : là, d'ailleurs, se jouait, pour A. J. B. Wace, le destin de la question-clé qui occupait son esprit : il a été jusqu'au bout, avec son éminent ami américain C. W. Blegen, le champion des droits de l'helladisme, de la civilisation continentale, « achéenne », « mycénienne ». On regrette qu'une opposition parfois vive aux théories de Sir Arthur Evans, qui avait découvert Cnossos depuis 1900, et voulait montrer dans la Crète minoenne la civilisation mère de celle des forteresses du Péloponnèse des Achéens — chacun défendant assez âprement ses points de vues historiques — ait amené quelques controverses ou polémiques, à propos de la date du Trésor d'Atrée et des « beehive tombs » ; notamment sur la formation de la civilisation minoenne, puis mycénienne, sur le dernier âge du Bronze (Late Helladic), l'apaisement tend à se faire aujourd'hui. Mais on eût pu craindre de voir renaître, autour du palais des Atrides, le mauvais génie qui tisonnait là les querelles depuis les temps de Thyeste. Si la gloire du découvreur de Cnossos et de la culture minoenne de l'Égéide n'est pas près d'être effacée, il reste aussi à A. J. B. Wace un lot fort enviable de mérite, à cause des notoires progrès que ses fouilles de la célèbre guette d'Argolide — résultat d'un acte de foi étonnamment divinatoire — ont fait faire à la question des origines mycéniennes, et à celle des premières civilisations continentales de l'Hellade. Il suffira toujours de se reporter à son ouvrage capital de 1949 : *Mycenae : an Archaeological history and guide*, pour mesurer la dette contractée envers lui, et le prix de ses recherches sur le site émouvant de Mycènes.

Aucun érudit anglais de la génération de l'éminent savant n'a eu une activité

archéologique plus variée, plus tenace ; nul n'a publié sur des sujets plus étendus. Arrivé au Proche-Orient peu après les découvertes de Crète et de l'Égéide, A. J. B. Wace s'était aussi employé avec succès aux fouilles de Sparte, où il devait déjà se familiariser avec les problèmes continentaux. Il s'exerça en Laconie avant de commencer ses recherches en Thessalie. — Sa collaboration est marquée dans la publication du Sanctuaire d'Artémis Orthia, qu'il contribua à explorer et publier, sous la direction de R. M. Dawkins ; il avait dressé, avec N. Tod, un catalogue très soigneux des antiquités du Musée de Sparte, et il fournit de nombreuses études laconiennes de détail. C'est en 1918 (*BSA*, 22, 1916-7, 1917-8, p. 175 sqq.) qu'il avait publié avec C. W. Blegen, une première étude décisive sur la poterie pré-mycénienne du continent grec : travail qui est à l'origine de toutes les classifications (de modèle... « crétois » !) sur la céramique des neuf périodes dites helladiques ; et à l'origine aussi de l'entreprise de nombreuses fouilles, par diverses équipes, tant anglo-saxonnes qu'internationales.

La disparition d'A. J. B. Wace laissera assurément un très grand vide dans les rangs de la phalange des archéologues anglais de haut rang. On sait, à l'étranger, et tout particulièrement en France, quelle était son autorité et son zèle. Sait-on du moins assez quelle a été l'ampleur de ses activités para-archéologiques ? Depuis 1924 et jusqu'à 1934, semble-t-il, il avait eu la charge de Deputy Keeper, au Département des textiles, dans le Victoria and Albert Museum. Les nombreuses études qu'il a données de 1905 à 1950, touchant l'histoire encore si négligée des tissus antiques, médiévaux, modernes, font autorité, même si les conclusions n'en peuvent être partout ratifiées[1]. En 1934, il avait succédé, d'autre part, à A. B. Cook comme « Lawrence professeur » d'archéologie classique à Cambridge ; il fut alors un des organisateurs et bienfaiteurs du Fitzwilliam Museum ; depuis 1944, il avait été aussi professeur d'études classiques et d'archéologie à l'Université d'Alexandrie, poste qu'il occupa jusqu'en 1952. Son nom est mêlé à l'histoire de l'exploration du Sarapieion d'Alexandrie, et à bien d'autres recherches gréco-égyptiennes, poussées jusqu'en Moyenne Égypte.

On a noté ci-dessus qu'il avait commencé ses études de l'art antique à l'autre bout, pourrait-on dire, du monde des Préhellènes, et qu'il s'était vivement intéressé, d'abord, à l'art et à l'iconographie des Romains. Un des derniers essais qu'il a publiés sur ces questions figure dans le Recueil de *Mélanges* dont on me fit l'hommage en 1948-1949, et où il collabora, d'Alexandrie, avec une amitié qui m'honore et me touche (II, p. 1088-1097 : *Notes on Roman sculpture*). Qu'on ne croie pas qu'il ait cessé un instant, même pendant la période la plus « helladique » de sa vie studieuse et féconde, de s'intéresser à la sculpture grecque et romaine : un petit traité original de lui, *An approach to Greek sculpture*, paru en 1935, révèle à chaque page des vues ingénieuses, parfois hardies, assez souvent séduisantes : on y revient toujours avec plaisir et profit.

A. J. B. Wace était un causeur et conteur brillant ; ses récits souvent pétris d'humour anglo-saxon, eussent mérité d'être consignés en des « mémoires » : notamment ses aventures en Thessalie et ailleurs, les souvenirs de son séjour à Alexandrie. Il aimait pousser la controverse, mais il était généreux avec ses adversaires ; il a été extrêmement bienveillant pour les jeunes, et non pas seulement pour les jeunes Anglais. Notre amitié s'était scellée à Athènes, ἐν εἰρήνῃ

1. Cf. la bibliographie du *BSA*, 46, 1951 *(Mélanges Alan Wace)*, p. 241-242 ; *ibid.*, pour les recensions d'ouvrages.

καὶ ἐμ πολέμῳ : vingt-cinq ans dans les écoles d'archéologie de nos deux patries, et le risque de deux guerres mondiales ! Il est toujours cruel d'avoir à apporter l'hommage funéraire soit à des jeunes, soit aux savants de même génération auxquels on a obtenu de survivre. Deuil et admiration vont ici de pair, avec le respect d'un grand destin laborieux[1]. Ch. P.

GAWRIL KAZAROV (1874-1958).

L'archéologie bulgare vient de subir une grave perte avec la mort de son fondateur et organisateur, le savant qui, plus d'un demi-siècle, se dévoua à la formation de plusieurs générations d'archéologues et historiens bulgares.

G. Kazarov est décédé à l'âge de 84 ans. Il avait fait des études à Leipzig aux séminaires des Prs Immisch, Lipsius, Wachsmuth, Cichorius ; il avait pris là une formation qui le prépara à l'étude directe des documents, à l'analyse des sources antiques. En 1899, il terminait ses apprentissages sur l'histoire de l'Antiquité et la philologie classique. Sa thèse pour le doctorat était intitulée *De foederis Phocensium institutis* (Lipsiae, 1899, 48 p.). Rentré en son pays, il fut admis, dès 1900, parmi le corps enseignant de l'Université de Sofia, dont il ne se sépara qu'en 1943.

Ses premières études portent sur l'histoire économique et sociale de la Grèce. Ce sont des ouvrages fondés sur la connaissance approfondie des textes et des problèmes et qui n'ont pas perdu leur actualité aujourd'hui. Il a écrit, p. ex. sur les réformes d'Agis à Sparte (*Klio*, VII, 1907, 45-57) ; sur le caractère des rapports territoriaux dans cette cité (*Rivista di storia antica*, XI, 1906-07, 127-131) ; sur l'État de Lipara (*Philologus*, 62, 1903, 157-160) ; sur le Monumentum Ancyranum (*Klio*, V, 1905, 416) ; sur l'histoire des Étrusques (*Rivista di st. ant.*, X, 1906, 501-503) ; sur la réforme oligarchique d'Athènes en 411 ; sur la politique extérieure d'Athènes en 429, lors de la campagne de Sitalcès ; sur le roman de Jambul. De plus, il a publié des interprétations de quelques passages choisis d'Aristote (*Journal ministerstva narodnogo prosvestenia* (Moscou), juin 1904 ; *Phil. class.*, 270-277 ; *ibid.*, avril 1909, 181-186 ; *Phil. Obozrenie*, 18, 1900, 177-178 ; 20, 1901, 189-192).

Mais G. Kazarov se tourna de bonne heure vers l'histoire et l'archéologie de la Thrace et de la Macédoine dans l'Antiquité : ces provinces restaient très peu étudiées encore au début du siècle. Définissant le rôle de l'hellénisme dans le développement des civilisations du Nord, il n'oublia jamais de souligner ce qui caractérisait la culture proprement dite des tribus indigènes des Balkans à l'époque historique. C'est à cette époque aussi (1916) que cet excellent connaisseur des sources d'études sur la Thrace publiait son premier recueil systématique : *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, 1916, 172 p. : ouvrage de grande portée, pour quiconque veut apprécier la vie des Thraces, surtout à l'époque qui précède la domination romaine.

S'étant ainsi qualifié comme un éminent spécialiste des questions concernant

1. Une bibliographie des travaux d'A. J. B. Wace avait paru dans le *BSA*, 46, 1951, quand fut célébré le cinquantenaire du labeur du savant anglais dans le domaine de l'archéologie : le répertoire dénote l'extraordinaire variété et la qualité de la production du maître ainsi honoré (ci-dessus, p. 93, n. 1).

l'histoire des Thraces, G. Kazarov fut invité à collaborer au t. VII de la *Cambr. Anc. Hist.*, 1930, 534-560 ; 781-783. A nouveau, il commenta le matériel réuni par lui sur l'histoire et la culture des Thraces.

G. Kazarov se distingua aussi par ses ouvrages sur les questions relatives à la Macédoine, dont l'origine, d'après lui, doit être considérée à la lumière des relations ethniques, fort compliquées, entre Thraces, Illyriens, Macédoniens et les tribus grecques, etc., au début du I^er^ millénaire. C'est en cette série de recherches qu'il faut relever son livre sur *La Péonie* (1921) ; plus tard dans *Klio*, XVIII, 1922, 20-26 ; et surtout son grand ouvrage sur *Philippe II de Macédoine. Histoire de la Macédoine, 336 av. J.-C.* (Sofia, 1922, 319 p.). Sur la question de la nationalité des anciens Macédoniens, il a écrit aussi dans *REG*, XXIII, 1910, 243-254. Les recherches concernant la Macédoine reçurent une approbation quasi générale, à cause de la manière originale et impartiale selon laquelle l'auteur abordait les difficiles problèmes ethniques.

G. Kazarov travaillait aussi avec ardeur sur certains secteurs plus restreints de l'histoire, de la géographie et de la toponymie de la Thrace. Ses communications sont dispersées dans un grand nombre de revues (*Phil. W.*, 1901, n. 50 ; *W. Kl. Ph.*, 1905, n. 13, p. 362 ; *ibid.*, 1905, n. 33-34, p. 930-933 ; *Riv. di st. ant.*, XII, 1908, 77-79 ; *Klio*, IX, 1909, 492-493 ; *ibid.*, XXII, 1928, 84-85 ; *Eos*, XXXII, 1929, 143-144 ; *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VII, 1932-33, 397-399 ; *Rodina* (Sofia), I, 1938, 1, p. 76-85 ; II, 1940, 3, p. 5-15 ; III, 1941, 3, 83-89 ; *Bull. Inst. Hist.*, V, 1954, 155-176). Il composa plus de cent vingt articles pour la célèbre *Encyclopédie* de Pauly-Wissowa-Kroll.

Cependant, peu à peu, Kazarov concentrait ses recherches plus spécialement sur l'histoire de la religion de la Thrace, domaine où son autorité était universellement reconnue. Ce qui caractérise ses publications de monuments archéologiques, touchant la religion des Thraces, c'est qu'il cherchait à ne pas considérer d'une manière isolée la divinité en cause, mais à l'étudier comme une partie du système général du panthéon gréco-romain, tout en définissant l'élément spécifique qu'elle pouvait recéler. G. Kazarov publia des centaines de monuments religieux de la Thrace et fit l'analyse de toutes les divinités thraces : ses nombreuses publications ont paru dans diverses revues bulgares et étrangères : sur Bendis, Zbelsourdos, Dionysos, Dolichenos, Mithra, etc. (*Klio*, VI, 1906, 169-171 ; XII, 1912, 355-364 ; XXII, 1928, 232-239 ; *ARW*, XI, 1908, 409-411, 573-575 ; XV, 1912, 153-161 ; XX, 1920, 236 ; *ÖJh.*, XXVII, 1932, 168-173 ; *AB*, XVI, 1913, 205-208 ; XIX-XX, 1919, 43-50 ; XXIV, 1928, 129-140 ; XXVI, 1930, 111-114 ; *AA*, XXX, 1915, 166-178 ; XXXVI, 1921, 344-345 ; XXXVII, 1922, 183-202 ; XL, 1925, 41-42 ; XLIV, 1929, 231-236, 303-324 ; *Germania*, 19, 1935, 224-227, 314-317 ; *Antiquity*, XII, 1938, 290-296 ; *Pisciculi*, 1939, 146-147 ; *Anz. Akad. Wien*, ph.-hist. Kl. Jahrg, 1940, n. 25-30, 106-112 ; 1942, 179-185 ; *Bull. Soc. arch. Bulg.*, II, 1911, 46-69 ; III, 1912, 125-129 ; IV, 1914, 80-112). Ces recherches ont nourri son histoire de la religion des Thraces (*Thrakische Religion*, *PW*, *RE*, VI, A [1936], 472-551), ainsi qu'un *Corpus* des monuments (jusqu'en 1938) concernant le Héros thrace (*Die Denkmäler des Thrakischen Reitergottes in Bulgarien*, 2 vol., Budapest, 1938 [= *Diss. Pann. Ser.*, II, fasc. 14]).

G. Kazarov avait été un collaborateur régulier de la *Revue archéologique*, où il publia plusieurs articles sur l'histoire religieuse de la Thrace (Un nouveau bas-relief mithriaque de Bulgarie, *RA*, 1911 (II), 73-77 ; Nouvelles inscriptions relatives au dieu thrace Zbelsourdos, *ibid.*, 1913 (I), 340-346 ; Un nouveau dieu

celtique, *ibid.*, 1926 (I), 166 ; Un nouveau monument du Cavalier thrace, *ibid.*, 1937 (II), 39-42).

En outre, il s'intéressait aussi aux problèmes de la préhistoire bulgare, et prenait part aux fouilles de Sv. Kyrillovo. Il publia un certain nombre de trouvailles du Néolithique et de l'âge du Bronze (*PZ*, VI, 1914, 67-88 ; *ibid.*, X, 1918, 187-189 ; *WPZ*, X, 1923, 109-111 ; *ibid.*, XII, 1925, 37-39 ; *ibid.*, XV, 1928, 35-38 ; *PZ*, XIX, 1928, 305-307 ; *Strena Buliciana*, 1924, 9-12 ; *Bull. Inst. arch. Bulg.*, V, 1928, 319-320).

Dans le *Bulletin de la Société archéologique*, plus tard, publication de l'Institut archéologique de Sofia, il étudiait les documents archéologiques nouvellement découverts ; inscriptions et ex-voto surtout (*Bull. Soc. arch. Bulg.*, II, 1911, 175-190 ; III, 1913, 180-201 ; V, 1915, 1-19 ; VII, 1919, 1-14 ; *Bull. Inst. arch. Bulg.*, II, 1923, 69-82 ; IV, 1926-27, 81-120 ; V, 1928, 77-89 ; VI, 1930-31, 117-134 ; VIII, 1934, 44-68, etc.). C'est ainsi que, côte à côte, avec le Pr Dečev, il fut le fondateur de l'épigraphie bulgare, aidant à la formation de nombreux spécialistes par la publication régulière des inscriptions découvertes.

G. Kazarov a travaillé avec ardeur et compétence dans les domaines multiples de la préhistoire, de l'archéologie, de la géographie, de l'histoire, de la religion thrace, etc. Il eut le mérite de mettre en valeur bien des monuments en Bulgarie même, ce qui attira l'attention des savants sur l'histoire de la Thrace ; celle-ci reçut ainsi sa place dans l'histoire générale du monde antique. Mais G. Kazarov s'est acquis aussi d'autres grands mérites pour le développement de l'archéologie de sa patrie. Il fut l'un des fondateurs en 1910 de la Société archéologique bulgare : Institut archéologique depuis 1921, aujourd'hui centre de direction de l'étude de tous les problèmes de l'archéologie bulgare, dans le cadre de l'Académie bulgare des Sciences.

C'est de cet Institut — sa création et son souci de tous les jours — qu'il fut longtemps directeur ; ce n'est qu'en 1947 qu'il se retira à un âge avancé et pour des raisons de santé. Il a beaucoup fait pour l'enrichissement de la bibliothèque de l'Institut, pour le renforcement de ses relations internationales, pour la publication régulière du *Bulletin*, pour les fouilles archéologiques, etc.

L'œuvre scientifique de G. Kazarov fut appréciée déjà de son vivant. Il fut élu membre de l'Académie bulgare des Sciences dès 1909. Il était aussi membre de l'Institut archéologique russe à Constantinople, de l'Institut archéologique allemand à Berlin, de la Société préhistorique à Vienne, de l'Académie des Sciences de Roumanie, etc. Ses amis et ses disciples lui offrirent une série d'études sous la forme de deux recueils à l'occasion de ses 70e et 80e anniversaires. L'Académie bulgare des Sciences a fait paraître une bibliographie détaillée de ses œuvres, dont les auteurs sont A. Aleksieva et V. Velkov, Sofia, 1953 (cf. *RA.*, 1954, II, 80-81 ; *ibid.*, 1958, II, p. 121 sqq.).

Le gouvernement bulgare a hautement apprécié le mérite de ce grand archéologue et historien bulgare en le désignant comme lauréat du prix Dimitrov.

Le Pr Gawril Kazarov a laissé plus de trois cents essais ; ils atteindraient le nombre de huit cents, si l'on comptait les ouvrages de vulgarisation. Il a fourni l'exemple d'un grand dévouement à la science, passion qui ne le quitta jamais jusqu'au dernier jour de sa vie. Il a formé, d'autre part, un grand nombre de disciples qui, conscients de ce qu'ils lui doivent, voudraient être en mesure de continuer avec succès son œuvre dans le domaine de l'histoire antique, de la philologie classique et de l'archéologie bulgare. Velizar Iv Velkov.

Sur une frise ornée de faucilles en bronze, découverte au Sanctuaire d'Aphrodite, à Salamis de Chypre.

M. Cl. F. A. Schaeffer a annoncé récemment (*CRAI*, 17 oct. 1958 : à paraître) la découverte faite par sa mission, à Salamis de Chypre, d'un important sanctuaire « bien bâti », où il y a, dans l'aile Ouest, un lieu-saint dédié au culte de la Lune et de la Fécondité. J'ai indiqué ailleurs (*CRAI*, 31 oct. 1958 : à paraître) pour quelles raisons diverses on pouvait prévoir et proposer une identification du nouvel édifice, déjà en usage pendant le XII^e^ s. avant notre ère, et où l'on a retrouvé des scarabées d'origine égyptienne, de nombreux cachets gravés, de la céramique, etc. ; avec, en outre, quelques-unes des offrandes significatives d'une *favissa*, au pied de l'édifice : un phallus, une statuette en terre cuite peinte « d'un style osé », etc. — Je rappelle ici qu'on célébrait à Chypre des mystères, qui ont passé pour avoir été organisés par Cinyras, grand prêtre héréditairement d'Aphrodite. Nous savons, p. ex. qu'au cours de ces cérémonies, un phallus et un peu de sel étaient remis à chacun des mystes, en échange d'une offrande monétaire destinée au trésor sacré.

Je voudrais spécialement ici marquer l'intérêt d'une des découvertes déjà signalées : « un bas-relief en pierre comportant une frise de faucilles en bronze, grandeur nature ».

S'il s'agit bien, à Salamis de Chypre, comme je le crois, de la découverte du Sanctuaire d'Aphrodite, le plus important de l'île avec celui de Paphos, dès le XII^e^ s. av. J.-C., la présence des faucilles en bronze ne saurait paraître insolite. Il semble qu'on ait voulu évoquer précisément un souvenir mythique relatif à la naissance même d'Aphrodite. La déesse, à Chypre, passait pour une fille d'Ouranos, contre lequel une tragédie de palais, ourdie par Cronos, fut organisée. Cronos aurait tranché, *avec une faucille*[1], les organes sexuels d'Ouranos ; la dépouille serait tombée dans la mer, et l'écume aurait engendré là Aphrodite. Celle-ci fut ensuite portée, disait-on, aux parages de Cythère, puis à Chypre.

Il y a toute probabilité que la « faucille » — le μέγα δρέπανον dont parle la *Théogonie*, v. 162 ; ailleurs, *ibid.*, v. 179, l'arme est appelée ἅρπη — soit devenue à Salamis de Chypre un symbole de culte et un instrument de sacrifice, à l'orientale. Les récits d' « émasculations » ne sont pas rares dans les folklores phéniciens ou d'autres d'Asie ; les « théomachies », assez brutales, en font à l'occasion, mention. — Si, comme je l'ai dit ailleurs (*CRAI*, 31 oct. 1958), les trois *Hymnes à Aphrodite* qui ont pris place dans le recueil appelé improprement, ici et là, des *Hymnes « homériques »*, viennent des bibliothèques sacerdotales de Chypre, une attestation précieuse nous est fournie par l'un d'eux. Il s'agit là de l'aventure d'Anchise et d'Aphrodite (*Hymne* I). Quand, au réveil, Anchise reçoit la preuve visuelle qu'il a occupé le lit d'une puissante déesse, son premier mouvement est la crainte. Il supplie peureusement sa divine compagne de la nuit de ne pas le priver de sa virilité, de ne pas le laisser impuissant à jamais :

μή με ζῶντ' ἀμενηνὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἐάσῃς
ναίειν, ἀλλ' ἐλέαιρ[ε]...

1. C'est aussi avec une faucille *(harpé)* qu'Anat venge la mort de Baal dans l'un des poèmes de Ras-Shamra : elle coupe en deux Mot, le dieu de la Mort et de l'été : Ch. VIROLLEAUD, *Légendes de Babylone et de Canaan*, 1949, p. 99.

Le fils de Dardanos, l'Asiatique Anchise, avait entendu parler des légendes des amants émasculés à la suite d'une liaison divine.

La révérence des faucilles sacrées de bronze devait subsister notamment dans les sanctuaires asiatiques d'Aphrodite, à Chypre, comme ailleurs. N'a-t-on pas soutenu[1] que la Κυπρογένεια devait son *épiclèsis*, non à la géographie et au souvenir d'une antique origine chypriote, mais à la tradition selon laquelle sa naissance parmi l'écume de mer aurait dérivé de la cruelle mutilation d'Ouranos, émasculé par l'outil de Cronos (*Théogonie*, v. 154-195) ? Et l'on connaît les commentaires, hostiles et railleurs, des chrétiens sur les mystères de l'Aphrodite Chypriote, à basse date, tels que Clément d'Alexandrie et Arnobe, par exemple, les ont présentés[2]. Le rôle du μέγα δρέπανον suscitait alors encore les risées et les polémiques.

Ch. P.

Sur les ivoires de Nimroud conservés au British Museum.

On accueillera avec une vive reconnaissance la publication récente, par M. R. D. Barnett[3], des ivoires de Nimroud : au total cinq cent cinquante pièces dont la connaissance est essentielle pour l'histoire des arts de l'Asie et du Proche-Orient, du IXe au VIIe s. environ av. J.-C. — Ces documents, d'intérêt historique capital, souvent d'une indéniable valeur esthétique, avaient subi une fâcheuse disgrâce : extraits des palais de Nimroud, eût-il été acceptable qu'ils n'eussent été récupérés — non sans risques ou aventures — que pour aller prolonger ensuite leur clandestinité au British Museum ?

Les voici enfin tirés d'un double et fatal oubli[4], restitués à leur rang dans le temps et l'espace, car ils sont accompagnés d'une centaine de pièces environ, provenant d'autres sites, et leur étude remet en cause, notamment, les ivoires célèbres de l'Artémision d'Éphèse[5], eux-mêmes si dispersés, trouvés en majeure part autour de l'autel préhellénique ; mais, aussi, ceux de l'importante découverte d'Arslan Tash, aubaine de la mission Thureau-Dangin[6], ceux de Ras-Shamra (Ougarit), ceux de Palestine jusqu'à Megiddo. On n'avait jusqu'ici, en bien des cas, que les relevés graphiques, qui ont été soigneux et très utiles, de Mme C. Decamps de Mertzenfeld : répertoire qui, certes, devait, un jour, être

---

1. Tümpel, *P. W.*, *R.-E.*, *s. v. Aphrodite*. — L'existence attestée de la *Duplex Amathusia* (Catulle, 68, p. 51) appelle aussi l'attention : maints cultes androgynes ont existé en Asie. Pour l'émasculation, cf. aussi la légende de Cybèle et Attis.

2. Cf. A.-J. Festugière, *Rev. Ét. gr.*, 65, 1952, p. 221-222, à propos de Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, II, 14, 2 (éd. Plassart-Mondésert, 1949, p. 70-71). On remettait aux initiés, à Chypre, aux temps derniers du paganisme, un double τεκμήριον de la naissance étrange de la déesse : un phallus (cf. ci-dessus, pour la découverte de 1958), et un grain de sel : il s'agit là de rites de fécondité très primitifs, qui devaient remonter au temps du sanctuaire du XIIe s. : d'où la frise de faucilles.

3. *A Catalogue of the Nimrud ivories with other examples of Ancient Near Eastern Ivories in the British Museum*, published by the Trustees of the British Museum, London, 1957, in-4°, XIX + 252 p., 92 fig. dans le texte, 131 planches composites ; un frontispice en couleurs.

4. Cf. le compte rendu détaillé donné par M. P. Amandry, *Rev. d'assyriologie et d'archéol. orientale*, 52, 1958, n° 4, p. 226-232.

5. D. Hogarth, *British Mus. : Excavations at Ephesus*, 1908 ; Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, 1922.

6. *Arslan Tash* (Bibliothèque Service Antiq. en Syrie et au Liban), 16, 1931.

dépassé[1]. — Rien ne pouvait valoir la documentation photographique, accompagnée de dessins restitués et reconstructifs, dont on va pouvoir disposer maintenant. Un minutieux travail, qui n'a pas duré moins de vingt-cinq ans, a été fait pour résoudre, et en tout cas, poser les questions de localisation, de chronologie ; pour apprécier le style ; les comparaisons présentées n'intéressent pas seulement les lots exceptionnels de documents, les « trésors », mais tout ivoire orientalisant connu plus ou moins isolément : non seulement en Asie et en Phénicie, mais en Grèce (Delphes, Délos), et jusqu'à Carthage ; ailleurs encore[2]. De plus, maintes indications fournies par Homère, par la Bible, obtiennent confirmation. Le travail de l'ivoire a été partout une richesse d'art dans l'Asie centrale, orientale, et surtout anatolienne. Qui douterait de la part primordiale de l'Égypte, puis de la Syrie, n'aura qu'à regarder le frontispice en couleurs, ivoire magnifique de Nimroud incrusté et sculpté, rehaussé de lapis-lazuli et de grenats. On y voit une lionne étranglant *un noir*. Qui fournissait les nègres, voire les matériaux d'incrustation : ivoire[3], pierres précieuses ?

On trouvera, bien entendu, dans l'excellent ouvrage de R. D. Barnett, une histoire détaillée du site de Nimroud (plan et photos aériennes aux p. 12-13) ; un récit des vicissitudes subies par la vieille capitale, des origines jusqu'à l'époque qui intéresse le plus pour les découvertes d'ivoires : de Salmanasar III (858-824) à Esarhaddon (680-669). Puis, un récit détaillé des fouilles (p. 15-29), commencées, comme on sait, par Layard, de 1845 à 1847, reprises par Loftus en 1855, enfin par M. E. L. Mallowan, depuis 1949[4].

Les documents de Nimroud — il s'agit d'un *Catalogue*[5] — comme l'indique le titre de l'ouvrage de R. D. Barnett, sont classés d'après les trois lieux principaux de trouvailles. Ils ont eu une destinée diverse : les uns (lot Layard) ont résisté au feu des incendies, d'autres moins bien. On les a longtemps appelés syro-phéniciens, faute de mieux, et l'A. anglais a visé à distinguer divers lots correspondant à cette appellation trop générale, qu'il a contribué à rendre plus ou moins périmée[6]. On trouvera, d'autre part, des études des différents motifs dont certains révèlent fortement, par leur aspect, l'origine égyptisante. On retrouvera à ce sujet la « Naissance d'Horus » sur la fleur : thème qui, de l'Égypte, par l'Asie, est passé un jour à l'Inde, et qui est allé aussi, comme je l'établirai, vers l'Occident[7].

---

1. *Inventaire commenté des ivoires phéniciens et apparentés découverts dans le Proche-Orient*, in-4°, 1954 ; un vol. texte, un vol. planches. La qualification « Phéniciens » du titre appelait, en bien des cas, des réserves.

2. Khorsabad, Hama, Zendjirli, Samarie ; cf. aussi la Crète préhellénique, Rhodes, Samos, etc.

3. Cf. p. 163-168 : mention des provenances de Syrie et Inde. Certains ivoires de Nimroud ont pu, on le sait, être travaillés sur place.

4. *Twenty-five years of Mesopotamian discovery*, 1956 (Mémorial commémoratif, pour le Silver jubilee of the British School of archaeol. in Iraq, 1956, p. 45 sqq.) — Id., *The excavations at Nimrud (Kalḫu)*, 1951 ; *Illustr. London News*, 23, XI, 1957, p. 872-874 : le palais aux ivoires de Nimroud. Tandis que Layard et Loftus ont découvert leur lot d'ivoires respectivement dans le Palais N.-O. et dans le Palais S.-O., E. L. Mallowan, qui compléta leurs recherches ici et là, a aussi, en 1956, et depuis lors, commencé une récolte importante au Fort Salmanasar, en un troisième site.

5. 60 pages en plus petits caractères.

6. *Iraq*, II, 1935, p. 179-210 ; *Palestine Explor. Quarterly*, 71, 1939, p. 4-19 ; *JHS.*, 68, 1948, p. 1-25.

7. S. Morenz et J. Schubert, Der Gott auf der Blume, *Artibus Asiae*, Suppl. XII, 1954.

La « femme ? » à la fenêtre ? , le personnage placé devant une tige de lotus ou de papyrus, ne sont pas moins caractéristiques. Le sujet symbolique de la vache allaitant son veau et se retournant pour le lécher, est aussi trop près des figurations hathoriques pour pouvoir être méconnu quant à sa source ; les représentations de sphinx, non moins clairement, évoquent le Nil et le Delta[1]. En bref, disons que tout ce lot de sujets fait tinter fortement dans l'art asiatique la clochette étrangère, et que la façon expéditive — habile plus ou moins, certes, mais dégagée en tout cas du souci de l'originalité foncière — dont on les voit traités n'est pas faite pour laisser oublier les emprunts dont l'art phénicien, au II[e] millénaire déjà, avait vécu[2]. Naturellement, il y a eu ici et là certains relais possibles, tyriens, sidoniens, ou autres (Byblos). Quelques plaquettes d'ivoire étaient fixées à des parois ou à des meubles, soit assujetties par des tenons, soit collées ; un lit d'ivoire de Ras-Shamra est un témoin instructif[3] de cet usage, dont l'art assyrien (nouvelles plaques murales du Fort Salmanasar, meubles, etc.) a tiré profit.

Le lot des ivoires provenant des fouilles de Loftus, soit plus de quatre cents pièces, est différent essentiellement par l'emploi donné aux matériaux. Il y a ici très peu de plaquettes. Il serait fort téméraire de croire dans ces conditions — on l'a fait[4] — que les ivoiriers d'Asie et du Proche-Orient employaient surtout l'ivoire comme garniture pariétale, ou éléments d'applique de meubles. On a

---

1. Le motif du sphinx, emblème représentant le Pharaon victorieux, n'a pu se former qu'en Egypte. C'est en Asie que le sphinx a pris, à l'occasion, un bonnet « phrygien » d'Oriental (cf. pl. 19 S. 13 pyxis du Palais S. E. .

2. R. Dussaud, *L'art phénicien au II[e] millénaire*, 1949 ; cf. Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1953, I, p. 214-218 ; cf. ce qui est dit là pour les couteaux magiques, par exemple (un à Megiddo).

3. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il faille trop concéder à l'hypothèse araméenne pour le « groupe Layard » et peut-être ceux de Samarie ou d'Arslan Tash, etc. — R. D. Barnett la mentionne, mais ne la retient pas (p. 133, n. 2). L'inscription araméenne, sur un ivoire (plaquette) non décoré, d'Arslan Tash, mentionnant le nom d'Hazael (sans doute le roi de Damas contemporain de Salmanasar III) ne saurait entraîner à une certitude, ce dont M. P. Amandry convient de son côté (*l. l.*, p. 227). Quant à la dalle-orthostate, en basalte, de Damas, ornée de l'image d'un sphinx, elle prouve encore moins : la ressemblance avec les ivoires n'a qu'une valeur comparative ? Il se peut que les ivoiriers de Nimroud et d'ailleurs aient été, à l'occasion des Phéniciens (cf. Emir Djafar Abd El-Kader, *Syria*, 26, 1949, p. 191-195). Mais ils avaient pris leurs leçons — et certaines traditions religieuses — là où le dieu naît sur le lotus. L'ivoire incrusté du frontispice du livre de M. R. D. Barnett est décoré, par le haut, de belles fleurs de lotus bleu, qui ne poussaient pas en Phénicie.

4. P. Chantraine, *CRAI*, 1957, p. 241-242 ; A. Dessenne, *REG*, 70, 1957, p. 301-311. — Je montrerai, à propos d'un groupe d'ivoire crétois trouvé à Mycènes, qu'il reste préférable de rapprocher de κινέω-ῶ et de l'opération de la « tournette » ou *girelle*, dès alors employée pour dégrossir au départ certains ivoires) les épithètes énigmatiques du linéaire B, accompagnant seulement les mentions de l'ἐλέφας (e-re-pa). Il s'agit des expressions *qe-qi-no-me-no*, et *qe-qi-no-lo*, selon le déchiffrement Ventris-Chadwick. Ceux-ci avaient déjà pensé justement à l'homérique δινωτός = ivoire *tourné* ; il n'est nullement gênant, à mon sens, qu'on objecte que ce mot se rapporte « à des objets ronds qui ne sont pas nécessairement en ivoire » (*CRAI*, p. 242) ; on ne dira pas volontiers, d'autre part, que les ivoiriers se servaient surtout de plaques pour le revêtement des meubles, tant en Crète qu'à Mycènes ; outre l'acrobate de Cnossos, bien d'autres documents établissent qu'il n'en va guère ainsi. A Nimroud, d'autre part, certaines pièces du lot des fouilles de Loftus — pyxides, cuillers, alabastres, manches d'outils ou de pièces pour la toilette, harnachements de chevaux — ont bien pu avoir été traitées, au point de départ du travail, avec l'aide du tour.

trouvé à Nimroud des manches d'objets (miroirs, éventails, etc.), des pyxides, des alabastres, des vases en forme d'animaux : tous documents qu'on peut considérer plus ou moins comme attestant bien l'usage de la ronde bosse, connu aussi pour les ivoiriers de Crète dès l'époque minoenne.

Ce qui est instructif, c'est que le « groupe Loftus » fait reparaître maints motifs égyptisants comme le groupe Layard : naissance du dieu sur la fleur, adoration du papyrus, etc. ; cf. les figures vêtues à l'égyptienne, la palette à manche en forme de nageuse (célèbre coupe de Tanis). Tout cela ajoute d'autres raisons pour qui ne veut pas croire à la nécessité absolue de dissocier un groupe « syrien » à Nimroud, ou ailleurs.

Une incertitude persiste à mon sens pour les dates ; les questions de chronologie méritent d'être réétudiées en détail, avant qu'on accède à des conclusions valables. Ce n'est pas ici le lieu d'en traiter[1]. Mais on retiendra volontiers tout ce que les fines analyses de M. R. D. Barnett nous valent déjà d'informations sur l'art de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient ; il ne s'agit pas seulement de la période, même approximative, des ivoires de Nimroud, dont la plupart semblent avoir été antérieurs à la fin du VIII^e s., mais des débuts et des suites : d'une aire temporelle étendue du III^e au I^er millénaire, et d'une aire de civilisation allant de la Mésopotamie à l'Égypte, à l'archipel égéen. Les problèmes rencontrés avoisinent ceux qui concernent les coupes syro-phéniciennes, les tridacnes gravés, les boucliers en bronze de l'Ida eux-mêmes, d'autre part. Ils sont aussi passionnants que difficiles[2].

Il semble que le savant conservateur du British Museum ait été favorable à l'hypothèse d'objets razziés au cours de guerre. Certes, les habitudes des maîtres belliqueux de Nimroud ne s'opposent pas à cette possibilité. Mais on peut et doit aussi, à mon sens, songer à l'hypothèse de dons de tributaires, voire de productions d'artistes étrangers travaillant sur place, soit volontairement, soit comme prisonniers de guerre. Les petits objets ne sont pas seuls à plaider pour une conclusion de cet ordre ; au temps des Achéménides encore, l'art iranien vivra du travail de la main-d'œuvre étrangère, recrutée jusqu'en Égypte[3].

Ch. P.

Sculptures thasiennes crues perdues, mais retrouvées.

Nous avons reçu la lettre suivante, dont nous remercions vivement l'auteur :

« I learn from *RA* 1958, 2, p. 143, that the whereabouts of the Thasos relief have not yet become generally known in Europe.

« After being for several decades in London, the relief was acquired in 1956 by J. Paul Getty and is now in Malibu (California). For a full publication of it, see *Bulletin* of the J. Paul Getty Museum of Art, vol. 1, n° 1, Fall 1957, pp. 3 ff.

« Dietrich von Bothmer, Associate Curator of Greek and Roman Art, Metropolitan Museum, New York. » Ch. P

1. P. Amandry, *l. l.*, a bien signalé les difficultés et les incertitudes.
2. Cf. Hélène Kantor, *Journ. of Near Eastern Studies*, 15, 1956, p. 153-174.
3. *Rev. arch.*, 1958, I, p. 205 sqq. Sur l'art assyrien, le travail de M. R. D. Barnett est fort instructif. Cf. notamment ce qui est dit des statuettes égyptisantes de Nimroud (C. 39-45), suggérant que les techniques acroéléphantine et chryséléphantine ont été pratiquées dans le Proche-Orient à haute date.

L'édit bilingue gréco-araméen du roi Asoka, trouvé près de Kandahar (Mus. Kaboul).

Cette inscription, qui remonte au IIIe s. av. J.-C. (après 250), a surtout l'intérêt d'être la *première* inscription connue dans la série des édits d'Asoka, en grec (et araméen). Découverte fortuitement au début d'avril 1958, sur le territoire de l'Afghanistan (dans l'extrême Sud), elle a été révélée par un professeur de lycée, natif de Kandahar. Dans l'une des publications qui lui sont déjà consacrées, la première en date[1], où les traductions et commentaires ont été établis par deux savants italiens, G. Pugliese Carratelli (pour le texte grec) et G. Levi della Vida (pour le texte araméen), a été racontée d'abord la découverte[2]. Sur un bloc détaché ($2^{m},5 \times 1$ m), près d'une construction rencontrée à l'occasion de travaux édilitaires, l'inscription d'Asoka se présente sur un cartouche en légère dépression : le texte grec vient d'abord, qui est le plus long (14 l.) ; le texte araméen, avec divers mots iraniens inclus, figure au-dessous (8 l.).

Il s'agit d'un document important, comme bilingue au moins. Voici la traduction qu'on pourrait proposer du texte grec : « Dix ans étant révolus, le roi Piodassès a révélé aux hommes la Piété. Et depuis lors, il les a rendus plus pieux, et tout prospère sur la terre. Et le roi s'abstient (de la viande) des êtres vivants ; et les autres hommes, et tous les chasseurs et pêcheurs du roi ont cessé de chasser. Ceux qui étaient intempérants ont cessé, dans la mesure de leurs moyens, de ne pas se maîtriser. Et ils sont devenus obéissants à leurs père et mère, comme aux gens d'âge, à l'inverse de ce qui se faisait précédemment. Et désormais, agissant ainsi, ils vivront de façon meilleure, plus profitable en tout ».

On note, à première vue, que cette nouvelle manifestation de la Loi humanitaire d'Asoka n'ajoute que peu aux inscriptions rupestres déjà connues et commentées, notamment par J. Bloch. En 1942, dans les *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, le regretté Alfred Foucher, qui a été, ainsi que les savants italiens le relèvent fort courtoisement, « il grande iniziatore dell'esplorazione archeologica moderna in Afghanistan », signalait encore avec quelque étonnement[3] le manque d'inscriptions *grecques* à travers toute la région, en Afghanistan comme au Pandjab. Et pourtant, écrivait-il, « nombre de vestiges matériels confirment la présence dans ces deux contrées, au IIIe et surtout au IIe s. av. notre ère, d'une colonie grecque, relativement peu nombreuse, sans doute, *mais jouant dans la vie publique et sociale un rôle capital, hors de toute pro-*

---

1. *Un editto bilingue greco-aramaico di Asoka. Serie orientale Roma*, XXI, Roma, 1958, in-8°, VII + 34 p., 2 pl., traductions des deux textes en italien, et p. 33-34 en anglais.

2. Préface du Pr Giuseppe Tucci, p. V-VII, et Introduction du Dr Umberto Scerrato, p. 1-9. — Cette publication a été connue en France dès octobre 1958 ; celle du *Journal asiatique* en fin décembre seulement : *Une bilingue gréco-araméenne d'Asoka*, par Daniel Schlumberger, Louis Robert, André Dupont-Sommer, Emile Benveniste, 1958 (t. p. : 48 p.). Le commentaire est ici plus développé : instructif, mais un peu logorrhéique par endroits. La pensée des quatre commentateurs ne se laisse pas entendre sans quelques variantes d'interprétation. La découverte avait été annoncée assez sommairement, mais pompeusement, à l'Académie des Inscriptions, en juin (*Monde*, 22-23 juin 1958), par un des quatre signataires de l'équipe française. Le mérite premier revient, bien entendu, au découvreur local, puis au Musée de Kaboul. C'est M. J.-M. Casal qui a relevé le double texte ; il en avait transmis les photographies à M. D. Schlumberger, directeur de la Mission archéologique française en Afghanistan.

3. *La vieille route de l'Inde, de Bactres à Taxila* (avec la collaboration de Mme E. Bazin-Foucher, *Mém. Délég.*, I, 2, p. 385.

portion avec son effectif ». La lacune regrettée est désormais comblée, comme on voit, et la priorité donnée au texte grec, au Kandahar, sur le texte araméen, confirme de façon significative, les vues de l'éminent savant français. Il y a en fait, dans

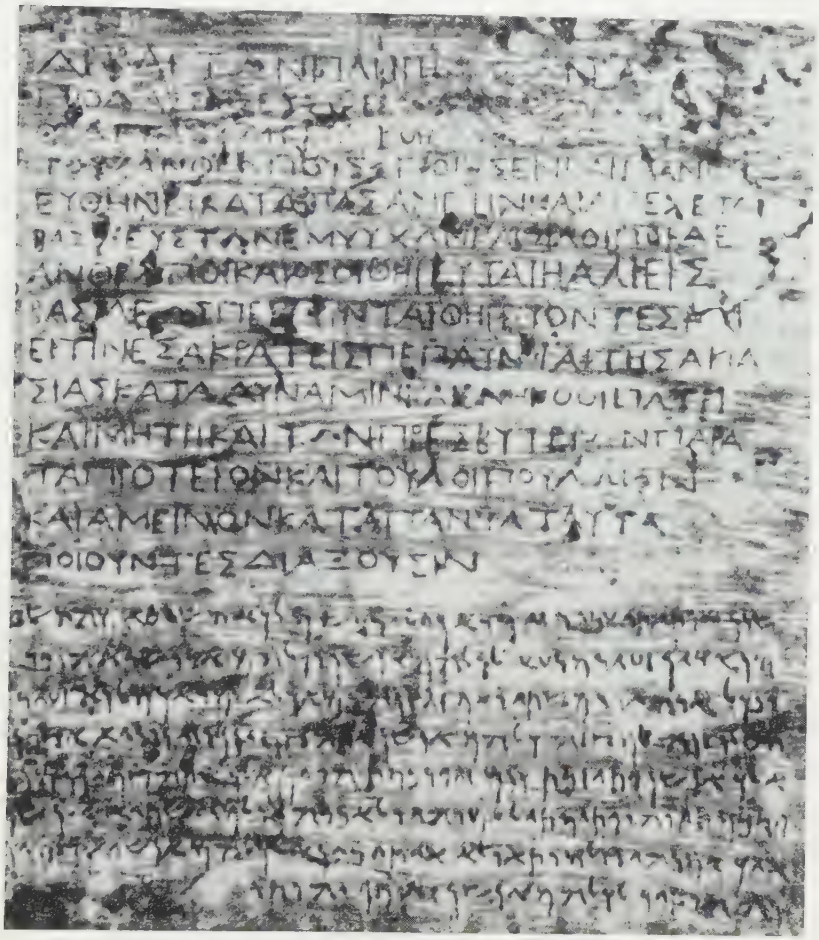

Fig. 1. — L'édit bilingue du roi Asoka (texte grec en haut, araméen en bas).

le texte grec, certaines indications qui n'ont pas été répétées en araméen, comme on le constate : on peut penser sans risque qu'une chancellerie de langue hellénique était attachée à la Cour d'Asoka, et que l'édit bilingue, qu'on croit dérivé d'un prototype indien (mais pourquoi ne s'agit-il pas, en ce cas, d'un texte trilingue ?) a donné le primat au grec pour des raisons qui ne relèvent sans doute

pas uniquement du désir de mettre le texte à portée de la petite colonie grecque installée près de Kandahar : dans l'ancienne Arachosie, qui, traversée par Alexandre[1], conquise par les Séleucides, avait subi et gardé une forte imprégnation de culture hellénique.

Le « roi ami des dieux au regard bienveillant », Asoka, a confessé dans l'un de ses édits rupestres, avec une bonhomie touchante, et toute sa naïveté un peu vaniteuse d'Oriental, qu'il avait eu la manie de faire graver des mandements un peu partout. Cf. le 14e édit sur rocher : « Ce texte relatif à la Loi a été gravé sur l'ordre du roi ami des dieux au regard amical. Il existe en abrégé, en moyen, et en développé. Car tout n'est pas réuni partout. Car vaste est mon Empire et j'ai fait graver beaucoup, et je ferai toujours beaucoup graver. Il y a là beaucoup de redites à cause du charme de certains sujets, et pour que l'on s'y conforme. Il s'y trouvera parfois gravé des parties imparfaites, soit par omission d'un détail, ou faute de considérer le fond, ou par erreur du graveur[2] ».

Ce n'est pas ici le lieu de revenir en détail sur les clauses et constatations des deux textes du Kandhara, ni, désormais, sur les publications modernes, bilingues aussi, faites à leur sujet. Beaucoup de questions susciteraient l'étude. A mon sens, la traduction française de fin 1958 ne donne pas partout la meilleure satisfaction. Par exemple : « Dix ans étant révolus, le roi Piodassès[3] a montré aux hommes la Piété » (Ε[ὐ]σέβεια[ν] ἔδειξεν.) Ce mot à mot, un peu scolaire, qui se pique d'être littéral, n'en est pas moins en français fâcheusement biscornu. On peut « montrer » bien des choses ; mais il s'agit ici d'une *révélation*, d'un enseignement, avec date dûment précisée : après l'Illumination. — La traduction italienne n'a pas eu tort de développer un peu : « (P.) a fatto conoscere la (dottrina della) pietà agli uomini[4] ».

On est encore plus surpris, un peu plus loin, de la version trop synthétique, littérale au vrai, aussi : « Et le roi s'abstient des êtres vivants ». Dit ainsi en français, cela risquerait peut-être de provoquer un certain sourire. La transcription italienne empêche l'équivoque, sans nul inconvénient : « E' il re si astiene da(ll' uccidere) gli esseri animati[5] ».

On n'est pas surpris que tous les commentateurs hésitent encore sur l'expression du texte grec (l. 10) κατὰ δύναμιν, accompagnant la constatation des efforts

---

1. La capitale a porté, depuis le IVe s. av. J.-C., le nom de *Alexandria Arachotum*.

2. 14e édit sur rocher : éd. « pédagogique » de Jules Bloch, *Les inscriptions d'Asoka*, Paris, 1950, p. 133-134. L'inscription du Kandahar est parallèle aux autres du dossier des quatorze édits sur rocher. Selon l'avertissement du roi, elle apparaît moins détaillée que d'autres (notamment le premier édit sur rocher où l'on est renseigné sur les usages de la cuisine royale : on avait, là-même, restreint à trois abattages — deux paons, une gazelle — les mises à mort d'animaux pour la préparation des repas).

3. Une seule inscription, l'édit de Maski (Hultzsch, *Inscripl. of Aśoka*, nouv. éd., Oxford, 1925, p. 174-175) comporte le nom d'Asoka. Il y a équivalence de la forme Piodassès et du vocable Piijadassi, ailleurs.

4. *L. l.*, p. 12.

5. Voir l'émouvante confession du roi (13e édit sur rocher, éd. J. Bloch, p. 125 sqq.), pour « le regret qui le tient » depuis l'expédition de conquête du Kalinga, sanctionnée par cent mille morts à la bataille, cent cinquante mille déportations, et un nombre encore plusieurs fois pire de décès. L'ami des dieux était bien, comme on l'a montré excellemment, un brave homme, « l'idéal du roi hellénistique », A. J. Festugière, *Rech. de sc. relig.*, 39-40, 1951-1952.

faits par le roi pour faire cesser l'ἀκρασία. Les commentateurs français ont traduit : « Et tous ceux qui n'étaient pas maîtres d'eux-mêmes ont cessé, dans la mesure de leurs forces, de ne pas se maîtriser ». Ici encore, on pourra se demander si la traduction italienne n'est pas la meilleure : « E se alcuni <erano> intemperanti han posto freno all'intemperanza quant'era in loro potere ».

On ne peut s'interdire de remarquer que la constatation de la diminution relative de l' « intempérance », quelle qu'elle soit, vient juste après les prescriptions concernant la limitation de l'usage des viandes consommées dans les repas. N'y aurait-il pas eu dans la pensée du roi « au regard amical » quelque chose d'un peu plus concret et spécial que la condamnation, très générale, de ceux qui n'étaient pas assez « maîtres d'eux-mêmes » ? On a adoré Dionysos en Arabie, en Asie jusqu'à l'Inde, à la suite de la campagne d'Alexandre, sinon même[1] avant ; le dieu de l'orgie ne pouvait pas manquer de sectateurs dans les rangs des Grecs cultivés, nombreux à Khandahar comme ailleurs, à travers le « grand Empire » d'Asoka. Le κατὰ δύναμιν pourrait avoir eu une valeur diplomatique, et marquer une concession faite discrètement au dieu dont le démon *Akratos* était l'un des servants[2]. J'entends bien venir le ou les contradicteurs, Aristote en mains (*Journ. asiatique*, *l. l.*, p. 16, n. 3). Qu'ils déferlent savamment ou non, je suis bien sûr de n'être pas le seul à penser que le culte dionysiaque, culte grec, exigeait des ménagements à la Cour d'Asoka et ailleurs. Les scribes ont enregistré la précaution nécessaire.

Une dernière remarque enfin sur les expressions (l. 5) εὐθηνεῖν, εὐθηνία, s'appliquant, nous dit-on (*Journ. asiat.*, p. 14), « à toute espèce de prospérité, notamment à l'abondance des récoltes et des produits du sol ou du bétail ». On veut bien nous rappeler que le mot a fait fortune sous l'Empire romain, où l'euthéniarque dirigeait le « service des subsistances ». Mais on a eu raison aussi de signaler que, dans le décret de Rosette pour Ptolémée V Épiphane, et à Camiros de Rhodes, l'*euthénia* avait une valeur religieuse. Ce sont les Alexandrins, les Lagides, qui ont donné au mot sa première valeur allégorique. Si l'Εὐθηνία a figuré en divinité féminine sur les monnaies alexandrines d'époque impériale, et, comme on le voit encore, sur le bas-relief « pittoresque » de Thyrea-Loukou, au Musée d'Athènes, œuvre d'origine alexandrine (époque d'Hérode Atticus), la présence de l'expression dans l'édit d'Asoka est ici instructive. Le mot était déjà en service, comme

---

1. Pour l'Arabie, cf. déjà Hérodote, III, 8 (Dionysos patron du serment des Arabes).

2. *Akratos* (Ἄκρατος) était honoré en Attique jusqu'au temps de Pausanias (*Attika*, I, 2, 5). Il était apparenté plus ou moins au démon Akrapotès, le buveur de vin sans mélange (Polémon, dans *Athénée*, 2, 39). Dionysos portait lui-même le nom significatif d'Akratophoros à Phigalie (Pausanias, 8, 39, 4). Dès le temps d'Alcibiade, dans la maison de Poulytion à Athènes, le thiasote du dieu de l'orgie se trouvait représenté (Pausanias, I, 2, 5) à côté d'autres entités bachiques. A Antioche-sur-l'Oronte, une mosaïque significative (Doro Levi, *Antioch mosaic pavements*, II, 1947, pl. 42 *b* en bas), exhumée dans la maison des Bains de Psyché (salle 8) assemble, suivant un dispositif emprunté à celui des Pseudo-« Visites chez Icarios », un Dionysos appelé *Agros*, étendu sur une *klinè*, avec près de lui Ὀπώρα, la déesse de la saison des fruits ; un Silène thyrsophore s'avance vers eux, résidu d'un cortège bachique. Jusqu'en Afghanistan, les pouvoirs de Dionysos, son rôle en faveur de la fertilité agraire, exigeaient d'être respectés κατὰ δύναμιν. Car l'Empire d'Asoka était grand, mais famélique.

on voit, vers 250, au temps de la Tazza Farnese[1]. Ne peut-on pas penser que la chancellerie des Ptolémées avait formé ou prêté les scribes qui ont transcrit en grec un (ou plusieurs ?) des décrets d'Asoka ? Ch. P.

L'eau prophétique de Claros et la boue « para-archéologique ».

Feu René Dussaud, dans la revue *Syria*[2], avait, peu avant sa mort, publié quelques renseignements assez sommaires — moins d'une page — sur les fouilles françaises de Claros. Qu'il ait agi ou non par mégarde, l'aubaine est précieuse pour les archéologues de notre pays, et les autres, qui ne sauraient se plaindre de la surabondance des comptes rendus fournis depuis dix ans par l'équipe des fouilleurs. On sait d'ailleurs qu'il y a eu là un silence concerté, et imposé[3]. De la première campagne à la septième — celle de 1956, sur laquelle *Syria* osait informer quelque peu, on a subi en France — sans protestations autres que les miennes — pour une fouille alimentée par les deniers de l'État, une consigne qui faisait litière de l'honnête coutume scientifique, sinon de la légalité internationale[4]. Il n'y a eu, depuis 1949, que de rapides comptes rendus oraux, présentés devant les Commissions du ministère des Affaires étrangères, énumérant de haut quelques découvertes ; quelques informations partielles dans les *Hellenica ;* dans *La Carie*, II, deux douzaines environ de textes. Mais qui a pu apercevoir, hormis les « collaborateurs permanents », plans ou photographies, voire en dix ans, le plus petit « croquis de situation » ? On sait que les rapports adressés à la Commission des Fouilles des Relations culturelles et techniques ne sont ni communiqués, ni publiés. Même les disciples les mieux informés sont réduits à citer, en 1958[5] : *Anadolu*, I, p. 10 sqq., ou *Les actes du IIe Congrès international d'épigraphie ;* voire une conférence donnée à l'Université d'Ankara, le 26 oct. 1953. La prohibition décidée en 1952, si elle n'est pas très respectable, est du moins respectée. Il aura fallu, en 1956, une quasi-inadvertance pour dissiper un peu la pénombre du « cachot » : un silence opaque qui aura bientôt près de dix ans d'âge, et qui devait avoir pour effet, nous a-t-on dit, de presser le fouilleur de « donner la vraie publication »[6].

Sevrés par ordre, qu'avons-nous appris du moins dans *Syria* sur une fouille mise au secret ? Non seulement, il ne sort plus de voix — prophétique ou autre — de l'*Adyton* de Claros, mais le sanctuaire est inondé, et à demeure.

---

1. Je ne puis tout à fait souscrire aux interprétations et dates récemment proposées : J. Charbonneaux, *Mon. Piot*, 50, 1958, p. 85-103 sqq. ; cf. p. 88 sqq.
2. 35, 1958, p. 155.
3. *Actes du IIe Congrès international d'Épigraphie grecque et latine*, 1952, Paris, 1953, p. 222 : « Il n'y aura pas de rapports préliminaires détaillés ».
4. La France n'a-t-elle pas participé, en 1956, à la Conférence générale de New Delhi (9e session), et à la définition alors proposée des « principes internationaux à appliquer en matière de fouilles archéologiques », publiée en quatre langues, à la date du 5 déc. 1956 ? Or ce texte stipule, p. 15, article 24 *b*, que « le délai ne devrait pas être supérieur à deux ans en ce qui concerne les rapports préliminaires » (personne n'avait prévu qu'il n'y en aurait pas !). Délai « recommandé » pour l'étude détaillée, *ibid.* : cinq ans.
5. *Études thasiennes*, 5, p. 174, n. 1.
6. *Actes*, 1952 (ci-dessus n. 3). L'A. ajoute lui-même : « Assez souvent, il ne la donne jamais ». — Le moins qu'on puisse dire, en effet, c'est que la précaution prise dès 1952 ne paraît pas avoir eu un rôle efficace sur l'apparition d'une publication restée attendue.

La septième campagne de fouilles — sans rapport préliminaire — a bien marqué « un pas décisif » *(sic, Syria)*, mais elle l'a marqué dans l'eau, et la plus impure. « La nappe d'eau souterraine, plus élevée que dans l'Antiquité »[1], a transformé l'*adyton* en piscine. Pompes et pompiers n'y font rien, et le « dispositif antique, unique » de l'oracle, qu'on savait conservé au moins depuis le temps du passage de Germanicus, risque de fonctionner en aquarium plus qu'en *chresterion*. Archéologues et autres vont devoir aller consulter avec des bottes de caoutchouc :

Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, égoutte !...

Aurait-il été possible d'éviter un état de choses si risible et menaçant ? On nous a beaucoup reproché de n'avoir pu empêcher — de loin, depuis 1913 ! — le retour de quelque limon de l'Halès et des ronces turques, au fond des Propylées ; les photographies jointes du moins à notre rapport préliminaire de 1915[2] feraient constater *de visu* (fig. 3, 4, 5) aux plus incrédules, le convenable état d'entretien de cette partie de la fouille. Ajoutons que nous avions pensé, dès 1913, Th. Macridy-bey et moi — pour assurer la suite des travaux — à des mesures d'asséchement à travers la plaine, là où nous avions rencontré les premiers tronçons des colonnes du temple dit d'Hadrien[3]. Le plan d'une canalisation à partir de l'amont, pour drainer les eaux entraînées vers la plaine et vers le sanctuaire, avait été établi soigneusement avec le concours d'ingénieurs français et grecs de Smyrne ; notre projet d'asséchement partiel eût évité cette « montée de l'eau » dont on nous parle maintenant, si fâcheuse pour les pèlerins modernes. Tout le dossier a disparu, avec la maison des fouilles qu'on voit, *BCH*, *l. l.*, p. 38, fig. 3. Conséquence des guerres (1914-1922) et des massacres qui ont vidé et ruiné le petit village voisin, Giaour-Keui, au nom significatif[4]. Soit. Mais nous avons le droit de marquer ce qui a été perdu ou reperdu[5].

Gardons-nous de récriminer, ce qui serait faiblesse. Le temps passe mêmement pour tous. Mais on pourra difficilement ne pas imaginer que les aventures du grand *manteion* clarien n'ont pas laissé trop indifférent le dieu même de l'oracle. A défaut de « rapports préliminaires », il avait procuré quelques avertissements prophétiques. N'y avait-il pas eu — avant la montée silencieuse des ondes[6], cette muette protestation — aussi muette que la voix des fouilleurs ! — qui, comme d'un geste, avait été signifiée par le bras droit colossal d'Apollon,

---

1. On laisse ici de côté la discussion de cette curieuse information.
2. *BCH*, 39, 1915, p. 33 sqq., pl. II-III (paru pendant la guerre, où nous avions eu à intervenir en France).
3. *BCH*, *l. l.*, fig. 1 à la p. 34.
4. La famille de notre premier chef de chantier, Andrikos, père de dix enfants, a disparu dans l'aventure. Je tiens à rendre hommage à cet excellent auxiliaire de nos travaux de 1913. Je n'ai rien retrouvé, en 1919, sur le site, que des ruines, et jusqu'en 1925, les crédits ont manqué pour les réparer. Je n'ai pas retrouvé, il est vrai, non plus mes estampages, ni mon carnet de fouilles, « prêté ».
5. Une inscription clarienne (liste de Thasiens venus en visite au Sanctuaire) a été publiée en 1958 (J. Pouilloux, Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos, *Etudes thasiennes*, 5, 1958, p. 127, n. 1) : « grâce à l'obligeance de M. L. Robert nous dit-on ». C'est celle qui est mentionnée *BCH*, 1915, p. 48 (exèdre), dans le rapport provisoire, qui, lui, avait paru aussitôt (quelle imprudence !) sur notre première campagne de Claros. On croira assez volontiers que le texte n'avait pas beaucoup changé de place, si du moins mon carnet de fouilles a changé de mains.
6. On a rappelé qu'elle passait jadis (Plutarque) pour être nuisible au prophète.

tombé en travers du passage de l'*adyton*, pour le barrer quelque peu de ses 3m,40 de longueur ? On a eu du mal, paraît-il, à écarter ce gêneur immortel, qui se trouvait encore un peu chez lui.

Aux prises avec la « nappe phréatique de la plaine », et devenu grand producteur, grand exportateur, de boue « para-archéologique », M. L. Robert essaye avec hargne d'en éclabousser son prochain, là où il espère sans doute pouvoir atteindre : au rez-de-chaussée des revues, et ainsi vers le soupirail des caves de la nôtre.

Il paraît que nous avions accepté, en 1955, de *noircir* nos feuilles — ô blancheur de la boue clarienne ! — avec des « ragots de correspondance ». Pas de référence, bien entendu, pour éviter, si possible, les suites promises à l'insinuation[1]. Mais suppléons ici à la mémoire fatiguée des appareils à distribution d'injures. Il s'agit de *Rev. arch.*, 1955, 2, p. 1-16, et d'une publication de témoignages d'archives intitulée : *Hamdi-bey et la mission de Sarzec à Tello.*

L'auteur est un spécialiste français — et bon Français ! — bien informé, dont les travaux, en Mésopotamie, en Égypte, sont appréciés de tous ceux, jeunes ou vieux, « qui savent et qui jugent »[2].

Dès qu'on prend en mains l'article pour lequel M. L. Robert parle si courtoisement de ragots[3], on aperçoit non seulement que l'A. en cause rendait, lui aussi, hommage à la notice funéraire écrite par Salomon Reinach ; mais qu'il expliquait — c'était son droit — sans hausser le ton, les raisons de la mésentente temporaire entre l'explorateur français de Tello et l'Administration archéologique de Turquie.

De tels malentendus se sont produits, en bien d'autres cas, et il n'y a pas là l'occasion d'incriminer tumultueusement des nations non responsables : ni dans un sens, ni dans l'autre[4] ! Ce que nous n'avions pas fait, pour notre part. — Les renseignements mis en œuvre étaient tirés, au surplus, de nos *Archives nationales*. Les voix officielles entendues étaient celles d'hommes de science et de conscience, comme le regretté Léon Heuzey, contre lequel nous n'aurions jamais, pour notre part, consenti à prendre parti, admirant son œuvre autant que sa valeur humaine[5]. J'avais été témoin des faits, personnellement, dans l'affaire du vase d'Entemena. Je défendrai toujours ici, pour ma part, ce point de vue que l'archéologie française n'a rien à cacher : cela est valable pour le temps des

---

1. On a appris — avec regret — à la fin de 1958, à la suite d'une consultation obtenue non sans peine, touchant quelques fausses insinuations insérées dans l'*Annuaire de l'École pratique des Hautes Etudes*, 1957-1958, p. 31, qu'il était permis de diffamer dans les *Annuaires* : à condition qu'ils ne fussent pas « mis en vente », et que la victime, désignée de façon plus que scintillante, ne le fût pas « nommément » ! Les futurs auteurs de lettres anonymes se réjouiront de ces renseignements sur une nouvelle législation de la méprisable malveillance « scientifique » : *ad hominem.*

2. Cf. *Rev. d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 52, 1958, p. 241-242, où les profitables études de l'A. incriminé ont été citées et utilisées, p. ex.

3. J'avoue ne pas très bien comprendre l'emploi de ce mot, les ragots étant plutôt oraux, comme l'assure Littré. Mais les dictionnaires de chasse sont les plus amusants : « Ragot : jeune sanglier de moins de trois ans qui, pourtant, ne va plus avec les bêtes de compagnie ». A quoi ces lexicographes ont-ils bien pu aller penser là ?

4. Entre Sarzec et l'administration turque, les choses s'étaient d'ailleurs arrangées : c'est la *Rev. arch.* qui l'a dit en 1955, *l. l.*

5. Il pourrait y avoir quelque injustice — quand on avoue qu'on est trop jeune pour avoir connu les temps et les gens dont on parle, à essayer d'abolir le point de vue français.

plus anciens explorateurs, comme pour celui des derniers en ligne, qui n'en sont pas même encore aux « rapports provisoires » ; compte tenu de ce que les nouveaux venus, à l'heure actuelle, utilisent — à leur profit — le butin scientifique préparé par les mains des autres : ceux du passé qui — au cours des guerres qu'ils ont subies et, parfois, pour leur part, faites eux-mêmes au compte de leur pays — ne sont, certes, pas, eux, des privilégiés. Ils ouvrirent des voies difficiles, aux autres[1]. A ceux-ci d'attendre le moment où, parvenus à l'âge de l'ingratitude, leurs successeurs les dénigreront à leur tour. Au temps de Sarzec, notons-le, il n'y avait nul explorateur, Français ou autre, en Irak.

On n'est pas forcé de ramasser, au plus bas niveau « phréatique » ou autre, les plus maladroites injustices. Mais on n'est pas obligé non plus de les ignorer, quand on sait d'où et pourquoi elles viennent. On n'est pas forcé d'accepter et de confondre un prétendu « savoir », un prétendu « jugement », avec une insolence préfabriquée : intéressée, sans nul doute, mais, certes, beaucoup moins intéressante. Ch. P.

1. Je raconterai comment la fouille de Claros fut dévolue à la France, dès 1912, grâce à l'admirable action de Gustave Mendel.

BIBLIOGRAPHIE

Abbé P. Mouton et **R. Joffroy,** *Le gisement aurignacien des Rois à Mouthiers (Charente).* IX, Supplément à *Gallia*, Paris, C.N.R.S., 1958, in-4°, 141 p., 46 fig. — La grotte des Rois est ouverte dans un rocher isolé ayant appartenu à une falaise démantelée du Coniacin inférieur, à quelque 600 m au Sud-Est du hameau du même nom, sur le versant exposé au Midi d'un petit vallon sec. Aucune trace d'alluvionnement par les eaux courantes n'apparaît dans le remplissage qui provient en totalité de la désagrégation de la roche encaissante.

L'histoire de l'occupation du site est inscrite dans les trois niveaux reconnus : le plus ancien B, par rapport à la séquence type de La Ferrassie, est postérieur à l'Aurignacien I de cette station ; le niveau A 2 correspond à l'Aurignacien II de H ; le niveau A 1 est, sans doute, antérieur à l'Aurignacien III de H'. Devant la recrudescence du froid à l'Aurignacien I, les premiers habitants des Rois se sont installés dans la grotte, sommairement close par une murette et peut-être par une palissade. Les conditions de l'habitat sont fonction des variations du climat et l'amélioration de ses conditions, concrétisées par la disparition des espèces animales polaires et la présence du Cheval et du Renne en proportions presque égales, provoque l'abandon de la caverne, soumise aux éboulements, pour un séjour à l'extérieur (A 2). Pendant la dernière période (A 2), on ne relève plus qu'une occupation sporadique, la falaise s'effondrant. A la sédentarité des premiers habitants fait place un nomadisme accentué.

L'industrie lithique manifeste dans les trois niveaux une stabilité des techniques et des formes, ce qui n'implique pas toutefois absence d'évolution. C'est ainsi que, si on relève un perfectionnement de la technique du débitage, parallèlement le travail de la retouche devient de plus en plus sommaire. Le stade A 2 marque une préférence pour les instruments aigus à front étroit, pointes et burins et, fait qui semble assez particulier au gisement, le burin busqué remplace progressivement le burin d'angle. Autre constatation : nette supériorité de l'indice du grattoir sur l'indice du burin.

Quant à l'industrie osseuse, un point de repère précis est donné par la présence en A 2 de la pointe losangique, comme dans l'Aurignacien II de La Ferrassie, mais aux Rois avec la variante d'un renflement basilaire, et ce serait pour la première fois que cette forme est signalée dans l'Aurignacien charentais. Quant aux pointes triangulaires à base non fendue, leur présence dans le gisement des Rois conduit à rechercher des contacts avec les Pyrénées occidentales, où on les rencontre dans l'Aurignacien typique : dans le niveau S. II de la salle Saint-Martin.

D'après l'outillage lithique et osseux, les auteurs envisagent une division tripartite de l'Aurignacien « classique » : Aurignacien I *a* : pointes à base fendue, faciès lithique archaïque avec lames et étranglement profond (Les Cottès, Le

Pont-Neuf) ; Aurignacien I *b* : pointes à base fendue, industrie lithique classique avec forte proportion d'outils à retouche marginale totale, grattoirs-pointes, lames « aurignaciennes abondantes » (La Quina inférieure, Les Vachons I, Isturitz S. III, La Ferrassie II, et la plupart des gisements attribués à l'Aurignacien typique) ; Aurignacien I *c* : pointes triangulaires à base non fendue, industrie lithique, évoluée : lames « aurignaciennes » plus rares, grattoirs à épaulements et à museau plus fréquents (Les Rois B, Isturitz S. II). Ces rapports avec le Pays Basque trouvent une confirmation dans la présence de l'ophite, importée dans le gisement charentais.

Bien qu'il soit encore un peu tôt pour dresser un tableau précis de l'Aurignacien charentais, on peut cependant proposer un certain classement de ses stations : par le faciès archaïque de son industrie lithique, le Pont-Neuf peut être considéré comme le plus ancien de ces gisements ; puis ce seraient les niveaux à pointes à base fendue de La Quina II et des Vachons I, suivis de près par l'horizon B des Rois. La Quina II, avec ses lames à coches encore abondantes, pourrait précéder la couche A 2 des Rois et la disparition de cet outillage autant que le nombre des burins busqués à retouche convexe permettent d'établir une concordance entre A 1 et Les Vachons II. Par la multiplication brutale des carénés, La Quina I se rattacherait à une phase plus récente de l'Aurignacien supérieur. Il y a lieu de souligner que, entre des stations aussi voisines les unes des autres, Les Rois, La Quina, Les Vachons, la parenté n'est pas plus étroite qu'avec d'autres gisements plus éloignés : la dispersion des stations, hors du Périgord, favorisant un certain particularisme de détail.

Les restes humains, deux mâchoires et trente-cinq dents isolées ont été étudiés par le Dr H.-V. Vallois. Ces pièces appartenaient, principalement à des enfants, dont les mâchoires, et peut-être aussi des dents isolées, avaient été systématiquement prélevées et apportées dans la grotte. R. L.

Abbé Bernard Lacroix, *La nécropole protohistorique de La Colombine, d'après les fouilles de Georges Bolnat*, Préface de Raymond Lantier, Cahiers d'archéologie et d'histoire de l'art, publiés par la Société des Fouilles archéologiques de l'Yonne, Cahier n° 2, Paris, Librairie Clavreuil et Saint-Père-sous-Vézelay, 1957, in-4°, 240 p., 7 pl., 50 fig., 3 cartes et 2 plans. — Un mauvais sort est attaché au cimetière de La Colombine, découvert lors de l'établissement, en 1850, de la voie ferrée Paris-Lyon et, à plusieurs reprises, objet de fouilles mal conduites, jusqu'à ce qu'en 1929 l'excellent archéologue que fut Georges Bolnat, entreprenne de nouvelles recherches. Mais une fois encore le destin s'acharne sur La Colombine : la guerre interrompt les travaux et G. Bolnat meurt, en 1943, avant d'avoir pu publier ses découvertes. Quant aux objets composant les mobiliers funéraires, ils sont répartis entre quatre ou cinq collections. Les seuls documents précis sont représentés par les notes et les carnets de fouilles de G. Bolnat, que M. l'abbé B. Lacroix a mis en œuvre en les complétant par ses propres recherches.

Le cimetière de La Colombine est situé sur une terre fertile, à quelque 900 m du gué du Peschoir donnant accès au « Chemin romain », au carrefour de la rivière et de la route, dans une de ces zones de confluence toujours recherchée des hommes. Les treize tombes décrites ne représentent vraisemblablement qu'une modeste partie du cimetière, lui-même se rattachant à un ensemble de nécropoles de la fin du IIe millénaire avant notre ère, agglomérées dans les bassins de l'Yonne, de la Seine et de l'Aube.

Les mobiliers funéraires, déposés dans des tombes plates à inhumation, sont représentés par des poteries — urnes globuleuses, tasses, coupes apodes, cruche du type de la forêt d'Haguenau et de l'Allemagne Sud-Orientale —, décorées de mamelons, de bourrelets d'impressions digitales ou obliques, de cannelures verticales ou circulaires profondes, et par des armes et des objets de parure en bronze.

Une épée à soie recourbée, conservée dans une collection particulière, à Joigny, provient de La Colombine, mais on ne peut savoir sa provenance exacte, et son contexte archéologique. Parmi les objets caractéristiques de ces mobiliers métalliques, on retiendra : une longue épingle à renflement cannelé, une autre cannelée en pas de vis, une troisième plus légère aux extrémités repliées ; des jambières à spirales à décor géométrique gravé comme à Haguenau ; des torques torsadés, des bracelets à tampons, des boutons à calotte hémisphérique. L'objet le plus remarquable est un diadème de fabrication locale, trouvé dans la tombe de princesse n° 101 : dans une sertissure de fils de bronze cordés, maintenue en place par neuf autres groupes de deux autres fils, est fixée une défense de sanglier ; à l'arête supérieure se dressent cinq groupes de spirales affrontées deux à deux. Il semble que l'objet puisse être rattaché aux diadèmes du groupe Bavière-Bohême-Tyrol et Autriche, fortement influencé par la civilisation de la Méditerranée orientale.

La majorité de ces mobiliers ne relève pas, comme on le propose, de la première phase des Champs d'urnes (= Reinecke D = Bronze final de J.-J. Hatt), soit 1050-1000 avant notre ère, mais du Bronze moyen (environ 1250-1100 avant J.-C.).

R. L.

Francis Vian, *La guerre des Géants. Le mythe avant l'époque hellénistique*, Paris, Klincksieck (Études et commentaires, XI), 1952, 1 vol., in-8°, XII-306 p. ; *Répertoire des gigantomachies figurées dans l'art grec et romain*, Paris, Klincksieck, 1951, in-8°, 136 p., 60 pl. — Il est difficile, sans doute, de présenter aujourd'hui aux lecteurs de cette revue le beau livre que F. V. a consacré, il y a quelques années, à *La guerre des Géants*, sans accompagner cette recension d'excuses[1]. Je voudrais cependant, après d'autres, dire les mérites de cet ouvrage qui, malgré le souci d'une érudition quasi exhaustive, malgré une typographie peu attirante, se lit avec autant d'intérêt que de profit. L'A. a divisé son livre en deux grandes parties : 1) les données de l'archéologie ; 2) le mythe, ses formes littéraires, ses origines, sa signification religieuse. Inverse de l'ordre habituel, cet ordre se justifie fort bien ici, parce que la documentation archéologique est, en fait, beaucoup plus complète que la documentation littéraire, très lacunaire et tardive, et surtout parce que, selon l'A., le matériel figuré montre des représentations homogènes permettant de supposer l'existence et même de reconstituer le contenu d'une œuvre littéraire ancienne qui aurait disparu. Au préalable, F. V. délimite de façon très précise son sujet, en éliminant le groupe des Titans et Typhon que les auteurs modernes ont souvent confondus avec les Géants, alors que cette confusion ne se produit, dans l'art et surtout dans la littérature, qu'à une époque assez tardive.

L'étude archéologique, la plus longue et, pour nous, la plus intéressante,

1. C'est la direction de la *Revue* qui prend à son compte le retard ; elle exprime ici ses regrets.

se divise en deux grandes périodes : avant et après Phidias. De fait, avant Phidias, les gigantomachies apparaissent comme des combats *en terrain plat* où des hoplites, qui n'ont rien de monstrueux, luttent contre les Olympiens. Au contraire, à partir de Phidias, elles prennent l'aspect d'une bataille cosmique : la scène — sur la peinture qui décorait l'intérieur du bouclier de la Parthénos — est divisée en deux par la voûte céleste et encadrée par la Lune et le Soleil ; les Géants montent à l'assaut de l'Olympe ; ils sont nus ou vêtus de peaux de bêtes, brandissent des rochers ; rapidement ils prendront l'aspect de démons anguipèdes.

Pour cette étude archéologique, l'A. a dépouillé, analysé et commenté avec bonheur un riche matériel, qui constitue sa thèse complémentaire (536 numéros : sculptures, céramiques, bronzes, terres cuites, peintures, gemmes, monnaies). Au vrai, ce *Répertoire* englobe également l'époque hellénistique et l'époque romaine, alors que, dans son étude sur la gigantomachie, l'auteur s'est arrêté au début de l'époque hellénistique. Tel qu'il est, ce recueil fournit une ample illustration, où l'on peut regretter seulement que le format soit parfois aussi réduit, et que, ici ou là, des dessins anciens aient été utilisés pour des vases ailleurs mieux reproduits (par exemple n° 120, d'après *Mus. Greg. Etr.* : très loin du style de l'original).

La partie archéologique de *La guerre des Géants* est riche en enseignements de toute sorte : une série d'études — où l'A. fait preuve d'autant de solidité dans la documentation que d'ingéniosité dans la reconstruction — permettent de suivre l'évolution du thème. Citons notamment les pages consacrées aux grands vases fragmentaires de l'Acropole, décorés d'une gigantomachie, où F. V., grâce à une reconstitution attentive de chacune des séries, montre qu'elles sont toutes construites sur un schéma identique, avec un groupe central comprenant Zeus, Héraclès, Gè, Athéna, flanqués aux deux ailes des autres divinités symétriquement réparties. Il en va de même pour la frise du Trésor de Siphnos et pour le fronton du trésor des Mégariens à Olympie. Notons surtout, dans le chapitre consacré à Phidias, les pages (p. 149-160) où, en reprenant les conclusions d'A. von Salis, l'A., procédant à une excellente « critique des sources », réussit, par une méthode en quelque sorte philologique, à reconstituer (cf. fig. 7) l'intérieur du bouclier d'Athéna Parthénos ; il convient de souligner ici, plus encore que les conclusions elles-mêmes, l'intérêt et la rigueur de la méthode suivie. L'A. dégage ainsi clairement l'unité de l'œuvre phidiesque et son originalité : les métopes de la gigantomachie du Parthénon répondent à la même conception que le bouclier de la Parthénos ; ici, comme là, les dieux sont répartis en deux ailes qui convergent vers Zeus, tandis qu'à l'extrémité de la bataille (métope XIV) le char d'Hélios sort de l'Océan. Le mythe s'est enrichi d'un contenu philosophique : « C'est la victoire de la civilisation, de l'ordre, de la raison » (p. 164).

Nous passerons plus rapidement sur la seconde partie de l'ouvrage où l'A. examine les formes littéraires du mythe, ses origines et sa signification religieuse. Ce n'est pas d'ailleurs que l'intérêt en soit moindre, ou que les hypothèses avancées excluent toute discussion : c'est au contraire, disons-le franchement, la partie qui contient le plus de points de vue discutables. Rappelons que, selon F. V., la tradition littéraire a dû jouer un rôle primordial dans la création du thème figuré, car il apparaît brusquement (vers 560) et sous une forme très complexe, qui, par ailleurs, semble correspondre, pour l'essentiel, au récit tardif du Pseudo-Apollodore. Il conviendrait donc de supposer un original littéraire postérieur à Homère et à Hésiode, et antérieur au deuxième quart du VI^e^ siècle. Ce poème,

où Héraclès devait jouer un rôle de premier plan, aurait été rajeuni et intégré assez artificiellement dans une *Géryonie* du IVe siècle, dont le pseudo-Apollodore donnerait le résumé.

Quant à l'interprétation du mythe, l'A. écarte l'explication historique, qui voyait, sous la défaite des Géants, le symbole de la domination des autochtones par les nouveaux arrivants, et l'explication naturaliste, suivant laquelle les Géants seraient des génies telluriques. En soulignant les liens du mythe avec le culte d'Athéna, il s'efforce d'expliquer l'importance accordée par les Athéniens à la gigantomachie dans les représentations religieuses : il est significatif, par exemple, qu'une gigantomachie ait été brodée sur le péplos offert chaque année à la déesse à l'occasion des Panathénées. De la même façon, la brusque apparition du thème vers 560 n'est sans doute pas sans rapport avec l'institution par Pisistrate en 566 des Grandes Panathénées qui célébraient la victoire des dieux et d'Athéna sur les Géants.

A mesure que l'on remonte dans le temps, jusqu'à l'époque préhellénique, les hypothèses se font nécessairement moins solides. Pour F. V., le mythe des géants traduirait à l'origine l'existence d'une confrérie de caractère militaire, de nature strictement guerrière. Cette interprétation a donné lieu à de nombreuses discussions et nous ne pouvons y revenir dans les limites de cette rapide analyse.

Aux remarques ou aux critiques de détail qui ont été suggérées dans les différents comptes rendus, on pourrait, bien sûr, ajouter quelques exemples seulement : p. 12, n. 2, au lieu de bombylios, on préférera le terme d'aryballe ; p. 48, 57, 101, l'expression « céramique commerciale » me semble peu heureuse ; p. 61, n° 297, remplacer Terranova par Gela ; l'Amphore du Musée de Rouen (*Répertoire*, n° 222, p. 57, pl. XXXI) est datée un peu bas (500-480) ; elle ne me paraît pas pouvoir descendre après 500 (520-500) ; en revanche, l'amphore de la Bibliothèque nationale (*Rép.*, n° 326, p. 71, pl. XXXIII) datée par l'A. plus haut que la précédente (selon lui 520-500), me semble un peu plus récente (500-480). Il va de soi que ces menues remarques ou d'autres du même genre, ainsi que les réserves que l'on peut faire sur certaines conclusions, n'enlèvent rien à l'intérêt de ces deux livres ; ils restent des ouvrages de tout premier plan, destinés à rendre à l'archéologue et à l'historien des religions les plus grands services. G. Vallet.

Amedeo Maiuri, *Saggi di varia antichità* (Collezione di « Varia critica »), Venezia, Neri Pozza éd. ; 1954 ; in-8°, 477 p. ; un frontispice, 40 pl. h.-t., plans et fig. dans le texte, numérotés par chapitre. — L'état de la recherche archéologique a bien changé en Grande-Grèce, depuis que François Lenormant écrivait et publiait ses trois volumes de pionnier, constatant (*La Grande-Grèce*, I, p. III) que « l'histoire des cités grecques de l'Asie méridionale est un chapitre essentiel, quoique beaucoup trop négligé, de l'histoire générale de l'hellénisme ». Rien qu'à voir le recueil d'articles et d'études assemblé ici par l'A., et dont on trouvera le détail, la date, la provenance indiqués dans le livre même (*Nota bibliografica*), à la p. 459, on admire le travail accompli en Italie dans le sens préconisé par l'archéologue français ; cela grâce à des efforts individuels ou collectifs longtemps poursuivis, de tant de confrères archéologues, qui, venus de pays divers, ont su mériter grandement de l'histoire nationale de l'Italie et du prestige de leur patrie (cf. ici, p. ex., p. 59-78, l'article de l'A. (1951) : *La ricerca archeologica in Magna Grecia*).

La région campanienne doit beaucoup déjà à M. A. Maiuri lui-même, qui

paye ici sa dette orgueilleuse envers une riche province d'art, à Pompéi et ailleurs, avec un soin fidèlement pieux. Outre ses grandes publications et ses livres, il a consacré aux *Aspects et problèmes de l'archéologie campanienne* — titre de la première étude (*Historia*, 1930), qu'il reprend ici — une quantité de recherches, notes, etc., dont chacun est tributaire : historiens, ou archéologues, ou archéologues-historiens. On saura gré à l'éditeur et à l'A. d'avoir remis ces textes à notre disposition. — L'A. revient au passage aux questions suscitées par le célèbre carré magique, sur lequel on continue à ne s'entendre guère ; et par la « croix » d'Herculanum, qui n'est pas moins énigmatique. Pour le carré magique, il a redonné ici son mémoire des *Comptes rendus de l'Académie de Naples*, 1953.

Partout, des photographies excellentes illustrent le travail : partout aussi, on nous signale le bilan des questions nombreuses qui restent à traiter, des explorations mêmes qui seraient nécessaires. En Campanie, en Grande-Grèce, que de travail encore ! Les fouilles de Paestum, du Sanctuaire du Silaris, d'autres montrent chaque fois, par la richesse des découvertes, ce qu'on peut espérer d'un sous-sol inépuisable, toujours en partie inconnu.

Les congressistes qui ont participé aux travaux du VII[e] Congrès international d'archéologie, à Rome et à Naples, et qui ont revu la région, les musées, seraient bien ingrats s'ils ne disaient leur admiration[1].

Reste à souhaiter que des monographies détaillées soient consacrées, dès que possible, aux découvertes les plus récentes de Paestum-Posidonia, de Pompéi (fronton du temple de Dionysos hors les murs, nécropole de la Porte de Nocera), d'Herculanum, de Stabies (peintures murales).

La publication rapide du *Macellum* de Pompéi, à comparer *mutatis mutandis* avec son prototype délien, la *Schola Italorum* de Délos (Agora des Italiens : vers 100 av. J.-C.), celle des nouveaux édifices mis au jour à Baies, celle des restes sacrés de l'Antre de la Sibylle à Cumes importent au plus haut point à l'histoire. Le musée du Macellum de Pouzzoles, où l'on peut voir l'étonnante Psyché allaitant Éros nouveau-né, et des présences héroïques encore plus énigmatiques (Ixion, Prométhée), réjouira les humanistes attachés à l'étude de l'exceptionnel passé classique de l'Italie, dès qu'il sera possible de travailler à loisir sur tant de documents, tous présentés aux vues de façon exemplaire.

Certaines trouvailles attestent des relations étendues jadis jusqu'à l'Inde (déesse Lashmi, Pompéi). Il y a non moins à tirer, d'autre part, de la collection incomparable des verres gravés qui montrent le paysage portuaire de Pouzzoles, où, dès le temps de Cicéron et d'Hortensius et des princes de la dynastie julio-claudienne, ensuite, les Latins privilégiés avaient pu vivre heureux, au cœur d'un des plus insignes paradis du monde antique[2]. Ch. P.

---

1. Cf. *CRAI*, déc. 1958, où M. E. Salin et moi-même avons consigné nos impressions et nos remarques (à paraître).

2. La collection complète des verres gravés de Pouzzoles (vues portuaires), a été présentée pour la première fois dans l'ensemble en avril 1958, en France, aux membres des Associations des Études grecques et latines. Un article paraîtra dans la revue *Latomus* 1959, p. 7 sqq. (en composition). J'ai d'autre part expliqué, lors du VII[e] Congrès international à Naples, le sens véritable à donner au relief « pittoresque » de Capri, dit à tort de *La chevauchée nocturne*. La scène, religieuse, intéresse, en fait, le plein jour et le plein air : il ne s'agit pas d'un enlèvement aboutissant à un sanctuaire, quoiqu'on ait dit, mais d'un rite bachique (à paraître dans les *Actes du VII[e] Congrès international*).

Luigi Bernabò Brea, *Akrai* (avec la collaboration de Giovanni Pugliese Carratelli et Clelia Laviosa), Società di Storia Patria per la Sicilia orientale, Catania, serie III. *Monografie archeologiche della Sicilia*, I, 1956, 187 p., 42 pl. et 64 fig. dans le texte. — Cette monographie sur *Akrai*, l'actuelle Palazzolo Acreide, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque chrétienne, rendra bien des services aux archéologues et aux historiens. La ville d'Akrai fut fondée en 663 av. J.-C. par Syracuse, à 35 km à l'Ouest de la colonie de Corinthe, dans l'intérieur des terres. Ce fut sans doute un poste militaire, dans une position magnifique, au sommet d'une hauteur escarpée d'où la vue embrasse à la fois la mer de Sicile du côté de Syracuse et vers le Sud la mer d'Afrique et le rivage où surgira un jour Camarine. Ensuite la ville, tout en restant partie intégrante de l'état syracusain, bénéficia cependant d'une certaine autonomie. Sur le plan archéologique, Akrai complète ainsi la physionomie de Syracuse, où subsistent parfois bien peu de choses pour les périodes les plus brillantes de l'histoire locale.

Le temple le plus ancien dont les restes sont parvenus jusqu'à nous fut édifié, comme l'atteste le profil du chapiteau, vers le même moment sans doute que le premier temple dorique de Syracuse, l'Apollonion, c'est-à-dire vers le début du VI^e^ siècle. Vers la fin de l'archa sme, la décoration architecturale montre la même association - comme en d'autres sites de Sicile ou de Grande-Grèce : Mégara Hyblaea, Sélinonte et Paestum notamment —, des ornements ioniques plaqués sur les structures sévères de l'ordre dorique : une série de triglyphes d'Akrai est ainsi décorée d'une frise de spirales et de palmettes en relief. Mais l'époque hellénistique est la plus riche en restes monumentaux : signalons en particulier le petit théâtre dont l'orchestra en demi-cercle préfigure en quelque sorte le théâtre romain, et à côté le *Bouleutérion*, édifice à peu près carré (8^m^,65 sur 8^m^,15), qui enfermait un hémicycle de six gradins ; et, comme à Syracuse ou à Tarente, toute une sculpture votive en pierre tendre, très intéressante.

Un certain particularisme local apparaît dans le domaine de la vie religieuse. Sans doute le culte du mort héroïsé est-il bien représenté dans la plupart des colonies doriennes d'Occident ; il a pris cependant une extension remarquable à Akrai, où les parois rocheuses des latomies, dans la ville et à proximité immédiate de la cité, sont couvertes de petites niches carrées qui étaient peintes ou décorées de reliefs et d'inscriptions célébrant le mort, souvent qualifié de « Ἥρως ἀγαθός » ; le dégagement d'ensemble des *Templi ferali* a permis de mettre en lumière l'importance de ce culte des morts dans la vie de la cité ; nombreux sont aussi les petits dépôts d'objets votifs des III^e^-II^e^ siècles — céramique et monnaies — consacrés au pied des ex-voto. Plus caractéristiques d'Akrai et plus intéressants encore sont les *Santoni* : les douze reliefs sculptés dans une paroi rocheuse en contrebas de la cité sont illustrés pour la première fois d'une manière exhaustive — et notamment par les dessins très fidèles de R. Carta ; ils décoraient le plus important sanctuaire rupestre de Cybèle, qui semble se rattacher assez directement aux cultes d'Asie Mineure. Il n'est pas impossible, comme le suggère L. Bernabò Brea, que cette faveur pour le culte de la Grande Mère soit due à l'influence de Denys le Jeune : on sait en effet que, retiré à Corinthe après qu'il eût été chassé de Syracuse, Denys devint prêtre de Cybèle.

En fin de volume, M. Pugliese Carratelli réunit en un *sylloge* la riche série des inscriptions d'Akrai : l'une d'elles contient d'intéressantes indications sur la topographie et les cultes de la cité ; il y est notamment mentionné la porte de Sélinonte, le sanctuaire d'Aphrodite, l'Artémision et le Koreion.

Une autre monographie archéologique doit prochainement paraître dans la même collection, sous la signature de L. Bernabò Brea et en collaboration avec Mlle M. Cavalier : sur Mylai, l'actuelle Milazzo. Souhaitons que ces diverses publications fassent rapidement connaître le résultat des fouilles importantes menées depuis la guerre sur les sites principaux de la Sicile grecque.

François Villard.

D. Tudor, *Istoria Sclavajului in Dacia romana* (*Bibliotecă istorică*, II), Editura Academisi Republicii populare romine, 1957, in-8°, 310 p., 1 carte, 26 fig. dans le texte. — M. D. Tudor a récemment consacré un livre à l'esclavage dans la Dacie romaine. Écrit en roumain, l'essai est accompagné de résumés, dont l'un, en français (p. 286-290), permet de prendre aisément un aperçu de son contenu.

L'esclavage existait dans le pays avant la conquête romaine ; des esclaves étaient employés à des travaux militaires, dans l'agriculture, ou vendus à l'étranger. L'occupation romaine a amené l'extension de cette pratique pour l'exploitation des richesses minières et agricoles. L'exposé s'appuie sur 152 textes épigraphiques, que l'auteur a accompagnés d'une traduction roumaine ; en grande majorité empruntés au *Corpus inscriptionum latinarum*, ils sont groupés ici en un *Supplementum epigraphicum* par ordre géographique (p. 241-277) et concernent des esclaves et des affranchis. Ces textes montrent que l'esclavage était plus développé en Dacie supérieure (139 documents) qu'en Dacie inférieure (13 seulement).

M. Tudor passe en revue les postes occupés par les esclaves ou les affranchis dans les bureaux impériaux, les villes et les exploitations agricoles, en insistant sur leur emploi dans les mines d'or et les travaux industriels (céramique, fabrication des briques, taille de la pierre, gravure sur pierre, etc.). Une tablette de cire donne à penser que certains esclaves de la région aurifère étaient autorisés à s'organiser en collège à destination funéraire.

Il semble qu'on puisse évaluer la population servile à un quart environ de la population totale ; des tablettes de cire, provenant d'*Alburnus Major*, dans la région de Cluj, nous renseignent sur les contrats de vente et les prix des esclaves, qui paraissent avoir été beaucoup plus élevés en Dacie qu'en Égypte. C'est surtout par testament qu'avaient lieu les affranchissements. Le panthéon des divinités honorées par des esclaves ou des affranchis faisait une large place aux religions populaires, à celles qui protègent la santé, et aux divinités importées d'Orient.

Toutes ces questions, méthodiquement examinées par M. D. Tudor, constituent une étude instructive et bien documentée d'un problème qui n'avait pas encore jusqu'à maintenant été présenté avec quelque ampleur.

A. Merlin.

D. Tudor, *Oltenia romană*, Bucarest, 1958, 1 vol. in-8°, 530 p., 100 fig., 1 carte (en roumain, avec des résumés en plusieurs langues étrangères, dont un en français, p. 455-469), 2e éd. — Nouvelle édition, revue et augmentée, d'un livre paru en 1942, et consacré à l'*Olténie romaine*. Sous ce nom, on comprend un territoire situé entre le Danube, l'Olt (anc. *Aluta*) et les Carpathes, qui, à l'époque romaine, constituait la province de Dacie inférieure et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Petite-Valachie. M. D. Tudor, de l'Université de Bucarest, bien connu pour ses travaux touchant le monde romain, donne de cette région une mono-

graphie, montrant ce qu'elle a été au temps des Romains, depuis la conquête de Trajan au début du IIe siècle jusqu'au moment où, sous Maurice Tibère, les attaques des tribus avares et slaves amenèrent la destruction définitive de l'œuvre romaine, reprise par les Byzantins.

Après un aperçu de l'histoire de la région lors et à la suite de son annexion à l'Empire, au cours des IIe et IIIe siècles, l'auteur décrit ce que fut la vie de cette province. Il en considère d'abord les voies de communication, notamment le pont construit sous Trajan à Turnu-Severin (anc. *Drobeta*, par l'architecte Apollodore de Damas (?), d'une importance capitale pour le drainage des richesses exploitées par les Romains dans le pays. Il en étudie ensuite l'économie, de caractère agricole et artisanal : les plaines, où la population était la plus dense, ont été cultivées de façon intensive par les conquérants, tandis que dans le Nord, les pâturages étaient laissés aux soins des indigènes ; la céramique, vases et lampes, imitait souvent les produits importés ; le commerce était florissant dans les ports des villes. La présence des autochtones est attestée par la toponymie et les éléments onomastiques des inscriptions, mais l'examen des noms indique une proportion écrasante des noms latins. Trois épitaphes mentionnent des *latrones*, sans doute esclaves fugitifs ou paysans réduits à la misère, en conflit avec l'autorité et sortant des épaisses forêts pour attaquer les passants ou s'en prendre aux propriétés.

Trois grandes villes ont laissé des vestiges notables : *Drobeta*, ancien centre gète, municipe sous Hadrien, colonie sous Septime-Sévère, enrichi par un trafic fort actif grâce aux routes qui aboutissaient au pont de Trajan et où fonctionnait un *collegium fabrum*, organisé militairement ; *Romula*, cité de vétérans fondée par Trajan ou Hadrien, colonie au temps des Sévères après avoir été municipe au IIe siècle, solidement fortifiée contre les Carpes en 248 ; *Sucidava*, autre centre gète, au Nord du Danube ; il prospéra par l'agriculture et la pisciculture, surtout depuis Constantin, qui y établit un pont en pierre et en bois, remit la route en état vers *Romula* et construisit une imposante forteresse, en même temps qu'il restaurait celle de *Drobeta*.

Exposée aux attaques des Barbares et aux mouvements d'une population peu sûre, la Dacie inférieure fut pourvue de nombreuses troupes et de puissantes fortifications ; un premier *limes* fut élevé par Trajan et Hadrien, renforcé par Septime-Sévère. Constantin en fit établir un autre pour contrôler ses annexions au Nord du Danube. Les camps, échelonnés sur les principales routes, étaient tenus par des auxiliaires ; les villes étaient souvent peuplées de vétérans.

Le culte du Cavalier thrace et des Cavaliers danubiens était populaire dans la province ; les divinités agraires étaient vénérées dans les établissements agricoles ; certaines divinités orientales par les soldats et les colons venus d'Orient.

Aurélien, en évacuant la Dacie en 271 ou 274, maintint des garnisons romaines sur certains points stratégiques ou économiques comme *Drobeta*, *Sucidava*. Constantin, avec son pont et ses travaux de route ou de fortification, avait repris en mains l'occupation romaine, que consolidait encore l'érection de *Constantiniana Daphné*, à l'embouchure de l'*Arges*. Les attaques des Huns sous Théodore II provoquèrent un coup terrible ; Justinien restaura les anciennes forteresses qu'appuyait la flotte du Danube ; mais, comme nous l'avons dit au début, cette renaissance ne survécut pas à Maurice Tibère.

L'ouvrage s'achève par un supplément épigraphique réunissant toutes les inscriptions découvertes en Olténie depuis 1902, de même que celles qui ont été

l'objet de nouvelles lectures. Ce recueil sera d'autant plus précieux que la documentation ainsi groupée (372 numéros) était, jusqu'ici fort dispersée et malaisément accessible : ce qui ajoute un intérêt de plus à l'exposé très complet que M. le Pr D. Tudor a consacré, avec sa compétence toute particulière, à une région trop peu connue des érudits Occidentaux.

A. Merlin.

Beatrice Canestro Chiovenda, *L'Ambone dell'Isola di San Giulio, Monografie e studi d'arte antica e moderna*, vol. 10, Roma, Del Turco, 1955, in-8°, 176 p., 83 pl., 10 fig., et 1 pl. en couleur dans le texte. — L'île de San Giulio est aujourd'hui un peu à l'écart du grand courant touristique qui — le Simplon franchi — gagne plus volontiers les rives du lac Majeur. Elle est située au milieu du lac d'Orta qui ouvre, à partir du val d'Ossola, une route — appelée au Moyen âge *Via Francisca* — en direction de Novare : route d'invasion, voie de pèlerinage qui conduit, au plus court, vers la vallée du Pô. Le sanctuaire de *San Giulio* était une étape religieuse. La légende de son fondateur, telle que la présente une *Vie manuscrite* (de date incertaine : du VIIe au XIe s.) fait de Giulio, prêtre, et de son frère Giuliano, diacre, deux réfugiés qui, fuyant la Grèce où sévissait la persécution, étaient venus se mettre sous la protection de l'empereur Théodose. Celui-ci leur enjoignit de prêcher la religion chrétienne et ils firent vœu de fonder cent églises. La quatre-vingt-dix-neuvième était en voie d'achèvement à Gozzano — non loin de la rive S. du lac d'Orta — lorsque Giulio décida d'aller voir le lac ; il aperçut l'île, qu'on lui dit infestée de dragons et de serpents, fit la traversée en se servant de son manteau comme de nacelle, fonda la centième église et fut enterré là. Les traditions historiques sont confuses : les églises qu'elles concernent portent diverses dédicaces. Les dates de l'actuelle basilique sont l'objet de discussions (du VIIIe au XIIe s.). Celles de l' « ambon » ne sont pas plus sûrement établies ; l'A. présente (p. 56-57) les principales hypothèses (du VIIIe au XIIIe s. ; le plus grand nombre de voix pour le XIIe s.). Ce monument, énigmatique et d'un haut intérêt, n'a jusqu'ici fait l'objet d'aucun travail méthodique, et les descriptions qui en ont été présentées sont, au dire de l'A., peu exactes, voire erronées. L' « ambon » est, dans son état actuel, composé principalement de trois blocs de serpentine qui forment le sol de la tribune ; le parapet est constitué par six pièces juxtaposées, reliées entre elles par du ciment ou des crampons de fer. La hauteur (3m,50) correspond aussi à la plus grande largeur. La cuve est portée sur quatre colonnes de 2m,55 de haut. Le monument a failli être détruit en 1697 ; il a alors été déplacé. L'A. pense que tous les matériaux sont « d'époque », et dans la forme primitive. On voit cependant qu'une des colonnes n'a été placée qu'en 1880, et alors complétée, car la carrière d'Oira d'où provient la roche utilisée est encore en exploitation. Ce matériau est d'un gris vert très sombre qui prend des reflets de bronze. L'A. s'est efforcée (p. 49) de traduire l'impression de mystère qui émane des sculptures ; elles semblent enveloppées d'ombres aux couleurs changeantes. Le décor est réparti sur trois faces ; chaque côté présente au centre un encorbellement. Sur la conque qui surplombe la nef est sculpté un aigle qui supporte le pupitre et symbolise Jean l'Évangéliste. L'ange de saint Mathieu décore l'hémicycle suivant ; il est encadré par le lion de saint Marc et le bœuf de saint Luc. Le troisième encorbellement présente curieusement un cerf attaqué par deux monstres informes ; vers ce groupe, s'avance un Centaure à cotte de mailles. Mais il faut revenir au côté principal pour apprécier l'originalité de

l'ensemble : on voit, de part et d'autre du pupitre un griffon enlevant un crocodile, et un énigmatique personnage, chevalier à la longue figure étroitement enserré dans une cape fixée au-dessous de l'épaule droite par une fibule ; il tient à deux mains une longue épée. Son identité est discutée. *Vox populi dicit* : l'empereur Othon le Grand. L'A. montre tout ce que cette hypothèse a de vraisemblable : l'empereur est intervenu en personne contre Béranger II, pour sauvegarder l'indépendance de l'île et l'on conserve encore *in situ* un parchemin revêtu de son sceau impérial. En retour, il demanda des prières qui lui furent accordées à travers les siècles ; et, en 1927 encore, l'*ordo* du diocèse de Novare mentionne dans le costume canonial la présence de l'aigle porté *in memoria*. K. Porter et A. Venturi ont objecté l'absence de barbe et de couronne, préférant reconnaître S. Giulio — qui n'était pas chevalier et qui est toujours figuré barbu. A son tour, l'A. a risqué une hypothèse : nous aurions devant nous l'effigie de Guillaume de Volpiano, né par hasard dans l'île et dont l'activité s'est surtout exercée en France. Mais le grand effort de démonstration tenté ne réussit pas à prouver que le costume et la coiffure puissent convenir à un abbé. La conclusion (p. 71) — selon laquelle nous serions en face de l'unique figuration connue de G. de Volpiano — et aussi de l'unique représentation sculptée d'un abbé s'appuyant sur un « tau » — n'est pas de nature à forcer l'assentiment du lecteur.

Les discussions concernant le style des sculptures occupent une grande partie de l'ouvrage (p. 71-112). Elles sont très subjectives, et difficiles à suivre. Elles portent, le plus souvent, semble-t-il, sur la présence, ici ou là, de motifs analogues — griffons, Centaures, feuillage, symboles des évangélistes — sans que le traitement des formes soit défini avec précision. On a le sentiment qu'il s'agit, avant tout, d'écarter diverses opinions — en particulier celles de Kautzsch et des autres savants allemands qui ont souligné certaines analogies observées par eux, de S. Giulio à la cathédrale de Mayence — pour faire triompher la thèse de G. de Francovitch (cf. p. 105) : « L' « ambon » appartient *sans aucun doute* au courant comasco-lombard qui commence au *début du XII*[e] *s.* » Mais, sitôt après, nous apprenons qu'il forme un tout avec S. Fedele de Côme (pl. 40-41), église consacrée en 1095, et le fragment d' « ambon », conservé au Musée civique de Côme, provenant de S. Abbondio, du XI[e] s. (?) (pl. 42) : ce qui ne semble pas d'une logique rigoureuse. Quant à l'art comasco-lombard, il est formé (cf. p. 106) par « la fusion d'éléments lombardo-barbares ayant subi l'influence orientale ; d'éléments byzantins, othoniens, romains, et pour une minime part, d'éléments franco-bourguignons ». Heureusement pour nous, à S. Giulio, l'élément othonien domine ; mais sommes-nous très éloignés des thèses précédemment repoussées ? L'A., ayant montré que les définitions données de l'art othonien caractérisent parfaitement les sculptures de l' « ambon », le lecteur pense être parvenu à un havre sûr ; mais le courant comasco-lombard le ressaisit : l'ambon doit être attribué au XII[e] s., c'est-à-dire à plus d'un siècle d'intervalle des influences othoniennes si bien établies. Les ultimes arguments donnés (p. 111-112) ne peuvent, en bonne méthode, être acceptés.

Les illustrations qui terminent l'ouvrage procurent une joie et un repos contemplatif bien mérités. Un chapiteau de Saint-Ambroise de Milan (pl. 79) retient l'attention. Le relief, bien que traité en méplat accentué, rappelle les larges partis pris des sculptures de S. Giulio. Le motif figuré — un griffon attaquant un quadrupède — n'a rien d'exceptionnel, mais un détail d'exécution retient l'attention : le griffon, se servant de l'extrémité de sa patte avant droite comme d'une main,

enlace le cou de sa victime. Or, le faire-part de mariage d'Othon II et de Theophanò (de l'année 972), conservé à Wolfenbuttel, est décoré d'un médaillon où l'on voit de même — mais exécuté avec un style magnifique — un griffon qui relève la tête d'un mouton en appliquant ses griffes, tels les doigts d'une main, sur le cou de sa proie. Le dessin présente un autre détail caractéristique : l'aile de l'animal s'articule verticalement sur le cuissot et, à partir d'une sorte de bracelet, prend une silhouette de flamme. Il n'est pas sans signification, croyons-nous, de retrouver une stylisation analogue pour tous les animaux ailés de « l'ambon » (la structure des ailes du griffon, au portail de S. Fedele de Côme, est différente). — Autre remarque en faveur de l'influence othonienne : le plan même de l'église, de forme basilicale à trois nefs, avec transept débordant la ligne des bas-côtés.

Ayant refermé le livre, le lecteur reste sur sa curiosité. L'A. a parlé, tout au long de l'ouvrage, d'un *ambon* ; il s'agit au moins d'un *pulpitum*, ou plutôt, étant données les dimensions (3m,50 de diamètre), d'une tribune. La forme actuelle, peu soignée — on accède au *podium* par un escalier de bois à claire-voie — et peu harmonieuse (il n'y a aucun axe de symétrie), semble résulter du raccord d'éléments disparates provenant, par exemple, de deux ambons. Cette idée n'a pas effleuré l'esprit de l'A., qui se satisfait d'une tradition locale selon laquelle l' « ambon » aurait été déplacé. Cependant le troisième côté présente des différences — dans le modelé des sculptures et leur encadrement ; un Centaure a été amputé. La cimaise de feuilles d'acanthe qui sert bizarrement de plinthe aux reliefs romans n'a d'équivalent, sur aucun des documents présentés pour comparaison. — De même, malgré des avis divergents, les quatre colonnes de support sont considérées comme romanes ; l'une — dont le chapiteau est orné d'oves et de rais de cœur — dite « dorique » (?), serait unique dans tout l'art roman ; une autre est couronnée d'un chapiteau corinthien si parfaitement classique qu'il a pu passer pour un réemploi d'antique. Constatant l'habileté d'exécution de ce document, l'A. se contente d'abaisser la date du monument. — Le motif exceptionnel du griffon qui triomphe d'un crocodile n'a suscité aucune curiosité quant à son origine. — L' « ambon » n'a été l'objet d'aucune comparaison au point de vue de son architecture.

Le livre, matériellement bien présenté, est écrit de façon alerte, un peu discursive, mais qui sait rendre intéressant ce mystérieux « ambon ». Les illustrations sont de bonne qualité, et nombreuses : l'A. s'est efforcé de mettre sous les yeux du lecteur les documents invoqués pour comparaison. L'image, expressive au point d'être obsédante, du « redresseur de torts » appuyé sur « l'épée de justice » dont la poignée, terminée en volutes comme un chapiteau ionique, suggère l'idée de « colonne de l'Église » suffirait, à elle seule, à justifier une étude prolongée, sur place, lors d'une visite à l'île de San Giulio d'Orta. Il faut savoir grand gré à Mme B. Canestro-Chiovenda d'avoir attiré l'attention sur un monument si exceptionnel.

M.-Th. Picard-Schmitter.

Louis Grodecki, *Au seuil de l'art roman : l'architecture ottonienne*, Paris, A. Colin, 1958, 22 × 18, 342 p., 24 pl., 96 fig., carte (coll. Henri Focillon). — L'architecture ottonienne assura, outre-Meuse, la transition entre les architectures carolingienne et romane. Elle s'est manifestée dans un grand nombre d'édifices très dispersés à la surface de l'Allemagne, de la Lotharingie et de la Bourgogne jurane : églises

parfois grandioses et qui paraissent avoir souvent surpassé presque toutes celles qu'on bâtit à la même époque dans les autres pays d'Occident. Mal connue en France, elle n'avait pas encore inspiré, même en Allemagne, tout un livre. M. L. Grodecki s'est efforcé de combler cette grave lacune ; il réussit à nous donner une synthèse magistrale, fondée sur une documentation d'une rare ampleur, riche en idées neuves et en comparaisons suggestives. Nos compatriotes apprécieront particulièrement la conception même de l'ouvrage, la logique et la clarté de l'exposé. L'auteur a limité son enquête aux églises construites approximativement entre 950 et 1050, sauf à déborder çà et là ce cadre ; mais point assez, à mon sens, car j'aurais aimé qu'il eût poussé jusqu'à la fin du XI^e^ siècle. Ainsi aurait-il embrassé tout l'ensemble de la période intermédiaire entre le carolingien et le roman.

On peut formuler d'autres reproches, cette fois généralement imputables à l'éditeur. On regrette par exemple que les photographies soient si peu nombreuses, et qu'en majorité les plans ni les figures ne portent d'indication d'échelle. L'impression ayant été lente, le texte est déjà dépassé sur quelques points ; l'auteur le reconnaît d'ailleurs franchement et il a même tenté de rétablir les choses dans ses notes.

Il est naturellement des phrases et des paragraphes qui prêtent à discussion ou qui appellent des compléments. Ainsi (p. 55), Saint-Ursmer de Lobbes pose une énigme ; stylistiquement parlant, elle s'apparente davantage aux églises ottoniennes qu'à celles du IX^e^ siècle, et je m'étonne en revanche qu'on ait élevé une basilique funéraire de cette importance au X^e^ ou XI^e^ siècle en dehors de la clôture du monastère, car la pluralité des sanctuaires passait déjà de mode sous les Carolingiens. — Le « transept bas » (p. 59) est resté en usage dans le Nord de la France jusqu'au XIII^e^ siècle (Dommartin, Saint-Jean-au-Bois). — L'abbatiale de Corbie (p. 86), bâtie sans doute au VII^e^ siècle et non par Wala, paraît avoir eu un transept à croisée régulière et une tour centrale[1], mais l'abbatiale carolingienne de Corvey, à la lumière des fouilles et des recherches récentes, manquait selon toute apparence de croisillons[2]. — Les fausses tribunes de Vignory (p. 212) sont probablement une survivance des murs-diaphragmes des basiliques romaines du IV^e^ siècle[3]. — L'une des plus vastes, et la plus monumentale peut-être, des cryptes hors œuvre d'inspiration ottonienne (p. 231) fut celle de Saint-Bavon de Gand, consacrée l'an 1148[4]. — Le faux triforium de S. Salvatore a Corte de Capoue (p. 253) se compose, non de niches, mais de baies traversant le mur de part en part[5]. — L'arcature extérieure du mur de fond des tribunes à Gernrode (p. 264) est l'œuvre d'un restaurateur moderne[6]. — (P. 273) les couloirs ajourés et superposés de la façade de la cathédrale de Trèves (vers 1040-1065) me semblent un peu plus jeunes que les réduits ménagés entre 1039 et 1058 dans la maçonnerie du frontispice de la Trinité d'Essen[7], parce qu'ils sont d'un style plus évolué. — M. G. a l'air de considérer (p. 284) que tous les clochers-porches sont issus des

1. Héliot, *L'abbaye de Corbie* (1957), 23-26.
2. W. Rave, *Corvey* (1958), 88-102.
3. P. Verdier, *Urbanisme et architecture*, *Mélanges P. Lavedan* (1954), 368.
4. F. de Smidt, *Opgravingen in de St-Baafsabdij te Gent* (1956), 115-152, 188-196 et 284.
5. G. Chierici, *Bollettino d'arte* (1933-1934), 548-550.
6. L. Grote, *Die Stiftskirche zu Gernrode* (1932), 18.
7. W. Zimmermann, *Das Münster zu Essen* (1956), plan de la p. 228.

églises-porches carolingiennes, quoique la tour-porche de la Chapelle palatine d'Aix me paraisse avoir, elle aussi, engendré une longue postérité, notamment à Ottmarsheim, sinon à Saint-Lucius de Werden. — (P. 287) pourquoi ne pas imaginer que les tours octogones de croisée à Limbourg et à Spire ne dérivaient pas directement des tours centrales en charpente, rondes ou polygonales, du haut Moyen âge ? On peut se poser la même question pour celles du premier art roman.

L'un des éléments les plus remarquables du décor des églises ottoniennes est constitué par des niches et des arcades aveugles. Cette parure monotone, héritage du Bas-Empire, revêt les parois intérieures et surtout extérieures des murs. Je regrette que M. G. n'ait pas insisté sur cette correspondance. Il s'est cependant, et à juste titre, arrêté sur les arcades monumentales qui rythment de la base au faîte la nef de la Cathédrale de Spire (p. 256). Quoique nous en ayons dit — lui, ses devanciers et moi-même — je crois maintenant que le principe en fut emprunté à l'architecture du Midi, mais l'adaptation grandiose qu'on en fit sur les bords du Rhin fut un coup de maître. Quant aux niches et arcades murales du dehors (p. 264-268), elles me semblent avoir été importées de l'Italie, qui seule, selon toute apparence, en avait conservé la tradition durant le haut Moyen âge entier, jusqu'au x^e^ siècle. M. G. a cru devoir établir une distinction entre les piédroits, suivant qu'ils furent ou non dotés d'impostes moulurées. A mon sens, cette différence n'a de valeur que plastique et non historique, car les unes et les autres apparurent quasi simultanément aux flancs de Saint-Pantaléon à Cologne et de Saint-Denis à Liége. Le premier type devait prévaloir au xii^e^ siècle. L'invasion des arcatures dites lombardes est un autre phénomène, qui résulte d'une nouvelle vague d'influences transalpines.

Les grandes œuvres de l'architecture ottonienne étaient de vastes églises couvertes en charpente, sauf les absides et les cryptes voûtées. Leur structure était simple, leurs murs inarticulés, leurs volumes compacts. Elles ne manquaient ni de beauté ni de noblesse, mais elles restaient sévères et froides, en dépit des peintures qui réchauffaient çà et là la nudité de leurs larges surfaces murales. Pas de sculpture, ou si peu qu'il est inutile d'en parler. Il ressort de l'enquête qu'elles ne forment point un bloc uniforme, que cette architecture a évolué, qu'elle a manifesté une réelle variété de conceptions, qu'elle se laisse répartir en groupes régionaux et en familles d'édifices, qu'elle a même offert des solutions originales. Elle a produit à Saint-Michel d'Hildesheim, à Limbourg-en-Hardt, à la Trinité d'Essen et à la Cathédrale de Spire, des monuments qui égalaient ou surpassaient ce qu'on faisait de mieux alors dans les autres contrées d'Europe. Elle s'éteignit après avoir lancé un triomphal chant du cygne ; je veux dire : après avoir ouvert de nouvelles perspectives à l'art d'Empire, par le truchement de ses innovations de la dernière heure : la nef de Spire, les blocs de façade d'Essen et du Dôme de Trèves, œuvres du milieu du xi^e^ siècle.

Née de l'architecture carolingienne, elle en a développé les tendances et enrichi le répertoire. Elle eut assez de personnalité pour demeurer assez réfractaire, sauf en Bourgogne jurane et dans les cantons alpestres, à des influences extérieures qui se sont limitées à des éléments secondaires. En revanche elle s'apparentait de fort près à l'architecture contemporaine du Nord de la France qui puisait aux mêmes sources. Leur communauté d'origine explique assurément la plupart de leurs caractères communs. Il y a quand même, sur certains points, des ressemblances troublantes avec quelques églises normandes. M. G., qui eut la bonne idée d'en

dénombrer plusieurs, aurait pu citer les hautes arcades murales de la nef du Mont-Saint-Michel, répliques de celles de Spire, et faire deux ou trois sondages dans l'Angleterre d'avant et d'après la conquête de 1066. Évolutions parallèles ou rapports d'influences ? Nous ne sommes généralement pas encore en mesure de nous prononcer là-dessus.

L'architecture ottonienne — l'auteur a eu raison de le souligner — fait partie du même ensemble stylistique que celle du Nord de la France à l'époque. L'une et l'autre représentent l'ultime phase de l'architecture carolingienne, dont elles ont conservé l'esprit et respecté les principes essentiels. On ne peut guère dire, comme le voudrait M. G., qu'elles constituent un premier art roman du Nord, distinct de celui du Midi qui, exotique par ses origines, apporta tant de choses à l'art d'Occident. Mais, quoique suivant finalement des chemins divergents, elles conduisirent toutes deux jusqu'au seuil du roman. La première, plus fidèle encore à l'idéal des contemporains de Charlemagne et de Louis le Pieux, a obstinément refusé d'articuler la bâtisse, ce qui la différencie des pays de la Loire et de la Normandie. En maintenant ainsi des traditions qui s'effaçaient ailleurs, elle a, en vertu du prestige attaché à ses grandioses chefs-d'œuvre, orienté l'Allemagne vers le conservatisme et l'académisme. Ses dernières innovations mêmes — le triforium et le mur évidé — ne fructifièrent outre Meuse qu'après un long temps.

En définitive un grand sujet et un livre qui en est digne.

Pierre Héliot.

L. A. Mayer, *Islamic Woodcarvers and their Works*, Genève, 1958, 99 p. et 12 pl. — Cet ouvrage est le précieux témoignage d'un labeur acharné et de patientes recherches. Depuis plusieurs années, à la suite de deux volumes traitant de l'héraldique et du costume pendant la période des Sultans Mamlouks d'Égypte, M. Mayer s'est attaché à nous faire connaître les signatures repérées sur les édifices et sur les objets d'art musulman. Ce fut d'abord *Islamic Architects and their Works* (Genève, 1956), répertoire alphabétique comprenant plus de trois cents noms de constructeurs : ceux-ci s'échelonnent entre le milieu du IX^e^ siècle de notre ère et la fin du XVIII^e^, intéressant les trois continents du monde de l'Islam. Quelques mois plus tard, nous pouvions accueillir *Islamic Astrolabists and their Works* : c'était une mise au point exhaustive sur un sujet qui avait tenté de nombreux chercheurs, l'abondante bibliographie publiée en appendice en est la preuve. Outre la contribution ainsi fournie à l'art islamique, ce catalogue raisonné constitue un apport capital à l'histoire du développement scientifique dans les milieux de l'Islam, de l'Espagne à l'Inde.

La présente étude est consacrée aux artisans du bois, couvrant ainsi diverses professions, telles que les menuisiers, les charpentiers, les ébénistes, les sculpteurs sur bois, les spécialistes d'incrustations. Les panneaux de bois ont été traités surtout par défoncement, technique courante dans tout l'univers musulman. Il y eut en outre les industries du bois tourné, du bois incrusté, et, enfin, les artisans qui ont fabriqué des peignes et des serrures, de ces fermetures qui excitèrent la joie des voyageurs européens (Hautecœur et Wiet, *Mosquées du Caire*, p. 79 ; Clerget, *Le Caire*, II, p. 284-288). L'auteur a exclu délibérément les artistes qui ont dessiné et peint les plumiers en laque : ils relèvent plutôt de l'art des miniaturistes.

Parmi les métiers soi-disant exercés par certains Compagnons du Prophète,

nous trouvons un seul menuisier, avec Otba ibn Abi Wakkas, frère du vainqueur de la bataille de Kadisiya, cette première défaite des Perses (Ibn Rusteh, p. 215 ; trad. Wiet, p. 255). Le fait n'est pas reluisant, mais si la corporation des artisans du bois avait dû se chercher un patron, elle aurait pu penser à ce personnage, qui n'est pas expressément nommé dans le Coran (XXXVI, 12 sq.), mais que les commentateurs identifient avec Habib le Charpentier (*Encyclopédie de l'Islam*, II, p. 197), et d'ailleurs les Ottomans n'y manquèrent pas (Mayer, p. 16). Ils auraient pu songer aussi à ce fameux charpentier qui collabora à la réfection antéislamique du temple de La Mecque. Son nom, Bakum (Pachôme), l'avait fait prendre pour un Copte, mais selon Enno Littmann, ce pourrait être une abréviation d'Embakum, forme abyssine de Habakuk (Creswell, *Short Account or early Muslim Architecture*, p. 2-3).

Ces détails n'ont pas été favorables aux artisans, sur l'activité desquels les écrivains sont en général presque muets. Sauf erreur, M. Mayer procure cent cinquante-quatre signatures de sculpteurs sur bois, la presque totalité connus seulement parce que leurs noms ont été inscrits sur leurs œuvres, sans que nous ayons le moyen de les retrouver ailleurs et, par là même, de les identifier.

Lorsque les auteurs d'ouvrages biographiques signalent l'exercice d'un métier manuel, le fait s'ajoute à des fonctions religieuses, ou médicales, ou encore à une piété d'une certaine valeur (G. Marçais, *Architecture musulmane d'Occident*, p. 40). L'exemple le plus significatif serait sans contredit celui du fondateur de rite Abu Hanifa, qui, lors de la fondation de Bagdad, avait été chargé de surveiller la fabrication des briques (Salmon, *Introduction topographique à l'histoire de Bagdad*, p. 84). C'est en marge de la biographie d'un astronome que nous apprenons l'habileté de son grand-père aux incrustations d'ivoire (Reich et Wiet, Un astrolabe, *Bulletin de l'Institut français du Caire*, XXXVIII, p. 200). Si le géographe Mukaddasi fournit quelques rares détails techniques sur des travaux portuaires à Saint-Jean-d'Acre, c'est pour glorifier son grand-père, qui put d'ailleurs y inscrire son nom (Mukaddasi, p. 163 ; *Mosquées du Caire*, p. 124-125). Ce fut aussi le cas de Muhammad Harithi (Mayer, p. 53), réputé pour ses connaissances en mathématiques et en médecine. C'est également à titre de médecin qu'Ahmad ibn Yusuf nous est indiqué, à l'occasion, comme créateur de patrons pour sculpteurs, incrusteurs et enlumineurs (Ibn Hadjar, *Durar kamina*, I, p. 341 ; Ibn Taghribirdi, *Nudjum*, IX, p. 317 ; Ahmed Isa, *Dict. des médecins*, en arabe, p. 130 ; Wiet, *Manhal Safi*, n° 341). Le menuisier de la chaire commandée par le sultan Baibars pour la mosquée de Médine a eu les honneurs d'un recueil biographique : on ne saura jamais s'il a pris place dans l'œuvre parce qu'il se retira dans la ville sainte pour y finir ses jours, ou bien s'il mérita cette célébrité pour avoir été l'artisan d'une pieuse pensée du grand souverain (Mayer, p. 25 : Abu Bakr ibn Yusuf). Si les noms des membres de la famille Tuluni passent à la postérité, c'est aussi bien pour rappeler les travaux exécutés qu'à raison des liens de famille avec un sultan mamlouk (*Mosquées du Caire*, p. 121, 127, 133 ; Wiet, Un décret, *Mélanges Massignon*, III, p. 399-401). Le cas d'Ahmad ibn Isa est plus émouvant : bien qu'il se soit distingué d'une façon supérieure dans son métier, qu'on lui doive deux chaires au Caire, et une à La Mecque, il n'a retenu l'attention de Sakhawi que pour un détail : son fils, prédicateur en renom, inaugura une de ces chaires (Mayer, p. 29-30 ; Sakhawi, VII, p. 35, n° 66).

Ainsi nous ignorons généralement les hommes de métier qui exerçaient les professions d'architecte ou de maître d'œuvre, de menuisier d'art, parce qu'ils

n'appartenaient pas au milieu des écrivains, qui étaient surtout des professeurs. Pourtant, si les ouvriers, même les spécialistes, étaient souvent les victimes du travail forcé (Makrizi, II, p. 384 ; *Mosquées du Caire*, p. 118-119), les Sultans Mamlouks d'Égypte aimaient à honorer les artisans qui avaient contribué à la construction et à la décoration de leurs mosquées (Ibn Iyas, I, p. 159, 264 ; II, p. 7 ; V, p. 58 ; Wiet, *Journ. d'un Bourgeois*, p. 55 ; *Mosquées du Caire*, p. 133), et, en Occident, les Mérinides et les Sultans chérifiens eurent les mêmes soucis (Marçais, *Architecture*, p. 310, 382).

Évidemment, l'histoire a retenu des personnes, connues pour d'autres motifs, dont le métier ou celui d'un de leurs aïeux avait été celui de charpentier ou de menuisier, et qui ont ainsi passé à la postérité avec le surnom de Nadjdjar (Sam-'ani, p. 553 ; Sakhawi, VII, n° 66 ; X, n° 855 ; XI, p. 273 ; Amar, Deux manuscrits, *Journal asiatique*, 1908, I, p. 240).

A ce propos, il n'est pas nécessaire d'indiquer que les manuels de *hisba*, cette fonction qui rappelle l'antique agoranome, s'intéressent beaucoup plus à la surveillance de l'honnêteté des menuisiers qu'à leur habileté. Néanmoins nous lisons dans le Traité d'Ibn Abdun (p. 104) : « On ne doit laisser personne prétendre à la maîtrise d'un art qu'il ne possède pas bien : il faut s'assurer de la compétence de celui qui se dit menuisier. »

L'éventail chronologique et géographique des bois sculptés est admirablement mis en valeur dans le dernier ouvrage du regretté Muhammad Zaki Hasan (*Atlas zakhrafiya*, fig. 272-419). L'œuvre de M. Mayer a un but très précis, faire connaître les bois accompagnés d'une signature, et les réflexions qui vont suivre ne sont pas destinées à présenter des critiques, puisque ce n'était pas le propos de M. Mayer d'écrire une histoire du bois sculpté en Islam. Si la période la plus ancienne, la plus belle, n'est pas représentée, il ne s'agit pas d'une élimination regrettable. Les notes qui vont suivre me permettent d'indiquer que les bois de l'époque archaïque ne sont pas revêtues de signatures, notamment les bois fatimides si pleins de vie avec leurs personnages en action, buveurs, musiciens, chasseurs, danseuses.

J'éprouve une certaine fierté à avoir rencontré les experts compétents pour publier intégralement l'ensemble des trésors prodigieux conservés au Musée d'art musulman du Caire. Les Catalogues rédigés par MM. David-Weill et E. Pauty décrivent minutieusement les panneaux de bois, lesquels sont tous reproduits dans les planches. Ces études méthodiques ont été précédées ou suivies de deux mémoires de synthèse, absents de la copieuse bibliographie citée par M. Mayer, les *Bois sculptés d'églises coptes*, édités par le Musée arabe en 1930, et *Dispositif de plafond fatimite*, dans le tome XV du *Bulletin de l'institut d'Égypte* (p. 99-107 et 7 pl.). Nous en aurons fini avec cette époque ancienne en soulignant l'intérêt de la dissertation de M. Lamm, connue de M. Mayer, *Fatimid Woodwork*, dans le même *Bulletin* (XVIII, p. 59-91, avec 12 pl.).

Il ne s'agit pas d'oubli de la part de M. Mayer, et je conviens que ces travaux n'apportaient rien à son moulin. Si j'en parle, c'est que je voudrais insister sur quelques points particuliers, qui ne sont pas sans rapport avec l'enquête de M. Mayer. Ce dernier a noté (p. 13), après tant d'autres, cités dans les notes, que l'Égypte était pauvre en bois : j'ai d'ailleurs énuméré les expéditions faites avec une régularité précise par des corps francs sur le littoral du golfe d'Ayas en Cilicie (Deux princes ottomans, *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XX, p. 149-150).

On ne peut pas ne pas être frappé, en ce qui concerne cette contrée, que le

premier document revêtu d'une signature est le splendide cénotaphe de l'Imam Shafi'i, daté de 574/1178. Or, s'il y eut un pays de grande sculpture sur bois dans les premiers temps de l'Islam, ce fut bien l'Égypte : de solides traditions s'étaient maintenues assez vivaces et nous comprenons ainsi la magnifique floraison des arts toulounide et fatimide. Sans qu'il y ait de notre part la plus légère réprimande, injustifiée d'ailleurs, à l'encontre de M. Mayer, il nous faut bien avertir le lecteur non spécialiste qu'il y a eu des chefs-d'œuvre sur bois avant les VI^e/XII^e siècles.

L'absence de signatures avant cette période peut à la rigueur se concevoir, et j'ai naguère supposé, par exemple, que si les constructeurs des édifices ne sont presque jamais nommés, ni dans les inscriptions ni dans les textes des historiens, c'est que la plupart du temps ils n'étaient pas musulmans. Et tout spécialement pour les bois sculptés égyptiens, je considérais que même, sous le régime très tolérant des califes fatimides, des ouvriers musulmans n'auraient pas contribué à enjoliver des églises chrétiennes. Or les panneaux de certaines églises du Vieux-Caire s'apparentent étroitement aux frises célèbres des Palais califiens, que le Musée d'art musulman du Caire a recueillis. Les artisans chrétiens étaient bien obligés de travailler pour leurs maîtres musulmans, et ainsi, sous les Fatimides, l'art en Égypte aurait donc été l'œuvre des chrétiens (*Mosquées du Caire*, p. 121 ; PAUTY, *Bois sculptés d'églises coptes*, p. 1). Le fonctionnaire musulman du VIII^e siècle qui trouvait à son goût un coffret de bois incrusté d'ivoire et décoré de l'image d'un saint, puisqu'il voulait en dépouiller l'église où il était déposé, laisse présager l'attitude d'un prince toulounide et d'un calife fatimide qui aimaient à contempler dans les monastères les fresques chrétiennes (ABU SALIH, *Churches and monasteries*, p. 149-151, 239 ; Histoire des patriarches, *Patrologia orientalis*, V, p. 96-97 [350-351] ; MAKRIZI, II, p. 502 ; PAUTY, *Bois sculptés*, p. 5). « La fusion des artisans musulmans et coptes dans les ateliers rend extrêmement difficile la perception d'une différence profonde entre les techniques. A vrai dire, il n'existe guère de divergence sensible entre la facture des bois qui ornaient les palais fatimides et celle des frises qui se trouvent dans les églises coptes : on y trouve la même perfection d'exécution, dans des compositions aux éléments identiques » (PAUTY).

Ainsi, ces bois sculptés, représentant ici des saints de l'église copte, là des chasses, des danses, des combats d'animaux, restent pour nous anonymes, mais il est bon de savoir que bien avant la date du cénotaphe signalé ci-dessus, des chefs-d'œuvre auraient mérité d'être signés, et ainsi, la première signature en Égypte apparaît au moment où, dans l'art de l'Islam, la géométrie supplante le réalisme. Auparavant, malgré une tradition géométrique déjà lointaine qui aurait pu ouvrir une voie dangereuse à un froid académisme, nous assistons, bien au contraire, à un renouveau plein de vie, auquel l'austérité musulmane semblait ne guère se prêter.

Sur cette époque, les documents ne manquent pas, et un certain nombre d'ouvrages ont été signalés par M. Mayer. Toutefois, comme ce n'était pas son sujet, je crois devoir en outre renvoyer aux articles et aux livres qu'on ne trouvera pas dans la liste bibliographique annexée en fin du volume :

HERZ, Boiseries fatimides, *Or. Archiv*, III.

G. MARÇAIS, Les figures d'hommes et de bêtes, *Mélanges Maspero*, III.

ZAKI M. HASAN, *Kunuz al-Fatimiyin*, p. 196-244.

ETTINGHAUSEN, Realism in Islamic Art, in *Studi or. Levi Della Vida*, p. 250-273.

« En Irak et Haute Mésopotamie les bois à épigraphes anciens manquent presque complètement » (Sourdelle-Thomine, *Monuments ayyoubides de Damas*, IV, p. 217). Pour ma part, je me refuse à admettre que la porte d'une mosquée de Mossoul soit datée de l'année 498/1104-1105 : il faut lire 798 ou 998, et je préférerais cette dernière lecture, soit 1590 de notre ère (Mayer, p. 62). Mais d'autres sculptures nous sont parvenues, qui soulèvent notre admiration par une décoration étourdissante de feuillages touffus (Dimand, Studies in Islamic Ornament, *Ars islamica*, IV, p. 293 et sq., avec 13 illustrations ; Pauty, Sur une porte, *Bulletin de l'Institut français*, XXX, p. 77 et sq.).

Beaucoup de meubles en bois ont disparu, au cours des temps, et ainsi des pièces signées des premières périodes auraient pu nous parvenir. C'est ainsi qu'à la fin des travaux de restauration de la grande mosquée de Bagdad, une inscription était venue rappeler cette entreprise ordonnée par le calife Harun al-Rashid, et on y lisait le nom du chef maçon et du menuisier (Khatib Baghdadi, I, p. 108 ; Salmon, p. 146 ; Le Strange, *Baghdad*, p. 35 ; *Mosquées du Caire*, p. 121).

D'ailleurs il y eut certainement des ébénistes de classe, et le nouveau riche mis en scène dans les *Séances* de Hamadhani sait bien s'adresser à un célèbre artiste, tout comme plus tard on se vantera de posséder des meubles de Boulle : « Voici ma demeure, dit-il. Combien estimes-tu que j'ai dépensé pour cette porte ? Par Dieu, j'ai dépensé un argent fou et de quoi me jeter dans la misère. Comment juges-tu la manière dont elle a été travaillée ? Et sa forme, en as-tu déjà vu, par Dieu, une semblable ? Regarde la finesse de sa facture et observe la beauté de son galbe. Elle semble avoir été tracée au compas. Regarde l'habileté du menuisier dans la façon de cette porte ! Eh bien, c'est du bois de teck en un seul tenant, non piqué de vers et non vermoulu. Lorsqu'elle est mise en mouvement, elle gémit et lorsqu'elle est frappée, elle rend un son clair. Qui donc l'a faite, Seigneur ? C'est Abu Ishak ibn Muhammad de Bassorah : un homme de bonne réputation, expert dans l'art de faire des portes, adroit de ses mains dans le travail. Quel excellent homme c'est ! Par ta vie, je n'aurais jamais recours à personne d'autre pour semblable besogne » (Hamadani, *Choix de Maqamat*, trad. Blachère et Masnou, p. 91).

A côté des décorations humaines, animales, florales, les œuvres géométriques foisonnaient en Égypte dans les édifices religieux : portes et chaires auraient mérité mieux que l'anonymat avec lequel elles nous sont parvenues. J'ai moi-même déploré que les plus belles chaires fatimides soient difficiles à contempler, soit qu'elles appartiennent à des mosquées qu'on ne peut visiter (Hébron), soit parce qu'elles se trouvent loin des grands centres (Sinaï ; et Kous en Haute Égypte). Heureusement, le Musée d'Art musulman du Caire possède des mihrabs de toute beauté (Wiet, Deux inscriptions, *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XVIII, p. 32-33 ; Ravaisse, Sur trois mihrabs, *Mém. de l'Institut égyptien* ; Peter Ruthven, Some egyptian wood, *Ars islamica*, IV, p. 449-455 et 19 reproductions ; Harold Gliden, Fatimid carved-wood, *Ars islamica*, VI, p. 94-95 ; et 5 figures). Sur des belles pièces, « l'entrelacs géométrique est sans doute l'aboutissement d'une longue période de recherche que nous devinons sans la bien connaître » (Marçais, *Architecture*, p. 118) : chaque panneau a été fouillé avec amour, comme si les artistes avaient désiré nous éblouir ou donner une évasion à ceux qui pourraient trouver une monotonie aux polygones.

Si nous passons en Occident, la chaire aghlabide de la grande mosquée de

Kairouan est un des meubles « les mieux conservés et l'un des plus beaux, à coup sûr le plus riche d'enseignement pour qui veut étudier le décor musulman à ses origines ». Les côtés sont formés de panneaux rectangulaires, décorés de « sculpture touffue ». Celle de la grande mosquée de Tunis, également due aux mêmes princes, quoique moins belle, est toutefois un document d'une rare importance.

La chaire omeyyade de la mosquée de Cordoue avait suscité l'admiration d'Idrisi : « Elle n'a pas sa pareille dans tout l'univers ; elle est en ébène, en buis et en bois de senteur. Les chroniques précisent que six ouvriers travaillèrent pendant sept années à la menuiserie et à la sculpture » (Idrisi, *Descr. de l'Afrique*, p. 260 ; Marçais, *Architecture*, p. 145). Les artisans de Cordoue durent conserver longtemps leur réputation, car l'inscription sculptée sur le dossier de la chaire de la Kutubiya de Marrakech, fondation almoravide, précise qu'elle fut fabriquée à Cordoue (*Répertoire d'épigraphie*, IX, n° 3230 et XV, p. 260).

Gardons-nous d'omettre la splendide maksura ziride de Kairouan : « le décor en est d'une densité qui rappelle parfois les bois toulounides et d'une richesse exubérante qui ne compromet ni la clarté de l'épure constructive, ni l'élégance des formes. Les reliefs vigoureux se détachent sur des fonds que meublent des éléments touffus et d'échelle plus menue » (Marçais, *Architecture*, p. 98, III).

Nous devons au zèle de M. Henri Terrasse (*La mosquée des Andalous*) la découverte d'une chaire mi-fatimide mi-omeyyade, ce que précisent deux inscriptions : elle avait été habillée de neuf par un revêtement, d'ailleurs remarquable, d'époque almohade. Le corps du meuble est d'origine fatimide, datant exactement de 369/980, et le dossier a été ajouté quelques années plus tard sur l'ordre du calife omeyyade de Cordoue. Les joues sont divisées en panneaux carrés, formule qui fera fortune en Occident musulman, qu'on retrouve d'ailleurs sur la chaire de la grande mosquée d'Alger, datée de 490/1097 et signée par un certain Muhammad, dont nous ne savons absolument rien (Mayer, p. 51). Ces panneaux sont presque tous remplis par des balustres tournés, ce qui représente le plus ancien exemple de ces bois tournés, qui feront la gloire de la menuiserie de l'Islam (Marçais, *Architecture*, p. 337). Les combinaisons florales, d'une technique impeccable, s'apparentent au style de Samarra, laissant prévoir l'évolution fatimide qui se produira au Caire. Tout dernièrement, M. Henri Terrasse nous a fait connaître la chaire de la mosquée d'al-Karawiyin (*Ars orientalis*, II, p. 145-146 et pl. 18).

En Syrie, le cénotaphe de Sukaina est signé simplement, Muhammad, fils d'Ahmad, fils de ʿAbd-Allah (Mayer, p. 54), c'est-à-dire qu'on y lit trois noms spécifiquement musulmans, et qu'ainsi l'artiste reste anonyme. A l'aide de comparaisons suggestives, Mme Sourdel-Thomine (*Mon. de Damas*, IV, p. 218-224) a montré la place de ces panneaux parmi les pièces les plus belles de cette période du coufique.

Certaines pièces zenguides et ayyoubides avaient déjà attiré l'attention : c'est d'abord le magnifique mihrab, daté de 563/1167 et signé Maʿali ibn Salam (Mayer, p. 48), et c'est probablement un de ses fils, Salman ibn Maʿali, qui dirigeait la confection du fameux minbar de Nur al-din, fabriqué pour Jérusalem et envoyé dans cette ville après sa conquête sur les Francs. Ce meuble splendide est d'ailleurs couvert de signatures (Mayer, p. 63), et j'ai suggéré que ʿUbaid, qui signa le cénotaphe de l'Imam Shafiʿi en 574/1178 (Mayer, p. 65), pouvait avoir appartenu à la même famille, pour avoir été connu sous le surnom d'Ibn Maʿali. Dans l'inscription, ce patron ʿUbaid a une pieuse pensée pour « tous ceux qui ont travaillé avec lui » et n'oublie pas de solliciter la miséricorde d'Allah sur ses collaborateurs, « menuisiers et sculpteurs » (*Répertoire d'épigraphie*, IX, n° 3331). Nous pouvons

encore admirer « un des plus beaux produits de l'ébénisterie arabe du XII^e siècle, qui conserve le souvenir de ses auteurs, un menuisier et deux sculpteurs ». Nous citons les termes de Max van Berchem (MAYER, p. 26) : il date de 595/1199 au plus tard. Et nous terminerons l'examen de cette période avec le mihrab de la Madrasa Halawiya d'Alep, œuvrée par Abd-Allah ibn Ahmad en 643/1245 (MAYER, p. 22).

En ce qui concerne ce mihrab en bois, M. Mayer a été victime d'une confusion de fiches et d'une omission. L'oubli s'applique à la signature du sculpteur *(san'a)*, dont le dernier éditeur lit le nom : Abul-Husain ibn Muhammad al-Harrani (*Répertoire*, XI, n° 4248 et XV, p. 262 ; HERZFELD, *Inscr. d'Alep*, p. 218, n° 102). « Comme sur la chaire de l'Aksa, les signatures distinguent entre *san'a* et *nidjara*. Le deuxième terme désigne la menuiserie, la membrure ; le premier doit désigner l'ornementation, la sculpture » (HERZFELD, p. 219). Ce magnifique ensemble est daté de l'année 643/1245, et il était déjà délicat de se référer pour sa description à un texte du voyageur espagnol Ibn Djubair, qui passa à Alep en l'année 580/1184, mais ce texte, que nous voulons rappeler, est relatif à la Grande Mosquée.

Cette notice d'Ibn Djubair est importante pour l'histoire des bois sculptés, car elle émane d'un écrivain maghrébin : « Le travail de la sculpture sur bois a atteint sa perfection dans la chaire, et je n'en ai vu, en aucun pays, qui fût de cette forme et de cet art exquis ; les panneaux sculptés en bois se continuent sans interruption depuis la chaire jusqu'au mihrab : toutes les surfaces en sont revêtues de bois sous cette forme exceptionnelle ; et c'est comme une immense couronne qui s'élève au-dessus du mihrab et va rejoindre le plafond. La partie supérieure s'en incurve en arcade et est surmontée de panneaux de bois ajouré. Le mihrab est tout entier incrusté d'ivoire et d'ébène, et ces incrustations se joignent sans interruption, de la chaire jusqu'au mihrab, ainsi qu'à la partie du mur de la kibla qui joint l'une à l'autre, sans qu'il apparaisse de séparation. Les yeux y jouissent du plus beau spectacle qui soit au monde » (IBN DJUBAIR, p. 253 ; trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 291 ; voir SAUVAGET, Notes sur quelques monuments, *Syria*, XXIV, p. 226).

La chaire de la Grande Mosquée d'Alep, confectionnée par ordre de Nur al-din, fabriquée pour Jérusalem, fut en effet transportée dans cette ville après sa reprise sur les Francs (*CIA*, *Jérusalem*, II, p. 396-399 ; HERZFELD, *Alep*, p. 121, 166, et les références fournies par M. MAYER, p. 63-64). Et lorsque Ibn Battuta reprend en résumé les termes d'Ibn Djubair, il peut évidemment se souvenir d'une chaire, qui n'est pas médiocre, mais qui venait d'y être installée : elle est d'ailleurs signée de Muhammad ibn Ali Mausili (IBN BATTUTA, I, p. 152 ; trad. Gibb, I, p. 98; MAYER, p. 55).

En face de l'enthousiasme sincère d'Ibn Djubair, faut-il considérer comme un morceau de bravoure une tirade d'Ibn Marzuk, historien tlemcénien du milieu du VIII^e/XIV^e siècle. Il est bon de retenir que ce savant avait passé environ cinq ans en Orient, et qu'il avait séjourné au Caire, ayant ainsi pu voir en Égypte un mobilier religieux de classe. « Pour ce qui est de la chaire à prêcher de la Grande Mosquée de Tlemcen, écrit-il, les maîtres artisans déclarent tous qu'on n'en fabriqua jamais pareille au monde. Ils accordent que la chaire de la Mosquée de Cordoue et celle de la Mosquée des Libraires (l'actuelle Kutubiya) à Marrakech sont celles qui furent le plus remarquablement travaillées : car, si l'on en juge par leurs constructions, les Orientaux ne savent pas sculpter le bois avec élégance. De la chaire de Cordoue un grand nombre de fragments est parvenu au Maghreb et on les compara avec les pièces de celle de Tlemcen : cette dernière ne souffrait nulle comparaison ;

on y trouvait en effet des éléments sculptés, des morceaux de bois de la grosseur d'une noisette ou d'un pois chiche, et des incrustations de la grosseur d'un grain de blé ou presque ; à le voir, on restait émerveillé » (Lévi-Provençal, Le musnad d'Ibn Marzuk, *Hespéris*, 1925, p. 65).

C'est sur ces deux belles citations que je désire conclure, et les réflexions qu'on vient de lire sont destinées à rendre un juste hommage au livre, si plein d'enseignements et, désormais indispensable, de M. Mayer. Gaston Wiet.

Le gérant : P. Angoulvent.

1959. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
ÉDIT. N° 25 279 Dépôt légal : 2-1959 IMP. N° 15 577
IMPRIMÉ EN FRANCE

NOUVELLES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN YOUGOSLAVIE NÉOLITHIQUE — AGE DU BRONZE

En conséquence des échanges de préhistoriens et d'archéologues réglés entre la France et la Yougoslavie au cours de l'été 1957 (juillet-août), un très intéressant voyage d'études nous a permis d'observer l'intense activité des musées et des chantiers de fouilles, d'un bout à l'autre du pays ; de recueillir aussi maintes précieuses informations scientifiques sur les plus récentes découvertes et les derniers résultats acquis, spécialement pour la connaissance des civilisations du Néolithique récent et de l'Age du Bronze, en cette importante région des Balkans.

Les principales étapes de notre itinéraire furent Belgrade, Vršac, Zemun, Pančevo, Smederevo, Saraorci, Požarevac, Aleksinac, Niš et Bubanj en Serbie, Priština en Kosmet, Skopje en Macédoine, Sarajevo en Bosnie, Split et Zadar en Dalmatie croate, Zagreb en Croatie, et enfin Ljubljana en Slovénie (carte de Yougoslavie, fig. 1).

Grâce au chaleureux accueil rencontré partout auprès des conservateurs et des chercheurs, nous avons eu accès aux produits des fouilles encore inédites[1], en cours d'étude et de

1. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre sincère gratitude à tous ceux qui nous prodiguèrent sur place les conseils, les avis et les informations ; ils facilitèrent notre voyage d'études et le rendirent fructueux à tous les points de vue : M. Miodrag Grbić, M. Milutin et Mme Draga Garašanin, de l'Institut archéologique de l'Académie serbe des Sciences, MM. Radoslav Galović et Dušan Krstić, du Musée national de Belgrade, MM. Veselinović et Jovan Todorović, du Musée de la Ville de Belgrade ; M. Nenadović, conservateur du Musée de Niš ; M. Glisić, du Musée de Priština ; M. Atanacković, archiviste à Sremski Karlovci ; M. Trebuhović,

AUTRICHE
ITALIE
SLOVENIE
LJUBLJANA
SAVA
ZAGREB
DRAVA
TRIESTE
ISTRIE
KUPA
UNA
VRBAS
BOSNIE
NEBO
ZADAR
KRKA
DANILO
ČETINA
SPLIT
HERZEGOV
NERETVA
HVAR
ADRIATIQUE
0
100 km

Fig. 1.

R I E
ROUMANIE
VOJVODINA
TISA
DANUBE
SAVA
VRŠAC
ZEMUN
PANČEVO
GAJ
BANJICA B.
VINCA
POŽAREVAC
KORBOVO
SARAORCI
S E R B I E
BOR
RUDNIK
DRINA
ASINAC
AJEVO
ZAP. MORAVA
MORAVA
BULGARIE
HUM
BUBANJ
NISH
IBAR
NOVIPAZAR
JUZ. MORAVA
ENEGRO
PREDIONICA
PRISTINA
KOSMET
SKADAR
SKOPJE
MACEDOINE
VARDAR
ALBANIE
OHRID
CRNA REKA
GRÈCE

classement dans les musées ; nous avons pu admirer là les remarquables réalisations obtenues pour la présentation des collections préhistoriques. Certains petits musées de Serbie ne le cèdent en rien à cet égard aux grandes expositions modernes du Musée national à Belgrade. Incontestablement, un vaste effort muséologique se développe parallèlement aux recherches sur le terrain. Un personnel jeune, actif et compétent, issu des universités — qui possèdent d'excellents instituts archéologiques pourvus de chaires de préhistoire —, mène avec succès cette double activité, en étroite coopération avec les autorités centrales ou locales.

SERBIE

Notre séjour à *Saraorci*, chantier nouveau ouvert en 1957 sur un site de la basse vallée de la Morava, à une vingtaine de kilomètres au Sud-Est de Smederevo, nous a permis d'apprécier les méthodes de fouilles stratigraphiques rigoureuses des archéologues yougoslaves, travaillant en équipe nombreuse : plusieurs collaborateurs assistent le chef de mission qui leur assigne des tâches bien déterminées. Ce site avait été signalé par la découverte fortuite d'objets de l'âge du Bronze, notamment une belle épée à poignée pleine, de type hongrois du Bronze moyen, et un précieux petit vase à deux anses de la même époque, du type de Vatin, à décor incisé et incrusté. Cependant, les sondages menés en deux endroits, sur la basse terrasse de Saraorci, n'ont pas encore permis de confirmer l'existence d'un important établissement de l'âge du Bronze, comme les fouilleurs pouvaient raisonnablement l'espérer : ils ont amené du moins la découverte de plusieurs habitats

---

conservateur du Musée de Zemun ; Mlle Simovljević, conservateur du Musée de Pančevo ; Mlle Nada Miletić, du Musée régional de Sarajevo ; M. Šime Batović, du Musée de Zadar ; M. et Mme Zdenko Vinski, conservateurs du Musée archéologique de Zagreb ; enfin M. Gabrovec, du Musée archéologique, et M. Francè Stare, de l'Université de Ljubljana.

Nous devons une reconnaissance particulière à notre collègue Jovan Todorović, du Musée de la Ville de Belgrade ; sans son aide notre séjour de travail n'aurait pu aboutir aux résultats souhaités.

successifs et superposés, dont les plus anciens remonteraient à la civilisation de Starčevo, du Néolithique ancien, les plus récents datant de l'époque dace, antérieure, contemporaine de la conquête romaine de l'Illyrie. Des vestiges de plusieurs périodes intermédiaires furent mis au jour, lors de cette première campagne de fouilles à Saraorci ; signalons une couche attribuable à la civilisation de Baden, dans laquelle on rencontra une sépulture à inhumation d'un homme de grande taille en position accroupie tenant un coquillage entre ses dents ; certains tessons de poterie présentaient des affinités avec la céramique de Vadastra (Roumanie) ; d'autres avec celle du fameux site-clé de Bubanj, près de Niš ; quelques-uns de ceux-ci paraissaient dater d'une phase avancée du Bronze ancien. Il faut souhaiter une poursuite et un élargissement de ces fouilles de Saraorci, qui promettent de fournir de précieux renseignements sur l'évolution préhistorique de cette région de passage.

Avant d'entreprendre ces recherches à Saraorci, M. M. et Mme D. Garašanin avaient poursuivi l'exploration méthodique de la colline de *Bubanj*, non loin du confluent de la Nišava et de la Morava, à quelques kilomètres à l'Ouest de Niš : ce site capital pour la protohistoire balkanique offre une très intéressante stratigraphie, fort précieuse pour l'établissement d'une chronologie relative sérieuse (on se rappelle les discussions qui surgirent autour de l'interprétation des résultats obtenus sur le site resté fameux de Vinča, à l'Est de Belgrade sur le bord du Danube). Le niveau de base, Bubanj I, appartient à cette civilisation de Starčevo, caractérisée par une céramique ornée à la barbotine, de formes simples, et par une céramique peinte de motifs linéaires noirs et blancs sur un fond rouge. Ce type de poterie se rencontre aussi en Macédoine, dans des sites isolés près de Skopje[1]. Le niveau II de Bubanj, beaucoup plus récent, présente un intérêt particulier : il a livré une grande

1. Miodrag Grbić, Preclassical pottery in the Central Balkans. Connections and parallels with the Aegea, the Central Danube area and Anatolia, in *A.J.A.*, 1957, 2, p. 143.

variété de céramiques, dont la plupart sont malheureusement encore inédites, au Musée de Niš. Les formes les plus complexes des civilisations anatoliennes de l'âge du Bronze nous ont paru y figurer, soit sous forme d'importations, soit comme imitations locales. De très fructueuses comparaisons seront à envisager entre ce matériel céramique et les séries mises au jour en Anatolie à Beyce-Sultan, sans parler des relations plus ou moins étroites avec Hissarlik-Troie. Dès maintenant, on doit citer l'étude de Mme D. Garašanin sur certaines trouvailles issues des fouilles exécutées en 1934 par M. Grbić à *Humska Čuka*, dans la même région, à 10 kilomètres au Nord de Niš[1] : une écuelle à pied serait à considérer comme une importation venue du Sud, dans l'ère de l'Helladique Ancien III, une coupe à anse surélevée, d'un type bien représenté à Eutrésis et à Thermi, à l'âge du Bronze moyen, et un fragment de vase en céramique grise mynienne, typique de l'Helladique moyen II.

Les fouilles de R. Galović à Predionica, près de Priština, chef-lieu du Kosmet (district de Kosovo-Metohija) au Sud de la Serbie, ainsi que celles entreprises par J. Todorović à Banjica, au Sud-Ouest de Belgrade, dans la proche banlieue de la capitale, renouvellent complètement nos connaissances sur les civilisations balkaniques du Néolithique récent.

Le site extraordinairement riche de Predionica, révélé comme beaucoup d'autres par des travaux d'urbanisme et de construction, a livré toute une série de figurines du plus haut intérêt, par sa diversité et sa qualité, ainsi qu'un grand nombre d'objets cultuels non moins significatifs pour l'étude des relations de cette région avec le monde égéen : on signalera tout spécialement la remarquable statuette en terre cuite d'une divinité enchaînée, miraculeusement intacte[2], spécimen unique d'un style très particulier, abondamment représenté

1. Draga Garašanin : Quelques éléments datant de la civilisation de Bubanj-Hum, in *Archaeologia Jugoslavica*, I, Belgrade, 1954, p. 19-24.

2. Cette statuette se trouve reproduite dans l'ouvrage collectif publié sous la direction du Pr René Huyghe, *L'art et l'homme*, t. I, fig. 448 (Paris, 1957).

parmi les autres trouvailles de ce site, qui se rattache à la période dite Vinča-Ploćnik, mais dont la plastique traduit un niveau artistique bien supérieur. La production de Vinča, pour abondante qu'elle fût, n'atteint jamais, à notre avis, la qualité de celle exhumée à Predionica. Ce site mérite d'être connu encore davantage pour les idoles « cycladiques » que l'on demeure confondu de voir sorties du cœur même de la Péninsule balkanique ; ces figurines schématiques présentent toutes les caractéristiques des idoles des îles de la mer Égée, Syros, Paros, ou Amorgos : visage plus ou moins équarri souligné uniquement par le nez, élongation du cou, bras croisés sur la poitrine. Certaines têtes de Predionica, exposées dans les vitrines du Musée de Priština, rappellent étrangement celles, tout à fait analogues, d'Amorgos, conservées au Musée du Louvre. D'autres trouvailles viennent confirmer les rapports étroits que l'on découvre entre le Kosmet et les Cyclades, notamment les petits autels en terre cuite et surtout les fragments de *kernoi* à récipients multiples. La céramique semble fournir d'autres éléments de comparaison, mais il convient d'attendre la publication en préparation pour se faire une idée plus précise sur ce sujet. Notons cependant, dès maintenant, la présence de serpents comme motif plastique ornant certaines poteries : nous aurions là un nouvel indice d'une certaine communauté d'inspiration religieuse dans tout le monde de la Méditerranée orientale, depuis la Palestine jusqu'en Yougoslavie, en passant par les îles de Chypre et de Crète...

Le même site de Predionica a fourni, à côté de ces importantes découvertes néolithiques, une grande quantité de poteries attribuables au Bronze ancien ou moyen, caractérisées par des anses surmontées d'appendices aux formes les plus étranges : on y retrouve curieusement toutes les sortes d'anses *ad ascia*, bifides ou à bouton, des civilisations de l'Italie, dites des terramares, du groupe de Polada ; nul doute que la publication de ce matériel n'amène à réétudier la question des origines et de l'extension de ces poteries que l'on rencontre depuis la côte d'Asie Mineure jusqu'en Lan-

guedoc en France[1]. A 35 km au Nord de Niš, dans la vallée de la Morava, on a commencé à fouiller divers tumulus circulaires d'époque indéterminée, à *Žitkovac*, près d'Aleksinac, où l'on signalait d'autre part la découverte de champs d'urnes, qui seraient les premiers connus dans ces parages : aucune information plus précise n'a pu être recueillie à ce sujet. Au contraire, nous avons pu admirer à l'atelier de restauration du Musée national à Belgrade, des vases richement ornés d'incisions géométriques, où les spirales et les pointillés dominent. Ils proviennent de la nécropole de Korbovo, vaste champ d'urnes situé au bord du Danube, en aval des Portes de Fer, à la frontière roumano-yougoslave. Cette nécropole, que fouille D. Krstić, l'un des assistants du Musée national, se rattache à une civilisation de la fin de l'âge du Bronze roumain, correspondant en Yougoslavie à la phase dite de *Dubovac-Žuto Brdo*, bien illustrée dans les collections du Musée de Belgrade. Toujours sur les bords du Danube, mais en amont et au Nord de Belgrade, il faut mentionner la fouille d'un autre champ d'urnes assez important, par M. Trebuhovič, conservateur du nouveau Musée de Zemun : cette nécropole paraît un peu plus ancienne, certaines urnes datant du Bronze moyen de Pannonie, quoique la grande majorité des vases trahit l'influence indéniable des champs d'urnes germaniques du Hallstatt A. On notera que cette nécropole de Belegiš n'est pas isolée : on connaissait déjà celles de *Slankamen*, également dans le Srem. C'est avec un réel intérêt qu'on verra paraître les publications prévues, actuellement en préparation, notamment celles que les fouilleurs respectifs consacrent aux champs d'urnes de Korbovo et de Belegiš, si importants pour une meilleure connaissance des civilisations au Bronze récent.

Parmi les problèmes que pose cette époque, l'un des plus complexes demeure celui des rapports entre les dépôts et

1. Audrey Furness, Some early pottery of Samos, Kalymnos and Chios, in *Proceedings of the Prehistoric Society for 1956* (1957), p. 173 et s., pl. XVIII ; J. Arnal et J. Audibert, Enquête sur la répartition des vases de « La Polada » en France, in *Bull. Mus. Anthrop. Monaco*, n° 3, 1956, p. 241 et s.

cachettes d'objets de bronze avec les champs d'urnes supposés contemporains : en règle générale, en effet, ceux-ci livrent presque exclusivement de la céramique. Le lien n'apparaît donc pas clairement entre les dépôts d'un côté, les tombes à céramiques de l'autre.

Un groupe de grands bracelets votifs (?) spéciaux, à larges ailettes, et richement ornés de gravures géométriques, retient particulièrement l'attention : concentrés dans la région du mont Juhor, ces bracelets se seraient propagés vers l'Est jusqu'à la rive droite de la Morava (*Drmno* près de Kostolac) et vers l'Ouest jusqu'à la région de Lepenica *(Djurdjevo)* ; ces curieux objets dateraient de Hallstatt A[1].

Au Musée de Pančevo, à 20 km à l'Est de Belgrade, un important dépôt de bronze trouvé à Gaj (Banat) a particulièrement attiré notre attention par la similitude que de nombreux objets présentent avec ceux des dépôts des Hautes-Alpes en France : notamment des pendeloques circulaires à bélière de suspension, des boutons et phalères à bélière médiane, des bracelets ouverts à tige en ruban, ornés d'un décor gravé analogue de dents de loup ou triangles hachurés, etc.[2]. Un autre dépôt, celui de *Vojlovo*, au Musée de Požarevac, possède les mêmes pendeloques ; comme celui de Gaj, il daterait du Hallstatt A (phase Ha A I, selon le schéma de Z. Vinski).

BOSNIE, HERZÉGOVINE

En Bosnie et Herzégovine, l'activité archéologique n'est pas moins intense et variée qu'en Serbie. Après ses fructueuses investigations à travers la grotte de *Hrustovača*[3] (vallée de Bila) à *Nebo*, puis à *Lisičići* près de Konjic dans la vallée

1. Draga Garašanin, *Katalog Metala (Narodnii Musej-Beograd)*, Belgrade, 1954, pl. LXI, et Milutin Garašanin, La Serbie centrale à l'époque préhistorique, in *Monuments et stations archéologiques en Serbie, Matériaux*, t. X, Belgrade, 1956, p. 9.

2. Rajko Veselinović, Bronzana ostava iz Gaja (= Le dépôt de bronze de Gaj), in *Travaux des Musées de Voïvodine*, Novi Sad, 1952, p. 38-47.

3. A. Benac, Zavrsana istrazivanja u pećini Hrustovači (Fouilles dans la grotte de Krustovača), in *Glasnik Zemaljskog Museja u Sarajevu*, III, 1948, p. 3-42.

de la Neretva[1], M. A. Benac a entrepris des recherches nouvelles en Bosnie septentrionale à *Koraj* et à *Slatina* dans la région de Tuzla. Ainsi se précise chaque année davantage le tableau des civilisations néolithiques dans le Centre de la Yougoslavie : le temps est révolu où la célèbre station de *Butmir*, près de Sarajevo, faisait figure de site énigmatique, dans un splendide isolement. Désormais, la civilisation butmirienne vient s'insérer dans le cadre des divers groupes du Néolithique récent de la Péninsule balkanique, tandis que se précisent ses relations avec le monde égéen et avec la Péninsule italique. Son extension géographique vers le littoral adriatique se confirme, depuis que des recherches systématiques furent menées de 1953 à 1955 à *Danilo*, près de Šibenik, par l'Académie yougoslave des Sciences et Arts de Zagreb sous la direction du Pr J. Korošec. Comme à Nebo, la céramique à spirales de Butmir, si caractéristique, est apparue à Danilo, dans un milieu mixte très intéressant, où figure en bonne place une céramique peinte à décor géométrique exclusivement rectilinéaire, apparentée à celle de *Ripoli* (Italie) ; l'absence de véritable stratigraphie ne permet malheureusement pas de distinguer une chronologie relative de ces deux sortes de

1. A. Benac, Fouilles préhistoriques dans la vallée de Bila, in *G.Z.M.S*, IV-V, 1950, p. 5-44 ; A. Benac, *La station préhistorique de Nebo et le problème de la culture butmirienne*, Ljubljana, 1952 (p. 151-164) ; A. Benac, Recherches préliminaires dans la station néolithique de Lisičići, in *G.Z.M.S.*, IX, 1954, p. 137-150 ; A. Benac, Station néolithique de Lisičići près de Konjic, in *G.Z.M.S.*, X, p. 49-84 ; A. Benac, Caractéristiques fondamentales de la culture néolithique à Kakanj, in *G.Z.M.S.*, XI, 1956, p. 167-182 ; A. Benac, Le vase de l'époque du Bronze de Bosanska Rača, in *G.Z.M.S.*, XI, 1956, p. 183-186 ; A. Benac, La Gradina préhistorique de Zečovi près de Prijedor, in *G.Z.M.S.*, XI, 1956, p. 147-166 ; R. Bizić, Boucles préhistoriques de Bosnie et Herzégovine, in *G.Z.M.S.*, VI, 1951, p. 281-300 ; R. Bizić, Les tombes de Donja Dolina, in *G.Z.M.S.*, VII, 1952, p. 201-229 ; B. Čović, Das Depot von Lukavac, in *G.Z.M.S.*, X, 1955, p. 91-106 ; B. Čović, Nécropole illyrienne à tombes plates de Carakovo, près de Prijedor, in *G.Z.M.S.*, XI, 1956, p. 187-204 ; Mirosavljević, Une découverte de culture helladique dans la grotte Pokrivenik sur l'île de Hvar, in *Vjesnik za archeologiju i historiju dalmatinsku*, LIII, 1950-1951 ; Novak, Nuovi ritrovamenti di ceramica dipinta nell'isola Hvar (Lesina) nell' Adriatico, in *Riv. di Scienze Preist.*, vol. V, fasc. 1-4, Florence, 1950 ; Novak, *Prehistorijski Hvar*, Zagreb, 1955.

céramiques[1]. Néanmoins, la comparaison des sites de Danilo et de l'île de *Hvar* avec ceux de Bosnie, notamment *Kakanj*, montrerait l'antériorité de ce groupe par rapport à Butmir, que l'on a de plus en plus tendance à dater de l'extrême fin d'un Néolithique attardé, sinon du Bronze ancien.

A propos de Butmir, il faut souligner à nouveau l'intérêt des découvertes « cycladiques » de Predionica dans le Sud de la Serbie ; elles renforcent la thèse d'une étroite relation entre la civilisation des îles de la mer Égée et celle des vallées de Bosnie et de Serbie méridionale. On ne peut qu'être frappé par les troublantes ressemblances que l'on constate entre les céramiques de Butmir, de Nebo, de Danilo, et celles de Syros ou de Naxos, par exemple[2]. On retrouve ici et là, non seulement des thèmes décoratifs similaires, suite de spirales et de frises de triangles, mais une technique semblable, d'incisions incrustées ou non de matière blanche et souvent aussi des formes de vases analogues. Certains autels votifs de Butmir et de Predionica rappellent, d'autre part, des pyxides à couvercle des Cyclades. En ce qui concerne les voies qui devaient relier la Bosnie aux Cyclades, notons la probabilité des contacts maritimes directs, à partir de la côte dalmate, comme tendent à l'indiquer les trouvailles de céramique à spirales en divers sites du littoral et des îles yougoslaves. Sur le chemin de Priština aux Cyclades, d'autre part, la station de Dimini en Grèce semble avoir joué un rôle de relais non négligeable.

Au sujet de la position chronologique relative de la station néolithique de *Nebo*, par rapport aux civilisations occidentales contemporaines, nous voudrions dire un mot d'un très intéressant tesson provenant de ce site butmirien. Conservé au

---

1. J. Korošec, Nouveaux groupes de culture néolithique sur le territoire dalmate, in *Vjesnik za archeologiju i historiju dalmatinsku*, LIV, 1952 ; J. Korošec, *Fouilles à Danilo près de Šibenik*, Zagreb, 1955 ; J. Korošec, Einige Anmerkungen zu der Frage über den Ursprung der Butmir Kulturgruppe, in *Acta Archaeologica*, Ljubljana, 1955 ; J. Korošec, Ceramica dipinta della Costa Dalmata, in *Bull. di Paletno. Ital.*, 1956, p. 297-320.

2. C. Zervos, *L'art des Cyclades, du début à la fin de l'âge du Bronze*, Paris, 1957, fig. 199 à 228.

Musée de Sarajevo où nous l'avons remarqué parmi les trouvailles de cette grotte, ce fragment de poterie porte un décor imprimé au peigne, constitué de trois bandes parallèles à hachurage oblique, séparées par des zones lisses non ornées : or, il se trouve que ce décor répond exactement à celui des vases campaniformes du type dit « pan-européen » d'Europe occidentale et centrale. C'est le seul exemple de ce genre que nous connaissions pour toute la Yougoslavie, et jusqu'à plus ample informé, il ne paraît pas avoir beaucoup attiré l'attention. Bien qu'il soit bien difficile, sinon présomptueux, de vouloir établir un synchronisme valable — entre la civilisation de Butmir et celle des porteurs de gobelets campaniformes, répandue de l'Andalousie à la Bretagne et à la Bohême —, à partir d'un unique tesson, nous pensons néanmoins qu'un tel rapprochement n'a rien d'invraisemblable, dans la mesure où l'on soupçonnait déjà le caractère tardif de Butmir dans la séquence des civilisations néolithiques balkaniques.

Quant aux résultats des fouilles de la grotte de *Krustovača*, ils tendent à confirmer les observations de quelques préhistoriens, dont V. Popović[1], qui ont cherché à montrer le caractère très tardif de certains groupes, qualifiés encore de « néolithiques », quoiqu'ils semblent appartenir aux âges des Métaux. La grotte de Krustovača a en effet livré une série de bronzes, en même temps qu'un abondant matériel céramique de style Vučedol-Laibach Moor, à décor géométrique richement excisé et rempli de matière blanche incrustée ; or, les objets de bronze associés à cette belle céramique décorative relèvent typologiquement de la phase préliminaire des champs d'urnes d'Europe centrale (Autriche, Bavière), tels les bracelets ouverts et massifs à côtes, les épingles à tête vasiforme massive, les grosses spirales à tige de section losangée et extrémités gravées, les *torques* à tige ronde et mince, etc.

1. V. Popović, Sur la chronologie de la civilisation proto-historique dans la Péninsule des Balkans, in *Revue Archéologique*, 1957, I, p. 129-146 et II, p. 1-24.

Ainsi, de nombreuses observations archéologiques en diverses régions très distinctes de Yougoslavie, donnent de plus en plus à penser qu'il a existé des civilisations pour lesquelles on parlerait volontiers de « Néolithique secondaire » ou attardé, étant donné leur synchronisme très probable avec les grandes périodes de l'âge du Bronze d'Europe centrale. Par là s'expliquent d'autre part les divergences d'interprétation persistantes sur la chronologie de sites aussi importants que ceux de Vinča ou de Bubanj en Serbie : selon les uns, la plupart des niveaux ne remonteraient pas plus haut que le Bronze moyen ; pour les autres, au contraire, presque toute l'histoire du site se placerait à l'époque néolithique ou chalcolithique.

GLASINAC, AGE DU BRONZE

La publication, par A. Benac et B. Čović, du premier volume[1] du catalogue consacré aux tertres funéraires des hauts-plateaux de Glasinac est appelée à marquer une date dans les annales de l'archéologie yougoslave : ces deux auteurs y démontrent en effet l'existence de toute une série de tumulus appartenant aux diverses phases de l'âge du Bronze, alors que l'on avait coutume d'attribuer jusqu'à maintenant l'ensemble de ces riches nécropoles à l'âge du Fer, depuis l'époque des explorations du siècle dernier qui enrichirent considérablement le Musée de Sarajevo. Le reclassement de ces collections a permis une étude plus poussée du matériel archéologique : c'est ainsi qu'une subdivision chronologique des tombes a pu être réalisée à la lumière des plus récentes recherches sur l'âge du Bronze en Europe centrale, dont la Bosnie fait désormais figure de province méridionale.

Malgré l'absence générale de céramique et d'armes, ce qui entrave souvent les comparaisons typologiques, A. Benac et B. Čović ont réussi à établir les synchronismes suivants entre

1. A. Benac, B. Čovič, Glasinac, Teil I, *Bronzezeit, Katalog der vorgeschichtlichen Sammlung des Landesmuseums in Sarajevo*, Sarajevo, 1956.

les tumulus de Glasinac et les civilisations mieux connues de l'âge du Bronze européen :

Glasinac I = Bronze ancien (période A de Reinecke).
Glasinac II a = Bronze moyen (période B de Reinecke) = = Toszeg C, Bronze III Hongrie.
Glasinac II b = Bronze récent (période C de Reinecke) = = Toszeg D, Bronze IV, I Hongrie.
Glasinac III a = Bronze D de Reinecke = Bronze IV, 2 de Hongrie.
Glasinac III b = Hallstatt A de Reinecke (Champs d'urnes anciens) = Bronze IV, 3 Hongrie.
Glasinac III c = Hallstatt B de Reinecke (Champs d'urnes récents).

Pour chacune de ces phases, un certain nombre d'objets caractéristiques tiennent lieu de fossiles directeurs, dont nous citerons les principaux (voir Tableau typologique, fig. 2).

Pour Glasinac I, phase pré-illyrienne, ce sont les haches-marteaux en pierre et les lames de poignards triangulaires, courtes à talon arrondi.

Pour Glasinac II *a*, ce sont les bracelets ouverts à dos gravé de motifs à base de guirlandes, les boutons à large bélière.

Pour Glasinac II *b*, les bracelets à décor exclusivement rectilinéaire, les diadèmes à nervures longitudinales et à extrémités en spirales, les aiguilles.

La phase suivante, Glasinac III *a*, se caractérise avant tout par la présence de fibules en archet de violon, du type Peschiera ; on note en outre les bracelets constitués d'un fil double à tige torse, les pendentifs à double spirale reliée par un ressort cylindrique, les épingles moyennes à tête massue ou sphérique.

Trois nouveaux objets de parure définissent la phase Glasinac III *b* : les colliers-*torques* à extrémités ourlées, à corps large aplati, orné d'un beau décor gravé composé d'une frise de spirales surmontée d'une rangée de triangles hachurés ;

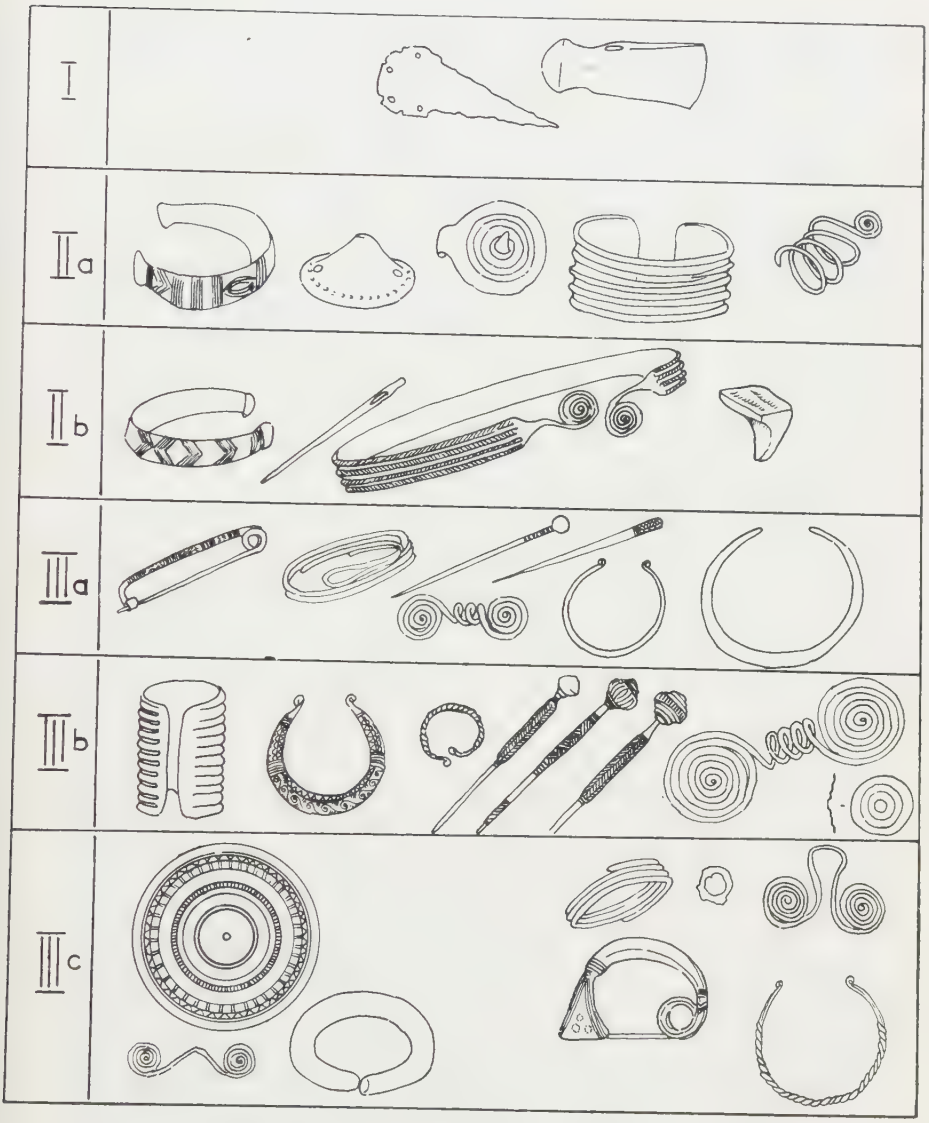

Fig. 2. — Glasinac : âge du Bronze.

les grandes épingles décoratives à tête massive ornée de moulures, variantes du type à tête de pavot, avec col renflé et strié, de section quadrangulaire ; les brassards ouverts et larges à nervures.

Quant à la dernière période, Glasinac III *c*, qui marque la transition vers l'âge du Fer, elle voit l'apparition de deux nouveautés : les grandes phalères à bélière centrale sur la face concave, un décor gravé de registres concentriques à base de triangles hachurés ornant la surface convexe, et les fibules en arc à pied triangulaire assez large ; en outre, on remarque parmi les objets les plus courants à cette époque, les *torques* à tige torse, les bracelets massifs à tige de section ovale dont les extrémités se touchent presque, et les bracelets en forme de ressort à plusieurs spires. Enfin, dans quelques tumulus de la période de transition, on rencontre les premiers objets en fer très rares : un petit couteau dans le tumulus IV de *Vrlazije*, un petit anneau dans le tumulus II de *Loznik*.

Voici, au point de vue statistique, les chiffres respectifs de tombes attribuables aux diverses périodes que nous venons d'énumérer, selon le catalogue du Musée de Sarajevo :

Glasinac I = 3 tombes ; Glasinac II *a* = 10 tombes ; Glasinac II *b* = 11 tombes ; Glasinac III *a* = 9 à 12 tombes ; Glasinac III *b* = 8 tombes ; Glasinac III *c* = 12 tombes.

On constate ainsi un nombre à peu près analogue pour chaque période, à partir du début du Bronze moyen, qui semble marquer le début d'un peuplement assez stable, quoique encore très réduit, de la région des hauts plateaux bosniaques entre les rivières Drina et Bosna. Il faudra attendre le plein âge du Fer pour voir un essor démographique ou une forte colonisation se traduire par la prolifération des nécropoles tumulaires (c'est à cette disproportion entre le nombre considérable, presque incommensurable, des tumulus de l'âge du Fer, par rapport aux quelques dizaines de l'âge du Bronze que serait due la non-reconnaissance de ceux-ci pendant si longtemps).

A propos des épées de bronze à languette et à tranchants rectilignes (« cut-and-thrust swords ») des archéologues britan-

niques — type dit de Nenzingen selon J. D. Cowen[1] —, nous croyons utile de mentionner les rares exemplaires datés du Bronze récent que les musées yougoslaves conservent actuellement : deux au Musée de Sarajevo, provenant de *Varcar Vakuf* et de *Dabar* (kod Segeta), un au Musée de Zadar, provenant de *Vrana* près de Biograd-sur-Mer[2] et un au Musée national de Belgrade, provenant de *Konjuša*. Selon nos recherches en cours, les porteurs de ce type d'épée n'auraient pas été étrangers aux vagues d'envahisseurs coalisés qui mirent fin vers 1200 avant notre ère au monde mycénien et semèrent la tourmente en Méditerranée orientale, sous le nom proposé de « Peuples de la Mer et du Nord » : ces trouvailles éparses indiqueraient qu'ils auraient traversé le territoire de l'actuelle Yougoslavie au cours de leurs pérégrinations.

LES DÉPOTS DE BRONZE EN YOUGOSLAVIE ET PLUS PARTICULIÈREMENT EN CROATIE

Dans un important article préliminaire au catalogue qu'ils s'apprêtent à publier sur les dépôts de bronze du Musée archéologique de Zagreb, Zdenko et Ksenija Vinski, conservateurs[3], étudient la répartition statistique et chronologique des dépôts et cachettes de l'âge du Bronze en Croatie et Syrmie-Vojvodine, non sans jeter un coup d'œil sur les autres régions de la Yougoslavie. Leur travail vient ainsi recouper sur certains points celui de Mme Draga Garašanin, à qui l'on doit le très utile catalogue des objets des âges des Métaux du Musée national de Belgrade, ainsi qu'une nouvelle étude consacrée à certains dépôts significatifs de Serbie[4].

---

1. J. D. Cowen, *Eine Einführung in die Geschichte der bronzenen Griffzungenschwerter in Süddeutschland und den angrenzenden Gebieten*, in 36. B.R.-G.K, 1956, p. 52-155, et surtout p. 63-71.

2. Šime Batović, Prähistorische Schwerter im archäologischen Museum in Zadar, dans *Bull. Archéol. et d'Hist. dalmate*, LV (1953), p. 145-161.

3. Zdenko Vinski, Ksenija Vinski Gasparini, Prolegomena zur Statistik und Chronologie der urgeschichtlichen Hortfunde in Kroatien und im zur Vojvodina gehörenden Gebiete Syrmiens, in *Opuscula Archaeologica*, I, Zagreb, 1956.

4. Draga Garašanin, Études sur l'âge des Métaux en Serbie, in *Starinar*, nouvelle série, vol. V-VI, Belgrade, 1954-1955, p. 335-347.

Le nombre total de dépôts recensés en Croatie s'élève à 57 ; s'ajoutent encore les 13 dépôts de Syrmie-Vojvodina (Srem). Sur ce nombre, 33 sont encore inédits. Ensemble, les 70 dépôts de la région étudiée groupent 4 389 bronzes. Seuls trois dépôts comprennent quelques parures en or : la trouvaille la plus importante à cet égard reste celle de *Privlaka-Nin*, sur le littoral dalmate, trésor inédit attribuable au Bronze moyen (période B de Reinecke) qui se compose de trente-trois objets d'or, appliques et perles biconiques. La localisation géographique de ce trésor souligne l'importance de l'Adriatique comme zone de transit entre les régions aurifères d'Europe centrale et le monde mycénien, gros consommateur de métal précieux.

Deux autres découvertes de cette Dalmatie croate, encore inédites, méritent d'être signalées, dans cette même perspective des relations supposées, mais mal connues, entre Mycènes et les civilisations du Bronze ancien d'Europe centrale et occidentale : il s'agit d'un court poignard à manche en bronze et d'une lame, plus grande et ornée de gravures, d'un autre poignard du même type si caractéristique. Le poignard complet provient de *Prapatnica*, dans les environs de Split[1], où il fut découvert en 1948 isolément ; la lame triangulaire courte à talon rond est assujettie au moyen de sept rivets à l'extrémité du manche qui forme garde : il ne semble n'y avoir aucun décor gravé sur cette arme, à la différence de celles trouvées dans les Alpes occidentales notamment (un poignard des Taburles (Hautes-Alpes) possède le même nombre de rivets, sept, et un beau décor géométrique gravé). La lame de poignard trouvée à *Garica*, dans l'île de *Krk* en 1874 (Musée de Zagreb, n° 56, inédite), offre au contraire le décor gravé classique et commun à ce groupe évolué du Bronze ancien européen : rangées superposées de dents de loup ou triangles hachurés alternant avec des bandes striées obliquement. Cette lame a

1. Actuellement conservé au Musée archéologique de Split, où il est exposé parmi de nombreux autres objets de l'âge du Bronze, dont la plupart paraissent également inédits.

conservé sept de ses neuf rivets primitifs. Elle doit être prochainement publiée, ainsi que le poignard de Prapatnica, par M. Zdenko Vinski. Nous avons tenu à mentionner leur existence dès maintenant, car ce sont des exemplaires méconnus et, à notre connaissance, les premiers que l'on puisse signaler, non seulement sur le littoral dalmate, mais même pour tout le territoire yougoslave.

Pour en revenir à la répartition des dépôts de Croatie, catalogués par Z. et K. Vinski, soulignons les trois principales régions de concentration des trouvailles : 1) région de Srem-et-Slavonie entre Drave, puis Danube, et Save, la plus dense avec 43 dépôts ; 2) région Nord-Ouest de la Croatie, groupant douze dépôts ; 3) région montagneuse de la Croatie au Sud de la Save, y compris la Dalmatie, totalisant une quinzaine de dépôts plutôt clairsemés.

Au point de vue du classement chronologique des dépôts, les remarques principales qui suivent s'imposent : d'abord, il n'existe aucun dépôt datable du Bronze ancien, tandis que trois seulement illustrent le Bronze moyen ; c'est dire que la quasi-totalité des dépôts relève de l'époque des Champs d'urnes ; à l'intérieur de cette époque, Z. Vinski classe les dépôts ainsi :

Phase Ha	A 1	8 dépôts
—	A 2	40 —
—	B 1	5 —
—	B 2	10 —

Il est évident que la très grande majorité des dépôts daterait, selon ce schéma, de la phase évoluée des Champs d'urnes anciens (= Hallstatt A 2 de Reinecke), soit environ le XI^e siècle avant notre ère si l'on tient compte des plus récentes synthèses des archéologues européens[1]. De cette phase date en tout cas le dépôt le plus considérable quantitativement, celui de *Brodski Varos*, près de Slavonski Brod sur la

1. H. Müller-Karpe, *Münchener Urnenfelder*, Kallmünz, 1957, p. 9-12 (par exemple).

Save, qui ne renferme pas moins de 644 pièces. On peut dire que la phase Ha A 2 marque indiscutablement l'apogée de l'industrie du bronze en Croatie, particulièrement entre Save et Drave ; ou plus exactement c'est cette période qui vit le plus grand nombre d'enfouissement de dépôts : peut-être doit-on songer aux mouvements ethniques dont la migration dorienne constitua l'épisode le plus spectaculaire, comme responsable possible, ou indirect, de cette série de cachettes de bronzes...

Au terme de leur étude, Z. et K. Vinski jettent un regard sur l'ensemble des dépôts des autres régions de Yougoslavie ; ils en profitent pour tenter de préciser leur datation restée jusqu'ici bien vague. Ils attribuent cinq dépôts du Banat à chaque phase des Champs d'urnes anciens, Ha A 1 et Ha A 2 et, en Serbie, six dépôts à la phase Ha A 2 : de ceux-ci, il convient de citer les dépôts de *Rudnik*, de *Kostolac*, de *Vinča*, de *Brestovik* (3 cachettes proviennent de cette localité située sur le Danube entre Belgrade et Smederevo).

La Bosnie se distinguerait au contraire par le nombre relativement plus grand de dépôts de la période récente des Champs d'urnes par rapport à ceux de la période ancienne.

Finalement, en l'état actuel des connaissances, le territoire yougoslave tout entier semble avoir livré un total d'environ 148 dépôts de l'âge du Bronze.

Jacques-C. Courtois.

TROIS VASES ZOOMORPHIQUES PRIMITIFS DE BULGARIE

Au temps des fouilles des tells appelés Jassatépé, dans le Quartier universitaire et Philipovo dans la ville même de Plovdiv, et, d'autre part, de l'exploration du tell Baniata près du village Kapitan-Dimitriévo (arrondissement de Pechtéra), furent découverts trois vases zoomorphiques. Le premier (fig. 1), représente le corps stylisé d'une chèvre. Il provient du tell Jassatépé. On l'a recueilli à une profondeur de $3^{m},5$, sur le sol d'une habitation de l'époque néolithique ou pierre récente et du Cuivre, tout près du foyer[1]. Le vase est modelé en argile purifiée. Il est de couleur rouge et d'une hauteur de $0^{m},095$. La tête de la chèvre est très bien rendue. Ses cornes étaient tournées en arrière et en même temps par côté, telles que celles des chamois ; de leur race, sans doute, proviennent les premières chèvres domestiques. Sous les cornes sont sculptées les oreilles. Les yeux sont représentés chacun par un simple trou, sur lequel il y a un trait incliné, semblable à un sourcil. La bouche est marquée par des sillons, les narines par des trous. Sous le museau apparaît le menton. Le corps a été transformé en une petite auge triangulaire qui se termine en dessous par trois pieds, longs chacun de $0^{m},035$. L'embouchure du réceptacle forme un triangle isocèle, dont le sommet est à la nuque de la chèvre, et la base — près de son extrémité. Les côtés du triangle ont une longueur de $0^{m},09$, la base de $0^{m},015$. L'épaisseur de la cuvette est de $0^{m},02$, la profondeur de $0^{m},015$.

La partie extérieure du corps de la chèvre est ornée de

1. P. Detev, Le tell Jassatépé à Plovdiv, *GNMPL*, I, 1948, 3, fig. 9 et 12.

circonvolutions concentriques ; on voit aussi des points, des lignes incrustées, parallèles et inclinées, qui probablement représentent la laine du capridé.

Au moment de la découverte, dans l'auget, se trouvait une matière charbonnée, dure, gelée et luisante, reste d'une graisse

Fig. 1. — Vase en forme de chèvre : terre cuite.

endurcie. Elle a laissé une traînée sur le dos de la chèvre et un fil charbonneux finissait au sommet de son crâne entre les cornes. Près de la nuque se trouvait un objet réniforme en argile, grillé par le feu et enfumé. La découverte du vase sur le sol de l'habitat, tout près du foyer, la graisse durcie, le fil charbonneux le long de la nuque de la chèvre et l'objet réniforme, nous font penser que ce vase a dû être utilisé comme lampe.

Le second vase zoomorphique a l'aspect d'un mouton ænéolitique. Il a été trouvé à une profondeur de 2 m dans le

tell de Jassatépé, au mois d'avril 1953. Ce vase (fig. 2) est semblable à celui que nous avons décrit et reproduit sous la figure 1. Il est en argile purifiée, d'une couleur rouge pâle de $0^{m},09$ de hauteur et $0^{m},13$ de longueur. L'épaisseur et la profondeur de l'auget sont de $0^{m},006$ et de $0^{m},04$. La tête

Fig. 2. — Vase-lampe en forme de mouton : terre cuite.

ayant pris la forme d'un mouton est redressée. Les cornes sont massives et tordues en bas et en avant. Elles ressemblent aux cornes des moutons énéolithiques déterrés du tell, près du village Bikovo (arrondissement de Nova Zagora)[1] et Jassatépé[2].

Cela atteste que le mouton domestique pendant l'époque

1. St. Ivanov, Au sujet de la question des animaux domestiques pendant le Néolithique et l'époque de la Pierre et du Cuivre en Bulgarie, *GSSA « G. Dimitrov »*, Sofia, 1949-1950, 348, fig. 3.

2. Des documents non publiés existent au Musée archéologique de Plovdiv.

néolithique et du Cuivre, n'était pas très différent du mouton sauvage : le mouflon. Les oreilles du mouton ont une même base avec ses cornes. L'emplacement des yeux est marqué par de faibles traces en relief, la gueule et les narines, par les traits du museau. Le dos est creusé en un auget triangulaire

Fig. 3. — Vase-lampe en terre cuite : mouton.

terminé en dessous par trois pieds courts. Le côté extérieur du corps est décoré de circonvolutions spiraliformes, incisées par des lignes parallèlement creusées et incrustées et d'autres ornements.

Le troisième document (fig. 3), a aussi la forme d'un mouton. Il a été déterré à 6 m de profondeur dans les rebuts énéolithiques du tell Baniata, près du village Kapitan Dimitriévo (arrondissement de Pechtéra). La tête de l'animal, bien modelée est penchée en avant. L'expression des traits fait présumer que la bête était de mauvaise humeur. Ses

cornes sont plus massives que celles qu'on voit sur le vase de Plovdiv. Elles sont tordues par le bas et leurs extrémités se confondent avec la partie antérieure du ventre creusé en auget tétragonal.

Les différentes parties de la tête sont très réussies, de façon réaliste ; à cause de cela, elles donnent une idée de la race des moutons connus en ce temps. Le vase est de couleur grise, fumeuse. Il pose à sa partie inférieure sur quatre pieds ayant la forme de demi-cônes. Son auget a la longueur de $0^m,1$, la largeur de $0^m,08$, la profondeur et l'épaisseur atteignent $0^m,035$ et $0^m,01$. Là aussi, le corps est orné de lignes creusées. Entre le corps et les cornes du vase-mouton, on note des trous de $0^m,02$ de diamètre. La queue du mouton est figurée par une petite excroissance, au milieu du côté postérieur.

On a trouvé en Bulgarie[1] un vase zoomorphique dans le tell Rachéva, près de la ville de Jambole et à Arinşd en Roumanie[2].

Les trois documents proviennent du rebut ænéolithique, dans trois tells différents. Leur ornementation est typique, correspondant à la première moitié de l'époque du néolithique et du Cuivre ; presque la même partout, elle fut exécutée de différentes manières. Les principaux éléments sont les spirales, les lignes incrustées parallèlement inclinées, les triangles, les points, les circonvolutions concentriques incrustées d'ocre blanc.

Ces vases zoomorphiques — des lampes — sont si bien modelés, que d'après leur forme, on l'a dit, revit l'espèce de l'animal et la fonction du vase. En outre, ils témoignent le développement de la plastique domestique pendant la première moitié du néolithique et du Cuivre dans la Bulgarie du Sud ; et ils nous orientent sur les idées religieuses de l'époque. Il est évident, d'après les augets, qu'on y met-

---

1. Jérome, L'époque néolithique dans la vallée de Tousus (Thrace), *R.A.*, 39, 1901, 336 sq., fig. 1.

2. Fr. László, *Les types des vases peints d'Arinşd (Erösd)*, Dacie I, 22 sq., pl. XII, n. 1.

tait là des graisses, ou bien des résines aromatiques ; elles devaient brûler pendant les cérémonies religieuses ou servir pour l'éclairage parfois. Ces vases étaient utilisés aussi comme lampes pour éclairer les maisons et contre les mauvais esprits. Cela est confirmé par la situation du vase-lampe de la figure 1 au moment de sa découverte.

Plovdiv.

Pierre Détev.

LES DEUX SIRÈNES DU SARAPIEION DE MEMPHIS AU MUSÉE DU CAIRE : NOTE COMPLÉMENTAIRE

Nous avions déjà signalé ici même[1] l'impossibilité où nous nous étions trouvé, en raison des événements de l'automne 1956 en Égypte, de procéder au Musée des Antiquités du Caire, à la vérification alors demandée par M. J. Marcadé[2] au sujet des deux statues de Sirènes découvertes par Mariette à Saqqarah sur le *dromos* du Sarapieion, la plus mutilée des deux ayant été depuis fort longtemps reléguée dans les réserves du sous-sol.

Rappelons que M. J. Marcadé avait ingénieusement suggéré que les deux morceaux de sculpture retrouvés, qui paraissaient, d'après les dessins de Mariette, complémentaires l'un de l'autre, auraient pu ne constituer que les deux parties, antérieure et postérieure, d'une seule et même figure. L'une des Sirènes, la joueuse de cithare du Musée du Caire[3], presque intacte de face, du sommet de la tête jusqu'au bas des cuisses, à la naissance des pattes d'oiseau, était au contraire mutilée au dos, de la tête au tronc[4], tandis que l'autre pièce, qui comportait essentiellement les ailes avec, au revers de celles-ci, la retombée en nappe d'une belle chevelure, puis la queue d'oiseau et une partie du socle figurant un rocher, ne paraissait montrer en outre, de face, que les traces du corps mutilé de la femme-oiseau, et de l'une de ses pattes.

---

1. *Revue archéol.*, 1957, II, p. 45 sqq. : J.-Ph. Lauer, Autour des Sirènes-musiciennes du Sarapieion de Memphis.

2. *Revue des études anc.*, t. LVIII, nos 1-2, 1956, p. 117-123.

3. Cf. C. C. Edgar, *Greek sculpt.* (*Catal. génér. Antiq. Égypte*, Musée Caire), 1903, p. 28, au no 27506.

4. Cf. J.-Ph. Lauer et Ch. Picard, *Stat. Ptol. Sarapieion de Memphis*, pl. 21, 3.

Trompé, comme M. J. Marcadé, par le dessin de Mariette (fig. 1), qui n'a donné aucun relief à ces traces, propres à apparaître ainsi comme celles de la cassure — les ailes et la queue auraient été détachées du reste du corps perdu — nous

Fig. 1. — Dessin de la Sirène d'après Mariette.

avions, après un examen fait au Caire — mais involontairement trop rapide — du dos de la Sirène-musicienne, admis comme plausible l'hypothèse du raccordement des deux pièces.

Une mission archéologique en Cyrénaïque nous ayant donné, au mois de janvier dernier, l'occasion de regagner la France par Le Caire, il nous a été enfin possible d'examiner sur place le fragment ailé, et de procéder au contrôle attendu depuis plus de deux ans ; cela malgré les récentes mesures administratives qui compliquent singulièrement les recherches au Musée égyptien. En effet, toute demande d'accès

aux réserves du sous-sol ou aux salles habituellement closes du grand musée, même l'ouverture d'une simple vitrine, nécessite actuellement la réunion d'un comité de plusieurs conservateurs et fonctionnaires qui doivent accompagner le requérant et rédiger ensuite un procès-verbal. Aussi, pour limiter à une seule fois ces formalités, avons-nous dû commencer par faire exécuter à nos frais un moulage du dos mutilé de la Sirène-musicienne (voir ce moulage sur la fig. 2 à gauche) ; ce moyen devait nous permettre, en juxtaposant la pièce au fragment ailé, de vérifier immédiatement si leur raccord était possible ou non. Certes, cette opération préliminaire nous eût été évitée si l'accès aux réserves avait pu se faire normalement. Car, dès que nous avons été mis en présence de l'œuvre, la différence de proportions entre les deux pièces est apparue de façon flagrante. Nous reproduisons ci-contre (fig. 2) la photographie prise au moment de la juxtaposition des parties trouvées. Elle montre, on ne peut plus clairement, qu'il s'agit là de deux statues de taille très différente. Tandis que la joueuse de cithare est sensiblement à l'échelle humaine, la Sirène du sous-sol, au Musée du Caire, n'atteint avec son socle — il est vrai d'épaisseur très réduite — que $1^{m},05$ environ de hauteur, au sommet de l'aile gauche, ce qui correspond d'ailleurs exactement à la mesure donnée par Mariette[1].

Si la preuve est ainsi faite qu'il y eut bien deux Sirènes sur le *dromos* du Sarapieion[2], leur différence d'échelle indique, au contraire, qu'elles ne constituaient pas une paire, et qu'elles ne devaient pas être placées en « pendant ». Il n'est, néanmoins, nullement exclu que chacune d'elles ait pu avoir une

1. Cf. Maspero, Le Sérapeum de Memphis, *Atlas*, pl. V, *b* et *b bis*.

2. Nous avons déjà signalé (*Revue archéol.*, 1957, 2, p. 46-47) que ces deux Sirènes ne furent d'ailleurs trouvées par Mariette ni en même temps, ni au même point. La statue ailée fut tout d'abord recueillie, disposée sur la banquette Sud du *Dromos* à côté du groupe comprenant principalement la panthère et les deux paons (exactement en 13 du plan de Mariette reproduit dans *Stat. Ptol. Sarap. Memphis*, pl. 26). Quant à la joueuse de cithare, elle ne fut exhumée que plusieurs mois plus tard, au pied de la même banquette, mais sans doute quelques dizaines de mètres plus à l'Ouest.

Fig. 2.
Moulage : dos mutilé de la Sirène-musicienne, présenté *(à g.)* près de l'autre statue *(à d.)*.

Fig. 3.
Dos de la même statue montrant la chevelure de la Sirène.

partenaire aujourd'hui disparue, comme pourrait le laisser supposer la belle tête féminine retrouvée à côté de la Sirène-musicienne lors de sa découverte par Mariette, d'après la photographie ayant appartenu à Arthur Rhôné : document que nous avions publié dans cette *Revue* même[1]. Il est bien probable, comme nous l'avions déjà suggéré[2], que certaines pièces de sculpture, parmi celles qui ornèrent, peut-être successivement en certains cas (?), le *Dromos*, aient été détruites ou perdues. Nous relevons, en fait, un nouvel indice de cette possibilité, ayant constaté qu'un troisième exemplaire de sphinge ailée — semblable aux deux autres encore *in situ* sous le sable recouvrant le *Dromos*[3] — a été porté au Catalogue général du Musée du Caire comme ayant été trouvé près du Sarapieion à Saqqarah[4]. Cette troisième sphinge avait presque certainement un vis-à-vis, et l'on peut se demander si d'autres couples semblables ne manqueraient pas encore à l'appel. L'hypothèse du parallélisme des statues de Sirènes, que suggère en particulier le couple des paons, et qu'a préconisée M. Ch. Picard, demeure ainsi parfaitement valable.

Ceci posé, les remarques de M. J. Marcadé auront eu l'avantage appréciable d'attirer l'attention sur cette seconde statue de Sirène, quelque peu oubliée parmi les vastes réserves du sous-sol du Musée du Caire ; cette ingénieuse remarque a permis de prendre et publier ici des photographies aptes à préciser utilement les dessins de Mariette dont on avait dû se contenter jusqu'ici.

Si nous examinons ces photographies, nous constatons que la Sirène vue de face (fig. 2) évoque curieusement par son corps féminin mutilé celui d'un gros oiseau à la tête tournée vers la droite de l'image, et dont le bec se détacherait sur le haut de l'aile. C'est, sans doute, cette vision qui abusa Mariette, et l'incita à parler d'un phénix sur son manuscrit

1. *L. l.*, p. 55, fig. 3.
2. Cf. Lauer-Picard, *l. l.*, p. 189.
3. Cf. *ibid.*, p. 16-17 et 19.
4. Cf. C. C. Edgar, *l.l.* p. 29, n° 27616. Cette Sphinge porte, d'autre part, au journal d'entrée du Musée, le n° 27893.

et sur la légende de son plan, à propos de cette œuvre où il n'aurait d'ailleurs pas décelé, semble-t-il, le corps de femme[1]. En réalité, la pointe en forme de bec n'a dû être, comme le notait Edgar dans son catalogue[2], que « l'extrémité d'un objet, probablement un instrument de musique (?) ». Le savant conservateur, d'autre part, qui fut le premier à reconnaître en cette statue une Sirène[3], tint cependant à faire suivre son identification d'un point d'interrogation. Même ainsi, la conclusion proposée ne saurait plus être mise en doute, tant en raison de la chevelure si caractéristique qu'on voit sculptée entre les ailes au dos de la pièce (voir fig. 1 et 3), qu'en raison aussi des vestiges mêmes du buste féminin dont l'interprétation comme corps d'oiseau, présentée par Mariette, n'est pas défendable.

Nous appellerons enfin l'attention sur la très grande similitude du rendu des duvets de plumes, d'une part à la partie postérieure des ailes de cette Sirène, et, d'autre part, sur les reins et les côtés des cuisses de la joueuse de cithare. Quant à l'indication des plumes proprement dites[4], elle est elle-même fort semblable à celle que nous retrouvons sur le corps des paons[5]. Ces œuvres diverses appartiennent donc manifestement à la même école, ou au même atelier ; on ne peut ainsi que s'étonner de trouver entre les deux Sirènes conservées la différence d'échelle qui avait pu être mise en doute[6], mais dont nous venons d'apporter ici la preuve formelle.

Jean-Philippe Lauer.

---

1. Mariette décrivit, en effet, cette statue comme ayant « la forme d'un oiseau orné d'une chevelure de femme » (cf. Maspero, *Le Sérapeum de Memphis par A. Mariette-Pacha*, p. 29).

2. *L. l.*, p. 28, au n° 27507.

3. Contrairement à ce que prétendit U. Wilcken (*Arch. Jahrb.*, 32, 1917, p. 184), revendiquant pour lui-même la priorité de cette identification.

4. Elle est visible ici sur notre figure 2.

5. Cf. Lauer-Picard, *l. l.*, fig. 100, 101 et 103.

6. Cf. *ibid.*, p. 223, ainsi que U. Wilcken, *l. l.*, p. 184. — Dans le cas des Sirènes de proportions différentes, on pourrait penser à des consécrations successives, ce dont nous n'avons, d'ailleurs, nulle preuve. Mieux vaut peut-être se souvenir du fait que l'art grec, hellénistique ou autre, ne s'attachait pas trop à de rigoureuses symétries.

L' « ETRUSCAN REVIVAL » DU XV[e] SIÈCLE[1]

Dans son *Histoire de la peinture en Italie* — qui n'est guère, comme on sait, que l'adaptation désinvolte des manuels italiens de la fin du XVIII[e] siècle — Stendhal introduit, à propos de Giotto, un curieux chapitre (XII) intitulé : « La beauté méconnue ». On peut y lire : « Les Toscans, si enflammés pour la peinture, trouvèrent tout à coup sous leurs pas, au plus fort de leur passion, des modèles de la beauté parfaite (1280). Cette découverte flattait l'amour-propre ridicule, quoique fondé, qu'on mit toujours en ce pays aux titres de noblesse de la nation. Tout cela ne fut d'aucun poids. La beauté la plus pure passa sous leurs yeux sans être reconnue, et ils quittèrent des figures qu'on disait dessinées par Raphaël, pour les tristes mannequins des Giotto et des Cimabue.

« On trouve dans la bibliothèque Riccardi à Florence un manuscrit qui porte la date de 1282. L'auteur est Ristoro d'Arezzo. Il raconte que l'on venait de découvrir dans son pays une grande quantité de vases étrusques ». (Suivent quelques passages traduits du *Libro della composizione del mondo*, qui seront cités plus loin.)

On peut laisser de côté l'incroyable hypothèse d'après laquelle les Florentins ont failli — grâce à ces découvertes — aller tout droit vers Raphaël dès 1280. Mais cet intérêt pour les « vases étrusques », attesté en Toscane dès la fin du XIII[e] siècle, pose un problème historique qui mérite l'attention. On vou-

1. Cette étude est tirée, pour l'essentiel, d'un ouvrage : *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique* (sous presse, P.U.F.). Elle a fait l'objet d'une conférence donnée en 1956, au groupe « Rome-Athènes », où a bien voulu intervenir M. Raymond Bloch.

drait essayer de montrer que cet intérêt — non seulement pour les vases d'Arezzo, mais pour les vestiges étrusques — a pris une certaine force au milieu du XV^e siècle : et, dès lors, il n'a cessé de se développer, jusqu'à l'épanouissement de l'étruscologie chez les érudits toscans du XVII^e et du XVIII^e siècle.

Il ne s'agit donc pas de courir après le lièvre un peu mythique de « l'hérédité étrusque » qui a beaucoup servi pour Dante, Michel-Ange et Léonard. Ce point de vue a inspiré à Ruskin des pages admirables mais proprement extravagantes à propos de la chapelle Bardi de Santa Croce et de l'œuvre de Giotto. « Il faut observer — écrit Ruskin — qu'il n'y a aucune différence entre le fait de bien décorer une chapelle gothique et celui de bien décorer un vase renversé, dont l'extérieur serait devenu l'intérieur...

« Giotto était un pur Étrusque du XIII^e siècle — adorant, il est vrai, saint François au lieu d'Hercule — mais, pour tout ce qui concerne la décoration des vases, étant resté l'Étrusque d'autrefois. »

Et, en note : « L'art étrusque s'est maintenu dans ses vallées italiennes de l'Arno et du Tibre supérieur, se manifestant par une série ininterrompue d'œuvres, depuis le VII^e siècle avant J.-C. jusqu'à nos jours, où les mouleurs du pays coulent encore leur plâtre dans des moules étrusques... toutes les plus belles œuvres florentines (celles de Luca della Robbia, de Ghiberti, de Donatello, de Filippo Lippi, de Botticelli, de Fra Angelico) sont absolument du pur étrusque... »[1].

Il nous suffira ici de fixer trois points d'histoire en nous en tenant au Quattrocento :

1. Un certain nombre d'ouvrages florentins du XV^e siècle nous prouvent que leurs auteurs ont regardé des vases, des peintures ou des fresques étrusques.

2. Vers le milieu du XV^e siècle, les vases et les objets de fouille étrusques sont recherchés par certains bourgeois florentins. Et les textes qui concernent cette civilisation disparue sont connus et recopiés. S'il y a un « Etruscan revival »,

1. Ruskin, *Mornings in Florence*, § 46, trad. fr., Paris, 1906, p. 73 et 74.

il n'est pas populaire mais savant ; il est l'œuvre des notables et des humanistes.

3. D'où la naissance de l'idée d'ántiquités étrusques, c'est-à-dire d'un passé national, distinct du passé romain, qui flatte le sens municipal et provincial resté très vif à Arezzo, à Fiesole (ou à Viterbe), comme à Florence.

Quelques observations préliminaires sont encore nécessaires : le terme d'étrusque n'a — bien entendu — qu'une valeur approchée à la Renaissance. Il désigne tout ce qui, grec ou italique, est conçu, à tort ou à raison, comme distinct des produits du monde romain. La notion est vague, comme elle l'est encore, semble-t-il, dans bien des cas aujourd'hui. En second lieu, les rapprochements proposés ne peuvent être considérés comme des sources. Il manque à cette enquête un tableau d'ensemble des découvertes et des dates où sont entrés les objets « étrusques » dans les collections italiennes[1]. Mais il faut faire la part des visites fortuites, des explorations clandestines et de l'expérience des paysans, qui, après tout, connaissaient des débris épars, et l'existence — sinon la valeur exacte — des tumuli qui gonflent çà et là le sol de la Toscane. Il y a enfin une précaution d'ordre plus général qui s'impose : les artistes du XV^e siècle ne copient pas, et l'on n'attendra pas d'eux des relevés archéologiques ; ils retiennent des silhouettes, des schémas de mouvement. Lorsqu'ils veulent fixer un motif qui les intéresse, ils le sollicitent dans leur sens et n'en retiennent pas tous les caractères.

*
* *

La décoration « dionysiaque » la plus remarquable du XV^e siècle florentin est sans doute l'ensemble de fresques dont il subsiste deux panneaux à la Torre del Gallo sur la colline d'Arcetri, au Sud de Florence. Le soubassement de la salle est

1. On sait que l'Institut Warburg a entrepris un *Census of antique works of art known to the Renaissance* (confié à Mrs Phyllis Pray BOBER) ; une partie de ces listes a été utilisée par R. KRAUTHEIMER, *Lorenzo Ghiberti*, Princeton, 1956, App. A. Il ne s'agit pas d'ouvrages « étrusques ».

orné d'arcades vues en une perspective raide, séparées par des « *putti* musiciens » ; au-dessus de ces baies profondes, s'étend une sorte de scène où apparaissent des groupes de danseurs aux gestes frénétiques. La peinture est très altérée, et les contours prennent une valeur saisissante ; ils comptaient peut-être moins à l'origine. On ne voit guère qui d'autre aurait pu tracer ces silhouettes noueuses et inventer ces gestes saccadés que Antonio Pollaiuolo ; les types sont proches des figures nerveuses de la broderie du Baptistère[1].

Une circonstance précise invite à dater l'ouvrage peu après 1464. C'est alors en effet que la villa fut cédée aux Lanfredini : Giovanni, le futur ambassadeur de Laurent et Jacopo, notable florentin, qui comptera avec son fils Antonio parmi les amis de Ficin[2]. On peut supposer qu'ils ne furent pas étrangers à la décoration de la villa, quand ils la firent aménager. Il s'agissait, sans nul doute, d'une décoration destinée à créer une atmosphère d'allégresse et de vitalité, dans la grande salle. Les *putti* du soubassement, pourvus d'instruments de musique, semblent entraîner les danseurs de l'estrade. Les évocations d'une gaieté un peu turbulente étaient alors à la mode. Mais Pollaiuolo n'aurait-il pas eu en vue un exemple précis pour placer à la villa d'Arcetri ce décor de danseurs, qui se présente un peu comme la version profane de la *Cantoria* de Donatello ? La composition est si insolite qu'il est permis de se demander si le peintre n'a pas connu des peintures antiques et n'a pas voulu adapter leur mimique expressive.

Des vases antiques semblent bien avoir été à l'origine de

---

1. A. Sabatini, *Antonio e Piero del Pollaiuolo*, Florence, 1944, p. 32 sqq. ; B. Berenson, *The Drawings of the Florentine Painters*, 2e éd., Chicago, 1938, vol. I, p. 24.

Les fresques n'ont été redécouvertes qu'à la fin du siècle dernier (1897) : Mary Logan, *Chronique des Arts*, 1897, p. 343-344, et C. Carneschi, dans *Arte e Storia*, XIX (1900), p. 64.

2. C. Carocci, *Dintorni di Firenze*, Florence, 1881, p. 239. Ficin mentionne Jacobus Lanfredinus dans plusieurs lettres, *Opera*, p. 761, 835, et nomme Antonio parmi ses élèves, p. 937. Gaye (I, p. 341) a publié une lettre célèbre de Laurent à Giovanni Lanfredini, alors ambassadeur auprès du Vatican, du 12 novembre 1489, où il est fait état d'entretiens avec A. Pollaiuolo.

certains schémas linéaires et de certaines silhouettes tourmentées de Pollaiuolo[1]. Le rapprochement le plus éloquent est celui que l'on peut faire avec les silhouettes de la tombe des Bacchants, des Lionnes et du Triclinium à Tarquinies. Elles ne seront découvertes que beaucoup plus tard[2], et le prototype exact nous échappe ; il est permis de supposer que l'artiste a voulu adapter au style des demeures toscanes les images violentes qu'il avait pu apercevoir sur des vases, peut-être sur des murs d'hypogées. Mais il faudrait d'abord établir qu'il a existé au XV^e siècle un véritable intérêt pour cet aspect de l'art antique.

Ficin aimait et protégeait les deux frères Pollaiuoli. Le hasard veut qu'il ait justement été en correspondance au sujet de Piero en 1477 avec le chancelier de Pistoia, Antonio Ivano de Sarzane. Or, c'est ce personnage, d'une culture très avertie, qui recherchait en 1473 des « anticaglie »[3], dans la région de Luni. Ce rapprochement indique que les Pollaiuoli ont bien été à diverses reprises en contact avec des humanistes capables de les informer sur la céramique antique, et, plus particulièrement, sur les vases étrusques. Car on ne peut avoir de doute sur la nature des œuvres anciennes qui se trouvent dans la Lunigiana. Cette région de Carrare, bien qu'en dehors des limites de l'ancienne Étrurie, passait, depuis des siècles, pour un site des Étrusques[4]. Dante évoque ces carrières fantastiques qui abritent l'haruspice Aruns, dans un passage impressionnant de *L'Enfer* (XXV, 46 et s.).

La redécouverte des antiquités étrusques s'effectuait lentement au cours du XV^e siècle. Et les Toscans prenaient peu à peu conscience de l'originalité de leur passé, qui d'ailleurs n'avait jamais été oubliée. Le témoignage le plus intéres-

---

1. F. R. SHAPLEY, A student of ancient ceramics, Antonio Pollaiuolo, dans *The Art Bulletin*, II (1919), p. 78-86.

2. M. PALLOTTINO, *Tarquinia*, Rome, 1937, et *La peinture étrusque*, Genève, 1952, p. 45, 53 et 76.

3. E. MUNTZ, *Les précurseurs...*, *l. l.*, p. 136 ; A. CHASTEL, *Marsile Ficin et l'art*, p. 38, n. 64.

4. C. PROMIS, *Dell' antica città di Luni*, Massa, 1857.

sant — à la fois par sa date, sa précision et l'enthousiasme de l'auteur — reste le célèbre passage consacré par Ristoro d'Arezzo dans son *Libro della composizione del mondo* (1282) aux vases nés de la terre et cachés dans la terre, que l'on trouve dans toute la région d'Arezzo[1]. La richesse des motifs peints ou sculptés — les deux catégories de vases étaient donc représentées — est analysée avec précision, et ce que le vieil auteur souligne, ce sont les batailles d'animaux, les scènes de chasse et de pêche, la vivacité expressive des figures (« tale ridea e tale piangea e tale morto et tale vivo... ») ; bref, rien n'annonce mieux la vogue de curiosités naturalistes de l'art toscan autour de 1450-1470, ses gravures d'animaux qui s'entre-dévorent et les silhouettes en mouvement. Ristoro évoque même le motif des « esprits qui volent dans l'air sous la forme de garçons nus, portant des guirlandes variées de fruits », c'est-à-dire des *putti* porte-guirlandes, prêts à reprendre leur place dans l'art toscan. Autour de 1460, on voit tous ces thèmes de la vitalité animale se répandre dans la peinture et dans la gravure avec la fameuse bataille des nus d'Antonio Pollaiuolo (1460-1462), des combats de lions et de dragons, des scènes de chasse qui dérivent peut-être des compositions perdues d'Uccello et de Pesellino[2] ; ils sont l'objet d'une mode insistante. De plus, c'est le moment où toute l'attention se porte sur les exigences du contour et les possibilités de la ligne aux inflexions nettes, pour caractériser la figure ; ce qui a pour effet de rendre toute son importance à la silhouette et au profil anatomique, mais aussi d'attirer l'attention de la définition de la « ligne expressive » donnée par Pline à propos de Parrhasios. Cette notion stimulante et un peu mystérieuse de la ligne enveloppante comme moyen complet de figuration avait l'avantage de placer un illustre

1. Nannucci, *Manuale della letteratura del primo secolo della letteratura italiana*, Florence, 1858, t. III, p. 201 ; J. von Schlosser, Über einige Antiken Ghibertis, dans *Jahrbuch der k. h. Sammlungen des Alb. Kaiserhauses*, Vienne, XXIV (1903), p. 125 et s., repris dans *Leben und Meinungen L. Gh.*, Bâle, 1942, III.

2. A. M. Hind, *Early Italian engraving*, vol. I, Londres, 1938 ; M. Salmi, Riflessioni sur Paolo Uccello, dans *Commentari*, I (1950), p. 29 sqq.

précédent antique à l'origine d'une formule de style, dont tous les historiens s'accordent à attribuer l'initiative à Antonio Pollaiuolo[1].

La théorie des origines de la peinture mise au point d'après les textes classiques par les humanistes toscans semble bien comporter une référence aux peintures des vases sous le nom de peinture primitive. Au début du second livre du *Traité de la peinture*, Alberti ne manque pas de rappeler que *i nostri Toscani antiquissimi furono in Italia maestri in dipignere peritissimi*. Ce n'est là, apparemment, qu'une phrase inspirée de Pline (*Hist. Nat.*, XXXV, 17, 18) ; mais elle n'était peut-être pas aussi vide de références concrètes qu'on l'a généralement supposé, et il semble permis de voir une allusion aux peintures de vases dans un passage où, pour compléter les indications d'Alberti, Landino précise qu'à l'origine la peinture était faite d'une seule ligne, puis « d'une seule couleur, d'où le terme de monocromata », ce qui indique bien chez Pline (XXXIII, 117...), à qui le terme est emprunté, une peinture à deux tons : noir sur blanc, ou blanc sur noir[2]. On attribuait en effet aux Étrusques, non seulement les vases à relief, familiers à tous les habitants d'Arezzo, mais aussi tous les vases à figures rouges de provenance grecque. C'est sans nul doute comme antiquités toscanes qu'ils entraient dans les collections médicéennes[3] : l'art étrusque est entendu au sens large, ce qui donne encore plus de poids à la référence.

La curiosité des « antiquités étrusques » était devenue en effet assez vive dans la seconde moitié du siècle, et particulièrement dans le cercle de Laurent. On possède à cet égard un

---

1. PLINE, *N.H.*, XXXV, 67-69. Voir : BIANCHI BANDINELLI, Piccoli Problemi da risolvere, I, Parrasio : linea, spazio, volume, dans *Critica d'Arte*, III (1938), n° 13, p. 4 et s. ; C. C. RAGGHIANTI, Storia d'un problema critico, dans *Commenti di Critica d'Arte*, Bari, 1946, p. 174 et s.

2. ALBERTI, *Della pittura*, et L. MALLE, *Florence*, 1952, p. 78 (où la note 1 nous paraît contestable) ; A. CHASTEL, *Ficin et l'art*, p. 187, n. 25. Sur les textes antiques qui entretenaient le souvenir de l'Étrurie : G. BUONAMICI, *Fonti di Storia Etrusca tratte dagli autori classici*, Florence, 1939.

3. E. MUNTZ, *Les collections*, p. 57.

témoignage précis. Le grand-père de Vasari, Giorgio, était potier à Arezzo *avec un intérêt constant pour les antiques vases de terre arétins ; à l'époque où Arezzo avait messire Gentile pour évêque, Giorgio retrouve la manière d'obtenir les tons rouges et noirs...* On pratiqua alors des fouilles à l'entrée de la ville d'où quatre vases entiers furent retirés ; à l'occasion d'une visite de Laurent le Magnifique à Arezzo, *Giorgio lui fut présenté par l'évêque et les offrit au prince.* L'évêque dont il s'agit est Gentile de Becchi, qui fut, avec Ficin, précepteur de Laurent ; l'épisode doit se situer autour de 1475[1]. Tout le monde savait que Laurent était amateur de vases antiques. Pendant vingt ans, les nouveautés intéressantes furent régulièrement adressées au jeune prince ou à ses amis humanistes[2]. Faute de pouvoir retrouver avec précision les pièces et de pouvoir dater leur entrée dans la collection florentine, il est à peu près impossible de nommer les exemples que ce mouvement d'intérêt a mis sous les yeux des notables et des artistes. La céramique ancienne — grecque et étrusque — entrait, au XV^e^ siècle, dans l'horizon artistique des Florentins.

On ne s'intéressait pas moins aux pièces de sculpture, urnes, cistes ou statuettes, que l'on pouvait croire « étrusques ». Vasari n'hésitera pas à placer les vases à reliefs dits arétins parmi les sources du relief « aplati » *(stiacciato)* pratiqué par les modernes à la suite de Donatello[3]. Il est possible que le recours à cette technique particulière ait été suggéré à Donatello par certaines pièces du Musée de Cosme ; il en fit toutefois un usage plus complexe que ce qu'on peut observer dans les reliefs anciens. Il est en outre permis de se demander si, dans l'emploi de certains motifs, l'artiste n'a pas voulu

1. Vasari, éd. Milanesi, vol. X. Gentile fut nommé au siège d'Arezzo en 1475 ; Giorgio Vasari mourut en 1482.

2. Ainsi Gori, *Storia antiquaria etrusca*, Florence, 1749, p. CXCVIII, à propos d'une statue trouvée à Pistoia et aussitôt portée à Laurent.

3. Vasari, *Introd. della scultura*, chap. X : « Di questa sorte se n'è visto né vasi antichi aretini assai figure, maschere, ed altre storie antiche, e similmente nei cammei antichi e nelle monete. » [En fait l'origine du « *stiacciato* » est hellénistique (alexandrine) : cf. les paysages pittoresques, entre autres. — Ch. P.]

« faire étrusque » : par exemple pour le trône à têtes de sphinx de la Vierge de Padoue, si analogue à celui de la célèbre statue cinéraire de Chianciano[1], et pour certains « *putti* » danseurs aux bras levés, qui se retrouvent dans les ornements de vases[2], peut-être dans certains types humains[3].

La Toscane disposait en outre, dans une certaine mesure, de « sources antiques », comparables — pour des imaginations excitées par les souvenirs historiques et exaltées par la connaissance des textes familiers aux humanistes — à celles de la Maison d'Or de Néron, et à ces « grottes » de l'Esquilin, que l'on découvrira précisément à la fin du XV^e siècle. Un bon nombre de tombes étrusques avaient été visitées, fouillées et pillées au cours des siècles. Mais c'est au XV^e siècle que l'on voit célébrer leur mystère et leur grandeur.

Dans un poème adressé à Francesco Filelfo (1454), L. Vitelli fait ainsi l'éloge de la colline et du palais souterrain de Corneto, qui n'est autre, selon lui, que le palais de Corythus mentionné dans l'*Énéide* :

Sunt immensa albis exausta palatia saxis

et, sous Innocent VIII, des éléments nouveaux y furent dégagés[4].

On est là au voisinage du site le plus important pour l'art étrusque, celui de Tarquinia. La chronique des archéologues a

---

1. C. A. MILANI, *Il R. Museo Archeologico di Firenze*, Florence, 1912, p. 234 ; Catalogue : *Mostra dell'arte e della civiltà etrusca*, Milan, 1955, n° 33 ; *Art et civilisation des Étrusques*, Paris, 1955, n° 260.

2. P. ex. : *Putto* au tambourin (Berlin), L. PLANISCIG, *Donatello*, Florence, 1947, pl. 53, et le jeune danseur servant d'anse à un vase de bronze : *Mostra*, n° 351. Mais cette figure est surtout proche d'après le jeu des jambes d'un Orphée (bronze) de Bertoldo au Bargello ; W. V. BODE, *Bertoldo*, Friburg-en-Br., 1925, p. 92.

3. R. BLOCH, *Le mystère étrusque*, Paris, 1956, p. 214, rapproche la tête du saint Georges de la tête Malvolta de Veies ; H. W. JANSON, *The sculpture of Donatello*, Princeton, 1957, vol. II, p. 146, rapproche certaines divinités ailées étrusques de l' *Alys Amorino*.

4. F. WEEGE, *Etruskische Malerei*, Halle/Saale, 1921, chap. VI. L'auteur se demande si ce palais de Corythus n'est pas la salle dégagée sous Innocent VIII, mentionnée par Dennis et gravée au XVIII^e siècle sous le nom de « tomba della Mercareccia ».

retenu les découvertes d'hypogées, comme la tombe dite de la mule, près de Sesto Fiorentino en 1494 (c'est la date donnée par un « graffito » sur l'imposte droite à l'entrée de la cella), et, un peu plus tard, en 1507, à Castellina del Chianti[1].

On a cru découvrir dans un dessin des Archives Buonarroti une copie de l'Hadès de la Tomba dell'Orco à Corneto : un visage barbu sous une énorme tête d'animal. Mais il s'agit d'un loup à Tarquinies, et d'un sanglier sur le dessin ; il faut plutôt songer à quelque porte-étendard romain du type de ceux que l'on voit sur la colonne Trajane[2]. Par contre, dans un carnet de voyage, recueil de croquis datant pour la plupart de 1491 à 1495, dont il reste vingt feuillets (Offices), Francesco di Giorgio a noté, en passant à Chiusi, le relief d'une urne funéraire étrusque, dont l'original n'a pas été retrouvé, mais dont le style indique suffisamment l'origine[3].

Les allusions à la grandeur de l'art étrusque ne manquaient pas dans les textes, où les Florentins lui faisaient toujours une part théoriquement considérable. Alberti, dans son *Traité d'architecture*, déclare que : « (cet art)... de longtemps avait sa demeure en Italie, principalement parmi les Chiusiens (qui sont maintenant florentins), lesquels, outre les choses admirables qui se lisent de leurs Roys, triomphaient en édification de labyrinthes, sépultures et temples, dont les antiques de ce pays usaient » (VI, 3, trad. Jean Martin) ; et il donne ailleurs (VIII, 3) une description de l'étonnante sépulture de Porsenna

1. P. Ducati, La ricerca archeologica dell'Etruria, cenni storici, *Atene e Roma*, XVI (1913), p. 277-305.

2. E. Petersen, Eine antike Vorlage Michelangelos, dans *Zeisschrift für bildende Kunst*, LXI (1898), p. 294, repris par F. Weege. Le dessin, qui se trouve parmi d'autres croquis, dont un profil féminin, a été publié par K. Frey, *Die Dichtungen M.A.*, Berlin (1897), p. 385, qui y verrait volontiers une sorte d'autoportrait en face de Vittorio Colonna. L. Goldscheider, *Michelangelo Drawings*, Londres (1951), p. 177, n. 13, a contesté l'attribution (le dessin serait de Montelupo) et l'interprétation : il a vraisemblablement raison sur le second point, mais non sur le premier, car le dessin se trouve sur une feuille de poèmes (cod. XIII, fol. 4-6) et ne peut être que de Michel-Ange.

3. Offices, Disegni architettonici, n° 335, V°. Cf. W. Bombe, Chiusi, dans *Der Cicerone*, II (1910), p. 124-125 ; A. S. Weller, *Francesco di Giorgio*, Chicago, 1943, p. 267.

« auprès de la ville de Chiusi, en la base duquel qui estoit haute de cinquante pieds et y avait un labyrinthe... et par dessus se relevaient cinq grandes pyramides, à savoir quatre aux quatre coins et une autre au milieu ». Au même moment, Filarete fait état, lui aussi, du labyrinthe géant de Porsenna « qui, d'après Varron, se trouvait en Toscane », et qui, comme le mausolée d'Artémisia, fut de ces édifices colossaux dont la gloire est attestée et dont il ne reste que peu de vestiges[1].

Le « mythe » étrusque était donc entretenu par les lettrés du XV^e siècle. Un peu plus tard, Vasari recueillera toutes ces traditions, et y ajoutera la référence à des trouvailles récentes, comme celles de la chimère d'Arezzo, en insérant d'autorité entre l'exposé sommaire de l'art grec et celui de l'art romain une notable mise au point sur les antiquités étrusques. Le témoignage d'Alberti est rappelé, le « labyrinthe » de Porsenna avec ses « figures en demi-relief », les vases arétins rouges et noirs, avec leurs figurines... les statues trouvées à Viterbe en 1493. Ce paragraphe entendait mettre en valeur une tradition « nationale », mais celle-ci avait déjà été valorisée en ce sens, au temps de Laurent[2]. Un petit fait souligne l'attachement des Toscans aux grands noms de l'histoire étrusque : au cours d'un séjour à Arezzo, Andrea Sansovino modela, pour Montepulciano, « une grande statue, un roi Porsenna qui était remarquable » ; Vasari se rappelait l'avoir vu[3].

On ne prétendra pas, avec Ruskin, que l'hérédité étrusque se serait soudain réveillée après des siècles de sommeil pour inspirer la poésie infernale de Dante, puis la vitalité exubérante ou anxieuse de certains artistes du Quattrocento. Mais il apparaît bien qu'au niveau populaire des légendes — aux-

1. FILARETE, *Tractat über die Baukunst*, éd. W. VON OETTINGEN, Vienne, 1890, p. 61 et 180 ; c'est PLINE, *Nat. Hist.*, XXXVI, 13, qui cite Varron. Les architectes imaginatifs de la fin du XVIII^e siècle s'intéresseront au tombeau fabuleux : E. KAUFMANN, J. J. Lequeu dans *The Art Bulletin*, XXI (1949), p. 130, fig. 10.

2. VASARI, *Proemio delle Vite*, éd. Milanesi, I, p. 220, le labyrinthe de Porsenna doit être cherché parmi les tombes circulaires de Vetulonia (vestiges au Musée Archéologique, Florence).

3. VASARI, *Vita di Andrea da Monte S. Savinio*, éd. CLR, II, 227.

quelles peut faire écho le poème de Vitelli —, et au niveau « humaniste » des grandes perspectives historiques — Alberti —, une certaine conscience du passé étrusque et de sa singularité a commencé à émerger au Quattrocento. Le « musée étrusque » naît lentement et, du même coup, l'intérêt que semblent lui témoigner Antonio Pollaiuolo ou Donatello n'est pas exceptionnel.

On peut d'ailleurs poser la même question au sujet d'un certain nombre d'artistes de la fin du xv^e^ siècle, et d'abord du peintre « bizarre » (c'est le mot de Vasari) que fut Piero di Cosimo : il composa, pour Francesco del Pugliese (autour de 1495), une suite d'évocations de la vie primitive, pleines de batailles fantastiques, de centaures et de faunes. Sur l'une d'elles, le « retour de la chasse », le paysage déploie un bras de mer traversé par deux navires d'une surprenante exactitude archéologique ; il faut bien supposer que le peintre a regardé des vases archaïques grecs, c'est-à-dire « étrusques »[1].

Les reliefs de Bertoldo au Palais de Bartolomeo Scala (ca 1490) offrent aussi des motifs d'un caractère âpre et violent, et le traitement même des formes présente un aspect « aplati » qui invite à se demander si ce sculpteur un peu particulier n'aurait pas voulu imiter quelque sarcophage étrusque. Il n'est pas moins remarquable de trouver — transposé dans un style de silhouette hellénistique — la figure du démon chthonien aux serpents, typiquement étrusque sur la frise de Poggio à Cajano (ca 1485).

Léonard de Vinci avait passé son enfance dans le Val d'Arno. On a parlé d'atavisme étrusque à propos de préoccupations qui frappent seulement par l'analogie générale avec certains traits de la vieille civilisation toscane, comme l'écriture inversée de droite à gauche, les recherches d'hydraulique, l'attention au vol des oiseaux, le goût pour le modelage et le bronze à l'exclusion de la pierre[2].

---

1. E. Panofsky, The early history of man in two cycles of paintings by Piero di Cosimo, dans *Studies in Iconology*, New York (1939), p. 52, n° 55.

2. G. Calvi, Abbozzo di un capitolo introduttivo ad una storia della vita e delle opere di Leonardo da Vinci, *Raccolta Vinciana*, XIII (1928-1929), p. 6-7.

Le sourire « archaïque » n'est pas davantage à considérer comme une reviviscence ou un emprunt. Mais il y a peut-être des données plus précises : on relève dans l'œuvre de jeunesse l'abondance de figurations animales, et particulièrement des combats entre bêtes sauvages et dragons fantastiques, et surtout le fait que le premier ouvrage de Léonard ait été cette face de Méduse que son père crut habile de porter aux amateurs florentins : il ne peut s'agir ici que d'une invention « à l'antique », inspirée par un modèle étrusque, peut-être quelque antéfixe à masque de gorgone[1]. Le motif était à la mode : on le retrouve, adapté sans doute à partir d'armure romaine, sur les cuirasses modelées par Verrocchio[2]. Il faut sans doute voir une reconstitution de l'étrusque dans l'étrange mausolée de forme conique, avec chambres d'hypogée (Louvre), dont la structure et l'agencement même des voûtes rappellent expressément les tumuli de Cervetri et de Vulci. Le dessin est assez froid, il n'est pas tracé de la main gauche et l'attribution à Léonard est à bon droit contestée ; on pense plutôt à Francesco di Giorgio, mais on ne peut guère hésiter sur sa source d'inspiration[3].

Les milieux romains, à la fin du XV^e siècle, multipliaient les efforts pour restaurer la signification impériale de la ville, et les premiers musées qui y furent créés, comme celui du Capitole sous Sixte IV, étaient au service du mythe de Rome[4]. Les humanistes toscans s'efforçaient de détourner au bénéfice de Florence la grande idée « nationale » (c'est-à-dire romaine). D'où, dans l'épître célèbre de Politien, *De civitatis florentinae origine*, par exemple, une certaine discrétion sur les ori-

---

1. Comme, par exemple : *Mostra etrusca*, n° 297.

2. L. PLANISCIG, *Verrocchio*, Vienne, 1941, pl. 37 et 39.

3. Louvre, n° 2386 (Vallardi 182), publié et commenté (avec référence à la tombe Cocumella de Vulci, à la tombe Regolini Galassi de Cervetri) par J. P. RICHTER, *The literary works of Leonardo da Vinci*, 2^e éd., Londres, 1939, vol. II, pl. XCVIII et p. 44-45 ; A. SARTORIS, *Léonard architecte*, Paris, 1952, p. 120. Contre l'attribution à Léonard : A. VENTURI, *L'Arte*, XLII (1939), p. 167-173, et A. S. WELLER, *Francesco di Giorgio*, Chicago, 1943, p. 276, n. 115.

4. F. SAXL, *Lectures*, Londres, 1957, vol. I, p. 200 sqq.

gines étrusques : elle ne fait allusion qu'aux connaissances de la nymphe Faesula (Fiesole) en haruspicine[1]. Tous les humanistes n'étaient pas sensibles au « mythe étrusque » ; il se développait pourtant, puisqu'on en trouve l'expression complète, vingt ans plus tard, dans des circonstances particulièrement significatives ; en septembre 1513, après l'élection de Léon X, Julien de Médicis fut invité au Capitole, avec un faste exceptionnel, pour recevoir le titre de citoyen romain. Des opuscules et des lettres ont décrit les cérémonies, qui ont marqué une date dans l'histoire du théâtre, car une salle de grandes dimensions (33 m × 27 m et 15 m de haut) fut spécialement élevée par Antonio da Sangallo, et décorée en façade et sur les côtés de multiples panneaux historiés par Peruzzi, l'ordonnateur étant Tommaso Inghirami. Or, le thème de ce décor fut entièrement conçu en fonction de l'histoire étrusque et des épisodes où, d'après Tite-Live, ce peuple est entré en contact avec Rome, c'est-à-dire les ancêtres de Julien avec les fondateurs du Capitole.

Les allusions transparentes au présent ne manquaient pas, et des inscriptions les soulignaient :

Foedus a populo romano cum Hetruscis,
Tarquinius Hetruscus Romae regnat

ni la mention de l'originalité :

augurum disciplina Hetruria Romam invecta
Roma liberi erudiendi in Hetruriam mittuntur.

Dans ces reconstitutions historiques, par exemple, sur la façade où l'on voyait Énée et les Étrusques, Porsenna et Mucius Scaevola, la rencontre des deux peuples à Caere..., le costume, les types, les attitudes devaient préciser la différence entre Étrusques et Romains ; ces tableaux supposaient

1. Politien, *Epistolarum Libri XII*, L. I, Lettre 2. On trouve de nombreuses indications fabuleuses, en revanche, sur la période pré-énéenne (c'est-à-dire préromaine) de l'Italie, dans F. Villani (vers 1381-1382) : G. Calo, *Filippo Villani e il libro de origine civitatis florentiae*, Rocca S. Casciano, 1904, p. 91 sqq.

la modeste « archéologie étrusque » qui s'était lentement définie au cours du XV^e siècle[1].

Ceux qui s'y attachèrent le plus semblent avoir été les érudits de Viterbe[2]. Égide de Viterbe, admirateur enthousiaste de Ficin dans sa jeunesse et le plus éminent représentant du Platonisme à Rome, sous Jules II et Léon X, avait formé le projet d'écrire une « Histoire d'Étrurie ». Dans l'*Historia XX saeculorum* qu'il acheva seul, la place faite aux Étrusques dans l'évolution de l'humanité est d'une ampleur exceptionnelle : ils sont venus de Chaldée apporter la civilisation en Italie ; leur histoire est parallèle à celle d'Israël, les Lucumons *divinarum rerum interpretes* étant analogues aux patriarches ; Janus est contemporain de Noé, Jason de Moïse. Hercule a fondé chez eux une puissante dynastie (un Hercule italique distinct du héros grec) et, sous cette dynastie, l'Étrurie a rayonné sur l'univers, avant de donner naissance, par Rome, fille d'Italus, à une nouvelle puissance historique[3]. Le grand effort des Étrusques fut religieux, ce qui permet d'affirmer : *Tyrreni imperio, cultu, religione, divinarum humanarumque scientia fuisse universo orbi terrarum admirabiles* (f. 31), et, aux heures difficiles, on vit le Pape se réfugier en Toscane « comme dans l'éternelle demeure protectrice de la religion » (f. 200). Acceptant l'étymologie, d'ailleurs proposée dès l'Anti-

---

1. H. JANITSCHEK, *Das Capitolinische Theater vom Jahre 1513*, « Repertorium für Kunstwissenschaft », V (1882), p. 259 et s. Les relations anciennes ont été republiées : celle de P. Palliolo FANESE, *Le feste pel conferimento del patriziato a Giuliano e Lorenzo de Medici*, par Guerini, Bologne (1885), et celle de M. A. Altieri par L. Pasqualucci, Rome (1881). Voir aussi : D. GNOLI, *La Roma di Leone X*, Milan, 1938. Vasari mentionne les panneaux et surtout la « prospettiva ovvero scena di una comedia », éd. Milanesi, IV, p. 595.

2. Le promoteur de cette « étruscologie », destinée à exalter le rôle antique de Viterbe, avait été Fra Giovanni Nanni, le faussaire humaniste le plus notoire de la fin du XV^e siècle : K. GIEHLOW, Die Hieroglyphenkunde des Humanismus in der Allegorie der Renaissance, dans *J.W.*, XXXII (1915), p. 40.

3. *Hi rem thyreniam ita auxere ut non Italian modo possiderent sed maritima etiam ditione politi Thyrreniam a se dicerent et quasi orbi terrarum jura darent nomenque aeternum gentibus nationibusque relinquerent* (vol. 6), cité par G. SIGNORELLI, *Il Card. Egidio da Viterbe, agostiniano, umanista e reformatore (1469-1532)*, Florence, 1929, chap. XI, et p. 213, n. 21.

quité et reprise par Annius de Viterbe, qui fait dériver Tyrrenius de *turris*, Égide n'hésitait pas à proposer qu'une haute tour élevée sur Saint-Pierre du Vatican vînt rappeler ces origines (f. 121)[1].

Il avait su développer, à l'intérieur de son néo-platonisme, des curiosités précises du côté de la Cabbale et des écritures hiéroglyphiques. Il s'y ajoute cette importante intervention, dans le sens de l' « Etruscan revival », où il rejoint une fois de plus les Florentins[2].

André Chastel.

1. G. Signorelli, *l. l.*, p. 115 et p. 214, n. 24. Autres affirmations concordantes (1502) sur la « science religieuse » des Étrusques, citées p. 133, n. 45. Sur le Platonisme enthousiaste de Gilles de Viterbe : E. Garin, *La Filosofia*, Milan, 1947, vol. I, p. 328-329.

2. L' « hyper-toscanisme » des érudits du XVIII[e] siècle les amènera à reprendre ces thèmes de la Renaissance : ainsi G. Lami, *Lezioni di antichità toscane*, Florence (1766), vol. I, soutient dans la 3[e] leçon l'origine étrusque du Temple de Mars et, dans la 6[e] leçon, l'idée que les architectures anciennes de Florence « non erano riscontri per provare o arguire che la Città fosse state da Romani edificata, ma che anzi confermavano la mia opinione che ella fosse veramente d'origine etrusca ». Cela serait vrai, en particulier des tours, « ... alcune porzioni, o pezzi o reliquie di certe Torri, le quali in Firenze ancorfin oggi susistono, mostrano d'essere etrusche e di etrusca architettura ».

VARIÉTÉ

MODES DE CONSTRUCTION ET TECHNIQUE DANS L'ARCHITECTURE ROMAINE

Nous devions déjà au Pr G. Lugli des manuels de topographie romaine[1] devenus classiques dès leur publication ; il en sera certainement de même de cette *Tecnica edilizia*[2] — dont le titre pourrait induire un peu en erreur le lecteur de langue française mal averti, car il ne s'agit nullement de « technique édilitaire », mais bien de l'histoire des diverses maçonneries successivement utilisées par les constructeurs romains pour édifier murs et voûtes. Le sujet est de première importance pour les archéologues : innombrables, en effet, sont, à Rome et dans la campagne romaine, les ruines muettes ; or, on a remarqué, dès le XVIIe siècle au moins, que leur maçonnerie permettait de les dater approximativement, les procédés de construction ayant varié avec les époques ; il n'est pas jusqu'aux monuments célèbres qui ne puissent bénéficier de telles recherches ; et, p. ex., si les inscriptions qu'on a pu restaurer au fronton du Panthéon ne parlent que d'Agrippa et de Septime Sévère, l'étude des marques de ses briques n'a-t-elle pas prouvé que l'édifice, dans son état actuel, était surtout l'œuvre d'Hadrien ? L'idée n'est donc pas nouvelle, mais c'est depuis quelques décades seulement qu'elle a été mise sérieusement en pratique, car les comparaisons nécessaires n'étaient guère possibles avant que la photographie devienne d'un usage plus aisé. La bibliographie critique, par laquelle s'ouvre l'ouvrage, n'a donc à faire état que de travaux relativement récents, auxquels l'auteur ne manque pas de rendre hommage. Un cas particulier est celui du gros volume de Miss Marion Elizabeth Blake, *Ancient Roman construction in Italy from the Prehistoric period to Augustus*, composé en grande partie à l'aide des documents recueillis par Miss Esther Voice Van Deman et publié en 1947[3] ; le Pr Lugli, dont la *Tecnica edilizia* avait été couronnée dès 1940 par l'Accademia d'Italia, mais n'avait pu être

1. G. Lugli, *I Monumenti antichi di Roma e suburbio*, I, 1930 ; II, 1934 ; III, 1938 ; Supplemento, 1948. — Roma antica, il centro monumentale, 1946. — Monumenti minori del Foro, 1947. On rappellera aussi sa grande *Forma Urbis Romae imperatorum aetate*, au 1/4 000, et les *Fontes ad topographiam veteris urbis Romae*, dont il a commencé la publication en 1952 avec l'aide de ses élèves de l'Istituto di topografia antica de l'Université de Rome.

2. G. Lugli, *La tecnica edilizia romana, con particolare riguardo a Roma e Lazio*, 2 vol. in-4° ; I, 743 p., 151 fig. ; II, CCX pl. — Rome (G. Bardi), 1957.

3. Marion Elizabeth Blake, *Ancient Roman Construction in Italy from the Prehistoric period to Augustus*, Carnegie Institution of Washington, 1947.

imprimée par suite de la guerre, s'est décidé à la présenter au public en 1957, en s'abstenant de toutes polémiques qui eussent alourdi une œuvre déjà monumentale. Il a eu raison, car l'ouvrage de Miss Blake et le sien, toute question de détail mise à part, ne font pas double emploi : Miss Blake a envisagé l'Italie dans son ensemble, tandis que le Pr Lugli ne sort qu'exceptionnellement de Rome et du Latium à titre de comparaison ; et surtout Miss Blake s'est arrêtée à l'époque augustéenne, tandis que le Pr Lugli a prolongé son étude jusqu'à Théodoric. *Ancient Roman Construction in Italy* et *Tecnica edilizia* s'opposent ainsi moins qu'elles ne se complètent : sur les points où les deux auteurs se rencontrent, nous nous sentirons plus assurés de leur accord ; leur opposition nous avertira d'être prudents. Souhaitons seulement que toutes les bibliothèques scientifiques puissent mettre les deux livres à la disposition des érudits.

Dans l'introduction, le Pr Lugli insiste sur deux idées qui lui sont chères. C'est d'abord la prudence et l'intelligence avec lesquelles doivent être utilisés les critères chronologiques architecturaux : on n'a pas construit partout de la même façon à une époque donnée, les bâtisseurs anciens ont su tenir compte de la nature, de l'emplacement, de l'orientation de leurs édifices, du rôle propre de chaque mur, il leur fallait aussi se soucier des possibilités financières ; autant d'éléments qu'il est nécessaire de considérer avant de proposer une datation. L'auteur tient ensuite à marquer avec force son opposition à l'hypercritique, qui a conduit à refuser à Rome ce qu'on accordait sans difficultés à des villes secondaires, et sa confiance dans les traditions sur les siècles obscurs, confiance qu'il garde malgré les travaux d'E. Gjerstad[1], dont les conclusions lui paraissent reposer sur des bases fragiles. L'introduction s'achève par quelques pages, déjà parues dans les *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei*[2] ; elles précisent la terminologie des modes de construction romains que les archéologues modernes ont partiellement empruntée à Vitruve, mais qu'ils ont développée. La connaissance de la plupart de ces termes est nécessaire pour suivre l'analyse de la *Tecnica edilizia*, et il est à prévoir que la liste du Pr Lugli servira désormais de base de référence ; aussi me paraît-il opportun de la reproduire ici en entier ; j'ajoute entre parenthèses l'équivalent français approximatif lorsqu'il en existe un, encore qu'il soit rarement utilisé, mais parce qu'il constitue à lui seul une définition suffisamment parlante.

Opus siliceum (appareil polygonal ; parfois : cyclopéen, pélasgique).	Pierres dures (calcaires, laves) plus ou moins taillées en polyèdres plus ou moins réguliers ; pas de liant.
Opus quadratum (pierre de taille) .	Dans la région de Rome presque toujours des tufs volcaniques ; pas de liant, parfois des tenons.

1. P. 32. Le dernier volume d'E. Gjerstad, *Early Rome*, II ; *The tombs*, Acta Inst. Rom. Regni Sueciae, ser. 4, XVII, 2, Lund, 1956, a paru trop tard pour pouvoir être cité ici.

2. *Rend. Acc. Lincei, Sc. mor.*, ser. VIII, vol. V, 1950, fasc. 5-6.

Opus latericium (brique crue)	Très rarement conservé.
Opus caementicium (blocage)	Petits éclats de pierre (tuf volcanique en général) noyés dans un liant.

Parements sur noyau d'opus caementicium

Opus incertum	Parement constitué par les bases irrégulières de petites pyramides, généralement en tuf, disposées horizontalement et dont le corps est noyé dans le blocage.
Opus quasi-reticulatum	Même système, mais l'apparence extérieure est plus régulière.
Opus reticulatum (réticulé)	Même système, mais les bases des pyramides sont carrées et reposent sur un angle, si bien que l'ensemble du parement dessine un filet.
Opus testaceum ou *doliare* (parement de brique).....	Le parement est fait de tuiles ou de briques cuites, cassées d'une façon plus ou moins régulière — ce qui ne se voit pas de l'extérieur. L'*opus caementicium* intérieur peut être fait avec des débris de briques, de tuiles et d'amphores.
Opus mixtum	Parement de briques et de pierres. Trois types : 1° Larges bandes d'*opus reticulatum* alternant avec d'étroites bandes de briques ; 2° *Opus reticulatum* encadré d'*opus testaceum* ; 3° Larges bandes de moellons plus ou moins réguliers alternant avec d'étroites bandes de briques. (Cf. ci-dessous : *opus vittatum mixtum*).
Opus vittatum.....	Petits moellons parallélépipédiques, généralement en tuf, disposés en lits horizontaux.
Opus vittatum mixtum	Même système, mais entremêlé de bandes de briques en rapports variables.
Opus craticium (mur en colombage)	Le hourdis est fait d'un blocage de pierres et d'argile ou d'un mortier terreux.
Opus intestinum.....	Revêtement de protection des murs ; chaux et sable en proportions variables selon les couches et la décoration à supporter.
Opus albarium	Dernière couche sur l'*opus intestinum*, de couleur blanche, destinée à supporter la peinture, chaux diluée ou chaux et gypse. On préfère la chaux fabriquée avec du marbre.

Opus signinum	Conglomérat de petits fragments de terre cuite et d'un mortier fin, fortement battu. Revêtement des sols et des murs exposés à l'humidité (en italien : *coccio pesto*).
Opus spicatum	Pavage en arêtes de poisson, réalisé avec des petites briques posées de champ. Terrasses à l'air libre, cours, magasins pour denrées comestibles, etc.
Opus figlinum	Ornements architecturaux en terre cuite.
Opus musivum (mosaïque).	
Opus sectile marmoreum (marqueterie de pierres de couleur).	

Comme l'a souligné l'introduction, plusieurs systèmes ont toujours été employés simultanément ; compte tenu de ce fait, le plan de l'ouvrage est cependant chronologique dans l'ensemble, les différents types de maçonnerie étant étudiés dans l'ordre de leur apparition, qui est aussi celui de leur apogée et de leur disparition : on passe donc en revue successivement l'*opus siliceum*, l'*opus quadratum*, l'*opus caementicium*, l'*opus incertum*, l'*opus reticulatum* et l'*opus mixtum*, l'*opus testaceum*, l'*opus vittatum* ; un huitième chapitre constitue une sorte d'appendice consacré aux arcs et aux voûtes en *opus caementicium*. Le plan de chaque chapitre s'adapte à sa matière, à la documentation dont nous disposons pour l'étudier, mais la partie essentielle vise toujours à préciser l'évolution de la technique en cause à partir d'édifices datés et soigneusement étudiés, afin d'établir des critères qui permettront en retour de dater les édifices dont l'âge ne nous est pas connu.

Utilisé surtout pour de gros ouvrages — fortifications, soubassements de temples, de routes, de *villae* — l'*opus siliceum* étonnait déjà les Anciens de l'époque classique, qui l'attribuaient aux Pélasges ou aux Cyclopes, et les archéologues du XIX^e^ siècle à leur tour ont eu grand mal à rejeter l'idée qu'il s'agissait de constructions d'une ancienneté fabuleuse. Au cours de sa carrière, le P^r^ Lugli s'est particulièrement attaché à lui arracher son secret ; aussi ses conclusions sur ce point ont-elles une importance particulière. Il distingue quatre types : le premier est constitué par des blocs informes, dont on a simplement fait sauter à la masse les aspérités les plus gênantes ; le second présente en façade des polygones irréguliers, à la surface mal aplanie ; le troisième a le même aspect, mais il est beaucoup plus soigné et les polygones s'encastrent les uns dans les autres d'une façon parfaite ; enfin, dans la quatrième manière, les bases extérieures des blocs sont des trapèzes et ces blocs sont disposés en lits horizontaux assez réguliers : il s'agit plutôt d'un *opus quadratum* imparfait et il faut mettre ce type à part. Le type le plus ancien est le premier ; le second, puis le troisième, sont apparus ensuite, mais ils ne l'ont pas fait disparaître : tel mur dont le parement extérieur est du type III aura un parement intérieur du type II, voire du type I. La datation dépend donc surtout de critères extérieurs : données historiques et plus encore données archéologiques fournies par la fouille du terre-plein sur

lequel s'appuie nécessairement le mur, qui ne comporte généralement qu'une épaisseur de blocs, ou du remplissage qui sépare les deux parements lorsqu'il s'agit — exceptionnellement — d'un mur à double face. En ce qui concerne la chronologie absolue, les conclusions auxquelles aboutit le Pr Lugli sont bien éloignées de la tradition antique : l'*opus siliceum* — tel qu'on le rencontre dans l'Italie

Fig. 1. — Fortification de Norba : mur polygonal *(opus siliceum)*. (G. Lugli, pl. 7, 1).

centrale — est né dans les régions calcaires de l'Apennin ; c'est une création des peuples italiques, son application rationnelle n'apparaît qu'à la fin du VIe siècle et au début du Ve siècle avant notre ère et c'est seulement au IVe et au IIIe siècles qu'il atteint la perfection. Il acquiert alors une réelle valeur architecturale et devient, en particulier, le mode de construction normal des fortifications des colonies romaines, qui rivalisent entre elles pour la beauté et la puissance de leurs remparts ; en Étrurie, l'*opus siliceum* n'est qu'un système d'importation, rarement employé. Peu à peu, l'*opus quadratum* le supplante à partir du IIe siècle av. J.-C. ; seul le quatrième type sera parfois utilisé jusqu'à Claude et même jusqu'à Trajan, pour donner une impression de rusticité et de robustesse. Dans la seconde partie du chapitre, l'auteur examine en détail quelques exemples d'emploi de l'*opus siliceum* : fortifications urbaines (fig. 1), ou rurales,

soubassements de routes, travaux ruraux mal identifiés et soubassements de *villae* d'époque républicaine. Fidèle à son système, il admet les dates données par la tradition pour la fondation des colonies latines ou romaines. Beaucoup hésiteront à le suivre à cet égard, mais il est certain qu'à la lecture de son exposé l'histoire politique et militaire, tantôt mouvementée, tantôt calme, de la région romaine

Fig. 2. — Ostie : mur du Castrum primitif *(opus quadratum)* ; en pierre des collines de Fidene ; seconde moitié IVe s. (vers 330 av. J.-C.) (G. Lugli, pl. 38, I).

sous la République, devient infiniment plus vivante ; de son côté, l'histoire économique et sociale aura grand avantage à utiliser les pages consacrées aux *villae* et aux travaux ruraux. On s'attendrait à trouver mentionnés des murs soutenant des champs en terrasse ; or, il n'en est pas question : décidément, le champ en terrasse n'est pas une invention de l'Italie antique, bien que nous ayons l'habitude d'attribuer aux Romains son introduction en Afrique du Nord.

L'*opus quadratum* a été le plus utilisé pendant de longs siècles à Rome et au voisinage pour les édifices importants, parce qu'il convenait parfaitement aux tufs volcaniques de la région. Les Anciens attribuaient son invention aux Étrusques ; de fait, on trouve très tôt chez eux le quatrième type de l'*opus siliceum*, qu'on peut considérer comme un *opus quadratum* imparfait et, en tout cas, les premiers monuments d'*opus quadratum* remontent à Rome à l'époque des rois

étrusques et témoignent déjà d'une technique perfectionnée. Cet *opus quadratum* romain se distingue nettement des systèmes analogues employés par les Grecs ou, plus tard, par les Étrusques sous l'influence grecque, par l'alternance systématique des blocs, tous de mêmes dimensions, avec une longueur qui est sensiblement double de la hauteur : dans une même rangée, tous sont orientés dans le même sens, mais les rangées de sens différents alternent à la fois dans l'épaisseur du mur, qui comporte normalement deux rangées, et dans son élévation.

On a voulu établir la chronologie de l'*opus quadratum* par la métrologie : ces tentatives ne pouvaient aboutir à des résultats précis, car les dimensions des blocs dépendent de trop de facteurs — état de conservation, souvent médiocre, les tufs étant des roches fragiles, épaisseur du banc utilisé, etc. — ; tout au plus doit-on retenir que le pied romain de $0^{m},296$ est seul employé à partir du III^e^ siècle avant J.-C. Les signes gravés sur les pierres — marques de carrière sans doute dans la plupart des cas — n'ont pas plus d'importance, simplement l'habitude en a été plus répandue au IV^e^ siècle avant notre ère, époque où furent grossièrement tracés sur d'assez nombreux blocs de l'enceinte pseudo-servienne des signes qui paraissent appartenir à un alphabet gréco-sicilien. Le P^r^ Lugli étudie aussi en détail l'emploi de l'anathyrose, des tenons, du bossage, la présence des « bosses », conservées probablement dans la plupart des cas comme préservatifs contre le mauvais œil ; il n'y a jamais de mortier, mais on a parfois utilisé une très mince couche de chaux très délayée, qui semble avoir eu surtout pour rôle de faciliter le glissement des blocs lors de leur mise en place. Cette mise en place, l'auteur l'examine avec beaucoup de détail et on lui saura particulièrement gré de cette étude que complètent des croquis très clairs ; les techniques du levage ont progressé, le fait est indéniable ; malheureusement on a continué à employer simultanément procédés anciens et procédés nouveaux, et surtout les traces laissées par l'emploi des procédés nouveaux sont difficiles à déceler : ce n'est pas là, par conséquent, qu'on trouvera les éléments nécessaires à la datation des constructions en *opus quadratum*. En fin de compte, ce sont les pierres utilisées qui fournissent le meilleur critère, comme l'avait montré Tenney Frank[1] : certes, elles dépendent du type d'édifice et de la partie de l'édifice, mais beaucoup plus encore de l'époque de la construction.

La première période va de 754 à 390 av. J.-C., ou, si l'on préfère, des origines à la prise de l'Urbs par les Gaulois. Elle se caractérise par l'emploi exclusif du *cappellaccio* : « le grand et mauvais chapeau », tel est le nom que les carriers modernes donnent à cette roche, qui recouvre la pouzzolane, beaucoup plus intéressante pour eux ; il s'agit d'un tuf volcanique de couleur grisâtre, bien médiocre, mais qui avait l'avantage d'être facile à extraire et de se trouver sur place

1. Tenney Frank, Roman buildings of the Republic, an attempt to date them from their materials, *Papers and monographs of the American Academy in Rome*, III, 1924.

à Rome même ; aux époques ultérieures on l'emploie encore, mais de façon secondaire — notamment pour les fondations en terrain humide, car il résiste bien dans ces conditions particulières — et de plus en plus rarement. Les blocs utilisés au cours de cette première période ont plutôt l'allure de dalles longues de 0m,80 à 0m,90, larges d'une quarantaine à une soixantaine de centimètres, hautes de 0m,25 à 0m,30 en moyenne, qui étaient assez aisées à mettre en place en utilisant des plans inclinés et des échafaudages, mais sans machine ; on utilisait déjà parfois l'anathyrose pour faciliter l'adhérence des blocs entre eux. Le soubassement du temple de Jupiter Capitolin est le monument le plus important qui soit parvenu jusqu'à nous depuis cette époque lointaine ; et le Pr Lugli souligne que la hauteur de ce podium est une innovation romaine et non un emprunt à l'Étrurie (p. 249). A cette période remontent aussi certains pans de muraille du Capitole et du Palatin, dans lesquels le Pr Lugli a reconnu, depuis longtemps et probablement à juste titre, les restes d'une véritable enceinte « servienne » remontant aux rois étrusques, une enceinte qui combinait peut-être, comme d'autres fortifications archaïques, des courtines construites et des secteurs où l'on s'était contenté de retailler les affleurements de tuf naturels pour les rendre infranchissables.

La seconde période de l'*opus quadratum* va de l'invasion gauloise à la Seconde Guerre Punique. Elle se caractérise par l'emploi de tufs de meilleure qualité : celui de Fidènes, parsemé de scories noires, et surtout celui de Grotta Oscura, jaune et poreux, sans doute un des *lapides rubri* de Vitruve, que la chute de Fidènes et celle de Veies avaient mis à la disposition de Rome, où ils arrivaient par le Tibre (fig. 2) ; malgré leur plus grande dureté, l'emploi d'un outillage plus perfectionné a permis de les tailler et de les mettre en œuvre, en blocs beaucoup plus gros que les dalles de *cappellaccio* (0m,90-1m,20 de longueur, une soixantaine de centimètres de largeur, une cinquantaine à une soixantaine de hauteur). Bien entendu, le monument le plus important qui soit parvenu jusqu'à nous de cette époque est la muraille « pseudo-servienne », dont le Pr Lugli reprend l'étude une fois de plus[1]. Certes, il continue d'y voir non la première, mais la seconde enceinte de Rome, ou plutôt une réfection profonde de la première, mais il s'attache à préciser plus qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent la date des différents débris qui en subsistent encore : les premières parties, construites après la catastrophe gauloise, ont été celles du Capitole et du Palatin ; il n'y a pas à douter que le grand *agger* de l'Esquilin remonte aussi à 378-353 av. J.-C. ; sa technique d'ailleurs n'est pas très perfectionnée : la mise en place des blocs a été réalisée par les mêmes procédés que pendant la période précédente, et leur face a été « dressée » à l'*ascia* et non à la gradine à pointe ; mais il a subi par la suite d'importantes réfections, tel ce magnifique pan de mur que Lanciani a décrit en 1871 et qui doit dater de la Seconde

1. G. Lugli, Le mura di Servio Tullio e le cosi dette mura serviane, *Historia*, XI, 1933, p. 3 sqq. ; *I Monumenti antichi...* (cf. *supra*, n. 1), II, p. 25-112.

Guerre Punique. Sur le Petit Aventin[1], à l'Est de la Porta Raudusculana, il y a un élément qui combine *opus quadratum* et blocage : pour cette raison, le Pr Lugli renonce à le dater de la Seconde Guerre Punique, comme précédemment dans ses *Monumenti antichi di Roma* (II, p. 136 sqq.) ; il ne remonte qu'à la Guerre Sociale. Par contre, la belle courtine du versant méridional du Grand Aventin date bien de la Seconde Guerre Punique : elle serait postérieure au séjour d'Hannibal devant Rome en 211 ; car la panique, que rapporte Tite-Live (XXVI, 10, 3-9), engendrée à ce moment par la vue de transfuges numides dévalant l'Aventin pour gagner les Esquilies, prouverait que l'Aventin était encore exclu du Pomérium : pour ma part, j'interprète ce passage dans un sens opposé ; je ne crois pas davantage que les assises de *cappellaccio*, qui supportent la courtine pseudo-servienne à Sainte-Sabine, soient de simples assises de fondation comme le suggère le Pr Lugli, et je préfère reconnaître en elles les débris de l'enceinte royale, comme l'a proposé P. Quoniam[2]. Hors de Rome, on notera que le mur du castrum primitif d'Ostie (vers 335 av. J.-C.) se rattache, lui aussi, à la seconde période.

La troisième période de l'*opus quadratum* romain va de 210 à 121, de la fin de la Seconde Guerre Punique à l'époque gracchienne et à la reconstruction du temple de la Concorde. Elle se caractérise par l'emploi de tufs nouveaux et plus nombreux. Le *lapis albanus* ou « péperin » (le mot est passé en français), gris clair, peut se débiter en plaques assez minces ; déjà utilisé au IIIe siècle pour les inscriptions et pour la salle inférieure du *carcer*, c'est la belle pierre architecturale jusqu'au triomphe du travertin et on continuera à l'employer largement sous l'Empire. Dans la langue des carriers modernes, le *lapis gabinus* est le *sperone*, c'est-à-dire la pierre rude au toucher, bonne à faire des meules ; comme le péperin, il avait la réputation imméritée d'être particulièrement résistant à l'incendie : elle lui valut d'être encore utilisé sous Auguste et sous Néron, malgré la médiocrité de son aspect. Le tuf de l'Anio ne fait probablement pas partie des *lapides rubri* de Vitruve, c'est plutôt le produit des *lapidicinae pallenses* du même auteur ; quoi qu'il en soit, ce tuf brun, tirant parfois sur le gris, au grain fin, uniforme et compact, a été la pierre de taille préférée des architectes du milieu du IIe siècle av. J.-C. au second triumvirat. Le tuf de Monteverde lui ressemble en apparence, mais n'a pas ses qualités, aussi son emploi à Rome même n'a-t-il duré que de 120 à 70 av. J.-C. environ et seules les facilités de transport expliquent qu'on l'ait très largement utilisé à Ostie jusqu'à la fin de la République. Quelles que soient les pierres employées, les constructions de cette période témoignent d'une technique perfectionnée ; les blocs sont très

1. Sur l'Aventin, cf. p. 264-266.
2. P. Quoniam, A propos du Mur dit de Servius Tullius, *Mél. Éc. fse Rome*, 1947, p. 41-64 (cf. p. 52-58). Cf. aussi mon article : A propos de la Muraille Servienne et du Pomerium, quelques rappels et quelques remarques, en cours de publication dans les *Études d'archéologie classique* de la Faculté des Lettres de Nancy, t. III.

bien taillés, on les a mis en place avec des engins de levage munis de tenailles et on les a souvent fixés les uns aux autres avec des tenons en queue d'aronde.

La quatrième période (121-36 av. J.-C.) se distingue de la précédente par deux innovations que l'on constate simultanément pour la première fois au temple de la Concorde reconstruit en 121. C'est d'abord l'emploi d'une structure mixte, où l'*opus quadratum* sert de revêtement à un blocage ; c'est ensuite l'utilisation systématique et de plus en plus large du travertin *(lapis tiburtinus)* pour les parties qui « fatiguent » le plus. Innovations d'avenir, mais le blocage allait se révéler très vite un concurrent redoutable pour l'*opus quadratum*, beaucoup plus coûteux et plus difficile aussi à mettre en œuvre. On s'en aperçoit dès la cinquième période (— 36-+ 41), qui correspond à l'époque augustéenne. Certes, on utilise de plus en plus des matériaux de choix ; au tuf de l'Aniene s'ajoutent désormais non seulement le travertin, mais encore le marbre de Luna ; mais on n'édifie déjà plus qu'un assez petit nombre de constructions en *opus quadratum* : remparts, revêtements de *podia*, *cellae*, pilastres, arcs, aqueducs, égoûts. Ensuite, la concurrence de l'*opus testaceum* devient à son tour difficile à soutenir : certes, la sixième période (+ 41-+ 68) voit encore construire de beaux édifices en travertin, mais elle le doit à la mode éphémère du bossage rustique. Pendant la septième période (68-200), l'*opus quadratum* n'est plus utilisé que pour les éléments portants, et de moins en moins : le Colisée est le chef-d'œuvre, mais il n'y est pas seul, et sous Domitien apparaît le faux *opus quadratum* en placage de marbre. Le temple d'Antonin et Faustine est le dernier témoin de la vieille technique, que ressusciteront incidemment sous Septime Sévère les soldats de la *II^a Parthica* en construisant leur camp des Monts Albains, parce qu'il n'était guère possible de se servir autrement des matériaux locaux.

Ce long chapitre s'achève par l'étude des arcs et des voûtes en *opus quadratum* : le P^r Lugli pense qu'ils ont pu apparaître en différents pays et à différentes époques, sans qu'il faille y voir nécessairement la conséquence d'influences étrangères. A Rome et en Italie, les exemples les plus anciens ont malheureusement disparu. Les portes des murailles républicaines ont peut-être été fermées par des voûtes, nous ne saurions l'assurer ; nous constatons simplement que l'arc était d'un emploi courant dès le milieu du III^e siècle av. J.-C. ; que les ingénieurs romains ont su jeter un pont voûté sur le Tibre dès le début du II^e siècle av. J.-C. (le pont *Aemilius*) et que les premiers arcs monumentaux ont été construits à la même époque, qu'au théâtre de Pompée apparaît l'emploi architectural des arcs accostés et superposés, qui devait permettre aux théâtres et aux amphithéâtres romains de ne pas s'appuyer aux collines, comme avaient toujours dû le faire les édifices analogues des Grecs.

Si l'architecture romaine a réalisé tant de merveilles qui nous étonnent encore par les dimensions des édifices, par la hardiesse des voûtes et par leur extraordinaire résistance aux injures du temps et des hommes, c'est cependant moins avec l'*opus quadratum* qu'avec

l'*opus caementicium*. On parle encore couramment de nos jours de « ciment romain », ce qui fait penser à nos « ciments » ou à nos « bétons » modernes : il existe effectivement une ressemblance frappante entre ces techniques — le coulage d'une pâte dans un coffrage où elle durcit — mais il y a une différence fondamentale : au lieu d'avoir acquis une homogénéité relative par malaxage préalable, l'*opus caementicium* comprenait deux éléments tout à fait hétérogènes : des fragments de pierre ou des tessons — ce sont eux précisément que l'on appelait *caementa* — noyés dans un mortier à base de chaux et de sable, aussi le terme le plus propre à traduire *opus caementinium* en français serait « blocage », plutôt que « béton » proposé par le Pr Lugli ; mieux vaut d'ailleurs éviter l'emploi des termes modernes et conserver le terme latin, comme il le fait lui-même.

Dans ce blocage, la nature des *caementa* n'avait qu'une importance secondaire : sinon pour obtenir une solidité ou une légèreté particulières, on pouvait prendre n'importe quoi : débris de carrière ou débris de démolition ; les constituants du mortier avaient plus d'importance, mais il est très difficile de déterminer aujourd'hui la provenance des sables et c'est absolument impossible pour la chaux : les matériaux permettent donc rarement de dater l'*opus caementicium* et cette datation est aléatoire. La mise en œuvre n'est pas plus favorable à l'archéologue : on battait les fondations en blocage par couches superposées dans une fosse nue ou revêtue d'un coffrage de planches et de madriers ; mais ces deux modes sont sans âge. Les murs étaient battus entre deux parements établis à l'avance et qui remplaçaient le coffrage, mais ces parements, qui relèvent de techniques diverses, sont à dater par eux-mêmes et, en tout cas, leur disparition nous laisse désarmés. Dans ces conditions, le chapitre que le Pr Lugli devait consacrer à l'*opus caementicium* ne pouvait manquer d'être assez décevant ; c'est sur l'époque de son apparition qu'il nous apporte les données les plus neuves. L'emploi de pierres plus ou moins irrégulières, unies entre elles par un mortier, d'abord peu abondant et dont la chaux devient peu à peu le constituant essentiel, apparaît d'assez bonne heure (ve et peut-être vie siècles av. J.-C.) en Phénicie, à Chypre et en Grèce. On le trouve au iiie siècle à Marzabotto — dont les ruines datent, selon le Pr Lugli, d'une reconstruction qu'il place à cette époque — et à Carthage où les murs étaient construits avec une sorte de chaînage en grands parallélépipèdes de pierre et un remplissage du genre de l'*opus caementicium* — une technique qui demeurera le propre de l'Afrique, si bien qu'on l'a qualifiée parfois d'*opus africanum* —. Mais surtout on le rencontre en Campanie, où abondaient les matériaux favorables et où l'on a utilisé la même technique qu'à Carthage presque jusqu'à la fin de l'époque samnite. Aussi c'est probablement de Campanie et vers le milieu du iiie siècle que l'*opus caementicium* est venu à Rome. Il y connut très vite un succès tel que Caton le mentionne dans son *De Re Rustica* comme d'emploi usuel pour les constructions rurales et qu'on l'a utilisé dès 174 av. J.-C. pour élever à Marmorata la *Porticus Aemilia* (fig. 3), entrepôt dont les ruines encore debout aujourd'hui sont bien celles de la construction originale,

et non d'une reconstruction d'époque syllanienne, comme on l'a affirmé à tort.

Tout en rendant hommage à l'effort de classification chronologique réalisé en la matière par Miss Esther Boise Van Deman[1], le Pr Lugli préfère adopter des divisions assez différentes ; je n'insisterai pas sur les critères qu'il donne, car ils sont trop délicats pour qu'une

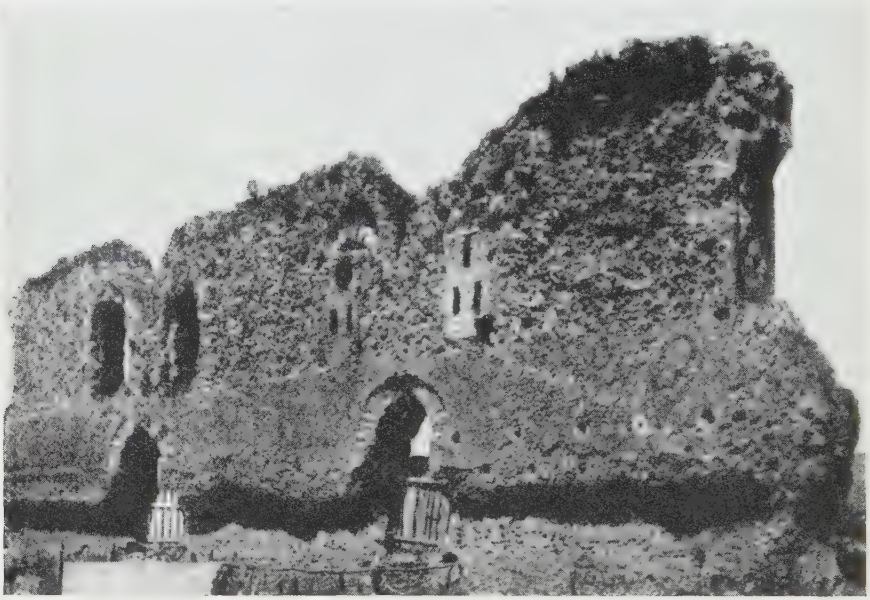

Fig. 3. — *Porticus Aemilia*, 193 av. J.-C. (Tite-Live, 35, 10, 12) : G. Lugli, pl. 107, 1.

simple lecture permette d'en tirer profit : ici, rien ne peut remplacer une longue expérience personnelle des monuments. Après des origines obscures, la première période va de la fin du IIIe siècle aux entours de 100 av. J.-C. : les principaux témoins en sont à Rome la *Porticus Aemilia* et les noyaux des *podia* des temples de la Concorde, de Castor et de la *Magna Mater*, restaurés dans les années 121-109. Les architectes de la seconde période (100-44 av. J.-C.) ont prouvé leur habileté dans l'emploi de l'*opus caementicium* par l'usage qu'ils en ont fait à Préneste (sanctuaire de la Fortune), à Terracine (temple de Jupiter Anxur) et à Tibur (ensemble complexe couramment appelé « temple d'Hercule »). L'*opus caementicium* de la troisième période (de 44

1. Esther Boise Van Deman, Methods of determining the date of Roman concrete monuments, *A.J.A.*, 2e, XVI, 1912, nos 2 et 3.

av. J.-C. à 41 après) se caractérise exceptionnellement par ses matériaux : la pouzzolane encore exploitée aujourd'hui aux Tre Fontane et le tuf des Saxa Rubra leur donnent une couleur rosâtre, qui disparaît ensuite (quatrième période : 41-79 apr. J.-C.). La cinquième période, sous les Flaviens et sous Trajan, marque l'apogée, malgré l'emploi de *caementa* très variés recueillis dans les démolitions des grands incendies ; de grandes briques *bipedales* sont systématiquement utilisées pour renforcer la cohésion de la maçonnerie. Déjà la qualité diminue sous les Antonins (117-192 : sixième période), bien que la technique des voûtes continue à se perfectionner en ce qui concerne cet emploi des briques ; en même temps l'*opus caementicium* sans revêtement, d'effet rustique, que l'on trouve parfois depuis Domitien, connaît une certaine vogue. La septième période, de Septime Sévère à Constantin (193-337), consacre une décadence : le mortier, surabondant et sale, n'adhère pas toujours très bien aux *caementa* ; une innovation, pourtant, au temps de Maxence et de Constantin : l'emploi de séries d'amphores vides, noyées dans le blocage pour alléger les voûtes. L'*opus caementicium* ne disparaît pas ensuite, mais son étude chronologique devient vraiment impossible, car on ne peut plus trouver aucun critère.

L'*opus incertum* n'est qu'une régularisation extérieure de l'*opus caementicium*, destinée à lui donner plus de solidité et un aspect plus plaisant. Comme pour l'*opus caementicium*, le premier monument pour lequel on l'a utilisé qui soit parvenu jusqu'à nous est la *Porticus Aemilia*, et cet emploi dans un édifice aussi important suppose que les bâtisseurs se sentaient maîtres de la technique grâce à une mise en œuvre déjà longue dans des bâtiments de moindre importance ; de fait, on le trouve à Ostie, à Alba Fucens et à Cosa dès le IIIe siècle. A Rome même, de 210 environ à l'époque syllanienne, les *caementa* sont en tuf de l'Aniene, parfois en *grotta oscura* ou en *cappellaccio*, leurs dimensions sont très variables dans un même mur, ils ne se touchent pas et le mortier est très abondant ; les angles sont faits avec des petits moellons de tuf parallélépipédiques, les revêtements peints, quand il y en a, sont du premier style pompéïen, il y a des pavages en *opus signinum* avec quelques dés de pierre blanche semés au hasard ou disposés en filet, en mosaïque blanche aux dés de tailles variées avec des bandes noires sur les bords et quelques fragments de couleur jetés au hasard, du type dit *lithostroton*, ou en faux tapis faits de dés rectangulaires groupés généralement deux à deux et entrecroisés : ces trois types continuent d'ailleurs pendant la première phase de la seconde période de l'*opus incertum*.

Celle-ci (de 100 à 55 av. J.-C.) est caractérisée par un soin plus grand apporté à la taille et à la mise en œuvre des *caementa*, par la diminution de l'épaisseur des joints ; mais à Rome même l'*opus incertum* tend à disparaître car l'emploi des tufs y favorise le réticulé : c'est dans les villes où l'on emploie le calcaire, plus difficile à tailler, qu'il produit alors ses chefs-d'œuvre, par exemple la partie supérieure du sanctuaire de la Fortune à Préneste, que le Pr Lugli continue à

dater du temps de Sylla[1], malgré l'avis des éditeurs G. Gallini et F. Fasolo, qui le feraient remonter jusqu'au milieu du siècle précédent[2]. Après le milieu du Ier siècle av. J.-C. et jusqu'à l'époque de Titus, il n'y a plus que quelques exemples exceptionnels, à Rome et dans le reste de l'Italie.

Le réticulé n'est qu'un perfectionnement de l'*opus incertum*, ou

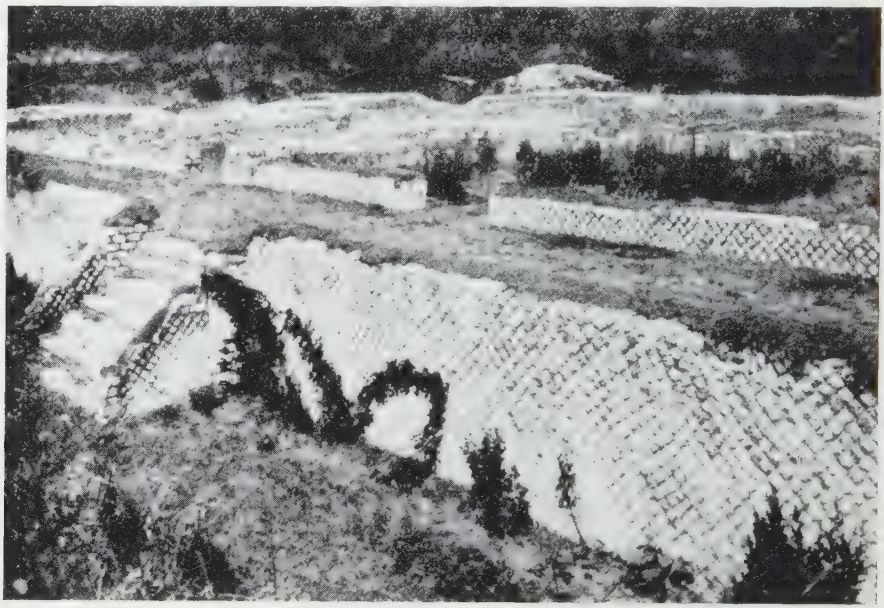

Fig. 4. — Villa d'Horace (Sabine), don de Mécène en 32 av. J.-C. : G. Lugli, pl. 142, 1.

plutôt une régularisation convenant parfaitement aux tufs romains, beaucoup moins aux autres matériaux ; on ne voit guère pourquoi on a posé la base des *caementa* sur un angle plutôt qu'à plat, ce qui eût été bien plus aisé : simple question d'habitude sans doute ; en tout cas, les murs en réticulé qui se dressent encore en si grand nombre prouvent que Vitruve avait bien tort de redouter la fragilité de tels parements. L'emploi, assez fréquent d'Auguste aux Flaviens, de *caementa* de couleurs différentes, dans une intention décorative, prouve bien que ces parements restaient généralement nus à l'extérieur ; au contraire ils recevaient certainement des enduits peints à l'intérieur, au moins

1. P. 454 sqq.
2. G. Gullini, F. Fasolo, *I sanctuario della Fortuna Primigenia in Palestrina*, Rome, 1953.

dans les pièces d'habitation. Le réticulé est né à Rome même au temps de Sylla (vers 100-20 av. J.-C.) et c'est de Rome qu'il s'est répandu dans le Latium et jusqu'à Pompéj. De 100 à 55 av. J.-C., il commence à se distinguer peu à peu de l'*opus incertum* par la prédominance des *caementa* à base carrée, mais l'ensemble du parement ne dessine pas encore une trame régulière : c'est l'*opus quasi-reticulatum* ; les meilleurs exemples à Rome même sont la *Casa dei Griffi* et la « Maison de Livie » — dont les parties anciennes sont antérieures de trois quarts de siècle, au moins, à ses fameuses peintures ; à Ostie et à Pompéi, le *quasi-reticulatum* apparaît à peu près en même temps qu'à Rome et ce sont, sans aucun doute, les vétérans de Sylla qui l'ont introduit en Campanie ; dans le reste de l'Italie, on le trouve encore quelquefois après le milieu du Ier siècle avant notre ère, mais c'est une apparence : on a voulu faire du vrai réticulé, mais l'emploi des matériaux inadéquats — du calcaire en général — n'a pas permis d'y parvenir tout à fait. Le véritable réticulé a été utilisé pour la première fois au théâtre de Pompée et jusqu'à la fin du règne d'Auguste on continue à faire les angles et les arcs avec des moellons de tuf à Rome ; l'emploi des briques à cet effet, né en Campagnie, apparaît dans la capitale sous Tibère, puis le réticulé simple y disparaît devant la concurrence de l'*opus testaceum* ; il se maintient dans le Latium jusqu'à l'époque flavienne (55 av.-69 apr. J.-C. environ) parce qu'il permet d'utiliser des tufs locaux. Il était difficile de réaliser avec une parfaite régularité de très vastes surfaces de réticulé et ces parements supportaient mal le poids des voûtes — de plus en plus nombreuses et de plus en plus lourdes — car leurs joints constituaient des lignes de moindre résistance ; de là l'idée de découper ces trop grandes surfaces par des lits de briques : ce fut l'*opus mixtum*, qui apparaît pour la première fois à la villa de Tibère à Capri et à Rome sans doute vers le milieu du siècle ; à partir de Domitien et sous Trajan et Hadrien, la brique est employée par lits accolés — cinq ou six — atteignant une épaisseur d'un pied et demi ; on va même jusqu'à réduire le réticulé à des « tableaux » complètement encadrés de briques. A partir d'Antonin, l'*opus mixtum* disparaît à son tour de Rome, au moins dans les constructions officielles ; hors de Rome, on en trouve encore quelques exemples jusqu'à Septime Sévère.

Quand Vitruve parle de *structura testacea*, de *lateres*, il envisage les briques crues, seules en usage de son temps, et encore assez peu à Rome, car elles ne permettaient pas l'édification des maisons à étages dont on avait besoin ; même hors de l'Urbs, leur utilisation paraît avoir été limitée. Vitruve a connu cependant aussi l'emploi des tuiles déjà éprouvées et cassées pour les endroits exposés à l'eau, aux intempéries ou au feu : c'est cet emploi qui a révélé les avantages de la terre cuite et qui a conduit au développement très rapide de la construction en brique cuite, immédiatement après Vitruve ; les Romains devaient toujours se servir beaucoup plus de vieilles tuiles cassées que de véritables briques, qu'ils appelaient d'ailleurs également *tegulae*. Ces briques cuites étaient presque toujours de forme carrée et de dimensions standardisées : 2/3 de pied (0m,197) de côté pour les

bessales, 1 pied 1/2 (0m,444) pour les *sesquipedales* et 2 pieds (0m,592) pour les *bipedales* ; aux *bipedales* étaient réservés certains emplois particuliers (dans les arcatures, par exemple), quant aux autres, elles étaient cassées ou sciées en fragments triangulaires *(semilateres)* ; il en était de même pour les tuiles : le blocage adhérait mieux à ces *semilateres*, dont les cassures ne se voyaient pas de l'extérieur.

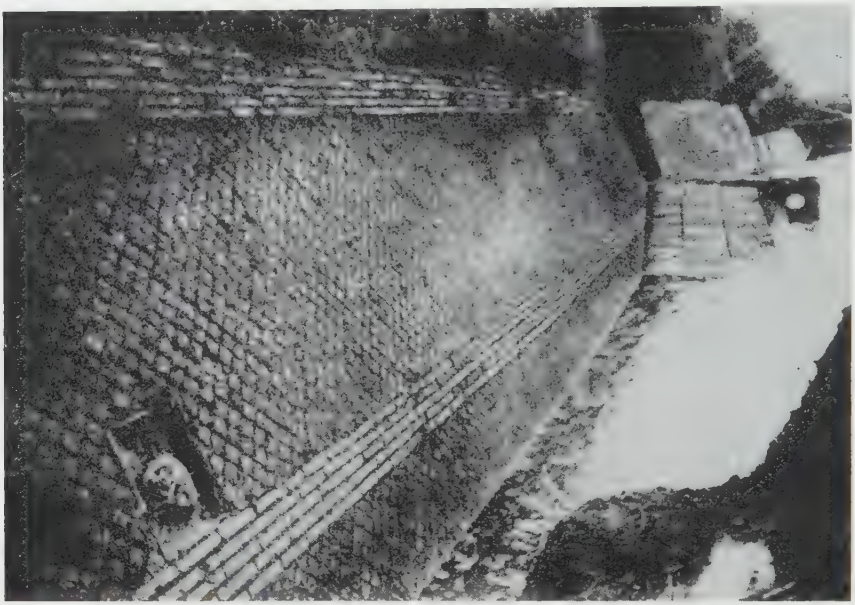

Fig. 5. La « *Ripa marmorata* » du Tibre (rampes descendantes et blocs forés pour l'amarrage des embarcations : seconde partie du règne de Trajan, d'après les *bolli*) : G. Lugli, pl. 155.

Le Pr Lugli reprend en détail la question des marques de fabrique des *tegulae (bolli doliari)* et se rallie à ce sujet aux conclusions d'H. Bloch, en soulignant cependant qu'il faut faire attention aux remplois fréquents, et que les briques neuves elles-mêmes peuvent avoir été gardées en stock pendant plusieurs années avant d'être mises en œuvre. Pour dater il faut tenir compte également d'autres critères : la pâte, l'épaisseur, la couleur, les qualités du liant, etc. Finalement, le Pr Lugli divise en onze périodes la longue histoire de l'*opus testaceum*, qui s'étend de la fin de la République à Théodoric ; j'en retiens simplement ici les principaux caractères et les principaux exemples.

1° Fin de la République et règne d'Auguste : fragments de tuiles ; emploi limité aux parties des édifices sujettes à l'humidité ; ex. : chambre funéraire du tombeau de Caecilia Metella (entre 50 et 40 av. J.-C.).

2° Tibère et Caligula (14-41 apr. J.-C.) : l'emploi de véritables briques pour les parements commence ; un quart du matériel est en *bessales* taillées ; ex. : *Castra Praetoria* ; *Domus Tiberiana* sur le Palatin.

3° De Claude à Titus (41-81) : les *bessales* taillées constituent la majeure partie du matériel ; emploi de briques entières pour les arcatures ; les constructions qui ont été élevées après l'incendie de 64 portent la trace de la hâte avec laquelle on les a élevées ; ex. : certaines parties de la *Domus Transitoria*, de la *Domus Aurea*, de l'*Atrium Vestae*.

4° Domitien et Nerva (81-98) : emploi de *bipedales* entières pour ménager des plans de pose et jouer le rôle de chaînages horizontaux ; ex. : palais des Flaviens et *Domus Augustana* sur le Palatin.

5° Trajan (98-117) : on renonce à ces plans de pose ; ex. : thermes de Trajan sur l'Oppius ; « Marché de Trajan » (mais une partie de l'hémicycle est construite selon la technique du temps de Domitien et remonte à cette époque) ; cf. fig. 5.

5° Hadrien (117-138) : plus uniforme que sous Trajan, la technique annonce celle de la septième période ; ex. : la rotonde du Panthéon est le chef-d'œuvre de l'*opus testaceum*, nombreuses constructions d'Ostie.

7° Antonin (138-192) : la couleur jaune prédomine ; apparition de la polychromie, qui semble avoir été mise à la mode par Hérode Atticus ; ex. : tombe d'Annia Regilla, sa femme, à la *Valle della Cafferella* (fig. 6), nombreuses constructions d'Ostie.

8° Septime Sévère et Caracalla (192-217) : réapparition des plans de pose en *bipedales*, d'ailleurs plus écartés qu'au temps de Domitien ; l'emploi de ces grandes briques pour la construction des arcs et des voûtes est de plus en plus important ; c'est l'époque où l'épaisseur des briques, qui a eu constamment tendance à diminuer, est la plus faible, de l'ordre de 3 cm ; ex. : agrandissements du théâtre d'Ostie.

9° D'Élagabale à Probus (217-284) : très large utilisation de matériaux de remploi, les plans de pose en *bipedales* disparaissent à nouveau ; ex. : Mur d'Aurélien.

10° De Dioclétien à Constantin (284-337) : les matériaux de remploi prédominent ; aussi l'aspect est assez peu soigné ; ex. : Thermes de Dioclétien ; Basilique de Maxence ; Curie (celle-ci en matériaux neufs).

11° De Constantin à Théodoric (337-526) : à Rome on emploie parfois des briques de remploi, des fragments de tuf et de marbre ; à Ostie, l'importance des constructions impose encore un large usage de matériaux neufs ; l'*opus testaceum* n'est plus guère employé que pour des restaurations.

On n'avait jamais perdu complètement l'habitude de construire en petits moellons les têtes de murs en réticulé : elle s'était maintenue hors de Rome, là où l'on trouvait le tuf nécessaire sur place. Selon le Pr Lugli, c'est de cette pratique que dérive l'*opus vittatum* ; il ne cherche d'ailleurs pas à justifier cette opinion, qui lui paraît probablement aller de soi ; pourtant lui-même souligne que nous avons quelques rares exemples de murs construits en petits moellons de tuf

dans la campagne romaine dès l'époque républicaine et que cette pratique était fréquente dès l'époque augustéenne en Italie centrale et septentrionale, et dans la future Provence : la remarque est intéressante pour l'histoire de la technique de construction dans les *Tres Galliae* et dans les provinces septentrionales de l'Empire où, l'*opus quadratum* mis à part, la pierre a été utilisée de cette façon — avec des

Fig. 6. — « *Triopio* » d'Hérode Atticus ; *opus testaceum* (après 150 de notre ère) ; cf. G. Lugli, pl. 157, 2.

variantes selon les lieux et les époques — et jamais par le procédé du réticulé, si difficilement applicable aux pierres autres que les tufs volcaniques. L'*opus villatum* simple — sans briques — apparaît pour la première fois dans le Latium à la *Villa Hadriana* ; il disparaît après les Antonins, devient brusquement le mode de construction normal à Rome à partir de Maxence et persiste jusqu'à la fin du XIII^e^ siècle ; hors de la région romaine, il semble avoir été la maçonnerie courante des colons installés en Italie et en Cisalpine par le second triumvirat et par Auguste. Cette maçonnerie n'offre guère de critère de datation par elle-même : tout au plus, à Rome, peut-on dire qu'au temps de Maxence et de Constantin elle est faite avec des moellons neufs, bien taillés et bien appareillés ; qu'au V^e^ siècle on utilise des pierres de remploi retaillées à cet effet et par conséquent plus irrégulières et provenant de tufs différents ; qu'au Moyen âge, les moellons ne sont plus guère que des éclats sans forme, de travertin ou de marbre au

besoin, noyés dans un mortier terreux surabondant. Dans l'*opus vittatum mixtum*, les rangs de moellons alternent avec les rangs de briques en proportions variables ; on l'avait employé dès la fin de la République pour quelques travaux secondaires — colonnes ou demi-colonnes, dans des villas : davantage à Pompéi et à Herculanum après le tremblement de terre de 62 de notre ère ; cependant, son emploi ne commence à se répandre vraiment dans le Latium qu'au temps d'Hadrien et c'est au Bas-Empire seulement qu'il devient d'emploi courant : il devait y durer, lui aussi, jusqu'au Moyen âge ; à Ostie, on le trouve pour la première fois en 145-150, mais il y devient courant dès le début du IIIe siècle ; à Pompéi, son histoire se confond avec celle de l'*opus vittatum* simple. Il arrive que l'*opus vittatum mixtum* soit formé par de grands panneaux encadrés de brique : il est alors contemporain de l'*opus reticulatum mixtum* de même disposition.

Le chapitre sur « Les arcs et les voûtes en *opus caementicium* » n'excède pas le sujet général du livre, comme la seule lecture de son titre pourrait le faire croire, car il ne s'agit pas ici de leur rôle architectural, mais simplement de la façon dont ils étaient construits. Des arcs en blocage, il y a peu à dire de ce point de vue : ils apparaissent dès l'époque républicaine avec un revêtement extérieur en grands claveaux dans des édifices d'*opus quadratum* ; à l'époque de l'*opus incertum*, ces claveaux sont remplacés par des dalles minces et il en est encore ainsi au début de l'*opus reticulatum* ; à partir de Tibère, la brique se substitue à la pierre et dès lors l'arc à revêtement en brique prend une importance sans cesse croissante, employant généralement des *bipedales* ou des *sesquipedales* spéciales, dont la tranche a la forme d'un coin très aplati. Le blocage de ces arcs et des voûtes a d'abord été fait de grosses pierres grossièrement taillées, disposées radialement et coincées à l'extrados par d'autres plus petites : ce système a duré en Italie et dans les provinces jusqu'au début de l'Empire ; mais à Rome on l'a remplacé dès la fin du IIe siècle av. J.-C. par de petits blocs de tuf disposés en lits horizontaux sur un cintre en bois et noyés dans un liant abondant et assez fluide : la voûte devenait ainsi un monolithe donnant une poussée surtout verticale ; dès l'époque syllanienne les architectes surent contenir les poussées latérales qui subsistaient par différents artifices ; à partir des Flaviens, l'augmentation des surfaces couvertes conduisit à rechercher des matériaux légers (tufs poreux). Sous Hadrien, les premiers perfectionnements sérieux firent apparaître en quelques années tous les types de voûtes qui allaient être employés jusqu'à l'époque byzantine : la *Villa Hadriana* en constitue un véritable répertoire, tandis que la voûte du Panthéon donne le meilleur exemple d'un emploi rationnel des matériaux selon leur densité. Des arcs de briques noyés dans le blocage ont d'abord été employés pour renforcer les voûtes des théâtres et des amphithéâtres : c'est le Colisée qui en offre les exemples les plus anciens ; puis ces arcs furent remplacés par un véritable carroyage, enfin on établit de vraies nervures, parfois légèrement saillantes, qui annoncent un peu celles du style gothique et qu'on emploie spécialement dans les voûtes d'arêtes : on les construisait

avant le blocage, à la fois pour alléger l'armature en bois sur laquelle on le fabriquait et pour rendre la voûte plus solide ultérieurement. Depuis Néron et surtout Domitien, on posa souvent à plat entre cette armature et le blocage de grandes briques qu'on laissait ensuite en place et qui prenaient mieux l'enduit que le blocage ; pour les petites voûtes ces briques, unies par un mortier à prise rapide, pouvaient même remplacer l'armature.

Les architectes de l'époque impériale ont cherché à diminuer l'épaisseur des voûtes à la fois pour des raisons de statique et pour diminuer les frais de matériaux. Faute de matériaux légers, on aménageait parfois des vides dans l'épaisseur de la maçonnerie, au besoin par le système de la voûte à caissons, qui apparaît pour la première fois dès Sylla à Préneste. Plus curieux est l'emploi de poteries vides ou de tubes en poterie noyés dans le blocage : ce procédé se rencontre déjà aux « Thermes de Stabiæ » à Pompéi, et en Afrique dans des édifices du IIe siècle de notre ère ; on finit par en faire un système qui caractérise les voûtes du Bas-Empire et du début du Moyen âge : il exigeait la fabrication d'amphores ou de tubes spéciaux pouvant s'emboîter les uns dans les autres, à la paroi extérieure non lissée pour que le mortier y adhérât mieux. L'éclairage des espaces voûtés posait un problème ; dès l'époque républicaine, on utilisa des meurtrières ; plus tard les couloirs voûtés furent dotés de puits de lumière ; le cas des coupoles était plus difficile : on ménagea d'abord une lunette au sommet, mais la salle devenait inutilisable en cas de pluie et le système ne pouvait s'appliquer ni aux thermes, ni aux tombeaux ; on ouvrit alors des fenêtres à arc dans les murs qui supportaient la coupole, ce qui obligea à alléger la voûte et à utiliser des contreforts que l'on camoufla de diverses manières, par exemple avec des niches « décoratives » extérieures comme au « temple de Portunus » à Porto, ou en faisant porter le poids de la coupole sur une colonnade intérieure et en utilisant le mur lui-même en guise de contrefort comme à la basilique du palais des Flaviens. L'extrados était généralement protégé par une simple couche d'*opus signinum*, mais parfois aussi il y avait un véritable toit de tuiles : des tuiles en bronze doré au Panthéon.

Utilisé avec tant d'ingéniosité, l'*opus caementinium* a permis la construction des types de voûtes les plus variés : en plein cintre, surbaissées, surélevées, rampantes, d'arêtes, coupoles hémisphériques sur plan circulaire, carré ou polygonal, à pavillon ou en parapluie ; tout cela ne permet pas cependant de fixer des critères chronologiques comme l'auteur a essayé de le faire dans les autres chapitres : chaque voûte, chaque coupole constitue en fait un cas unique, que les critères intrinsèques n'autorisent guère à dater ; encore faudrait-il pouvoir étudier à fond les procédés de construction ; or c'est le plus souvent impossible, soit parce que des traces de la décoration les masquent encore, soit parce que des éléments essentiels en sont noyés dans l'intérieur de la maçonnerie ; enfin parce que des circonstances exceptionnelles rendent seules possible l'étude de l'extrados.

Si long qu'il soit, le présent compte rendu ne donne qu'une idée

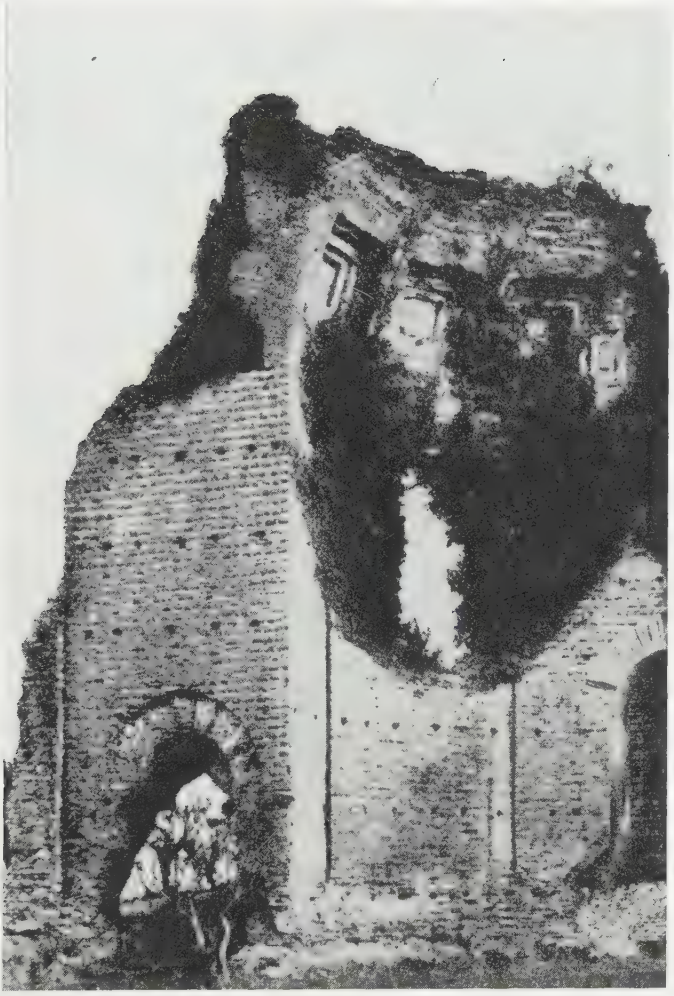

Fig. 7. — Palais de Maxence, au IIIe mille de la Via Appia : G. Lugli, pl. 195,2.

insuffisante de l'ouvrage et de sa richesse. Innombrables sont les édifices cités — de Rome et de sa région, mais aussi de l'Italie (fig. 4, 6), de Sicile et même des provinces à titre de comparaison — sur lesquels le Pr Lugli nous communique l'avis des éditeurs et le sien propre, auquel on attachera une particulière valeur. Nombreuses aussi sont les monographies sur des sujets importants ou discutés qui s'intercalent à l'intérieur des chapitres, des premiers surtout, lorsque

l'auteur a jugé indispensable de justifier l'emploi ou le rejet de certains éléments de datation : métrologie, symboles apotropaïques, techniques de levage, marques de briques par exemple. Toutes les démonstrations sont étayées par une documentation photographique et graphique d'une étonnante richesse, et d'une qualité rarement atteinte, qui permet de suivre de très près les démonstrations, faisant du livre un *corpus* archéologique indispensable. Les familiers des ouvrages du Pr Lugli ne manqueront pas de remarquer combien sa pensée est toujours en éveil et se renouvelle : l'étude qu'il nous donne ici de la muraille « servienne » le fait particulièrement sentir.

Le Pr Lugli n'a voulu nous donner qu'un ouvrage de pure archéologie ; mais cet ouvrage est riche aussi d'un intérêt historique plus général. D'abord par sa base même, c'est-à-dire la succession dans le temps des méthodes de construction (fig. 7) ; ce fut peut-être partiellement affaire de mode, mais surtout la conséquence d'un effort persévérant dans la recherche du progrès technique ; l'évolution des parements qui ont recouvert le blocage en est une remarquable illustration et on en trouve facilement bien d'autres exemples — qualité des roches utilisées, moyens de levage des blocs de l'*opus quadratum*, construction des arcs et des voûtes, etc. — Cette recherche s'est poursuivie pendant toute l'histoire de Rome et son apogée correspond à celle de la civilisation latine : continuera-t-on à affirmer, comme on fait trop souvent encore, que la période romaine a marqué une stagnation technique ? En fait, il y a là tout un domaine qu'il est grand temps d'explorer.

Ensuite, l'histoire économique — autre secteur à peine mieux connu pour l'Antiquité romaine — est partout sous-jacente : exploitation des ressources du sous-sol local d'abord, puis appel, dès le IVe siècle av. J.-C., à des matériaux de meilleure qualité, mais plus lointains, que le Tibre permettait d'amener, à bon compte, des territoires conquis de Fidènes et de Veies ; ils supplantèrent le *cappellaccio* pour être remplacés par d'autres à leur tour ; effort pour diminuer les frais lorsque le blocage permit d'utiliser des matériaux plus faciles à transporter ; finalement emploi massif des matériaux de remploi au Bas-Empire : autant d'indices précieux d'une histoire économique mouvante, dont les marques de briques nous permettent de saisir au plus près l'un des aspects — de la libre entreprise au quasi-monopole impérial — ; pensons encore à ces nombreuses *villae* de la région romaine dont les soubassements en *opus siliceum* ou *opus quadratum* éclairent les précieuses indications du vieux Caton ou de Varron. L'histoire politique elle-même devient plus concrète : feuilletons l'album, et nous verrons défiler non seulement les monuments bien connus de l'Urbs, mais encore les murailles des cités du vieux Latium et de l'Étrurie, celles des colonies de la République, les fortifications de la Guerre Sociale...

J. Le Gall.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Le Centenaire de Salomon Reinach (1858-1958).

Il vient d'être célébré à l'Université de Lyon, qui garde sa bibliothèque. Le nom de Salomon Reinach, un des anciens directeurs de cette *Revue*, est lié en France à l'archéologie et aux humanités grecques et latines. Cf. *Monde*, 11 fév. 1959 : « Dans le monde des érudits, il évoque l'image d'un savant presque universel qui avait voué sa vie et sa fortune à faire le point des connaissances acquises dans tous les domaines où le portait son inlassable curiosité : préhistoire, archéologie grecque et romaine, philologie classique, antiquités celtiques et gallo-romaines, histoire de l'art du Moyen Age et de la Renaissance, histoire générale des religions...

« Pour l'étudiant ou l'amateur d'antiques, Salomon Reinach est l'homme des répertoires : répertoire des statues, des bas-reliefs, des peintures grecques et romaines, des vases grecs et étrusques, etc. Il fut, pour les hellénistes et les latinistes de son temps, l'auteur de manuels de philologie. Pour les jeunes filles du premier avant-guerre, l'initiateur inattendu de la grammaire grecque et latine, dont il avait voulu, à leur intention, semer les abords de fleurs : « Ce qui nuit le « plus aux chercheurs futurs, avait-il coutume de dire en définissant son œuvre, « c'est l'ignorance des sources où la science se puise. C'est pour eux que j'ai « travaillé ».

« Le Centenaire de Salomon Reinach — il était né en 1858 — aurait pu être célébré aussi au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain, où il laisse le souvenir d'un actif conservateur, qui publia catalogues et guides des collections. Notons en passant qu'il est impossible actuellement de se procurer pour une visite le moindre guide du musée de nos Antiquités nationales[1]. On ne se soucie sans doute pas de mettre à jour l'œuvre de Salomon Reinach, ni même de la rééditer... Il aurait pu, ce Centenaire, être célébré aussi à l'École du Louvre, où cet amateur d'art fut de longues années durant un professeur écouté...[2].

« En fait, c'est l'Université de Lyon — avec laquelle Salomon Reinach n'a que des attaches posthumes — qui s'est chargée de lui rendre hommage ; elle garde en précieux dépôt la bibliothèque de ce grand érudit (plus de 16 000 vol.).

1. *Monde*, *l. l.*
2. M. J. Charbonneaux est allé présider le 6 février la séance des *Amis de la Bibliothèque Salomon Reinach* (*Mus. et Coll. publiques*, 1959, Ns. n. 18, p. 42). On lira, dans le *Supplément* de la *Gazette des Beaux-Arts*, mai-juin 1959, p. 1-3, l'article consacré par M. G. Wildenstein au *Souvenir de Salomon Reinach*.

« Cette bibliothèque fut léguée à l'Université de Lyon en 1935, quelques années après la mort de Salomon Reinach, par ses héritiers soucieux de voir continuer son effort scientifique ».

La *Revue archéologique* tient à son tour à témoigner ici de l'admiration et de la gratitude qu'elle conserve à ses anciens directeurs, Salomon Reinach et Edmond Pottier. Ch. P.

ARNOLD VAN GENNEP († 1957).

Après avoir consacré soixante ans de travaux à l'étude du folklore, Arnold Van Gennep est mort en 1957, plus qu'octogénaire, laissant inachevée la formidable somme qu'il avait entreprise sous le titre trop modeste de *Manuel de folklore français contemporain*. Le neuvième volume de cet admirable ensemble a récemment paru aux Éditions A. et J. Picard. Il est consacré aux traditions de Noël ; mais ses 300 pages in-8° ne traitent que la moitié du sujet : depuis les tournées et les quêtes jusqu'à la bûche de Noël. Il reste encore à étudier la veillée, le réveillon, les messes de minuit, les cantiques, les légendes de la nuit de Noël, le Jour de l'An, la Fête des Rois : cela donnera au moins deux volumes. Souhaitons que les disciples du maître disparu les fassent rapidement paraître[1] !

« La méthode qu'A. Van Gennep avait, non pas inventée mais supérieurement pratiquée, était la suivante : après un dépouillement complet des sources imprimées, il établissait des questionnaires qu'il adressait à de très nombreux correspondants dans toutes les régions. Il fallait ensuite trier les réponses et, par une critique comparative, peser la valeur de chaque témoignage[2] ». Ch. P.

ANDRÉ BOULANGER (1886-1958).

Avant le temps où il devint, en Suisse et en France, professeur de langue et littérature latine (à Fribourg, à Bordeaux, à Strasbourg, puis à la Sorbonne), et où, d'ailleurs, la maladie commença à marquer sur lui sa fatale emprise, André Boulanger avait eu une carrière très méritoire d'archéologue, dans le domaine grec du Proche-Orient.

Une notice compréhensive et affectueuse[3] a relaté, comme il convenait, l'ensemble de sa carrière mixte, expliquant les raisons des longs regrets qu'il va laisser parmi ses amis, fort nombreux. Nous ne pouvons ici qu'évoquer surtout sa tâche d'archéologue.

Fort bon helléniste, « chercheur » par essence, il avait été attiré dès l'École Normale Supérieure par les recherches qui concernaient les peuples de la Méditerranée, du Proche-Orient à la Maurétanie. Il avait pensé entreprendre une édition des *Hymnes* qu'on classe sous l'épithète inexacte d'*homériques*. Ce projet, qu'il eût mené à terme avec bonheur et succès, n'aboutit pas. En 1912, il avait

---

1. Cf. ici même les comptes rendus de plusieurs des tomes du *Manuel de folklore français contemporain*, t. I, *Introd. générale* et I^re^ *Partie*, 1943 (Ch. P., 1949, I, p. 232-234) et t. I, 6, 1953 (Ch. P., 1954, II, p. 157-158).

2. D'après A. Mistler, *Aurore*. — Les archéologues savent ce qui est dû à A. Van G. pour ses remarquables recherches, notamment sur l'histoire du tissage et des tissus antiques ; cf. p. ex. A. V. G. et G. Jéquier, *Le tissage aux cartons*, 1916. Dans l'ordre des études d'histoire religieuse, le livre sur *Les rites de passage* est resté classique.

3. Edouard Galletier , *Bull. de l'Associat. Guillaume-Budé*, 4^e^ série, n° I, mars 1959, p. 11-14 ; Id., *Annales de la Fac. des Lettres* (à paraître).

été chargé de mission en Tunisie, où il s'intéressa à l'art punique, sur lequel on discutait contradictoirement[1]. — Puis il vint à Athènes, le 1er nov. 1912 (promotion 1911) : son temps de séjour allait être prolongé, sans que ce fut, malheureusement pour la commodité de ses études. En août 1914 éclatait la première guerre mondiale du xxe s. Il fut de ceux qui revinrent par mer à leurs frais en France pour satisfaire aux exigences de la mobilisation, et qui faillirent être arraisonnés au S. du Péloponnèse, tandis qu'un hasard heureux leur avait permis de passer inaperçus à travers le canal Corinthe-Patras. A. Boulanger, déjà officier, fit la guerre comme fantassin en Artois, avec le 17e Rég. d'Infanterie, entre Noulette et Souchez, et fut blessé là deux fois. C'est à lui qu'en 1915 fut confiée l'instruction et la préparation du corps franc de volontaires crétois, qui devaient se distinguer au Bois-Le-Prêtre (près de Pont-à-Mousson), sous le commandement de Ch. Avezou, notamment, autre « Athénien ». Avec Ch. Avezou, A. B. prit part à l'expédition malheureuse des Dardanelles, où il fut à nouveau blessé. En déc. 1915, on le nomma, pour un temps, adjoint de l'attaché militaire, à la Légation de France d'Athènes. Il était chef de bataillon de réserve.

Rendu à la vie civile en 1919, il eut à s'apercevoir, comme d'autres, du trouble grave jeté dans sa carrière et ses travaux par la guerre et ses risques. La maladie longue et cruelle qui a fini par l'emporter en 1958 a eu ses origines dans les tribulations dont il eut à pâtir, dans une période difficile, où il fit preuve des mérites les plus brillants du guerrier. A ceux qui seraient tentés de juger sa production scientifique assez courte — en fait, elle ne l'est pas, même du côté du Proche-Orient — on rappellera ici ses actions courageuses et sa gentillesse amicale. On ne peut qu'indiquer trop brièvement ce que l'hellénisme lui doit. Sa thèse principale, *Ælius Aristide et la sophistique dans la Province romaine d'Asie* (1922), soutenue en Sorbonne, fut distinguée par U. von Wilamowitz, et reste un ouvrage capital, où revit une société asiatique superstitieuse, sur laquelle A. B. était documenté de première main. Il avait voyagé fructueusement, à travers l'Anatolie, où il fut spécialement chargé, en 1913, d'un des chantiers aimablement concédés à la France en Asie Mineure, par l'entremise de G. Mendel : celui d'Aphrodisias en Carie. Du fait de la guerre, ses études furent temporairement stoppées ; il « prêta » lui aussi ses carnets de fouilles, dont bien peu a été extrait depuis lors : inscriptions, sculptures, et le reste[2]. On ne devra pas oublier qu'il avait, avec J. Replat, travaillé très durement sur le site qui lui était dévolu, et qu'il y ouvrit des voies utiles. L'archéologie italienne a repris les travaux des Thermes et de l'Agora, marquant de nouveaux succès sur place la Turquie, à son tour[3].

En dehors de ses entreprises archéologiques, A. B. s'était passionné activement pour l'histoire religieuse de la Grèce. On sait qu'étant professeur à Strasbourg, il fut, avec Louis Gernet, un des deux auteurs du livre : *Le génie grec dans la religion*, 1932. Précédemment déjà, dès 1925, il s'était intéressé aux rapports de l'Orphisme et du Christianisme, dans une étude de la Coll. P.-L. Couchoud, inti-

1. Il a publié quelques études sur l'art punique, et en 1914, un *Supplément au Catalogue du Musée Lavigerie.*

2. *La Carie* II, qui a précédé, en 1954, *La Carie* I, toujours attendue, annonce une future étude sur Aphrodisias : p. 25, n. 1. Le nom de A. Boulanger n'a pas encore figuré dans les Indices de *La Carie* II, malgré les « emprunts » faits çà et là à ses dossiers. On s'arrête — provisoirement — *l. l.*, à G. Deschamps et à Doublet : avec quelle bénignité !

3. *Illustr. London News*, 25 avril 1959, p. 712-713.

tulée *Orphée* (Coll. *Christianisme*, Cahiers). Il a été un de ceux qui ont lutté le plus efficacement contre les erreurs entraînées par la propension à accorder à Orphée, cet inconnu, les tendances de l'orphisme tardif ; il a montré par une suite d'études (*Rev. Ét. anc. : le Pythagorisme romain*, 1928 ; *L'Orphisme dans les Argonautiques*, 1929 ; cf. aussi les *Mél. offerts au R. P. Lagrange*) les lacunes et les errements de nos connaissances, tant à l'origine qu'au point d'aboutissement, sur une doctrine restée mystérieuse, et qu'on a parfois imprudemment enrichie. Il a laissé, là-dessus, d'importants dossiers d'études et de préparation ; et il a marqué sa place, originale, dans l'histoire critique de cet important mouvement de la foi païenne, aux longues résonances anciennes et modernes.

Il faudrait encore parler « de sa curiosité d'esprit infinie »[1], et de toute sa production philologique, dans le domaine latin : de ses publications sur Cicéron, Tertullien, le Pseudo-Cyprien, etc. Il a édité, avec soin et perspicacité, nombre de textes de la collection Budé, jusqu'en 1938 et jusqu'en 1949, malgré la maladie. Sa lutte, difficile et courageuse, contre un mal implacable qui tenait en alarme ses amis, auréole sa carrière d'une ambiance de stoïcisme émouvante[2]. Ch. P.

SIR JOHN MARSHALL (1876-1959).

Né à Chester, le 19 mars 1876, Sir John Hubert Marshall a été surtout l'organisateur de l'archéologie pré- et proto-indienne ; du moins sa compétence, très autorisée, s'étendait aussi à la période hellénistique, au temps dit de l'art du Gandhara. C'est en 1862 que l'Administration britannique créa, aux Indes, un Service archéologique ; mais les débuts furent discutés, difficiles, et l'on dut longtemps se borner, à peu près, à des relevés descriptifs : aux temps de la direction générale d'Alexander Cunnigham, p. ex., et de James Burgess. Il était d'ailleurs malaisé de tenter alors de procéder à des fouilles, faute de personnel. Après que Lord Curzon, en 1899, eût été nommé vice-roi, on releva le département archéologique, plus ou moins délaissé en 1889, et on en confia la charge à J. H. Marshall, qui, élève de l'Université de Cambridge, avait fait ses premiers apprentissages en Grèce et en Crète. De 1902 à 1931, le jeune savant anglais a pleinement répondu à l'effort qui lui était prescrit. C'est le moment où allait débuter l'exploration méthodique des grands sites, pour l'époque pré-aryenne et les temps postérieurs. On reconquit peu à peu un passé archéologique précieux pour l'histoire humaine, et l'on prépara, en même temps, la transmission des pouvoirs à un personnel local qui s'était formé aux leçons des Occidentaux. En 1915, le gouvernement général de l'Inde avait pu définir sa politique archéologique ; on préparait déjà l'admission progressive des savants locaux ; John Marshall publia en 1923, un *Manuel de conservation*, à l'usage des techniciens, fouilleurs et conservateurs de collections. Le Pandit Nehru, s'étant intéressé lui-même de longue date à ce programme, lui donna l'appui de son parti. Le *Revealing India's Past* (1939), ouvrage collectif[3],

1. Cf. Ed. Galletier, *l. l.*, p. 13.

2. A. B. a collaboré assez rarement à la *Rev. archéol.* : en 1912, il a publié là une tête féminine provenant d'Égypte (I, p. 110-115) ; en 1913, il a commenté un bronze polyclétéen du Musée du Louvre (I, 214-226).

3. Vingt-deux auteurs, du Service, en activité ou honoraires ; et, sur le nombre, quatorze Indiens, six Anglais, un Norvégien, un Hollandais. L'ouvrage était préfacé en français par Alfred Foucher, l'éminent indianiste, ami de Sir John, qui appartint lui-même brillamment, comme on sait, aux Services archéologiques de l'Inde, de 1918 à 1921.

témoignait en 1939 du rôle personnel assumé par John Marshall dans la préparation de l'avenir.

Sir J. Marshall n'a pas été seulement un administrateur de grande classe, et un archéologue expert. Ses vues historiques, ses entreprises archéologiques militantes le classent nettement en un rang exceptionnel. Il avait des vues larges et perspicaces, et son rôle de pionnier, puis de « mentor », dès les débuts de l'exploration, a été très efficace. Son labeur personnel fut immense ; sans être lui-même philologue — mais il était très éloigné de mésestimer les ressources de la philologie — il a su replacer au mieux, selon les règles d'une perspective historique valable, les découvertes qu'il a successivement procurées au monde des doctes, et des curieux ; toute une histoire orientale neuve s'est constituée dans ses publications, ses rapports annuels, etc. Trois ouvrages d'importance capitale lui sont dus, formés chacun de trois tomes (in-folio ou in-quarto) :

Mohenjo-Daro et la civilisation de l'Indus, 1931 ; *Les monuments de Sanchi*, 1939 ; *Taxila*, 1951.

Il a donné aussi des Guides scientifiques pour Taxila et Sanchi. C'est au site de Mohenjo-Daro que s'attacha d'abord — après quelques reconnaissances préliminaires du personnel local (1922-1924) — la perspicacité du disparu. Là s'est faite, au début, la résurrection prestigieuse d'une civilisation pré-aryenne, qui reculait de près de deux mille ans dans le passé le rôle de l'Indus et de l'Inde. Non seulement une ville nouvelle fut révélée, mais une écriture, un art inattendus, déjà fort habiles (urbanisme, sculpture, céramique), des cultes ; on vit surtout apparaître des rapports étendus à la Mésopotamie et, comme on le comprendra de mieux en mieux, à l'Anatolie, à la Crète. Le fait est capital pour l'histoire la plus lointaine et la plus proche, de l'Asie, et pour l'esprit humain. Les conséquences à tirer de là sont loin encore d'avoir suffisamment apparu, mêmes aux doctes.

Après ces débuts magistraux, exploités et complétés savamment depuis lors, par maints travaux complémentaires (*Harappa*, etc.), John Marshall eût pu paraître récompensé amplement par la Tyché des archéologues. Mais il ne faut pas oublier tout ce qu'on lui doit aussi pour l'étude des contacts de l'Inde avec le Proche-Orient, à partir de l'ère hellénistique. Sur le site de Sanchi, dans l'Inde centrale, il avait révélé une technique architecturale et sculpturale bouddhique, illustrée pendant une douzaine de siècles ; la remise en état des témoins monumentaux et artistiques (*Stupa* de S.) fut un chef-d'œuvre justement apprécié, et qui a illustré l'histoire des arts ; on sait que l'iconographie de Sanchi, et du Gandhara fut étudiée parallèlement et en collaboration, par notre regretté confrère et confrère Alfred Foucher. La Société asiatique de Paris garde encore la correspondance échangée pendant plus de 25 ans par ces deux grands maîtres de l'indianisme archéologique. Il est fâcheux qu'ils aient disparu aujourd'hui l'un et l'autre, car leur pondération et leur science d'historiens eussent évité les excès de certaine école dont ils virent avec peine les débuts, et dont ils réfutèrent courtoisement, mais fermement, les premières erreurs.

A Sir John a été due aussi, comme on sait, l'exploration de Taxila (la Taksasila des textes sanscrits), devenue cité principale du N.-O., après la période — archéologiquement si dénuée — de l'époque védique. Carrefour d'influence où passèrent tour à tour, les Perses, les Grecs, les Scythes, les Parthes, les Kouchans, les Huns, Taxila, ville de l'intérieur, a eu une longue histoire commencée avant notre ère, dès après le temps du passage d'Alexandre, lors de la marche épique à l'Indus.

John Marshall ne s'est pas tenu à cette fouille — au vrai, un peu décevante — et on lui doit, en vingt années de recherches et de fouilles (1913-1934), toute une série d'autres exhumations précieuses ; de là est sortie, pour certaines périodes récentes — celle des Parthes, celle des Kouchans — une bibliothèque documentaire que Sir John élabora et commenta dans sa retraite studieuse du Surrey, après son retour de l'Inde en 1934. Il eut la chance de voir aussi encore les résultats obtenus au « Begram » de Kapici ; les plus récentes découvertes du Kandahar, relatives à l'action du roi Asoka, l'auraient passionné, et nul n'eût été mieux préparé à en mesurer la portée historique[1]. Ch. P.

IVAN VELKOV (1891-1958).

Le 10 mai 1958 est décédé un éminent archéologue bulgare, le Dr Ivan Velkov. Il avait fait ses études d'histoire ancienne et d'archéologie à Vienne, auprès des Prs Ad. Wilhelm, E. Bormann, V. Kubitchek, etc. Après son retour en Bulgarie, il recevait le poste de conservateur (section antique), au Musée archéologique de Sofia ; il fut, plus tard, le directeur de ce même Musée (1938-1944).

Travailleur infatigable, I. V. s'est dévoué pendant plus de quarante ans à l'archéologie de l'Antiquité, à l'épigraphie et à l'histoire. Il publia une centaine de monuments archéologiques — statues antiques, ex-voto, inscriptions, etc. On connaît ses révélations : celle d'un relief de jeux de cirque trouvé à Sofia (*Bull. Inst. Arch. Bulg.*, I, 1921, 21-30) ; d'une réplique de la statuette du Satyre au repos de Praxitèle (*ibid.*, IV, 1926, 61-68) ; d'un monument (rare) de gladiateur, à Tatarevo (*ibid.*, XIV, 1940-42, 215-218) ; de quelques diplômes militaires de Vespasien et de Domitien (*ibid.*, II, 1923-24, 83-98 ; IV, 1926-27, 69-80).

I. V. consacra une grande part de son activité aux fouilles qu'il conduisit en divers endroits de la Bulgarie. L'archéologie bulgare en était encore à ses débuts. Iv. V. commença par des recherches à Mesembria, où il mit au jour la grande basilique de l'Éléousa (La basilique de Mesembrie et sa dénomination, *Recueil Th. Uspenskij*, I, Paris, 1930, 74-79 ; An early Christian basilica at Mesembria, *Bull. of the Byzant. Inst.*, I, 1946, 61-70). Quelques années plus tard commencèrent les grandes fouilles près de Madara, et les recherches concernant le cavalier de Madara, où Iv. Velkov prit une part active. Il mena des enquêtes sur une grande forteresse protobulgare, et travailla à l'exhumation d'une villa romaine (*Recueil Madara*, I, 1934, 77-146). Ensuite, ce fut le tour des fouilles de Duvanli, arr. de Plovdiv (1926-1932), qui révélèrent des faits inconnus sur la civilisation thrace pour l'époque des ve-ive s., lorsqu'elle se trouvait en plein essor (*Bull. Inst. arch. Bulg.*, VI, 1930-31, 1-44 ; Grabhügelfunde aus Duvanlij in Südbulgarien, *Jahrb. d. d. arch. Inst.*, XLV, 1930, 280-322 ; *Grabhügelnekropole bei Duvanlij in Südbulgarien*. Sofia, 1934, 245 p.). C'est pendant ces années que I. V. fit aussi des fouilles dans les tumuli thraces : près de Brezovo, Staro Novoselo, Zlokučene, et au tombeau thrace de Mezek, etc. (*Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VI, 1930, 251-256 ; *ibid.*, VIII, 1934, 1-17 ; XI, 1937, 117-170 ; XII, 1938, 259, 280 ; *Ann. du Musée arch.*, VII, 1942, 37-44 ; Grabfund bei Mal tepe, *Arch. Anzeiger*, XLVI, 1931, 418-422). Ces fouilles lui valurent d'être apprécié comme un des meilleurs spécialistes de l'étude des tumuli thraces des Balkans.

1. J'ai pu utiliser ici la notice de M. P. Demiéville, président de l'Académie des Inscriptions. Qu'il veuille bien trouver ici mes meilleurs remerciements. — Ch. P.

I. V. conduisit aussi l'exhumation d'une partie de l'*emporion* romain de Discoduratera ; d'un sanctuaire du dieu Mithra ; de quelques villas romaines ; d'une forteresse de basse époque près de Tărnovo, etc. (*Ann. du Musée arch.*, IV, 1922-25, 127-137 ; *ibid.*, VII, 1942, 61-71 ; *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VIII, 1934, 82-91 ; XII, 1938, 407-414). Il participa à l'expédition des savants allemands qui explorèrent l'habitat de Sadoveč (Bulgarie du Nord), où furent découverts certains matériaux très intéressants, et même uniques, de l'époque de la grande migration des peuples. Il publia aussi d'autres documents de la même époque (Eine Gotenfestung bei Sadowetz, Nord-Bulgarien, *Germania*, 19, 1935, 149-158 ; ein frühvölkerwanderungszeitliches Pferdegeschirr von Oescus, *Germania*, XX, 1936, 203-204 ; ein Silberschatz des 3. J. aus Čauschevo, Nord-Bulgarien, *ibid.*, XXII, 1938, 105-107 ; Völkerwanderungszeitliche Grabfunde aus Bulgarien, *ibid.*, XXVI, 1942, 48-50 ; ein Pferdeparadeschmuck aus Moesia Inferior, *Arch. Beiblatt z. OJh.*, XXXIX, 1952, 107-112).

I. V. mit un grand zèle à recueillir le matériel destiné à la carte archéologique de la Bulgarie, parcourant toutes les régions du pays et arrêtant plus spécialement son attention sur les forteresses et les habitats thraces. C'est ainsi qu'il fit connaître un grand nombre de monuments ignorés ; il fut le premier à visiter des sites que personne n'avait encore vus. Il arrêta son attention sur certaines particularités des forteresses thraces ; il fit savoir qu'elles se dressaient ordinairement sur des roches escarpées ; il en dressa les plans, etc. Ces recherches serviront de base aux études plus détaillées des forteresses locaux ; il en est resté l'initiateur. C'est en relation aussi avec cette série de ses études qu'il révéla certaines particularités de la religion des Thraces, et plus spécialement de leur « culte des rochers » (monographie initiale (en bulgare), 1927, 57 p. ; *Ann. du Musée arch.*, V, 1926-32, 169-187 ; *Bull. Soc. Hist.*, XIII, 1933, 180-184 ; *Ann. du Musée arch. de Plovdiv*, II, 1950, 157-183 ; *Bull. Soc. hist.*, XVI-XVIII, 1940, 70-78 ; *Serta Kazaroviana*, II, 1955, 85-94 ; *Antidôron M. Abramić*, Split, 1957, I, 163-168 ; Der Fels im Kultus der Thraker, *Festschrift R. Egger*, I, 1952, 28-36).

I. V. a beaucoup travaillé dans le domaine de l'histoire de l'Antiquité méditerranéenne. Il fut le premier à écrire en bulgare un bref article sur les colonies grecques du littoral bulgare de la mer Noire. Ce traité servit de base aux recherches postérieures (*Bull. Soc. hist.*, XI-XII, 1931-32, 33-53). Il fut aussi le premier à écrire en bulgare un exposé de l'Histoire de l'expansion romaine dans les Balkans et plus spécialement à travers les terres bulgares (1929, 45 p.).

Il consacra aussi une partie de son temps à composer des ouvrages de vulgarisation sur la culture et l'histoire de l'Antiquité : Sofia, 1938, 140 p. ; Sofia, 1932, 161 p. ; Sofia, 1956, 118 p.).

Nous lui devons un grand nombre de monographies sur certaines villes romaines en Bulgarie (Nicopolis ad Istrum, Marcianopolis, Durostorum, etc.).

Sa production comporte environ cinq cents ouvrages, articles, études et livres. Il fut membre de l'Institut archéologique allemand, du Comité d'honneur de l'Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques. De plus, il contribua beaucoup à enrichir les collections du Musée archéologique de Sofia, dont il fut le directeur ; là, il s'intéressa activement au développement des ateliers, réserves, laboratoires, etc. ; son œuvre marque, à tous égards, une étape importante dans le développement et la propagation de l'archéologie de son pays.

Velizar Iv. Velkov.

« Silos »-greniers primitifs, en Susiane et dans le Proche-Orient.

Dans une brève communication publiée récemment par la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*[1], M. Pierre Amiet a signalé très utilement certaines « représentations antiques de constructions susiennes », d'après des empreintes de sceaux, conservées au Louvre. Son étude se présente comme un complément aux utiles recherches de M. E. Heinrich sur l'architecture primitive en Sumer[2], elles-mêmes publiées il y a peu.

Il semble qu'il ne soit pas sans intérêt de rapprocher les documents signalés, en Sumer, en Susiane, d'autres qui sont connus en Égypte et dans le Proche-Orient. D'autant que M. Pierre Amiet a pensé lui-même (*l. l.*, p. 42) à de telles comparaisons : entre les architectures à pilastres des cachets susiens, p. ex., et les fausses portes égyptiennes, rappelant à ce sujet les vues d'H. Frankfort sur les affinités des architectures orientale et égyptienne[3].

L'attention devra porter notamment, d'après les pages 43-44 de la courte étude publiée par la *Revue d'assyriologie*, 1959, sur les figures 6, 7, 8, qui montrent des greniers, avec une série caractéristique de coupoles coiffant une haute construction à corniche. Le rappel des similitudes avec l'Égypte est fait, d'après l'excellent ouvrage de M. Pierre Montet, qui fut sa thèse, et où il a tiré le parti que l'on sait sur les décors de tombeaux à l'époque de l'Ancien Empire[4]. On remplissait les silos par le haut, en montant — sur des échelles ou par des escaliers — pour aller verser le grain, au moyen de l'ouverture ménagée au sommet des coupoles. L'identification des coupoles est sûre, et M. Pierre Amiet a eu raison de rejeter l'hypothèse de M. Martin Levey, qui a proposé à tort, récemment, de transformer les silos à coupoles en fours de potiers[5].

Il semble que, dans le débat engagé, on ait un peu perdu de vue jusqu'ici une importante étude relative aux silos. Elle avait paru par les soins de M. Sp. Marinatos sous le titre : Greniers de l'Helladique ancien, dans le *Bull. de corresp. hellénique (BCH)*, 1946[6].

M. Sp. Marinatos est parti des constructions circulaires d'Orchomène (Béotie), datées de l'H. A., et successivement fouillées par H. Bulle, puis E. Kunze.

Ces prétendues « tholoi », dont certaines entourent le « Trésor de Minyas », n'ont point de portes ; elles seraient des silos, ce que certains indices de construction rendent plausibles. On penserait, dès lors, que la grande construction circulaire, célèbre, de Tirynthe, a pu être un silo-grenier, aussi ; et tout aussi bien, ailleurs, la « tholos » de la cour du Palais d'Ulysse, autour de laquelle on alla pendre, un jour, les servantes infidèles.

Ces vues, qu'on ne peut examiner ici plus en détail, méritent certainement

---

1. 53, 1959, n° I, p. 39-44.
2. *Bauwerke in der Altsumerischen Bildkunst*, Wiesbaden, 1957.
3. Cf. *The Birth of civilization in the Near East*, 1951, p. 104 (avec renvoi aux pl. 22-23).
4. *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*, 1925 (avec renvoi à la p. 231, et aux pl. 19-20) ; est signalée aussi la documentation de Newberry, *Beni-Hasan*, I (pl. 13, 29, etc.).
5. *Journal of chemical education*, 32, 1957, p. 357-359 ; cf. P. Amiet, *l. l.*, p. 44, n. 2, qui condamne l'hypothèse des « fours ». On peut ajouter ici qu'il y aurait, d'après les représentations connues, à douter des « fours » (?) en raison même de leur excessive fréquence.
6. Paru en 1947 : cf. p. 337-351.

considération. Elles tendent à faire penser qu'il y a eu, de la Susiane au Proche-Orient et à l'Égypte, des usages apparentés pour la construction, et pour la conservation des récoltes : ressources contre le péril des famines nombreuses.

Il est certain que si l'on rapproche des images très intéressantes rappelées à l'attention par M. Pierre Amiet (cf. notamment, *l. l.*, p. 43, la fig. 8)[1], les documents connus en Égypte[2], la ressemblance semble directe et instructive. M. Sp. Marinatos a présenté aux vues les « greniers » d'Orchomène, avec le système d'escaliers d'accès qu'il suppute d'après les observations d'E. Kunze. Or nous avons aussi des escaliers de cette sorte sur les cachets du Louvre (Pierre Amiet, *l. l.*, fig. 6-7) ; le système des marches s'ajoutait donc à la manœuvre de l'échelle, au besoin ; en Susiane, en Égypte, nous voyons les porteurs de provisions escalader les coupoles-tholoi, par un moyen ou l'autre (Erman-Ranke, *Ægypten*, p. 520, fig. 210 : échelles d'applique). De tels rapports peuvent bien expliquer enfin l'énigmatique document en stéatite de Mélos[3], avec ses sept cavités assemblées, que précède à l'avant un porche à toit en bâtière, dans une façade décorée de spirales. M. Sp. Marinatos n'a pas manqué d'évoquer les célèbres entrepôts de Goudéa, patesi de Lagash, bâtis à peu près à l'époque de ceux de Tirynthe et d'Orchomène.

Nous retrouvons ainsi, encore une fois[4] — et cette fois à propos de la construction primitive et de l'habitat — le problème des relations de la Susiane avec l'Égypte et le Proche-Orient, voire avec le continent helladique. Où sont les antécédents ? Où sont les suites ? Tout au moins, le débat risque de persister, entre Égypte, d'une part ; Sumer-Susiane, de l'autre. Mais peut-être n'est-il pas indispensable de distribuer des priorités. Les modes d'existence de l'homme primitif, dans les régions des grands fleuves et des pays aux étés torrides, ont bien dû se modeler sur des nécessités biologiques et des commodités édilitaires analogues.

C'est déjà quelque chose que d'en avoir le pressentiment établi sur des monuments figurés encore visibles. Ch. P.

La prière « πρόχνυ ».

Au chant IX de l'*Iliade* — pour tenter de retenir Achille devant Troie malgré son courroux contre Agamemnon —, son vieux précepteur Phœnix lui raconte la colère de Méléagre, et l'histoire des malédictions lancées contre lui par son irascible mère, Althæa, qui a invoqué pour le perdre[5] Hadès et la dure Perséphone :

« Πολλὰ δὲ καὶ γαῖαν πολυφόρβην χερσὶν ἁλοία|κικλήσκουσ' Ἀΐδην καὶ ἐπαινὴν Περσεφόνειαν|πρόχνυ καθεζομένη, δεύοντο δὲ δάκρυσι κόλποι » (vers 568-570)[6].

P. Mazon avait traduit de la façon suivante : « [Althéa] instamment frappait

---

1. Déjà signalées par R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29, p. 22, fig. 17 (13 et 12) ; par L. Le Breton, *Iraq*, 19, 1957, pl. 24 (4).
2. Cf. aussi ceux que M. Sp. Marinatos a signalés pour sa part, *BCH*, *l. l.*, p. 343, fig. 5, d'après Erman Ranke, *Ægypten*, p. 520, fig. 209, et p. 344, fig. 6 (*ibid.*, p. 520, fig. 210).
3. Th. H. Bossert, *Altkreta*[3], fig. 403 : modèle de grenier, selon M. Sp. Marinatos, *l. l.*, p. 342, fig. 4.
4. Cf. P. Amiet, *Rev. assyr.*, 51, 1957, p. 126-128, à propos du problème des origines du griffon.
5. Après la battue du Sanglier de Calydon et le partage des trophées.
6. Cf. aussi Bacchylide de Céos, *Ode 5 : pour Hiéron de Syracuse.*

Fig. 1. — La prière πρόχνυ,
d'après un ivoire de Nimroud (Horus).

de ses deux mains la terre nourricière, invoquant Hadès et la féroce Perséphone, *étendue de tout son long à terre*, dans ses voiles trempés de pleurs[1] ».

A son tour, M. R. Flacelière[2] donne une version approchée : « Souvent frappant des mains la terre nourricière, elle invoquait Hadès, la dure Perséphone ; *sur le sol étendue*, le sein mouillé de pleurs ».

---

1. *Iliade*, coll. Budé, 1937, chap. IX (p. 73).
2. Homère, éd. de la Pléiade, 1955, p. 147. L'édition Firmin-Didot, 1871, était prudente : *in genua considens*, traduisait-on là fort exactement (v. 570).

La posture ainsi prêtée à Althæa eût pu paraître étonnante. Bien qu'il s'agisse de dieux chthoniens, il n'est pas requis de s'allonger sur le sol pour les invoquer, même si l'on désire se rapprocher d'eux au plus près, ce qui eût été compréhensible. L'attitude, du moins, n'eût pas été commode pour frapper la terre (alternativement, sans doute) des deux mains. De plus, le texte dit καθεζομένη : ce qui implique nettement une attitude plus ou moins assise, et non pas l'abandon allongé des vaincus et des morts. Enfin, il eût fallu penser qu'Althæa *couchée à terre* pouvait difficilement mouiller de ses pleurs ses « voiles », ou son « sein ».

Il est moins invraisemblable de la supposer demi-assise et agenouillée d'un côté, tandis qu'elle invoque les cruels dieux d'en bas. Ses pleurs tombent alors verticalement sur elle. Or, c'est là le sens de l'étrange πρόχνυ, comme M. J. Vendryès l'avait établi, dès 1932[1] : πρόχνυ marque l'agenouillement pour la supplication. Plutôt qu'à un sens « né dans la langue militaire, où le mot... s'appliquait à l'attitude d'un ennemi vaincu qu'on tenait à sa merci », j'inclinerais à penser à un vocable du langage des suppliants : sinon *populaire* aussi, du moins familier.

Or les Anciens connaissaient la prière *agenouillée*[2], et précisément aussi un type de déesse-mère à genoux, que le groupe calcaire de Magoula, près Sparte (Tod et Wace, *A Catalogue*, p. 171-172) nous a conservé. Priant à terre, Althæa, Genitrix vindicative, eût pu vraisemblablement avoir pris l'attitude des déesses en gésine, des déesses-mères, ou d'Héra irritée (*Hymne* dit « *homérique* » : à *Apollon*, I, v. 340 sqq.).

La prière agenouillée, πρόχνυ, qui implique qu'on tende un genou en avant, nous est d'ailleurs connue par des documents figurés d'Égypte et d'Asie. On a appelé récemment l'attention sur un délicat *Horus en prière*, trouvé dans la résidence royale du Fort Salmanazar, à Nimroud, par M. E. L. Mallowan (mars-avril 1958)[3]. De cet ivoire égyptisant (fig. 1), le type est fréquent en Égypte ; l'ivoire incrusté de Nimroud pourrait donc être soit un type d'importation, soit une imitation locale fortement influencée ; en tout cas, il répond exactement à la prière agenouillée (πρόχνυ), dont les pays du Nil pourraient avoir déterminé le type et le sens. Une « génuflexion » l'accompagnait, où les mains pouvaient battre la terre.

Ch. P.

La Revendication d'Hélène (Ἑλένης ἀπαίτησις).

Sir John Beazley a publié, avec l'autorité qu'on lui connaît, un très important cratère à colonnes du Corinthien récent, appartenant, à Naples, à la Collection de M. Mario Astarita[4]. Le sujet peint sur ce document précieux[5] est la mission d'Ulysse et de Ménélas à Troie, en vue de réclamer Hélène, et d'empêcher ainsi que la guerre de Troie ait lieu. Un poème de Bacchylide *(Les Anténorides, ou*

1. *Mél. Gustave Glotz*, II, p. 851-855.
2. Ch. Picard, *RHR*, 98, 1928, p. 60-77 ; *ibid.*, 114, 1936, p. 136-157 (La prière funéraire).
3. *Illustr. London News*, 17 janv. 1959, p. 99-100, pl. en couleurs IV du *Suppl.*, à la p. 99 : en haut à droite (haut : 0m,095).
4. *Proceedings of the British Academy*, 43, 1958, p. 233-244, pl. XI-XVI.
5. Haut. 0m,473 ; circonf. 1m,1515. L'argile corinthienne pâle a été recouverte d'un engobe diversement rougeâtre. Figures noires, avec beaucoup de blanc et de rouge foncé.

Hélène réclamée) avait pris pour thème cette Ambassade Achéenne[1]. Anténor avait protégé et invité chez lui les négociateurs (*Iliade*, III, 205 sqq.) ; il avait aussi préconisé la remise de l'épouse fugitive. Ulysse et Ménélas lui durent probablement la vie : mais leur entreprise de revendication échoua.

La date proposée pour le cratère Astarita est fixée aux entours de 560 av. J.-C.,

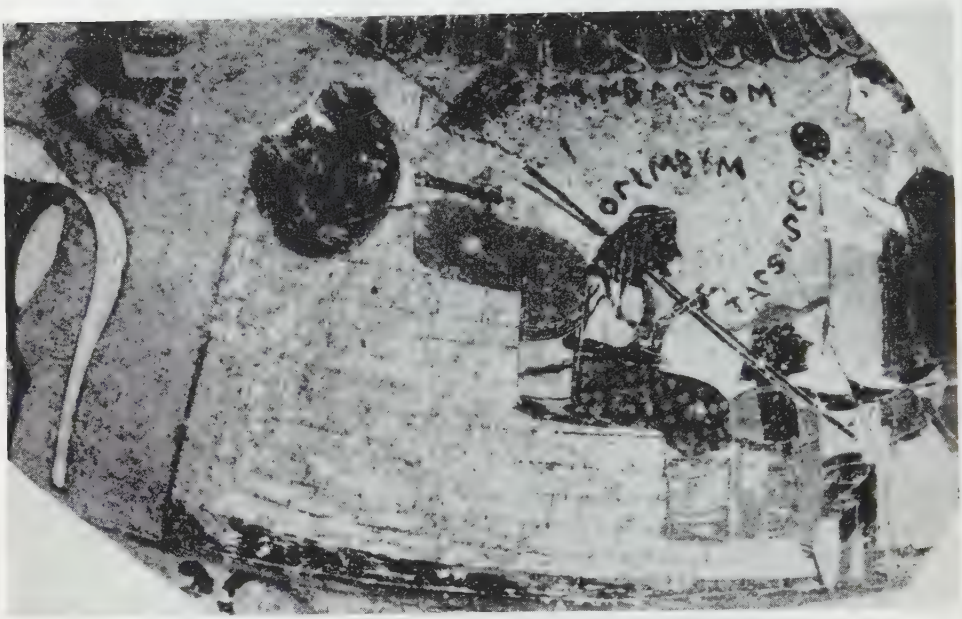

Fig. 2. — L'Ambassade de Ménélas et d'Ulysse attendant près de la porte intérieure de Troie (côté de l'escalier d'accès du rempart).

(Cl. Beazley. J. D.)

dans une ère pour laquelle on a eu tort, sans doute, de parler de décadence. La scène principale, sur un dépliant, donnerait un véritable tableau, long de plus d'un mètre et demi (1^m,525). On voit là d'abord les deux héros achéens, qui ont pénétré à l'intérieur de la citadelle troyenne, mais restent assis, prudemment, sur un escalier intérieur avoisinant une porte[2] (fig. 2). Ils sont accompagnés

1. Trad. A.-M. Desrousseaux, *Les poèmes de Bacchylide de Céos*, 1898, p. 53-54 ; il reste une partie du discours de Ménélas, et du récit précédent. Sophocle avait aussi choisi le thème, et pour deux pièces : la *Revendication d'Hélène* et *Les Anténorides*.

2. Malgré ce qui nous est dit, la comparaison avec *l'estrade* (pour jeux) du vase de Sophilos (Y. Béquignon, *Monum. Piot*, 33, 1933, p. 43-66 et pl. 6), n'est pas tout à fait justifiée. On songe à un escalier, tel celui que nous avons retrouvé à Thasos, p. ex., à l'intérieur du mur de ville, près de la grande porte de Dionysos et Héraclès. — Rappelons que le *dinos* de Sophilos n'a pas été exhumé à Pharsale même, ce qu'on a tort de le répéter (ici encore, p. 235) ; mais assez loin de là, au vrai.

de leur héraut officiel Talthybios[1]. Théanô, princesse, épouse d'Anténôr, apparaît accompagnée de sa vieille nourrice et de deux servantes, mais aussi suivie d'une escorte de gardes du corps et de cavaliers. On pressent qu'elle s'approche en

Fig. 3. — Arrivée de Théanô, prêtresse d'Athéna.

envoyée de son époux, dans un esprit conciliant. Ménélas est assis au plus haut de l'escalier, Olisseus[2] un peu plus bas, et leur porte-respect en dessous de lui. Les deux guerriers, barbus, ont des cheveux longs, et portent des armes (lances

1. Cf. le bas-relief de Samothrace, J. Bousquet, *Mél. Ch. Picard*, 1948, I *(Rev. arch.)* p. 105 sqq., et Edm. Pottier, *Mon. Piot.*, 33, 1933, p. 67-94., pl. 8.
2. Forme corinthienne déjà attestée.

Fig. 4. — Les servantes de Théanô ; la vieille Nourrice ; et le début de l'escorte (cavaliers).

Fig. 5. — L'escorte de Théanô : cavalier, fantassin.

et épées), Talthybios est imberbe ; ses cheveux sont plus courts : il a un pétase, des bottes, un caducée à la main droite.

Parmi les femmes qui s'avancent, Théanô se distingue — par sa taille élevée — de ses deux servantes : Da et Malô, celles-ci plus grandes que la vieille nourrice. Les cheveux de Théanô tombent à l'arrière en nappe jusqu'à la taille. Elle avait été représentée, semble-t-il[1], comme prêtresse d'Athéna, déesse dont elle a pris l'attribut essentiel, car elle file en marchant (quenouille et fuseau à disque), ce que ne suffirait pas à légitimer son prestige d' « Haus-Frau », exagérément active en public[2]. La garde de Théanô comporte deux soldats à pied et cinq cavaliers avançant deux par deux au pas : ils sont en costume militaire, armés (lances et boucliers). Les chevaux d'escorte sont blancs et noirs. A l'arrière de la face principale volent des oiseaux. On remarque un archer, avec des bottes à revers (thraces ?). Les cavaliers sont nommés : Harmatidas, Glaucos, Eurymachos, Ilioneus, Po[li]tas (?), Polyph[as] ou Polyph[amos ?]. Glaucos et Eurymachos étaient des fils attestés d'Anténor, particulièrement désignés pour la garde d'honneur de la princesse-prêtresse, leur mère[3].

On se reportera à la savante étude de Sir John Beazley pour le commentaire des restes du poème de Bacchylide, où tout le début concerne Théanô, mise en rapport avec Athéna, et manifestement traitée en grande dame troyenne. En insistant sur le rôle joué par elle, Bacchylide était d'accord avec le peintre inconnu du cratère Astarita. Il n'était pas d'ailleurs le premier, observe l'A., à octroyer à l'épouse d'Anténor un rôle diplomatique important : l'indication venait, semble-t-il, de sa source (littéraire). Il est probable que Théanô devait conduire l'Ambassade achéenne tout d'abord au sanctuaire d'Athéna, en attendant l'apaisement de l'émotion populaire provoquée dans la ville de Priam.

On retiendra qu'Anténor apparaît, en Attique, comme compagnon de Priam, un peu plus tôt, déjà, sur le Vase François (Furtwaengler-Reichhold, pl. 11-12) ; dans la scène relative à Troïlos, et Mme S. Karouzou a eu, sans doute, raison d'interpréter, sur un fragment d'un grand vase du VII^e^ s., la mention « Anténor » comme se rapportant au chef troyen (J. D. Beazley, p. 243, n. 2 : cortège conduit par Anténor). Le nom se retrouve encore ailleurs (*l. l.*, p. 243-244).

Que d'heureuses nouveautés pour l'illustration des événements de Troie ! Si l'on songe au rôle donné à la maison d'Anténor, dans l'évocation de l'*Iliou-persis* que peignit Polygnote de Thasos pour la lesché des Cnidiens à Delphes ; si l'on se réfère aussi au bas-relief archaïque de Samothrace, où Talthybios accompagne Agamemnon et Epeios[4], on mesurera l'importance à la fois littéraire et artistique que les Grecs ont prêtée au rôle des ambassades des princes et des hérauts avant

---

1. Sir John Beazley le pense. On a rappelé l'Artémis χρυσηλάκατος ; cela confirmerait qu'il s'agit bien d'une apparition concertée, *de prêtresse*, ce qui facilitait son rôle vis-à-vis de l'ambassade étrangère. P. 241-242, l'A. relève le rôle de Theanô dans ce qui reste du poème de Bacchylide (n. 2, p. 241) ; or, c'est d'elle qu'il est dit là qu'elle est Ἀθάνας πρόσπολος, et [...] Παλλάδος ορσιμάχου.

2. L'A. de la publication note aussi le caractère officiel de sa présentation (p. 241-242). Athéna était favorable aux Achéens.

3. Les noms de neuf autres fils de Théanô et d'Anténor sont connus par les textes. Deux des fils d'Anténor figuraient sur le coffret de Cypsélos.

4. J. Bousquet, *Mél. Ch. Picard*, *RA*, 1948, *l.l.*, p. 105 sqq. Ce serait un côté du trône de l'Hermès Casmilos (p. 121 sqq.).

le grand conflit trojano-achéen. On doit à un céramiste du groupe des hydries de Caeré, ainsi qu'il est connu, d'avoir peint aussi une curieuse représentation de l'Ambassade de Phœnix, lors de la « Colère d'Achille[1] ».

Ch. P.

Fig. 6. — Le vieillard nain au *lagynos* et son coq irrité (Musée du Louvre).

Petits bronzes grecs errants.

M. J. Charbonneaux a montré excellemment, il y a peu, la valeur instructive des bronzes grecs[2], grands, moyens, petits, en exposant qu'ils ont embelli tous les domaines de la vie : des plus hautes activités, et des plus raffinées, jusqu'aux plus humbles. Aussi ont-ils été, dès l'Antiquité, et de plus en plus jusqu'à nous, recherchés par les collectionneurs. D'où leur dispersion, leur anonymat, dirait-on ; pour combien, dans les salles de nos musées, avons-nous des provenances attestées ? Les petits bronzes grecs errants pullulent, véritables « personnes déplacées », dont le pedigree, et souvent ainsi la véritable raison d'être, nous échappent ainsi parfois, fâcheusement.

Il s'en faut de beaucoup que les bronzes — les petits bronzes, plus encore ! — des collections publiques et privées en France aient obtenu, les classements qu'ils méritent (cf. *REA*, 59, 1957, p. 366) ; on a loué justement l'effort fait à Bavai pour en rassembler un groupe local dans une publication ; ailleurs aussi, d'autres tentatives ont été, sont et seront bienvenues[3]. Comprendra-t-on qu'il est nécessaire, pour chaque pièce, d'essayer de retrouver les origines possibles, et la destination ? C'est par ce travail que les documents, souvent épars au loin — en exil, dirait-on — peuvent reprendre un peu de leur âme.

I. — *Vieillard nain au coq.* — J'ai récemment signalé l'origine alexandrine

1. Edm. Pottier, *Mon. Piot*, 33, 1933, *l. l.* : ci-dessus, p. 215, n. 1.
2. Collect. « *L'œil du connaisseur* », 1958 : *Les bronzes grecs.*
3. A Dijon, le catal. des bronzes figurés est en cours (P. Lebel) : 100 pl., 1959.

indubitable d'un petit bronze retrouvé à Strasbourg, où les besoins de la navigation sur le Rhin avaient fait appeler des spécialistes venus du Proche-Orient[1]. Cette identification rend sa valeur à un exemplaire de la série, qui m'avait échappé comme à d'autres, et qui est conservé... au Louvre, sans indication de provenance[2].

Je dois à l'amitié de M. J. Charbonneaux de le pouvoir reproduire ici (fig. 6), en l'ajoutant à la série que j'avais constituée ; celle-ci ne manquera pas, j'en suis sûr, de s'enrichir encore. Mais l'essentiel n'est-il pas d'expliquer autrement que comme « grotesque » — sous une classification trop générale et, à mon sens, pas assez généreuse — l'humble témoin d'une des fêtes populaires du Delta ?[3] On aimerait savoir par quels cheminements, lui-même est un jour parvenu en France.

II. — « *Théocrite* » *à ... Nemours.* — Un curieux passage de Dom Morin[4] apporte une contribution inattendue à l'aventure des petits bronzes errants :

« Or en foüillant les murailles pour montrer qu'il y avoit eu autrefois une ville en cette place, l'on trouva de vieux fondemens de tours & rempars parmy les demolitions desquelles furent trouvees plusieures medailles d'argent, d'autres d'or, & d'autres d'airain & de cuivre & autre aloy.

« Il n'y a pas encore long temps que monsieur Hodelin Lieutenant general au baillage de Nemours, homme docte & des plus curieux de ce temps, & qui chez luy a une des grandes & rares bibliotheques de France, & autres singularitez en son cabinet, dans lequel il garde un grand nombre de medailles de toutes sortes tres antiques que l'on n'en sauroit trouver|(p. 324) de plus. Iceluy faisant foüiller en l'an 1610 proche les fondements de la ville en un jardin qu'il a audit Nemours trouva entre autres choses une petite statüe de bronze d'un tiers de pied, laquelle est toute nüe. C'est un Theocrite tenant un siflet à neuf tuyaux que les anciens grecs appelaient *Eneaphonon*, il a une jambe en l'air, comme un homme qui danse, & à l'entour de sa teste & sur ses epaules il a un *Sinus* qui estoit un habillement qui se faisoit tout d'une pieçe sans couture, et servoit de chappeau & manteau, les tailleurs ne sçauroient plus trouver le moyen de practiquer ceste sorte d'habillement qui est de tres belle invention, au bout du pied qui touche la base est un petit panier de fruicts ».

Que venait faire à Nemours, au temps de Dom Morin, le Théocrite à la *syrinx* pastorale ? On pourrait s'interroger là-dessus, si nous n'avions des preuves de la vogue de longue durée dont Théocrite bénéficia : grâce à Alexandrie peut-être où il s'était un jour établi avant 270, venant de Sicile, plutôt que grâce à son

---

1. *Gallia*, 16, 1, 1958, p. 83-94 : Le nain bossu au coq, de Strasbourg, et les lagynophories alexandrines.

2. *Les bronzes grecs* : pl. 28, 2 « Grotesque au coq ». La pièce a fait partie de la collection Campana. C'est tout ce qu'on sait. Le nain au coq est reproduit par Mme Eléonor Bille-de Mot, dans son bel ouvrage récent : *La Grèce*, éd. des Deux-Mondes, 1958, p. 194.

3. Outre la confirmation apportée pour la forme, constante, du *lagynos*, le document du Louvre atteste aussi la présence du bonnet, avec sa pointe saillante, et, semble-t-il, les brides d'attache (?). Le plus curieux est qu'il s'agit, ici, d'un petit vieux, barbu, ridé, intentionnellement enlaidi (comme son coq, d'ailleurs !). Il semble grimacer de douleur, sous la morsure de son « familier » révolté, et regimbant contre son destin. On a fait du coq un coq-tigre ou zèbre (cf. les zébrures !). — Art populaire, enclin à l'anecdote, à la caricature : la marque alexandrine est ici — une fois de plus ! — clairement apposée.

4. Dom Morin, *Histoire générale des pays du Gastinois...*, t. I, p. 323 sqq., Paris, 1630 (publ. posthume).

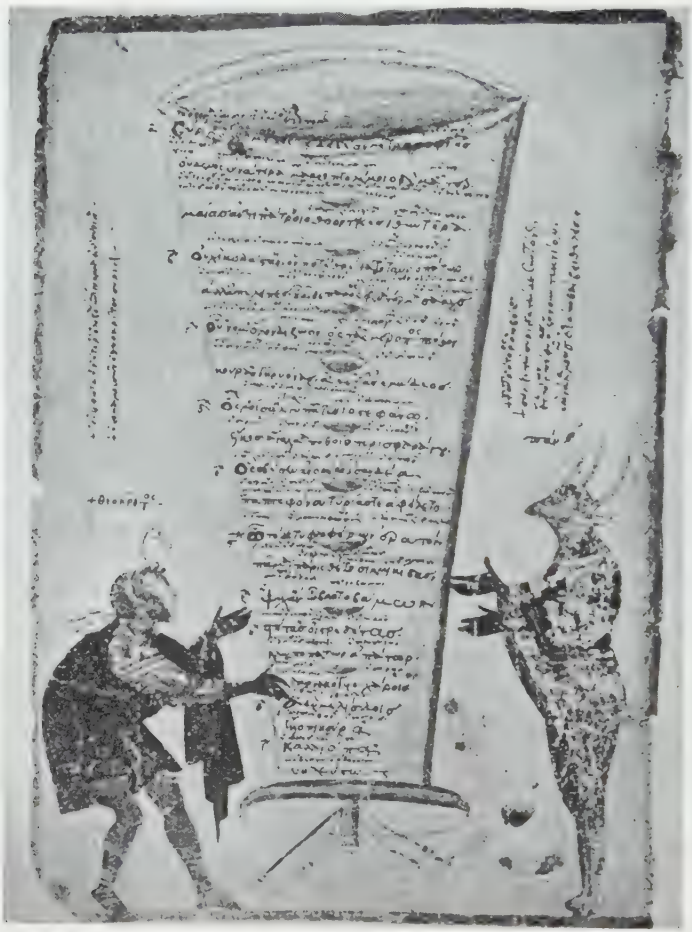

Fig. 7. — Théocrite, et l'offrande de la *syrinx* à Pan.

pays d'origine[1], un jour délaissé par lui. Aux temps médiévaux, Théocrite restait célèbre pour avoir composé un poème un peu saugrenu, un peu puéril, qui s'était appelé *La Syrinx*, dans la série des « poèmes figurés » : vingt vers de longueur inégale évoquaient, par leur dispositif, la forme *triangulaire* d'une syrinx à dix

1. Sur le séjour de Théocrite à Alexandrie, cf. Ph.-E. Legrand, *Théocrite*, éd. Budé ; XVII, p. 146 : *Eloge de Ptolémée*, II ; cf. aussi Ch. Picard, *Monum. Piot*, 44, 1950, p. 53-82, pl. 5-8, pour le Théocrite du Trésor de Berthouville-Bernay sur un skyphos d'argent . Il est fait mention, dans cette étude, du plat d'argent du Musée de l'Ermitage, en Russie, où Théocrite est représenté en berger, parmi ses bêtes au pâturage.

tuyaux ; le texte est lui-même un tissu de « griphes » et logogriphes, assorti de calembours, de synonymes imprévus : mais tout cela n'était pas pour déplaire aux hommes de la Renaissance et à leurs précurseurs. Le Moyen âge, déjà, n'a pas manqué de s'intéresser à ces amusettes, et nous avons, par exemple, sur des miniatures qui paraissent être du Trecento tardif, ou du XIV^e^ s. (fig. 7), l'image d'un Théocrite offrant la *Syrinx*[1] à un Pan hybride : imagerie apte à nous édifier sur le *Théocrite* de la collection Hodelin, lieutenant-général au Baillage de Nemours[2]. — Le « siflet à neuf tuyaux » que mentionne Dom Morin aux mains du personnage correspond au poème, d'ailleurs transcrit sur la miniature médiévale ; on retrouve, d'autre part, l'attitude un peu dansante signalée pour le petit bronze, et, semble-t-il aussi, le costume à capuchon[3].

Où est passé le *Théocrite* de Hodelin ?

Il serait piquant et utile de retrouver quelque part en France ce petit document curieux, ou quelque autre de sa série.

III. — *Hercule et Antée.* M. L. Aufrère a eu l'amabilité de me signaler récemment un petit groupe de bronze qui a été trouvé dans les tourbes de la Somme vers 1800, et qui semble avoir représenté le combat d'Hercule et d'Antée. L'histoire en est curieuse (cf. MOREL DE CAMPENNELLE, *Mém. de la Société d'émulation d'Abbeville*, II, 1834-1835). Un type un peu différent est à Laon. On espère vivement que ces documents intéressants pourront être publiés et étudiés.

Ch. P.

Autour du Trésor de Graincourt-lès-Havrincourt.

M. le Chanoine J. Lestocquoy a pris la part que l'on sait — prépondérante — à la conservation intégrale du Trésor de Graincourt fortuitement découvert. Il vient de commenter savamment les trouvailles dans une publication détaillée (*Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais*, t. IX[2], 1958, 20 p. et 8 pl.)[4].

Cette publication est présentée modestement comme provisoire et préliminaire. On ne saurait trop remercier l'auteur, et doublement. Il a souligné fort judicieusement, le premier, la valeur du lot des pièces de toreutique ancienne (neuf objets) qu'un hasard bénéfique nous a rendues, non loin du tracé de l'ancienne route romaine qui reliait Cambrai à Bapaume. Il a posé des problèmes importants.

La question des dates, celle de l'usage des documents retrouvés, celle des ateliers d'origine retiennent le plus l'attention, dès maintenant.

Comme on l'a bien vu et dit de divers côtés[5], le lot est incomplet ; nous n'avons pas eu la chance de retrouver un *ministerium* intact de riche Gallo-romain, et la

1. La forme du pipeau rustique a été modifiée : elle n'était plus connue.
2. Haut. 0,10 ± : « tiers de pied ».
3. Cf. Ch. PICARD, *Monum. Piot*, 44, 1950, fig. 12, d'après H. OMONT, *Mss gr.* 2832, Bibl. Nat. *Idylles de Théocrite* : « 2^e^ moitié du XIV^e^ s. ».
4. On sait que le trésor a été acheté par le Louvre. — Cette note était écrite et déjà imprimée quand M. Ernest Will a fait le 11 mai 1959 à Paris, sa très intéressante communication devant les Sociétés réunies des Études grecques et latines. On reviendra, le moment venu, ailleurs sur la question qu'il a traitée à son tour (ateliers d'origine).
5. J. LESTOCQUOY, *Le Trésor de Graincourt-lès-Havrincourt : IV^e^ s.* : extrait des Mémoires, *l. l.* — Cf. Ernest WILL, *Revue du Nord*, 40, n° 160, 1958 (oct.-déc.), p. 535-536.

manière dont les objets ont été jadis enfouis, sans doute hâtivement[1], pourrait être propre déjà à nous informer. Cela sent le péril d'invasion : ces troubles qui ont été la cause, tant de fois, des précautions prises, à la dernière heure, par des individus ou des populations apeurées. Ce doit être encore le cas ici, comme pour les autres trésors gallo-romains du Nord de la France[2]. La carte des sites fournisseurs d'argenterie cachée, enfouie au sol, correspond aux routes et chemins d'invasion qui amenaient du Rhin en France, vers Amiens et Reims, p. ex. N'est-ce pas significatif ? Dès lors, il convient, semble-t-il, de prêter attention au fait depuis longtemps reconnu, pour les trésors monétaires et autres : c'est vers le milieu du IIIe s. qu'ils ont été généralement mis en terre : *terminus ante quem* déterminé par les incursions germaniques ; le destin du célèbre trésor du British Museum (Mildenhall) est tout différent[3], et devrait être considéré à part.

Sur des points qui touchent à la forme et à l'usage des objets retrouvés, on peut, d'autre part, présenter ici, quelques informations et des comparaisons.

I. — Un bol à collerette, bordé d' « olives », séparées par des « filets » (perles et pirouettes) dans le Trésor de Graincourt (B de la publication : cf. p. 147, n° II, et pl. I : centre et bas) est décoré, au creux, d'un svastika niellé, qui a prêté d'abord aux interprétations les plus saugrenues[4].

Le svastika est un très vieux symbole, curieusement ramassé au temps des folies de l'hitlérisme. On a rappelé justement qu'il se trouve aussi, p. ex. au fond d'un objet de Chaourse-Montcornet[5] dont le décor est fort analogue. Le symbole a eu sa préhistoire, qui n'est pas en cause ici. Mais avant de faire noter qu'il apparaît dans l'épigraphie et les décorations chrétiennes, ce qui conduit à dire, un peu vite, que « l'utilisation chrétienne est indubitable » (*l. l.*, p. 155), tant à Graincourt qu'à Chaourse, n'eût-il pas convenu de rappeler au passage d'autres faits bien connus, et déjà nombreux ? Car un indice de provenance intéressante nous est donné, semble-t-il, au fond du petit bol retrouvé à Graincourt[6], objet d'art d'ailleurs délicatement orné et qui représente assurément une production hellénistique : un travail *alexandrin* et *macédonien*, dirons-nous plus précisément. Il suffirait de rappeler ici que le bouclier macédonien comportait officiellement la représentation traditionnelle d'un svastika au centre[7]. La frise du Monument de Paul-Émile à Delphes peut l'attester aussi[8]. Comme bien d'autres motifs dont on a longtemps voulu restreindre arbitrairement le rôle à n'être que « décoratifs », le svastika macédonien était un exemple typique de la survivance de motifs-talismans

---

1. A 1m,20 seulement de profondeur, recouverts par la coquille qui les protégeait.
2. J. Lestocquoy, *Mémoires Pas-de-Calais*, *l. l.*, p. 154, donne un croquis localisant les découvertes : cf. p. 154. Il en signale quelques-unes.
3. Utilisé après l'édit de Milan (313 de notre ère).
4. N'a-t-on pas supputé qu'il aurait pu être « gravé » par un soldat hitlérien pendant l'occupation allemande ?
5. Il faut préférer l'orthographe officielle : Chaourse, afin d'éviter la confusion avec Chaource, arrondissement de l'Aube, à 21 km Ouest de Bar-sur-Seine.
6. Pièce VII du lot saisi, photo Identité judiciaire : larg. 0m,097 ; haut. 0m,045 : bordure d'oves, perles et pirouettes.
7. Cf. les monnaies de Macédoine, celles des rois et celles du *Koinon* : R. Poole, *Macedonia : Cat. ... Greek coins*, Br. Mus. ; Hill, *Handbook of Greek and Roman coins*, p. 159, pl. 8 (7), et 10 (5).
8. *BCH*, 34, 1910, p. 437, p. 444 ; S. Reinach, *Rép. rel.*, I, p. 118 ; P. Levêque, *Mél. Ch. Picard*, 1948-1949, II, p. 633-643.

qui ont pu n'être pas oubliés au temps de l'hitlérisme. Or, on a déjà fait noter[1], d'autre part, que le bouclier macédonien, avec son décor symbolique qu'on pourrait dire « rituel », a subsisté jusqu'à la période romaine impériale : thème reproduit

Fig. 8. — La « coquille » (conque),
avec l'emplacement des trous pour la fixation
(cf. fig. 9 et 11, ci-après).

alors « à l'effet », alors d'ailleurs sans acception de valeurs religieuses. Les Romains avaient, semble-t-il, appris à connaître le svastika en Égypte, où les ἀσπιδοφόροι macédoniens de la garde des Ptolémées portaient l'insigne sur leur arme défensive. Il est curieux que les orthostates peints, d'une maison d'Hermoupolis (celle de la fig. 11, ici), au désert de Moyenne-Égypte aient montré aussi des représentations

1. P. Perdrizet, dans : Sami Gabra, *Univ. Fouad I^er^ : Rapport sur les fouilles d'Hermoupolis (Touna el-Gebel)*, 1941, p. 78.

de boucliers macédoniens — au vrai sans svastika central — et qu'en Égypte précisément, on ait retrouvé certains *moules* en calcaire, faits pour fabriquer — ou permettre de commémorer ? — les pièces d'argenterie, d'où dérivent les « tasses mégariennes » : sur ces objets, on retrouve cette fois, avec le décor de pourtour extérieur des boucliers macédoniens, au centre même, le svastika[1].

Les belles pièces au svastika des Trésors de Graincourt et de Chaourse-Montcornet ont bien des chances d'être un travail égypto-macédonien dérivé de modèles du temps des Lagides ; en provenance d'Égypte, elles furent le butin, un jour, de quelque razzia romaine, à la manière de celles du concussionnaire Verrès ; à moins qu'un Alexandrin ne les ait apportées lui-même en Gaule, où nous avons de plus en plus d'exemples d'importations de la toreutique façonnée au Delta d'Égypte ; on en connaît de Glanum à Strasbourg, etc. (cf. les études de Zahn, de Drexel).

II. — Il paraît non moins nécessaire, d'autre part, d'appeler l'attention sur le symbolisme de la *conque* d'argent, percée jadis de trois trous d'attache symétriques, qu'on a eu grand tort de faire disparaître pour faciliter la vente. C'est, a-t-on dit, l' « objet le plus énigmatique » du Trésor. Il semble qu'on ait un peu trop insisté sur ses dimensions, d'ailleurs, en la traitant parfois d' « énorme coquille »[2].

Cette « coquille », à laquelle « il est impossible de trouver une utilisation rationnelle », n'est, en effet, aussi qu'un symbole. Elle est « trop peu épaisse pour contenir normalement du liquide » ; et il est difficile, tant elle est instable, de penser à un objet « destiné à présenter des fruits aux convives ».

Ainsi qu'on l'a remarqué, elle rappelle une autre coquille, de plus faibles dimensions encore, celle du Trésor de Boscoreale (Musée du Louvre), ou d'autres[3].

Avant de penser qu'elle évoque — ce qui n'est pas inexact — les éléments dits « décoratifs », en stuc, du Baptistère des Orthodoxes, à Ravenne, il convient de rappeler certains documents propres à valoriser, déjà, les conventions les plus anciennes : de l'art archaïque (tridacnes gravés) à l'art hellénistique. La conque a orné une maison-tombe d'Hermoupolis Magna, accompagnée d'une inscription qui rappelle la fin tragique de certaine Isidôra, noyée dans le Nil ; elle était allée ainsi, dans l'autre monde, se mêler à la troupe des Nymphes du grand fleuve égyptien[4]. L'inscription est révélatrice : elle attribue aux Nymphes des eaux d'avoir façonné la conque, *sur le modèle de celles qui existaient dans les profondeurs du fleuve* (v. 1-5) : πατρὸς ἐνὶμ μεγάροισι. Le symbole a déjà la valeur d'une caution d'immortalité. La présence essentielle des trois mortaises de fixation — si fâcheusement « corrigées » lors de la vente faite au bénéfice du Louvre — révélait à l'évidence qu'il s'agit, là encore, d'un décor d'applique de fond de niche : ni réceptacle de liquide, ni corbeille à fruits ! Le symbolisme de la conque — comme je l'avais rappelé le 13 mars 1958 lors de la présentation faite à la société des Antiquaires de France[5] — avait été étudié, il y a déjà quelque temps, d'ailleurs, dans le

---

1. P. Perdrizet, *l. l.*, Maison 4, dite du « Cratère dionysiaque », pl. 37-38.
2. Ernest Will, *l. l.*, p. 535. Cf. J. Lestocquoy, *l. l.*, p. 149 : « Largeur : peut sensiblement tenir dans un cercle de $0^m,41$ à $0^m,43$ ».
3. Une « coquille » plus petite est figurée sur la patère d'argent de Cherchell-Caesarea, au Louvre (Salle du Trésor de Boscoreale) ; cf. aussi le Trésor de Mildenhall, où il y aura une frise de menues coquilles.
4. Sami Gabra, *Rapport sur les fouilles d'Hermoupolis Ouest*, 1941 ; cf. p. 67 sqq. ; l'inscription a été publiée en 1932 par P. Graindor.
5. J. Lestocquoy, *l. l.*, *Avant-propos*.

Bulletin de l'Acad. bulgare (Istvestia), XII, 1938, p. 2 sqq., par Mme M. Bratschkova, *Die Muchsel in der antiken Kunst.*

On paraît trop résolument ignorer, d'autre part, qu'en Bulgarie même, la question vient d'être reprise du point de vue architectural, en 1955, par Mme Maria Britchkoff, dans les *Mélanges* offerts à feu G. Kazarow[1]. L'auteur n'a pas fait état

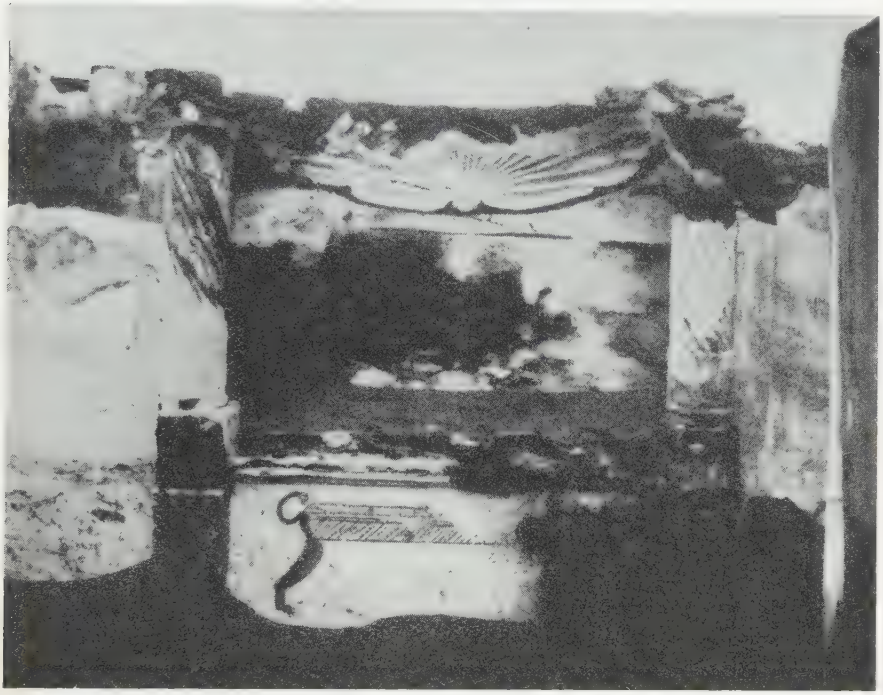

Fig. 9. — « Conque » symbolique, au fond d'une niche : Hermoupolis Magna (σπέος de la maison-tombe I, dite d'Isidora).

des monuments d'Égypte dont il est parlé ici même. Mais elle a renforcé la thèse de l'origine alexandrine du motif, en signalant l'usage symbolique de la conque, à Pompéi, dans la Casa di Sirico (*l. l.*, p. 262, fig. 1), et en d'autres régions occidentales.

Que la conque soit devenue dès l'époque ptolémaïque en Égypte un objet rituel, ce n'est pas seulement la documentation d'Hermoupolis qui peut l'attester, — avec, là même, la précieuse interprétation, de sens funéraire, déjà connue (niche de la maison d'Isidôra). Il est surprenant que nul n'ait fait état, d'autre part, à propos du Trésor de Graincourt, d'un skyphos d'argent du Louvre, appartenant au

1. *Serta Kazaroviana*, 1955, p. 261-269 : cf. *Rev. arch.*, 1958, II, 1.

Trésor de Boscoreale[1], et dont les caractères alexandrins sont marqués à l'évidence[2]. On y voit la chevauchée de parade d'un Dionysos enfant, vêtu de lierre comme la panthère femelle, sa monture sacrée. Il avance vers la gauche, environné de petits

↓ la conque

Fig. 10. — Skyphos d'argent de Boscoreale (Louvre) : emploi rituel de la conque.

Bacchoi aériens, ailés ou aptères, qui se jouent autour de lui. Il porte solennellement le thyrse enrubanné à la mode alexandrine. Prenant appui sur la croupe de la panthère, un Bacchos voltige et tient en l'air, *au-dessus de la tête du divin Enfant*

1. Même présence à Herculanum (cf. ci-après). Un ouvrage publicitaire, luxueusement présenté, *The Scallop, Studies of a Shell and its influences on humankind*, Londres, 1957, a récemment signalé certains documents d'art qui sont instructifs quant au symbolisme de la coquille : cf. *l. l.*, Sir Mortimer Wheeler et autres, p. 33 sqq. — P. ex., *l. l.*, p. 34, en couleurs : autel ancestral d'Herculanum (à comparer avec l'édifice à conque de la Casa di Sirico) ; péliké funéraire d'Olynthos (épiphanie d'Aphrodite : *derrière la conque*), p. 36 (en couleurs) : terre cuite grecque : naissance d'Aphrodite dans la coquille (en couleurs, p. 38) : mosaïque en coquille (p. 39) d'une maison romaine de Verulanium (saint Albans : vers 150 apr. J.-C.) : « niche » d'un sarcophage de Sidamara, pl. en couleurs, p. 41 ; p. 42 : tombe romaine de Laberia Felicia, prêtresse de Cybèle, buste devant une conque (en couleurs) ; en outre, p. 43 sqq., un sarcophage byzantin, un verre en « coquille », une monnaie phénicienne de Sagonte, antérieure à J.-C., ornée du symbole de la conque au revers ; une lampe romaine *(ibid.)*. A la suite, p. 73 sqq., James Laver a commenté, pour sa part, quelques spécimens d'emploi au cours des temps modernes (Renaissance), dont la célèbre *Naissance de Vénus* de Botticelli, 1478 : (cf. W. Déonna, *Rev. arch.*, 1917, II, p. 392-416).

2. Héron de Villefosse, *Monum. Piot*, 5, 1899, p. 152-53 et pl. 5 en bas.

cavalier, une conque sacrée, du modèle de celle de Graincourt. Inexpliqué jusqu'ici le symbole avait été confondu bien à tort avec un « éventail ».

La longue fortune de l'ornement en « conque », devenu peu à peu décoratif — dans l'art romain médiéval, puis moderne — pourrait assurer de la valeur initiale du symbole païen. Les études commencées en Bulgarie, par deux fois, n'ont pas manqué de faire apercevoir le prolongement qu'il y aurait à donner à l'enquête. Ce n'est pas ici le lieu d'y insister. La question reste à traiter dans l'ensemble[1].

Aussi bien y a-t-il à signaler déjà de nouvelles raisons de chercher encore une fois du côté d'Alexandrie, de ses cultes, de ses symboles, les origines de la décoration des pièces du Trésor de Graincourt. « Contexte gallo-romain », a-t-on dit. Et l'on a insisté ici et là sur ce qu'a d'épineux le problème de « l'atelier ». Il paraît difficile toutefois de le chercher en Gaule du Nord, comme on l'a proposé[2]. N'y a-t-il eu d'ailleurs qu'un seul atelier ? Les collections d'argenterie qui nous sont connues se sont formées soit en bloc, soit par des acquisitions partielles et successives, transmises par héritage en tous pays, en tous temps. J'avoue ne pas douter, pour ma part, et en vertu d'observations prolongées, de la large part à faire aux influences alexandrines et pergaméniennes qu'on retrouve aussi dans le lot des pièces de Bernay-Berthouville ; à Graincourt même, dans les plats à poissons et à crustacés, par exemple. On nous met en garde contre les généralisations, en rappelant que de tels motifs empruntés à la faune marine ont pu se diffuser rapidement et connaître des adaptations. De cela même, nous ne voulons pas douter plus que d'autres. Encore faut-il voir et reconnaître que c'est au bord de la mer qu'on trouve d'un côté, des poissons, des langoustes, des crevettes, des coquillages, et même d'autre part, des pêcheurs à la ligne ou au filet, sans qu'on veuille oublier ici le placide destin des eaux de rivières. Tout motif ne naît pas n'importe où, et il n'est pas recherché au hasard. — Quand on voit, en plus, sur le vase d'Arras trouvé au XVI^e^ s., tant de motifs hellénistiques dionysiaques[3], et des monstres pris à l'Orient, il est embarrassant de chercher à donner coûte que coûte le primat à l'Occident. Je ne croirai pas volontiers qu'il faille assimiler à une même « banquette à arches » ce qu'on voit à Graincourt et à Lovere[4] : ici (Lovere, Italie du Nord), elle servirait « de siège à un pêcheur à la ligne » ; là (Graincourt : plat G, décoré de poissons : J. LESTOCQUOY, *l. l.*, p. 148, et pl. 5) elle serait le support « de quelque pièce de gibier ». Mais quand on examine les motifs en cause, on s'aperçoit qu'il y a, d'une part (bol de Lovere) dans *l'emblema* central, représentation d'un pêcheur à la ligne assis, non sur une banquette à arches, mais à l'extrémité d'une des coupures de l'Heptastade d'Alexandrie, longue jetée percée d'arches : ce qui

---

1. On a eu raison de faire remarquer récemment (Constantin MARINESCO, *CRAI*, 10 oct. 1958, à paraître : à propos du tableau de Piero DELLA FRANCESCA, *La Vierge et l'Enfant Jésus*, à la Brera) qu'on revoit plus tard la coquille posée au fond d'une abside ou d'une niche — et agrémentée d'une perle, symbolique elle-même : cette perle, suspendue, descend, dirait-on, au-dessus de la tête de la Vierge sur le tableau ici en cause. — Indication à ne pas négliger ; mais il ne convient guère d'oublier que les *coquilles à perles*, posées en haut dans la courbe des absides ou des niches, se voient déjà au temps de l'Empire romain : p. ex. sur le Diptyque qui représentait le poète Claudien avec sa Muse : K. SCHEFOLD, *Bildnisse*, p. 184-185 : la perle au vrai, n'est pas suspendue là, comme on voit : elle orne le retroussis de la coquille.

2. J. LESTOCQUOY, *l. l.*

3. Thyrses enrubannés, masques en gros plan, panthère femelle, âne de Silène.

4. J. LESTOCQUOY, *l. l.*, pl. 8 (en bas). Pour la banquette à arches, E. WILL, *l. l.*, p. 536, n. 1, qui a renoncé à son exégèse.

peut paraître plus naturel ! Nous voilà donc encore ramenés vers l'Égypte. Quant au vase G de Graincourt, décoré en son centre d'un *emblema* formé de poissons, de crustacés, de coquillages, d'un panier de « frutti di mare », il a bien

Fig. 11. — Maison B à Hermoupolis Magna : niche à la coquille.

des chances d'avoir été alexandrin aussi : la prétendue « banquette à arches » est là un autel à trois « niches », qu'on retrouve ailleurs dans la toreutique du Delta ; la « pièce de gibier » posée dessus n'est autre, en place normale, que l'animal abattu qu'on vient offrir en sacrifice. — Combien s'imposerait, dès maintenant et déjà bien tard, une révision des pièces de toreutique alexandrine, éparses à travers

le monde, et dont l'excellente étude de Th. Schreiber a prophétiquement montré la valeur historique autant qu'artistique. Certes, nous ne connaissons pas tout, et à ce sujet le Trésor de Graincourt va rendre d'inappréciables services, après celui de Chaourse-Montcornet, à côté d'un autre qui doit être maintenant parvenu en Amérique, mais reste inédit. Sur certaines pièces de ce lot, que j'ai pu voir, on remarque comme à Graincourt, comme à Lovere, une amusante particularité, pour les pièces où le décor est emprunté à la faune marine : il arrive ici et là que les poissons « s'affrontent » dirait-on, ou même s'entrecroisent curieusement *à la manière de cornes d'abondance*[1] ; quand on sait la part primordiale prise par l'Égypte dans la création et la vogue du motif des *cornucopiae* jumelées ou entrecroisées[2], on devine aisément où a pu naître aussi, la fantaisie décorative, amusée, d'un tel motif. Souhaitons qu'on puisse de plus en plus prendre garde à de tels légers indices, toujours les plus révélateurs[3]. Ch. P.

Thèmes antiques retrouvés par Rubens, puis utilisés par l'École de Fontainebleau.

On songe, ici, d'abord, par exemple, à celui de la « Vendeuse d'Amours ». Connu par des vases grecs de l'Italie méridionale[4], au début du IV^e^ s. déjà, il s'est retrouvé, à l'époque hellénistique, sur quelques peintures plus ou moins célèbres de Stabies, dont l'une — déjà signalée par G. E. Rizzo, excellemment commentée à nouveau par Mme Olga Elia, *Stabia*, pl. 43[5] —, date des fouilles du temps des Bourbons.

Les peintures campaniennes avaient été décrites de longue date par W. Helbig (*Wandgemälde*, Leipzig, 1868, n^os^ 821-825). Mais je ne crois pas qu'on ait signalé, sauf erreur, l'emprunt (avec adaptation) fait par Rubens pour une de ses compositions de la *Galerie Médicis*, exposées au Louvre. Il s'agit de la scène de la Naissance de Louis XIII. La Rencontre de Lyon ayant été de déc. 1600[6], et Louis XIII étant né au mois de septembre suivant, la composition est bien datée. Près de la reine lassée, assise, dont la pose et l'expression sont d'une grâce inoubliable, il ne semble pas qu'on ait beaucoup remarqué, à la droite, l'Allégorie de la Fécondité, drapée d'une somptueuse robe safranée, en soie jaune ; elle présente à l'accouchée royale une corne d'abondance, où paraissent comme des fleurs en bouton, les têtes des cinq autres enfants qui naîtront, grâce à la reine.

---

1. J. Lestocquoy, *l. l.*, pl. 5 : G. ensemble, et détail à g. en haut.
2. Cf. Ch. Picard, *CRAI*, 1959, 5 mai (à paraître).
3. On n'a pas encore signalé à l'attention, du point de vue qui nous occupe ici, un chapiteau de Timgad : *Archit. romaine* (en russe), II, 1948, pl. 74, n° 5 ; il semble orné, entre les volutes, de personnages (?) encadrant et « meublant » une coquille, symbole principal. Sur un sarcophage d'Ampurias, la coquille est posée au-dessus de la *Porta Inferi*, qui est représentée brisée (Marion Laurens, *AJA*, 62, 1958, p. 373-396, fig. 29).
4. Lécythe aryballisque de Tarente : cf. P. Wuilleumier, *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 146 sqq., fig. 1-2. — Le coffret-cage des Amours (à vendre) ne semble pas avoir été compris au juste. Pour la jeune femme allaitant, on pensera à la Psyché allaitant un Éros, du Musée du Macellum de Pouzzoles (ronde-bosse).
5. Cf. *ibid.*, p. 55 sqq., pour les peintures de la Villa dite de la Vendeuse d'Amours ; déjà, G. E. Rizzo, *La pittura ellenistico-romana*, p. 66, pl. 138 ; Hermann-Bruckmann, *Denkm. der Malerei*, pl. 199.
6. Le tableau qui la commémore montre au premier plan le char de la ville de Lyon attelé de lions que chevauchent des *Bacchoi* empruntés à tant de sarcophages latins, que Rubens connaissait bien ; les Lyonnais aussi.

Il y a là mélange d'inspirations comme on voit. Dès le temps de Claude, on connaît le motif des bustes d'enfants sortant de cornes d'abondance : p. ex. sur un camée du Cabinet des Médailles à Paris, où les *cornucopiae* encadrent un buste de Messaline[1].

Il n'est pas invraisemblable que Rubens, grand amateur d'art antique, ami de Peiresc, ait eu entre les mains, au moins, des monnaies claudiennes, par exemple, où il a pu prendre l'idée de sa Corne d'Amalthée, garnie comme on voit au Louvre. Mais, d'autre part, sa composition évoque la plus célèbre des « Ventes d'Amourets », peintes à Stabies, et même le lécythe aryballisque de Tarente.

Tant sur le vase que sur la peinture pariétale, une patricienne noblement assise reçoit l'offre de celle qui est, selon l'esprit idyllique et épigrammatique, la Vendeuse d'Amourets. A Stabies, près de la jeune dame, une servante, appuyée à son épaule, regarde avec attention et admiration le gracieux Éros qu'une vieille « contadine » vient proposer, le tirant d'une sorte de cage, la *viminea cavea*. Noble transposition, certes, que d'avoir introduit comme fit Rubens, l'Allégorie de la Fécondité, dans la pose du *Polhos* scopasique. Mais la rencontre avec l'Antique subsiste, marquée aussi par la grâce un peu précieuse des gestes et des attitudes et des draperies, le contraste entre le sujet et les choses représentées[2], la subtile bizarrerie de la scène, à la fois réaliste et mythique, et qui, telle quelle, conserve un peu de l'esprit des mosaïques de Dioscoridès.

Quand J.-M. Vien a repris la scène[3], il s'est tenu au plus près, sans invention personnelle, du thème de la peinture de Stabies. Il a « embourgeoisé » à son goût la fantaisie de l'épisode. Une jeune campagnarde vient présenter à la ville trois Amourets ; elle a tiré l'un d'un panier : elle le montre en le tenant par les ailes à deux jeunes femmes minaudières, l'une assise, l'autre debout derrière elle (cf. Stabies). Diderot, qui avait vu, au Salon de 1763, le tableau, s'était extasié : « Comme tout cela sent la manière antique[4] ! » Il comparait... Apelle (!), ce dont M. J. Seznec a bien montré la témérité (ajoutons la naïveté). Dans un autre tableau de J.-M. Vien — dont Diderot se flatte, bien malencontreusement, d'avoir fourni la donnée, fort vulgaire[5] — les Amours cachés derrière le bouclier du dieu Mars, et qui font pendant aux pigeons de Vénus nichés dans le casque abandonné à terre, sont aussi des emprunts hellénistiques, mais habillés de la plus fade mièvrerie, alliée à un réalisme de bien mauvais goût.

On mesure la décadence, depuis les compositions de Rubens. Ch. P.

---

1. E. Babelon, *Camées ant. et mod.*, Bibl. Nat., p. 145, n° 277, pl. 21 ; le thème se retrouve sur des monnaies de Claude (J. J. Bernoulli, *Röm. Ikonogr.*, II[1], pl. 34, 17.

2. Cf. aussi, au Louvre, le vigoureux Génie de la Santé, Asdépios au serpent, à dr., beaucoup plus musclé que le médecin de la reine, Héroard.

3. Après Botticelli : R. Wind, *Pagan mysteries*. — Cf. Fiske Kimball, *Studies... D.M. Robinson*, II, 1953, p. 1254-1256 : fresque de Gragnano, gravure de Nolli ; J. Seznec, *Essais sur Diderot et l'Antiquité*, 1957, pl. 28-29 : la composition de Vien, et celle des *Pitture di Ercolano*, t. 3, dont la photo aquarellée d'Amalia de Ceglie, utilisée par G. E. Rizzo, *l. l.*, et la photo de la pl. 43 (Olga Elia), dénoncent les inexactitudes de détail.

4. J. Seznec, *l. l.*, p. 45 : la peinture n'est pas d'Herculanum, comme il est dit là par lapsus.

5. Exécuté pour Catherine II. J. Seznec, *l. l.*, p. 102-103, et pl. 76 (Mars et Vénus) ; cf. aussi le frontispice.

BIBLIOGRAPHIE

Emile Szlechter, *Tablettes juridiques de la Ire dynastie de Babylone conservées au Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, Publications de l'Institut de Droit romain de l'Université de Paris, XVI, Ire Partie, Planches ; IIe Partie : transcription, traduction, commentaire, Paris, Recueil Sirey, éd., in-4° ; 2 vol., dont un portefeuille cartonné pour les pl. : A) 70 pl. avec en tête la liste des tablettes ; B) XII + + 210 p. — Les tablettes juridiques ici étudiées, qu'on scellait comme actes publics, et qui sont conservées au Musée d'Art et d'Histoire, à Genève, ont paru à l'A., dont la compétence est fort assurée, dater du temps de la Ire dynastie babylonienne. Il marque d'ailleurs, pour certaines pièces du lot, les incertitudes chronologiques qui subsistent parfois. Après avoir reproduit d'abord (Ire Partie) — ce qui s'imposait ici — tous les documents cunéiformes en cause, il nous donne, dans le second volume, des transcriptions, des traductions, et un commentaire dont un profane même remarque aisément la valeur. — Les 87 tablettes de Genève avaient fait partie de la collection d'Alfred Boissier ; elles sont entrées au Musée en 1937. — M. E. S., qui s'est fait connaître et apprécier déjà (cf. *CRAI*, 1957, p. 215 ; *CRAI*, 1958, à paraître : présentation par M. Ed. Dhorme) est un spécialiste expert, dans le domaine du droit sumérien, du droit accadien. Il a travaillé ici encore très méthodiquement, assurant toujours par de fortes raisons la provenance des documents. Le lot, comme on le voit, est réparti entre les cités de Dilbat, Sippar, Babylone, Larsa, Nippour, Ischâli. Là où il y a des dates conservées ou encore appréciables, l'échelonnement se marque, à partir du règne d'Apil-Sin, jusqu'à ceux de Rîm-Sîn II (dynastie de Larsa), et, semble-t-il, d'Ibalpiel II (?).

Les tablettes ont été classées, pour la commodité des usagers, en diverses catégories, suivant qu'elles ont trait au droit des personnes (adoption, affranchissement par adoption) ou au droit dit des obligations (prêt, achat et vente, échanges, locations, contrats agricoles, bail à cheptel, location de travailleurs, affaires de sociétés en commandite (n° 16351), p. 125, etc.). Viennent ensuite les pièces qui se réfèrent à des procès ; enfin les actes administratifs et commerciaux (livraisons de dattes, d'orge, paiement de redevances, etc.). Tout cela est extrêmement instructif, et nous révèle un peu plus, progressivement, le détail de la civilisation qui a commencé en Sumer : spécialement les usages de l'ancien droit babylonien[1]. Le commentaire est suivi d'annexes précieuses : un glossaire accadien, un glossaire sumérien ; il y a une prosopographie des noms de personnes, une liste des divinités mises en cause (p. 197-198) ; des noms de professions et de fonctions ; on a repertorié aussi les formules chronologiques employées dans les textes datés.

Au total, une besogne utile, très sérieusement établie[2]. Ch. P.

---

1. Ici ou là, tablettes à empreintes d'ongles.

2. Il y a un copieux *erratum* ; encore eût-il pu être allongé. Curieuse mention pour les droits et inventaires de succession : « Depuis la paille jusqu'à l'or » ; on note certaines expressions obscures (pour les non spécialistes !) : comment l'orge, le sésame, les dattes sont-ils choses « fongibles » (p. 17) ? Intéressante mention de temple

The Ægean and the Near East : Studies presented to Hetty Goldman on the occasion of her seventy-fifth Birthday, Saul S. Weinberg editor, 1956, New York, I. A. Augustin, 1 vol. in-4°, XVI + 392 p., fig. dans le texte, un frontispice de Mme de H. G. (photographie), 43 pl. h.-texte, dans le corps du livre. — L'éminente érudite américaine à qui ce volume est offert a été d'abord l'instigatrice de l'exploration archéologique d'Eutrésis en Béotie, pour ses débuts[1] ; elle avait fouillé aussi, en Grèce même, à Halae ; puis elle travailla à Colophon et à Tarse en Anatolie (1930-1940, et après 1947). Sur tous ces sites, les résultats obtenus ont été intéressants et variés, parfois d'importance capitale[2]. Il n'est que juste de le marquer ici, dès le début de cette recension.

Les *Studies* présentent cet avantage et cette commodité que les études assemblées — au lieu d'être laissées au choix des collaborateurs — ont accepté une discipline. Elles sont centrées, comme l'indique le titre, sur la question — aussi primordiale que complexe — des rapports entre l'Égée et le Proche-Orient : au vrai, ce n'est pas seulement la période primitive qui est en cause, celle de Troie et d'Homère ; les recherches vont jusqu'aux temps modernes ! Mais il y a eu là un effort de fixation d'intérêt qui mérite d'être signalé, voire imité ailleurs. Autre particularité : dans l'ouvrage, les synthèses plus ou moins générales alternent avec des comptes rendus de détail, précis, mais limités. L'ordre des contributions est, en gros, distribué selon la chronologie, des débuts à la fin. Cela permet certains groupements des recherches offertes[3].

I. — *Période des origines.* — Plusieurs études s'efforcent de définir en général les aires de civilisation. Ainsi celle de M. Robert W. Ehrich, en tête (p. 1-21) qui vise à distinguer entre l'aire spatiale et temporelle, et le domaine de l'histoire ; il met l'accent sur l'action des conditions géographiques ; il donne un aperçu utile sur l'amplitude des sources du travail à faire et des recherches à orienter ; le tout, de haut. On pourrait en être un peu ému. Au vrai, le Recueil Goldman insiste d'un bout à l'autre sur la complexité des problèmes actuellement posés et à l'étude. A nous de trouver les solutions qui conviennent, et les moyens de les fournir (cf. le tableau « psychologique » — curieux, mais discutable — de la p. 21). — P. 22-29, les observations de M. Robert J. Braidwood « On the origin of the village-farming community » ont des objectifs plus limités. D'après l'étude faite au Proche-Orient de la formation de la communauté villageoise, on arriverait à supputer (?) la chronologie relative des sites plus ou moins civilisés de la Protohistoire. Après une ère dite « Early Lithic », on verrait se constituer une phase de l' « archaïsme » (Shanidar B, Yabrud I, Kibaran, Palegaura, Zarzi) ; viendrait ensuite l'ère dite « préformative » (Natufian, Yabrud II, Karim Shahir, M'lefaat) ; puis, naturellement, l'ère formative (Jarmo, Hassuna, Bakun B, Jéricho, Tarse, Tell Halal, Mersine, etc.). Mais fallait-il

---

qui servaient en quelque sorte de banques de prêt, tel celui de Šamaš (contrats passés avec les prêtresses). Cela prépare la banque d'Artémis à Ephèse. Curieux usages pour le trafic d'immeubles (p. 45), neufs ou « délaissés ». Cf. p. 50-51, pour la tablette 16353, et les transactions relatives à l'immeuble (à deux façades dont une donnant sur le canal Bizizana), qui fut acheté par Amât-Šamaš. — Rappelons que l'A. avait publié déjà en 1946 (Librairie du Recueil Sirey), un important essai comparatif : *Le contrat de Société en Babylonie, en Grèce et à Rome ; étude de droit comparé de l'Antiquité.*

1. *Excav. at Eutresis*, 1931. Mme H. G. s'intéresse encore à ce site où certains travaux ont été récemment repris à sa demande.

2. Cf. *La selected bibliography*, 1910-1956, p. XIII-XVI.

3. Le livre s'ouvre sur une préface de M. H. A. Thompson, et une note de l'éditeur.

bien comme on le fait ici, encore une fois, attribuer la priorité aux fameux « Berg-Völker », et chercher les prémices de la civilisation sur la bordure montagneuse célèbre du Croissant fertile (à la mode !) ? On peut continuer d'en douter, au nom de la géographie et de l'archéologie même : car c'est au long des grands fleuves — Nil d'Égypte, Tigre et Euphrate, Indus, en Asie, etc. — que l'homme a eu, semble-t-il, les moyens de commencer à devenir un peu moins esclave de sa condition.

II. — *Bronze ancien.* — Précisément, la courte note de M. C. W. Blegen (p. 32-35) établit — à juste titre, selon nous — qu'aux temps préhistoriques, les relations entre le Proche-Orient et l'Égée ont dû être surtout *maritimes (The royal bridge)*. Les grandes routes terrestres avaient besoin de surveillance, et n'ont pu être établies, gardées, qu'à une époque de pouvoir déjà centralisé. En fait, c'est la poussée hittite, plus tard surtout celle des Achéménides, qui ont réussi à atteindre la côte Ouest d'Anatolie. Avant cela, et pendant l'organisation même du trafic routier anatolien, nous avons des exemples de la colonisation venue par mer avec approches dans les îles. Le pont aux multiples arches utilisait les relais insulaires, les « Échelles » du Levant. Les « têtes de pont » ont été d'ailleurs des ports au trafic animé, de la Troade en Ionie, en Carie ; de même à Ougarit, Byblos, où les Égyptiens ont dû fréquenter de bonne heure. — P. 36 sqq., deux notices sont consacrées aux fouilles d'Alaca Hüyük : M. Hâmi Züber Koşay inventorie les bijoux de l'ancien âge du Bronze, vers 2300, en marquant leur origine anatolienne (pl. I-II). — Puis Mlle Matcheld J. Mellink (p. 39-58), d'après les tombes royales d'Alaca Hüyük, présente un tableau nuancé de ce que nous pouvons connaître au sujet des rapports égéo-anatoliens. — S'il est probable qu'on doit compter avec une sorte de *koiné* préhellénique, influencée par l'Orient, les étapes de cette influence sont à distinguer et à définir. Alors que les tombes royales d'Alaca ont été officiellement datées vers la fin du Bronze ancien (2300-2000)[1], Mlle J. Mellink les attribuerait plus volontiers à l'Anatolien ancien II. Elle rompt les liens qu'on avait suggérés avec la Mésopotamie et croit à des productions locales, d'aspect extrême-oriental par rapport aux produits de la civilisation de l'Égéide. Alaca — quoique difficilement accessible — aurait été favorisé par le développement et l'attrait de sa métallurgie locale, et par des conditions géographiques : d'où, aussi, ses contacts commerciaux avec le monde de l'Égée (p. 47 sqq.), avec Tarse et Troie, notamment. Il faut remarquer un très beau poignard de fer, avec manche en bois plaqué d'or. On réalisait déjà du côté d'Alaca certains alliages métalliques ; électron, argent, or, étaient employés en combinaison, avec incrustations de pierres précieuses. — On a constaté que les perles en tortillons (pl. II, 8) se rencontraient aussi à Mari dans les tombes assyriennes (*Syria*, 1937, pl. 15, 2). L'A. (cf. aussi, pl. III-VI), présente en outre des remarques pertinentes sur les curieux objets appelés au Proche-Orient « frying-pan » (poêles à frire), dont on a donné les explications les plus saugrenues ; on sait qu'on les rencontre dans les Cyclades[2], en Eubée, à Alaca même, où il y a aussi, pl. 6, des *miroirs en bronze* de même apparence : ici et là, l'ancienne explication comme *miroir* resterait la plus valable : en tout cas, on peut donner raison à ceux qui se refusent à voir là des objets seulement utilitaires : ils ont eu un rôle religieux[3]

---

1. *Sic*, ici même, p. 36 (H. Z. Koşay), d'après Cl. F. A. Schaeffer, *Stratigraphie comparée*, I, p. 268-301 et pl. 38 (ci-dessus).
2. H. Gallet de Santerre, *Délos primitive et archaïque*, 1958, p. 24, n. 1 ; 28, n. 6 ; 39, n. 2 ; 43, n. 5 ; 321.
3. *Sic*, R. D. Barnett, ici-même *(Stud. H. G.)*, p. 222 avec une interprétation un peu différente.

(ainsi que les « épingles » en bronze du Louristan, d'autre part, si l'on veut). Étude importante, qui soulève bien des discussions, mais aussi des réflexions nécessaires : au terme, est posée ici, à nouveau d'ailleurs (p. 54-58), la question indo-européenne : y a-t-il eu une communauté « indo-européenne » à Alaca (où les sépultures seraient celles d'Indo-Européens) ; est-ce là un fait susceptible d'expliquer accessoirement les rapports curieux qu'on constate entre un centre isolé, comme Alaca, et le contenu des tombes à fosse de Mycènes, p. ex. ? La question exigera d'être étudiée de près.

III. — *Bronze récent.* — P. 59-77, J. L. Benson a publié des impressions de sceaux provenant de Chypre : six tessons (cylindres) du site de Larnaka (Bamboula) et un sceau de terre-cuite, pl. 7-8, et fig. 3-18 : ce sont des productions de l'art chypriote (curieux animaux à museau allongé nageant en file, oiseaux volant parmi des plantes, anse ornée de feuilles divergentes), etc. — Tout cela est intéressant par ce qui nous est dévoilé des rapports continus entre l'Orient et l'Égée, à travers une île que sa situation géographique rendait éclectique. Je ne crois pas pour ma part à des thèmes simplement décoratifs. Le dessin de B.1436 évoque les « corridas » qui se faisaient en Égypte et en Crète, et les personnages qui figurent là, en position de *sauteurs*, paraissent issus d'un répertoire où les exercices de voltige, rituels (ordalies !) ont fourni le motif déformé (cf. fig. 4 : les « Apis » affrontés, marqués des signes de leur dignité religieuse, et qui entrecroisent leurs cornes. Les griffons (B. 1434, fig. 6), les oiseaux volants même (B. 1433, fig. 8), ont valeur religieuse : l'oiseau volant entre des arbres, *in primis* ! — Miss V. Grace, p. 80-109, a eu raison de nous intéresser aux antécédents des amphores estampillées qu'on connaît en Méditerranée : et non seulement en Grèce, mais à l'Occident, de mieux en mieux. Elle signale justement la haute antiquité des jarres cananéennes à anses et à marques, et déjà celle des amphores à vin d'Égypte (fig. 1). Des processionnaires de la Tombe de Rekhmara, au xv^e^ siècle, apportaient des amphores, déjà, dans la vallée du Nil, avec des lingots précieux (fig. 2 *a*-2 *b*). Il est prouvé que l'Égypte faisait aussi un large usage, utilitaire, des jarres : on peut suivre l'évolution de tels récipients au I^er^ millénaire, en Phénicie, en Palestine : du Proche-Orient, les jarres estampillées connues à Tel el Amarna et dans la tombe de Tout-Ankh-Amon (pl. 9) sont passées à Mycènes, dans la *tholos* de Menidi, à Lakish (Palestine : pl. 10) ; l'usage persiste dans la Grèce classique, à Athènes (Agora), à Rhodes, à Thasos (pl. 11-12). A propos des amphores dites « puniques » (p. 89, n^os^ 5-6) signalons celles de Ruscino (*Gallia*, 14, 1956, p. 204, fig. 1), celles de Dramont et de Fos (*ibid.*, 16, 1958, p. 20, fig. 21), celles de Vintimille (*Rev. Ét. ligures*, 1955, p. 252, fig. 8, 9, 11 et p. 35, fig. 45) ; on en a trouvé aussi à Entremont en 1958, dans la partie basse de l'habitat. — Deux études concernent les figures mycéniennes en argile : M. G. E. Mylonas (p. 110-121) traite, avec une documentation empruntée au Musée national d'Athènes, des déesses « cavalières » (Doro Levi), des déesses trônant, des déesses jumelées : le n° 9 de la pl. 15 : deux déesses portant entre elles, sur leurs épaules, et comme « au pavois » un plus petit personnage (enfant) qui semble masculin, me paraissent évoquer la « Triade Déméter-Coré-divine Child » déjà représentée à Mycènes aussi par un ivoire *crétois*, sur lequel j'aurai à appeler à nouveau l'attention[1] ; une

1. On parle de Courotrophes-jumelles : cf. le type d'Anavlochos (Crète). — N. 43, p. 120, on retiendra la figurine de Voula, de la tombe Z, qui est signalée comme comparable. Je ne permets de rappeler que j'avais fixé la nature de la représentation du groupe d'A. J. B. Wace (ivoire : cf. *JHS.*, 59, 1939, p. 6-210 ; id., *Mycenae*, p. 83-84), dès 1940, dans les *Mél. Chr. Tsountas*, p. 446-451 et pl. 1.

figurine mi-humaine, mi-animale (acrobate sur le Taureau ?) n'est pas moins instructive ; elle est signalée par M. Frances Follin Jones, qui a concentré utilement son étude (p. 122-125) sur trois figures mycéniennes de l'Art Museum, de l'Université de Princeton. On notera, dans l'article de M. G. E. Mylonas (p. 112 sqq.), ce qui est dit sur la statuette de la Collection H. Stathatos publiée par M. Doro Levi (*Studies... D.M. Robinson*, I, p. 108-125) ; mais, pas plus que M. H. Gallet de Santerre (*REA.*, 59, 1957, p. 390, n. 2), je ne me sens disposé à croire que la « prétendue selle » de la déesse cavalière serait une paire de cornes de consécration. Que viendrait faire — sur le cheval et sous la déesse — cet ornement sacré, symbole dérivé, comme je le montrerai, des sacrifices funéraires d'hécatombes bovines, ainsi qu'on le voit aujourd'hui autour des plus anciennes tombes pharaoniques, à Saqqarah (fouilles Walter Emery) ?

IV. — *Fin du Bronze ; début du Fer.* — Sous le titre : *The last days of Mycenae*, un important article de feu A. J. B. Wace (p. 126-135) présentait une vue d'ensemble des résultats obtenus à Mycènes, à la date de 1956. C'est le testament scientifique d'un des archéologues, qui, avec M. Papadimitriou, ont le plus contribué récemment à renouveler les problèmes mycéniens encore en cause : on trouvera là des précisions, souhaitées, sur la chronologie des aménagements de la citadelle des Atrides, d'après la stratigraphie (fin de l'âge du Bronze) et les trouvailles de céramiques surtout. D'après l'A., la chute de Mycènes serait à placer (avec la destruction du Granary-House), au niveau IX, fin de l'H.R. III C. Les niveaux X-XI seraient post-mycéniens : on verrait là la disparition du « close style », mais la fréquente persistance du « granary style ». Or, c'est là le temps même, d'après Wace, de « l'invasion dorienne », et le savant anglais, on le sait, était resté fidèle, jusqu'à sa fin, à la chronologie traditionnelle qui plaçait l'*Ilioupersis* entre 1209 et 1183, selon les comptes d'Érathosthène. On sait que Jean Bérard avait combattu avec d'excellents arguments historiques cette erreur probable, de plus en plus difficile à faire cadrer avec les faits actuellement connus. Commandée, pour A. J. B. W. par la chute de Troie, la chute de Mycènes se serait produite 80 ans plus tard (fin du XII^e^ siècle : L. H. III C). Là contre, les arguments de Jean Bérard ont conservé leur valeur. Ce que A. J. B. W. a toujours tendu à démontrer, c'est qu'il n'y aurait eu aucune interruption appréciable, de part et d'autre de l'invasion dorienne. On a certainement exagéré parfois les prises de position en faveur d'un point de vue contraire. Mais comment expliquer le « Retour des Héraclides », les mesures préventives d'Athènes, et, tout de même, la sécheresse primitive de l'art géométrique, succédant à un goût luxuriant du décor marin et végétal ? Comment expliquer les changements dans les usages funéraires (A. J. B. W. n'a pu faire entrer en compte le Second cercle des Tombes), et les transformations de l'habitat, si vraiment tout avait continué tranquillement après les Atrides (cf. ci-après, l'étude de M. W. F. Albright, p. 144-164) ? — M. C. H. Gordon, p. 136-143, s'intéressant aux δημιοεργοί de l'*Odyssée* (chap. 17, v. 381-386) croit pouvoir comparer les guildes d'Ougarit ; il vise à fixer le rôle international des corporations d'artisans à l'époque d'Amarna (d'après les tablettes administratives de Ras-Shamra) ; effort hardi, mais qui remet en mémoire ce que nous savons et voudrions savoir pour les Telchines, Dactyles et autres. — C'est vers les âges obscurs — entre le XII^e^ et le VIII^e^ siècle (*Northeast Mediterrean Dark ages, and the Early Iron age art of Syria*, p. 144-164) que M. W. F. Albright s'est tourné. Il n'hésite pas à qualifier à son tour la période de *lacunaire* ; il est intéressant qu'elle le soit à la fois en Anatolie et en Grèce, et cela est bien de nature à faire penser à un bouleversement

important (cf. ci-dessus, l'étude de A. J. B. Wace). Toutefois, l'A. s'efforce ici aussi de rapprocher les deux bords du vide historique ; il pense ainsi qu'en Phénicie, il n'y a presque pas eu de discontinuité (?) Il minimise enfin le hiatus syrien, et la durée de l'invasion araméenne. Selon l'A., on pourrait meubler la « lacune », en y insérant notamment la stèle d'Ashara, la stèle de Melkart, une inscription de Sendjirli (Kilamuwa), les reliefs de Tell Halaf (fin x^e s.), certaines constructions de Carchemish, etc. Il abaisse p. ex. au x^e siècle (au lieu du xiii^e) — ce qui est fort discutable — la date du sarcophage d'Ahiram (Byblos). Il ramène les ivoires de Megiddo après le début du xii^e siècle ; les plus anciens ivoires de Nimroud seraient du milieu du ix^e siècle[1]. Inversement, l'A. ferait remonter assez haut même certains documents de style géométrique, de Sparte, de Perachora, sur lesquels des influences syriennes (?) lui paraissent notables. Ce va-et-vient chronologique pourra être discuté, sous plusieurs aspects. On nous dit qu'il s'accorde avec la théorie d'A. J. B. Wace (ci-dessus : continuité de la tradition grecque) ; avec les résultats, aussi, des fouilles d'Anatolie (Milet, Éphèse). Mais la question devra être revue de près. La proposition hardie de placer la carrière d'Homère vers le milieu du x^e siècle n'a pas reçu, tant s'en faut, l'approbation unanime des homérisants ; elle soulève bien des questions restées difficiles, même depuis les récents essais de déchiffrement du linéaire B. — On devra à M. George M. A. Hanfmann — travaillant en vue de la publication *Tarsus* — quelques justes remarques sur la céramique gréco-orientale recueillie à Tarse et datée d'après le début du I^er millénaire. Il classe ainsi trois séries céramiques de l'âge de Fer, certaines encore peu étudiées : les coupes appelées « ioniennes », les bols cycladiques, bien attestées sur le site de Tarse entre 875/825 et 700 ; les coupes rhodiennes à l'oiseau ; puis les amphores dites d'usage courant, ou vaisselle commune, qu'il se propose d'appeler « Waveline Ware », dans la publication. P. 179, fig. 16, on trouvera une bonne reproduction de la coupe cycladique du Fogg Museum : 116, 1953. L'article est intéressant aussi pour les vues générales qu'il suggère, sur les relations commerciales entre Grèce et Cyclades, Crète, Cilicie, Syrie du Nord. Il semble qu'il y ait eu concurrence entre les ateliers rhodiens et ceux des Cyclades. Pour ceux-ci, on sera amené à remonter légèrement les dates admises[2]. M. H. juge que les trouvailles de Tarse, Chypre, Mersin, Amuq, Almina, Tabbat al Hamman doivent être considérées comme productions du même atelier, et ce serait celui aussi qui a fourni les documents de Délos-Rhénée. Quoi qu'il en soit, l'affirmation de l'importance des Cyclades, dans l'art et le commerce, est précieuse à noter. Selon l'A., l'exportation cycladique a été favorisée, entre 750 et 700, par l'expansion coloniale des Hellènes vers le Proche-Orient ; c'est vers le milieu du vi^e siècle que le primat des Attiques se serait fait de plus en plus sentir, vers l'Orient et ailleurs. — P. 185-211, une très intéressante étude de Mlle E. Porada, intitulée « A lyre player from Tarsus and his relations », prend pour thème initial un scaraboïde de l'âge du Fer, finement dessiné : le joueur de lyre assis (fig. 1, p. 199) fait danser devant lui une jeune fille au tympanon ; de telles intailles étaient

1. On comparera les classements de R. D. Barnett, dans la publication récente qu'il a donnée pour les ivoires de ce site, conservés au British Museum, et accessoirement, pour les autres : cf. *Rev. arch.*, 1959, 1, p. 98 sqq. Les positions prises par l'A. pour les péripéties de l'histoire syrienne ne cadrent pas toujours avec celles d'H. Frankfort.

2. Cf. p. ex. V. Desborough, *Protogeometr. Pottery* ; H. Gallet de Santerre, *Délos primitive*, 1958.

considérées jusqu'ici comme des productions hittites tardives, et de second plan (IX-VIII[e] s. env.) ; l'A. constitue un répertoire de documents comparables d'usage religieux, dispersés, comme on l'attendait, et qui ont servi à propager vers l'Ouest les types et influences orientaux (joueurs de lyre assis des Cyclades) : la lyre de Tarse serait une *phorminx*. Un nombre important de documents provient de Rhodes, notamment de Lindos, où l'on copiait, semble-t-il, ces thèmes[1]. M. H. Gallet de Santerre en a signalé deux provenant de Délos, à ajouter à ceux que mentionnait W. Deonna *(Expl. arch. Délos)* ; il se propose de les commenter (*REA.*, 59, 1957, p. 392). Ce matériel, riche et curieux (oiseaux, sphinx, etc., devant le joueur de lyre) devra être réétudié en détail pour les interprétations à fournir : le dessin *j*, de la p. 209, me paraît interpréter une scène de chasse piégée.

V. — *Archaïsme.* — On ne saurait trop remercier M. R. D. Barnett de sa mise au point savante et très démonstrative concernant les influences orientales sur l'archaïsme grec : d'autant qu'elle suscitera elle-même des réactions et des discussions utiles. La question est actuellement examinée de tous côtés. A mon sens, il ne faut ni minimiser, comme on l'a fait à tort, les influences orientales, ni en exagérer la portée ; dès l'époque mycénienne au moins, le brassage des mythes est commencé : art et religion en témoignent, et les contacts établis entre Hittites et Achéens, dans la région d'Éphèse ou ailleurs. — L'A. a tenté de définir les tracés des routes de commerce venues d'Asie vers la côte ; il reconnaît deux grands courants de commerce : *a)* une route du S.-E., de l'Euphrate à la Cilicie et aux ports de Phénicie : à Rhodes, à Chypre, dans l'Égéide ; *b)* un autre tracé passant par le N.-E. (Caucase, ports de la mer Noire : Trébizonde). M. R. D. B. n'ignore pas l'importance de l'Ourartou (Arménie centrale, p. 223, fig. 1), que les fouilles de B. B. Piotrovsky ont enrichi récemment : les célèbres chaudrons de bronze connus maintenant ont voyagé (en Phrygie notamment) ; ils sont ornés aux bords d'hommes-oiseaux[2], de protomés taurines (cf. ci-après : P. Amandry). — Certains sont parvenus en Grèce : ce sont ceux qu'étudie à la suite (p. 239-261) M. Pierre Amandry (Toprak-Kalé, British Museum ; autres de Baltimore, de Paris, etc.). En Grèce, des têtes de taureau ont servi d'appliques (p. 249 sqq.). Tout ce matériel, dont les dates remontent parfois à la fin du VIII[e] siècle ou au début du VII[e], est en passe de s'accroître ; il fournira encore à l'étude. — P. 262-267, Gladys Davidson Weinberg et M. Saul S. Weinberg ont cru reconnaître sur un aryballe corinthien, à dater de 600 environ, la plus ancienne représentation connue du métier à tisser en Grèce : p. 263, fig. 1 et pl. 33-34. Le petit vase illustrerait la jalousie d'Athéna et le châtiment d'Arachné : on nous dit que cette tradition légendaire n'était pas figurée avant l'époque romaine impériale. On peut douter de tout cela aujourd'hui, et de plus en plus : il n'était guère croyable que le médiocre aryballe de la pl. 33, haut de 0,065 — d'emploi vulgaire et de valeur commerciale minime — eût été jugé digne de montrer la contestation d'Athéna et d'Arachné. En fait, on la cherche vainement sur le décor, où est représenté à l'évidence — pour les besoins commerciaux de la propagande en faveur des tissus corinthiens — un atelier artisanal de tisseuses. L'appel fait, pl. 34, aux frises du Forum de Nerva à Rome ne peut guère servir, d'autre part, à confirmer

1. Cf. la peinture de Pylos (Palais) où l'on a cru à tort voir un Orphée : plutôt un aède disgracié.

2. Les hommes-oiseaux figurent dans l'orfèvrerie, assurément orientalisante, du Trésor d'Égine : R. A. Higgins, *BSA.*, 52, 1957, p. 42 sqq., pl. 9-15 (cf. les pendeloques de la pl. 10 : « Sirènes » et hommes-oiseaux.

la thèse. Il a été présenté au Congrès international archéologique de Rome-Naples, en sept. 1958, une interprétation différente, plus sûre, moins inattendue[1].

VI. — *Ères classique et hellénistique.* — Les contributions se sont raréfiées à partir de ces périodes ; du moins, plusieurs sont excellentes. P. 268-280, brillante démonstration de M. B. D. Meritt, qui a reconnu dans une inscription de l'Agora d'Athènes, trouvée en 1936 (n° I, 4256) une copie partielle de l'une des deux fameuses épigrammes sur la bataille de Marathon : on a maintenant, à l'Agora, la fin des deux distiques ; il s'agissait du combat à bord des navires perses, à la suite de l'engagement terrestre. Le texte a influencé ceux qui concernèrent ensuite l'Eurymédon et Eion. Les deux épigrammes marathoniennes d'Athènes, devaient être gravées sur la base d'hermès, vers l'angle N.-O. de l'Agora au lieudit : « Les Hermès ». — Pourquoi et à quelle occasion fut faite la copie de la fin du IVe siècle ? Nul ne le sait. — On comparera avec les suppléments introduits par A. Wilhelm ; cf. *SEG.*, X, 404 : la mention de la cavalerie perse disparaît complètement : utile occasion de méditer sur les dangers et limites des méthodes épigraphiques. Malgré les prétentions des infatués de la discipline, l'erreur n'est pas moins fréquente là qu'ailleurs. Elle est aussi parfois plus grave, car elle tend à s'imposer : telle brillante restitution peut équivaloir involontairement à un « faux en écriture » ; ce qui est grave, et non pas seulement à propos de Marathon, où la Grèce évita de justesse le δούλιον ἦμαρ. — La réussite critique de M. B. D. M. est exemplaire. — P. 281-291, Mme D. Burr Thompson étudie, d'après les textes épigraphiques et littéraires, ce qu'on peut savoir du butin pris aux Perses par les Grecs pendant les guerres médiques *(The Persian spoils in Athens)*. Elle s'attache surtout à évoquer ici des objets comme la dague (ἀκινάκης) de Mardonios et le δίφρος de Xerxès, siège à pieds d'argent ; les inventaires athéniens ont fait mention de δίφροι στρογγυλόποδες, qui devaient faire partie aussi du butin persique. L'A. montre savamment que des rapprochements peuvent être établis entre ces diverses dépouilles et des produits de l'art oriental. — P. 292-296, M. O. Neugebauer entreprend de distinguer la part qui, dans l'histoire de l'astronomie grecque, peut revenir à Hipparque de Nicée ; il tente de définir son originalité par rapport à Ptolémée, dont le système fut, à son tour, célèbre.

VII. — *Ères médiévale et moderne.* — M. George C. Miles, p. 297-312, a fait porter son étude sur les monnaies islamiques (IIe et IIIe siècles de l'Hégire et suite) trouvées à Tarse : il en étudie une série (VIIIe-Xe s. de notre ère), et tente de tirer de ce matériel des informations sur l'histoire politique de la région. — P. 313-322, Mlle C. H. E. Haspels *(Western cognizance of inner Phrygia in earlier days)* a tiré, de ses dossiers phrygiens, certaines relations de voyage datées les unes de 1555[2], les autres de 1880. Les Occidentaux qui ont parcouru la Phrygie intérieure à ces différentes époques, y signalent pareillement la misère et la ruine. Cette région, où l'A. évoque le célèbre monument dit « de Midas » (pl. 43, en bas), avait été dépeuplée par les Turcs Seldjoukides. Ch. P.

B. Bartoccini, C. M. Lerici, M. Moretti, *La tomba delle Olimpiadi* ; Milan, C. M. Lerici édit., 1959, 100 p., 56 ill. — Après une introduction du Pr Bartoccini, surintendant aux Antiquités de l'Étrurie méridionale et directeur du Musée de la

1. Mme Ch. Picard (M. Th.-Schmitter) : à paraître *(Actes du Congrès)*.
2. Une ambassade fut envoyée alors — par Ferdinand, roi de Hongrie — à Soliman le Magnifique, en résidence à Amasia.

Villa Giulia, qui relate de façon vivante la découverte, en mars 1958, dans la partie Sud de la nécropole de Monterozzi à Tarquinia, et nous fait participer à l'enthousiasme des « inventeurs », l'ouvrage comprend deux parties.

La première, due à l'ingénieur C. M. Lerici, directeur du Politecnico de Milan, qui a mis au point avec ses collaborateurs les systèmes de détection ayant abouti à la découverte, est intitulée : « Les nouvelles méthodes de recherche archéologique, prospections géophysiques, et la découverte de la tombe des Olympiades ». L'auteur rappelle comment l'outillage utilisé par sa Fondation pour des recherches géophysiques au service de l'industrie minière a été adapté à la recherche archéologique. Nous avons déjà rendu compte de ces méthodes, électriques en particulier, complétées par la photographie souterraine, et des premiers résultats[1]. L'auteur montre la nécessité d'une organisation de recherche quasi industrielle, destinée à assurer l'utilisation la plus rationnelle des moyens matériels importants et du personnel hautement spécialisé qui sont indispensables[2].

L'étude architecturale et stylistique et les conclusions historiques sont présentées conjointement par le Pr R. Bartoccini et le Dr Moretti dans un deuxième chapitre. La tombe, dont les peintures sont d'inspiration essentiellement agonistique, a été baptisée « des Olympiades », en l'honneur des jeux qui doivent se dérouler à Rome en 1960. L'état de conservation des fresques a nécessité leur dépose immédiate (un seul morceau pour chaque paroi) et leur transfert à l'Istituto Centrale del Restauro à Rome ; à cette occasion, un nouveau procédé de présentation a été mis au point, qui permet à la toile supportant désormais les fresques de suivre automatiquement dans sa tension les variations de l'air ambiant. Les peintures rejoindront au Musée de Tarquinia celles des autres Tombes : des Biges, du Triclinium et du Lit funèbre. Ce sont les premières retrouvées depuis 1892.

La sépulture, qui avait été violée à une époque ancienne, ne contenait plus que quelques débris du matériel funéraire. Le talent du peintre est plein d'originalité. La composition est vivante et variée. Sur le mur de gauche, sont figurés un combat de boxe et une course de quatre biges : le premier aurige se retourne, inquiet, vers ses poursuivants, le troisième lance ses chevaux à toute allure pour dépasser le second. Quant au dernier équipage, il a été victime d'un accident : les rênes se sont emmêlées autour des pattes d'un cheval qui gît sur le dos, tandis que le cocher amorce un vol plané. Sur le mur de droite, on voit le jeu de Phersu ; un discobole admirable d'équilibre qui va lancer le disque ; un sauteur et trois coureurs à pied ; sur la paroi du fond, des groupes de danseurs et danseuses, ou de spectateurs, de chaque côté de la porte peinte. Les figures sont remarquables par leur vérisme, d'inspiration italique, qui ne manque pas d'humour : c'est en particulier le cas du dormeur du fronton que des souris importunent. Le jeu des couleurs est également savant.

Des rapprochements stylistiques peuvent être envisagés et esquissés avec la

---

1. *RAE*, 1957, p. 117-126 ; une série de dix études, groupées sous le titre « La prospezione geofisica nella ricerca archeologica », destinée à faire le point des problèmes et des résultats a été présentée. C'est la première fois que ces méthodes de prospection sont employées de façon systématique dans la recherche archéologique, lors du récent Congrès international d'archéologie classique ; cf. aussi *S.E.*, XXVI, 2, 1958, p. 289 et 297, avec bibliographie.

2. Insistons sur le fait que l'application de ces méthodes n'est pas limitée aux nécropoles à hypogées, mais s'étend à tous les genres de sépultures et aux constructions urbaines ; des recherches prometteuses ont été effectuées à Vulci : cf. C.-M. Lerici, E. Carabelli, E. Segre, Prospezioni geofisiche nella zona archeologica di Vulci, Fondaz. Lerici, Milan, *Quaderni di geofisica applicata*, 1958, 12.

Tombe de Pulcinello (530-520) et surtout avec celle des Augures (540-530) ; mais l'originalité du peintre « des Olympiades » est certaine : sens de l'équilibre corporel, désinvolture et brio narratif suggèrent une date légèrement plus basse (525-520).

Chacune des deux parties du volume publié en 1959 est suivie d'un résumé en quatre langues ; de même, les légendes des figures sont toutes traduites. L'un des mérites principaux du livre est en effet de nous apporter une illustration abondante et de qualité : 36 figures pour la première partie : photographie aérienne, extrait de carte, vue du terrain, appareillages en action, schémas et diagrammes. Les vues 13 à 36 reproduisent les photographies (noir et couleurs) obtenues avec la sonde photographique et couvrant tout le développement de la tombe avant même l'ouverture de la sépulture (elles révèlent en particulier la position exacte de l'entrée). On est surpris par leur qualité extraordinaire. Vingt figures illustrent la seconde partie : relevé exact de la tombe, photographies en noir et en couleurs après la fouille, et documents de comparaisons avec d'autres tombes.

Il faut féliciter l'ingénieur Lerici d'avoir mis le comble à ce mécénat élégant dont il fait bénéficier l'archéologie italienne depuis plusieurs années, en publiant lui-même, et avec quel luxe, les résultats des fouilles qu'il finance et dirige, en parfait accord avec la Surintendance d'Étrurie méridionale.

Nous lui souhaitons de nombreuses et belles découvertes[1]. G. CHEVALIER.

François Cali, *L'ordre grec*, photographies de Serge Moulinier, Paris, B. Arthaud, 1958, in-4°, 258 p., 90 pl., 24 fig. — On pensait devoir trouver ici, une fois de plus un album — du genre de ceux qui sont tant à la mode — avec introduction « minutée » et planches spectaculaires. Dès qu'on ouvre le livre, quel heureux étonnement ! Parallèlement à de belles images — un peu trop noires, parfois, hélas ! selon mon goût — que rencontre-t-on : et au lieu, il est vrai, des commentaires architecturaux, qui eussent été aussi attendus ? Des citations d'architectes grecs et latins, certes, mais aussi celles de philosophes, de poètes : Eschyle, Sophocle, Euripide, etc. ; ils sont appelés, tour à tour, à la barre (avec Parménide, Xénophane, Anaxagore), etc., pour l'*apologie* et l'*enkomion* de l'ordre dorique, l' « ordre grec », où l'Hellade, nous dit-on, a résumé sa noble conception si personnelle de l'édifice sacré, Maison du dieu. On songe évidemment tout de suite aux gloses un peu téméraires de Paul Valéry, dans son *Eupalinos*, et à toutes ces paraphrases trop lyriques, trop littéraires, dont la coutume un peu détestable n'est pas près de mourir. — Mais ici, le choix est peu commun, original, dans l'ordre et le domaine des citations des exégèses, et la parole a été donnée à des témoins qualifiés. N'est-ce pas Aristote qui définit l'esprit du dorique : « Une harmonie, une seule, procure à l'âme un calme parfait ». Il est évident que le Stagyrite sentait profondément cette exigence du plus noble des ordres, et du plus calculé, où tout est nombre, rapports proportionnels, chiffre et calculs ; sans que l'on puisse parler pour autant de formules trop mathématiques, trop étudiées, abstraites : car ce n'est pas l'abstraction, certes, qui domine cet art. Le mélange étonnant du lyrisme de la pensée à une habileté technique inimitable a tout sauvé. Si le Parthénon, édifice surtout dorique, en est toujours à sa première aurore, il le doit au secret de sa poussée naturellement vivante. En Grèce, le temple dorique, qui n'est jamais posé au hasard, achève le paysage rocheux, lumineux, typique, qui n'a d'équivalent nulle part, si ce n'est en « Grande-Grèce » et en Sicile, autres Grèces.

1. Cf. aussi : *Studi etruschi*, sér. II, 26, 1958, p. 289 sqq., pl. 9-11.

Étonnante merveille de cet art *mesuré*, dans tous les sens du mot, où la sensation humanise la règle. Mais on sera tenté de regretter que les gloses lyriques et mythographiques du volume « hymnique » consacré ici à l'ordre grec, déroutent si souvent les sages. Puisque l'ordre dorique était en cause, n'eût-il pas été opportun de montrer au passage certaines de ses origines : au Delta d'Égypte, dès le temps du Pharaon Zoser et de son vizir-architecte ? En Égypte ont apparu les premières cannelures rendant le fût de la colonne vivant comme une tige végétale (*REA*, 19, 1927, p. 241-285)[1]. Il eût peut-être fallu aussi avertir le lecteur que l'ordre grec essentiel, le style classique de l'architecture dorique, n'ont pas même persisté pendant la durée de quelques siècles ; leur gloire s'est manifestée surtout à l'occasion de quelques consécrations religieuses : à Athènes, au Pré-Parthénon et au Parthénon ; près de l'Agora, à l'Éleusinion (Théséion, Pseudo-Héphaisteion des architectes américains), édifices où déjà on a fait appel aussi à des principes de l'ordre ionique (frise des Panathénées, et à l'Éleusinion, frise des luttes d'Athènes contre Éleusis, p. ex.). Il y a bien les temples de Corinthie, ceux de Grande-Grèce, ou de Sicile, mais ceux-ci plus ou moins teintés d'ionisme, eux-mêmes ! Dans l'ensemble, l'ordre grec a été, sachons-le, disons-le, éphémère. On pourrait observer quelque décadence du dorique pur dans l'architecture grecque, à partir de Bassae-Phigalie, et au cours du IVe siècle, ensuite[2].

Le livre ne rend point compte non plus des particularités des temples doriques classiques, et notamment de l'application du principe du *triglyphon* à l'entablement ; donc des conséquences dérivées de l'application pratique de ce principe à l'ordre, et ainsi à la réalisation des édifices. Ainsi que l'avait justement remarqué Mme P. Zancani Montuoro, les triglyphes archaïques présentent un rétrécissement latéral qui avait permis l'introduction des métopes : si l'on admet, du moins, que dans l'entablement en bois, le triglyphe n'était pas, en quelque sorte, le *front* de la poutre plafonière, pourvue de trois listels. On discute encore sur ces questions. Veut-on que la métope ait d'abord été un « intervalle » — une ouverture — ce que suggère le vers 113 de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, que d'études techniques et autres appelleraient encore l'attention, de bas en haut des édifices sacrés de la Grèce.

Certains lecteurs penseront sans doute qu'on eût pu en traiter aussi quelque peu ; mais signaler cette lacune, n'est-ce pas oublier un peu le dessein même de la publication ? Elle a voulu surtout nous faire sentir combien de pensée et de poésie animaient l'ordre grec : éphémère en Hellade, mais qui s'est maintenu pourtant au cours des siècles et jusqu'à nous[3]. Ch. P.

---

1. Il faut d'ailleurs faire remarquer qu'en Égypte, la colonne est tige végétale, couronnée d'éléments empruntés au domaine varié des plantes. Or, ce qui fait l'originalité de la colonne grecque, c'est qu'elle est *humaine* ; n'avait-elle pas un *col*, une *tête*, appellations significatives ?

2. Cela fut dû à de multiples raisons, mais peut-être pour une part, au primat que s'assurèrent un jour les formulaires mathématiques, dans cet ordre, plus qu'ailleurs : la récente restauration graphique d'un Trésor élevé à Delphes — par la cité de Cyrène, vers le milieu du IVe siècle — laisse méditer sur cette possibilité.

3. Les photographies hardies de Serge Moulinier méritent l'éloge qui en est fait. On est en droit de garder du moins quelque réserve devant des formules poétiques (et obscures) du texte, trop propres à faire penser à certaines exaltations modernes : p. ex. « les Amphores de la proportion » ; « l'Oracle de l'angle droit ». P. XIII : le « Facteur Cheval, le plus honnête des arpenteurs de l'invisible » déconcertent, même si l'on voit sitôt après, qu' « il y a une nécessité au langage secret des illuminés du Temple ». P. XXI, p. 176, qu'est-ce qu' « Huyetos », cité après

The Athenian Agora, vol. III, Literary and Epigraphical Testimonia, by **R. E. Wycherley,** 1 vol. x + 259 p., 4 pl., relié, Princeton (N. J.), The American School of Classical Studies at Athens, 1957, 10 dollars. — Ce nouveau volume de la publication d'ensemble destinée à exposer les résultats acquis par les fouilles américaines sur l'Agora d'Athènes aurait dû compléter le volume, encore inédit, où serait commentée la topographie, telle que la font connaître les fouilles, et que rédigera le Pr Homer Thompson. C'était donc plutôt un appendice avec pièces justificatives ; il rappelle à cet égard les deux premiers volumes des *A.T.L.*, alléguant les textes sur lesquels s'appuie le tome III.

Après une Introduction qui situe à leur place historique les mentions relatives à l'Agora, on trouvera ces textes groupés sous six rubriques : 1° Les stoas ; 2° Les sanctuaires ; 3° Les édifices publics ; 4° Les marchés ; 5° Les bases de statues honorifiques ; 6° Une dernière catégorie assemblant ce qui ne pouvait être rangé sous les autres titres : ainsi les textes se rapportant à des bornes, etc. Pour terminer, deux index : l'un des auteurs, et des inscriptions qui renvoient aux citations dans l'ouvrage ; l'autre des sujets traités au cours de l'ouvrage. Les documents cités sont accompagnés de leur traduction en anglais, et suivis d'éclaircissements.

M. R. E. Wycherley nous a donc donné un instrument de travail très commode, pour qui aura à chercher une référence, sur l'un des sanctuaires ou édifices autres de l'Agora, par exemple.

Mais le lecteur n'acceptera pas sans réserve tout ce qui lui est proposé, car il est bien connu que si la topographie de l'Agora d'Athènes a fait de très grands progrès grâce aux fouilles, les fouilles mêmes ont fait surgir des litiges qui ne sont pas près d'être résolus. L'auteur du volume prend donc déjà parti au préalable sur la solution qui sera adoptée... et, il faut l'espérer, étayée sur des arguments solides, tandis qu'ici nous manquons non seulement des arguments, mais même d'une bibliographie complète ; il n'était pas question de la donner, et cependant il reste gênant de ne disposer encore que de celle qui passe pour être la seule ratifiée.

Pour nous borner à quelques exemples relatifs à des sujets très controversés, nous ouvrons l'ouvrage à la page 98 sous le mot Héphaistos. Un lemme de quelques lignes nous apprend que le temple d'Héphaistos est situé *(above)* « au-dessus du Céramique » (?), etc. ; puis viennent les textes classés par ordre alphabétique de nom

---

Thespies ? Phigalie doit être écrit comme ici. P. 19, la litanie des *épicléseis*, pour Zeus, pourrait être fortement augmentée ; mais en tout cas, l'Hyperdexios n'aurait pas dû être oublié (oracle de l'angle droit !). P. 106, la célèbre formule éleusinienne ὗε, κύε est mal traduite (« Pleut *(sic !)* enfante »). P. 115, Zeus « l'Ideus » est fâcheux. P. 119, le Dionysos Perikionios, dieu colonne, n'est pas chez lui dans le temple des p. 118-119 (« basilique » de Paestum) ; et l'on ne peut traduire, p. 172, « Dionysos entouré de colonnes », ni p. 197 : « Dionysos à l'entour de la colonne » (cf. aussi p. 200). P. 165, photo 17 : écrire *entasis*. — *Ibid.*, photos 108-109 : le Pseudo-Theséion n'est aussi qu'un Pseudo-Hephaisteion. — P. 185 : il y a eu trois Polyclètes ; mais celui qu'on appelle traditionnellement P. « le Jeune » était sûrement antérieur à la fin du IVe siècle. — P. 193, et sur le revers de la couverture, il vaudrait mieux parler d'ordre *dorique*, d'harmonie *dorique*. P. 197, rétablir le nom de Sabazios. P. 198, lire *thrace* (et non slave) à propos de Sémélé. P. 199, le narthex n'est pas le thyrse. — P. 211, le temple d'Égine est celui d'Aphaia-Athéna (et non Artémis). — P. 211, la notice sur Bassae serait à réviser grandement. P. 216, écrire A. von Gerkan, etc. — On regrettera que ce livre inspiré (qui paraît dans la collection *Les Imaginaires* !) n'ait pas été revu à temps par un correcteur attentif.

d'auteur ; le premier d'entre eux est donc celui d'Andocide, *De Mysteriis*, I, 40. Au-dessous de ce texte, cité et traduit, vient une notice explicative. Elle nous dit que l'identification du temple d'Héphaistos avec le soi-disant Théseion sur la colline du Kolonos Agoraios à l'Ouest de l'Agora est maintenant généralement reçue *(now generally accepted)*. La seule note discordante indiquée est celle de l'étude de Herbert Koch, *Studien zum Theseustempel*, Berlin, 1955. Il sera permis de juger que cette référence unique est sommaire, car la *Revue archéologique* n'est pas la seule à avoir, dès le début, sonné la cloche d'alarme dans le concert d'approbations plus ou moins molles ou tacites. Il suffit d'ouvrir l'ouvrage récent de Mme Delcourt, *Héphaistos ou la légende du magicien*, Paris, 1957, pp. 191 sqq., pour y lire ce que, non sans prudence, Mme M. Delcourt écrit à propos d'Héphaistos à Athènes : « Son temple personnel, l'Héphaistéion, qu'il partageait avec Athèna, était petit, situé au delà du Céramique, près de celui d'Aphrodite, dit Pausanias, ce qui nous apprend peu de chose, car cet emplacement n'a pas encore été identifié ». On notera aussi que Mme M. Delcourt a traduit ὑπὲρ par au delà, traduction qui a été bien souvent proposée ; certes, l'emploi de la préposition ὑπὲρ avec l'accusatif chez Pausanias est un usage variable, si capricieux qu'il a fait l'objet d'une « dissertation » ancienne, mais parfois utile encore de E. Reitz, *De praepositione* ὑπὲρ *apud Pausaniam*, Fribourg-en-Brisgau, 1891 ; pour le passage qui nous intéresse, Reitz a traduit ὑπὲρ par *über, oberhalb*, mais il subit, et ne le dissimule pas, l'influence de l'opinion qui déjà plaçait l'Héphaisteion *au-dessus* du Céramique ; l'exemple n'est pas concluant, et à comparer les traductions de Reitz avec celles de M. G. Roux, par exemple, dans son étude récente sur Pausanias en Corinthie[1], on s'avisera qu'en II, 4, 5, ὑπὲρ τὸ θέατρον est traduit « par delà le théâtre » alors que Reitz entendait *supra* ; voir encore dans le même ouvrage, II, 4, 7, ὑπὲρ τοῦτο (le sanctuaire d'Anahgkè et de Bia), « puis », c'est-à-dire sens de succession temporel, dans le récit, et même II, 15, 3 καὶ ὄρος Ἀπέσας ἐστὶν ὑπὲρ τὴν Νεμέαν. M. G. Roux traduit : « au delà de Némée se dresse le mont Apésas », tout en notant justement que ce mont Apésas domine la plaine de Némée. — Mais ce Céramique, où donc est-il ? Il fait l'objet d'une longue note, pp. 221 sqq. ; elle est seulement récapitulative, mais elle renferme, p. 223 vers le bas, la mention d'une borne découverte en 1939 (*Hesperia*, IX, 1940, p. 267 et fig. 4) à plus de cent mètres dans le Nord de la butte, au Kolonos Agoraios (voir *ibid.*, pl. I, en hors-texte à la page 308) ; or, si l'on traduit « au delà du Céramique », voilà le soi-disant Théseion, devenu soi-disant Héphaisteion, relégué assez loin de la colline.

Autre question très discutée : celle du Bouleutérion ; à la p. 89, à propos du texte de Pausanias, I, 5, notant que les statues des héros éponymes se trouvaient ἀνωτέρω, M. Wycherley a dit justement que cet adverbe provoquait une difficulté topographique ; car on a découvert, à l'Est du Métroon *(sic)*, une longue base rectangulaire qui répond à celle des Éponymes ; mais elle n'est pas située à un niveau supérieur à celui du Bouleutérion *(sic)* ou de la Tholos. M. E. Vanderpool, dans son étude sur le trajet de Pausanias (*Hesperia*, XVIII, 1949, p. 129), avait proposé de corriger ἀνωτέρω en ἀπωτέρω, qui rétablirait le vrai texte de Pausanias, ... peut-être. Cependant, déjà le regretté L. Shear avait noté à propos du temple d'Arès (*Hesperia*, VII, 1938, p. 322) que, chez Pausanias, ἀνωτέρω ne doit pas toujours être pris

1. G. Roux, *Pausanias en Corinthie* (liv. II, 1 à 15), Ann. Univ. Lyon, 3e série, Lettres, fasc. 31, Paris, 1958.

dans le sens de la hauteur, mais veut parfois dire « au delà de »[1]. La correction proposée par M. E. Vanderpool a été rejetée par le regretté W. Gomme[2] qui ne conteste pas le sens spatial, mais qui relève la nuance familière du mot : comme nous disons, improprement certes, qu'Amiens est « au-dessus » de Paris. Mais il y a autre chose : un texte d'Aristote, *Ath. Pol.*, 53, 4, mentionné p. 86-87, n° 233 et rappelé p. 131, à propos du n° 399, nous dit : ἵσταται ἡ στήλη πρὸ τοῦ βουλευτηρίου παρὰ τοὺς ἐπωνύμους. « On dresse devant le bouleutérion, près (de la base) des éponymes, la stèle de bronze (sur laquelle est gravée la liste des éphèbes). » Cette indication établit de manière précise qu'au IV^e^ siècle le bouleutérion était situé en bordure de l'agora, et non pas à l'emplacement où veulent le placer les Américains[3].

Il serait possible de faire encore bien d'autres observations. Nous en formulerons deux à propos de l'Éleusinion. P. 76, n° 196, M. Wycherley a rappelé les vers d'Ennius[4] suivis de ce commentaire : « The topographical implications of « ad « laevam » are quite uncertain; see Judeich, p. 288, note 2; it has even been suggested that the reference is to Eleusis. » En réalité, si W. Judeich a reconnu que le sens est ambigu *(vieldeutig)*, il a écarté le rapport avec Éleusis proposé par Wachsmuth (*ap. P.W.*, V, col. 2335) ; il a cherché à préciser le point où se serait placé le spectateur et il croit qu'il s'agit d'un visiteur qui vient du Phalère ; mais alors l'Éleusinion se détache-t-il de la masse du rocher de l'Acropole ? Ne fallait-il pas plutôt renvoyer à l'observation faite à plusieurs reprises, et dans des articles postérieurs à la seconde édition du W. Judeich, que l'Éleusinion s'apercevait de loin, en contrebas de l'Acropole et à gauche, pour qui vient d'Éleusis en passant par Daphni, tandis que cet édifice ne se distinguerait plus s'il avait été vraiment situé près de l'Hypapanti[5] ?

On nous permettra de rappeler une objection présentée ici même, et récemment, sur l'emplacement préféré des sanctuaires de Déméter : en un lieu visible et élevé[6]. Enfin si l'on compare les deux plans de l'itinéraire suivi par Pausanias dans sa visite de l'Agora, le plan de M. Vanderpool (*Hesperia*, XVIII, 1949, pp. 130-131) et le plan de M. Wycherley à la planche IV[7], on apercevra qu'ils diffèrent quelque peu, mais tous deux présentent une anomalie singulière, destinée sans doute à concilier l'énumération de Pausanias et les résultats considérés comme acquis par les fouilleurs : Pausanias, selon ces plans, après être passé devant la Base des Éponymes et devant le temple d'Arès, laisse à sa droite « l'Odéon » (?) ; puis il traverse l'agora dans le sens Nord-Ouest-Sud-Est, sans s'arrêter, sinon pour voir la « fontaine Sud-Est », et il marche pendant environ 300 m afin d'arriver au soi-disant Éleusinion, dont il ne peut rien nous dire ; après quoi, comme il lui faut revenir au prétendu Héphaistéion, il parcourt de nouveau 400 m en revenant sur ses pas, en repassant

---

1. L'observation de L. Shear a été dûment rappelée par Ch. Picard, *CRAI*, 1938, p. 389, n. 3. — L. Shear écrivait : « It is now evident that the word « higher up » (ἀνωτέρω) used by Pausanias means higher up the street and the traveler after describing the buildings on the west side of the street as far as the Tholos retraced his steps and described in order the buildings on the east side ».
2. *A Historical Commentary on Thucydides*, II, Oxford, 1956, p. 54, n. 1.
3. Voir les observations de Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1938, II, pp. 97 sqq.
4. Il est précisé « Prologue » : est-ce sûr ?
5. Après P. Foucart, *Mystères d'Éleusis*, Paris, 1914, p. 306 sqq. ; cf. aussi Ch. Picard, *CRAI*, 1938, p. 385 ; *Rev. archéol.*, 1938, I, pp. 98-101, avec p. 99, n. 2, la citation d'Ennius ; *ibid.*, II, pp. 93-94 et n. 1.
6. Déméter déesse acropolitaine, *Rev. arch.*, 1958, II, pp. 149-177.
7. Cf. aussi *Greek... studies*, 2, 1959, 1, p. 21 sqq. (R. E. Wycherley).

devant l'Odéon(?), en longeant le temple d'Apollon Patroos, et, sans s'essouffler, il atteint le but cherché ; Pausanias est peut-être un flâneur parfois distrait, mais est-il permis de penser qu'après être sorti de l'Agora, il devait y rentrer soudain ? Pareilles divagations — de Pausanias s'entend — laissent rêveur[1] !

Ces remarques ne veulent pas desservir l'ouvrage de M. R. E. Wycherley, dont la lecture reste *exciting*, comme on dit ; mais on regrette de n'y pas trouver la discussion d'observations qui sont présentées, sous cette forme trop brève, comme définitives, alors que tant d'objections viennent à l'esprit.

Y. B.

Jacques Heurgon, *Trois études sur le « ver sacrum » : Collection « Latomus »*, vol. 26, 1957, Bruxelles-Berchem, in-8°, 51 p. — On ne peut qu'accueillir avec reconnaissance cette brillante et savoureuse étude d'un maître de l'étruscologie et des civilisations latines ; elle se lit d'un bout à l'autre avec grand attrait ; on a la joie d'admirer ici l'alliance d'une science exigeante et d'une critique réservée autant que courtoise. — Un certain sourire voltairien pointe même et se dessine à la page 50, *in finem*. Partout, quelle belle érudition française, propre à nous consoler de l'aventure de tant d'études sociologiques doctrinaires, parfois si pesantes !

Le *ver sacrum* « consécration du printemps », dirions-nous, a voilé — sous un rappel prestigieux de la saison la plus aimable — un rite primitif de colonisation assez cruel. L'introduction rappelle ici que les Romains, peuple conquérant, se satisfaisaient — comme d'autres, beaucoup d'autres — en dérobant la réalité quotidienne, souvent sordide, la plupart du temps violente chez eux, sous les prestiges de la religion, et même, ne l'oublions pas trop, sous les couleurs de la poésie. Une poésie qui leur venait peut-être du dehors, s'il est vrai qu'on a pu opposer la « pesanteur » et la « grâce », en oubliant, d'ailleurs, que la colonisation et l'impérialisme des Grecs avaient eu déjà, à Milos, p. ex., certains aspects assez peu gracieux.

En quoi consistait, en Italie, le « sacre du printemps » ? — Chez les Étrusques probablement, chez les Romains, sûrement, et jusqu'en 217 av. notre ère, on a noté la coutume, assurément rude, d'un rite d'expulsion qui remplaçait à vrai dire les primitifs sacrifices humains, sous une forme considérée comme une concession bienveillante accordée par les dieux. En des pays où la démographie bénéficiait sans peine d'indices non déficitaires, les générations en surnombre étaient invitées périodiquement à aller chercher fortune ailleurs que dans leur petite patrie : elles obéissaient, généralement en ce cas, armes en mains, et délogeaient ailleurs, ici et là, l'indigène. C'est une très vieille aventure. Le « sacrifice » ainsi consenti tenait lieu de l'autre. Encore a-t-il marqué du moins, M. J. H. le montre, un indiscutable adoucissement des mœurs. Primitivement, il y avait eu offrande consentie, acceptée de toutes « récoltes » : au premier plan, celle, humaine, des produits vivants de l'année, de toute la jeunesse des êtres. Lorsque Périclès, relayé par Thucydide, parlait poétiquement, à Athènes — à propos des sacrifices de l'horrible et absurde guerre du Péloponnèse, aussi fatale à la civilisation antique que le furent nos fameuses luttes « mondiales » des XIX^e^-XX^e^ s. à la civilisation moderne — d'une

1. Voir le résumé du trajet suivi par Pausanias, Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1938, II, p. 244-245.

année qui avait *perdu son printemps*, il avait dans l'esprit, consciemment ou non, le principe d'un même rite antique qui fut pratiqué, en Grèce, pour la colonisation de Cyrène, et ailleurs. On croyait alors la survie de l'humanité fondée parfois sur le massacre des Innocents et le sacrifice des jeunes, des purs. On a pu depuis lors — à tort, probablement (*l. l.*, p. 7) — penser qu'il s'agissait là d'un usage qui aurait été commun à *tous* les Indo-Européens, ces nobles précurseurs que nous connaissons encore si mal ; le rite aurait eu en Europe centrale (Illyrie ?) sa source lointaine. L'A. ne se perd pas, heureusement, dans ces obscures recherches d'origine. Il a bien raison de préférer commenter les faits accessibles. Il y en a.

Les trois études assemblées ici, et dont une seule avait paru dans les *Mélanges de l'École française de Rome* (68, 1956, p. 63 sqq.) concernent l'Italie seulement. La première pose avec un point d'interrogation dubitatif la question de l'existence possible d'un *ver sacrum* chez les Étrusques, et soulève à ce sujet la question, fort importante, fort actuelle, des origines du *Lucus Feroniae*, sur lequel divers travaux récents nous ont un peu instruits. Les *condottiere* étrusques, Tarchon, Ocnus, ou Caelius Vibenna, n'étaient pas des âmes tendres, et l'on en trouve une preuve, entre autres, à propos de Veii, dans un fragment de Caton, au l. II des *Origines*, conservé par Servius. L'A. commente diligemment, et avec perspicacité, cette curieuse épave d'une religiosité collective, encore énigmatique, et il se réfère à ce sujet à la découverte des *Luci Capeni* de Virgile (*Rev. phil.*, 27, 1953, p. 65 sqq.). Feronia, déesse des moissons *et des morts*, avait eu un sanctuaire fréquenté dès le IIIe s. av. J.-C. ; il fut mis à sac par Hannibal en 211 ; ce lieu-saint a été longtemps le siège d'un marché achalandé. A son sujet, le traité de M. J. H. tente « la mise en forme, sabine, d'un fragment d'histoire étrusque », avec des résultats aussi vraisemblables qu'instructifs. — La seconde étude concerne Apollon chez les Osques, et le *ver sacrum* des Mamertins. Sous le couvert d'un culte où le Létoïde a usurpé la place de Mars, nous apprenons là à interpréter un *ver sacrum* authentique, par lequel les Mamertins, des Samnites, excusaient (?) plus ou moins — en essayant de le « sublimer » — leur coup de force contre Messine en 288. L'étude apporte, au sujet des origines de Rhegion et des rapports de cette ville avec Zancle, des indications notables et curieuses[1]. — Le troisième *ver sacrum* autour duquel on allume ici quelque lumière, fort bien venue, est le plus historique ; ce fut celui de 217, romain, dérivé de la promesse faite à Jupiter dans l'Urbs au moment de la pire menace carthaginoise (seconde guerre punique) ; mais le vœu — *votum* à échéance quinquennale ! — fut accompli seulement vingt-deux ans après, quand le péril était hors de vue ; et les bons éleveurs rustiques d'Italie firent alors le nécessaire, comme on l'attendait bien, pour concilier leur piété et leur angoisse avec les nécessités agricoles du temps : *deficiente pecu, deficit omne[nia.*

Suggestif d'un bout à l'autre, le petit traité de M. J. H. apporte aussi, au passage, de précieuses indications au sujet d'un rite de colonisation qui mériterait, selon moi, une étude spéciale. Je ne crois pas qu'on ait répertorié encore ainsi qu'il conviendrait la participation miraculeuse, à la colonisation, des animaux (cf. Strabon, V, 4, 12 : sur l'origine des Samnites) ; les bêtes furent en quelque sorte, par ordre des oracles (Delphes, ou autres), bien souvent, les mascottes sacrées des jeunes exilés conquérants : taureaux, truies, piverts, pics, oiseaux divers, etc. Un répertoire des textes serait utile.

---

1. Cf. maintenant, G. Vallet, *Rhégion et Zancle*, 1958.

L'A. est demeuré sceptique quant à la possibilité de l'existence de faits comparables au *ver sacrum* dans le reste du monde méditerranéen, à partir de l'ère indo-européenne. C'est une attestation de plus, et fort louable, de sa prudence d'historien bien informé. Le comparatisme, en histoire des religions, est fécond et a fait ses preuves. Mais il doit être toujours manié avec sagesse.

Ch. P.

J. A. Richmond, *The Archaeology of the Roman Empire, a scheme of study* (An inaugural lecture delivered before the University of Oxford, on 14 May 1957, Oxford, Clarendon Press, 1957, in-8°, 21 p.). — La chaire d'archéologie romaine récemment créée à l'Université d'Oxford a été confiée au Pr Richmond, spécialiste des Antiquités nationales britanniques, d'époque impériale, et notamment du Mur d'Hadrien, dont il a pu reconstituer la structure et l'histoire au terme de dix ans de fouilles (cf. *JRS*, XL, 1950). Le programme esquissé dans cette leçon inaugurale est orienté essentiellement vers la recherche. Le but proposé est l'étude de la société impériale au moyen de l'archéologie. Parmi les disciplines considérées vient d'abord la topographie, servie par la photographie aérienne, et complétée par la cartographie. L'architecture occupe une place de choix. M. Richmond rappelle opportunément que de nombreux monuments de première importance attendent une publication, en Italie et ailleurs, que l'étude des ordres devrait être reprise ; que celle des structures, et notamment des voûtes, mérite d'être élargie et poursuivie[1]. La part faite à l'histoire de l'art proprement dite apparaît bien étroite. Les grands monuments d'Italie et des Provinces sont surtout considérés comme des documents pour l'histoire politique. Sans doute un partage des compétences est-il intervenu entre Oxford et Cambridge, où Miss Toynbee maintient brillamment la tradition léguée par Mrs Strong. L'archéologie romaine est d'ailleurs si riche, comme le rappelle justement l'exorde, qu'un seul homme peut malaisément en couvrir tous les aspects. Cette réserve faite, on ne peut que souhaiter la réalisation des plans du Pr Richmond, non seulement dans les Iles Britanniques, mais dans l'ensemble du monde romain.

Gilbert-Ch. Picard.

R. Étienne, *Le culte impérial dans la Péninsule ibérique, d'Auguste à Dioclétien*, Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Paris, de Boccard, CXCI, 1958, in-8°, 644 p., 23 cartes hors-texte, 6 pl. — Ce copieux ouvrage aborde de façon neuve le difficile problème du culte impérial. On s'était surtout attaché jusqu'ici aux rapports de cette forme de religion avec le culte des souverains hellénistiques, et au delà avec les théocraties orientales. R. Étienne pense que dans cet aspect spirituel si remarquable de la civilisation impériale, la part de l'Occident ne doit pas être oubliée ; il a choisi pour le démontrer l'exemple de l'Espagne, région où les manifestations religieuses du loyalisme sont particulièrement nombreuses et intéressantes : notamment lors de l'apparition du culte en cause.

La méthode est excellente. Tous les documents relatifs au culte, qu'ils appartiennent à la littérature, l'épigraphie, l'archéologie ou la numismatique ont été non seulement recensés, mais encore soumis à un examen critique, qui permet dans bien des cas de rectifier des erreurs. Le classement est fait avec autant de soin, en tables nombreuses qu'éclairent des cartes. On relèvera, toutefois, dans la description des

1. Cf. ci-dessus, à propos des voûtes, G. Lugli, p. 181 sqq.

monuments, quelques incertitudes de vocabulaire : p. ex. p. 412, à propos du temple d'Auguste à Tarragone, la frise est distinguée de l'entablement, cependant que la pl. III représente normalement cette frise comme un « élément de la décoration de l'entablement ». On notera la ressemblance de ce décor de rinceaux avec celui de la Maison Carrée de Nîmes, et d'autres.

Le culte impérial est, sinon né, du moins parvenu à sa forme définitive au cours des dix années qui suivent Actium. Or Auguste a passé deux de ces années décisives (27-25) en Espagne. Il y a traversé une grave crise physique, et probablement une crise intellectuelle et morale. Et c'est précisément au cours de ce séjour que surgissent dans la province les premières manifestations officielles du culte, avec l'autel de Tarragone. Il est tout à fait normal de croire, avec R. Étienne, que l'Empereur a subi l'influence du milieu où il se trouvait ; d'autant que ce milieu était naturellement porté, par des précédents historiques, vers une forme originale du culte du chef.

Ces éléments originaux, indigènes, sont étudiés dans la première partie de l'ouvrage. R. Étienne en profite pour donner un état du peuplement de la Péninsule, fondé sur les travaux les plus récents ; il sera utile aux Français qui malheureusement n'entendent point tous parfaitement le castillan, et n'ont pas toujours le loisir et le moyen de recourir aux ouvrages de première main. La clarté de cet exposé, dans un domaine particulièrement confus et embrouillé — et quoiqu'on doive discuter encore pour certains aspects des questions litigieuses — est méritoire. R. Étienne a montré excellemment comment les sociétés celtes et ibères, organisées d'abord en vue de la guerre, faisaient naître entre le chef et sa troupe des liens intimes qui pouvaient prendre un caractère vraiment mystique, en aboutissant au sacrifice personnel de la *devotio*. Mais, semble-t-il, il n'a pas démontré que cette communauté de guerriers ait abouti à la divinisation du chef, au sens propre, et nous ne pensons pas que les parallèles sociologiques autorisent cette conclusion : le chef du « Mannerbund » demeure au contraire *primus inter pares*. L'origine du culte royal en Espagne peut être cherchée d'un tout autre côté, dans l'influence punique, que R. Étienne a certainement sous-estimée. La faute, à vrai dire, incombe moins à l'auteur qu'à St. Gsell qui a trop exclusivement insisté sur le caractère oligarchique de la « république » carthaginoise. Nous avons essayé déjà de montrer que celle-ci avait conservé une tradition monarchique, fort vivace jusqu'au v^e^ s., combattue alors par la réaction aristocratique, mais revivifiée en Espagne précisément par les Barcides, qui s'inspirent d'autre part des *basileis* hellénistiques[1]. Nous nous proposons de rassembler quelque jour les éléments du cérémonial monarchique transmis par Tyr à ses colonies d'Occident : il procédait en partie d'influences mésopotamiennes et surtout égyptiennes. Il nous paraît certain en particulier que — comme l'a montré J. Morgenstern dans une communication d'ailleurs discutable à d'autres points de vue[2] — Melqart faisait figure à Tyr de dieu « royal », ce qui explique son épithète culturelle. R. Étienne n'a pas suffisamment insisté sur le rôle essentiel du temple de Melqart à Gadès, tour à tour visité par les Barcides, Pompée et César. La présence dans le sanctuaire d'une statue d'Alexandre s'explique par le rôle politique de l' « Héraclès » tyrien. Les rois numides, fidèles à la tradition tyrienne, le choisirent comme patron de leurs

1. C. et G.-Ch. Picard, *La vie quotidienne à Carthage*, p. 316 sqq.
2. *Atti dell'VIII Congresso Internazionale di storia delle religioni* (Rome, 1955), p. 257.

dynasties. Au IIe s. ap. J.-C. encore, Hadrien se souviendra de ses origines provinciales pour honorer passagèrement l'*Heracles Gaditanus*[1].

Cette empreinte punique explique, croyons-nous, la curieuse évolution de l'attitude des Espagnols à l'égard des *imperatores* romains pendant la République. Scipion salué roi est honoré de la proskynèse, qu'il faut bien considérer, contrairement au jugement de R. Étienne, comme un acte proprement cultuel, d'importation orientale et carthaginoise. Le vainqueur s'est vu transférer les honneurs dont bénéficiait le vaincu, selon un processus justifié par la théologie hellénistique. Mais après Scipion, aucune trace de culte n'apparaît plus jusqu'à Sertorius et Metellus. Les raisons par lesquelles R. Étienne rend compte de ce hiatus ne paraissent guère convaincantes. On le comprend au contraire parfaitement, si on considère le culte royal comme une innovation punique, qui disparaît tout naturellement avec la civilisation phénicienne. Ajoutons encore que ce sont les anciens sujets des Barcides qui manifestent leur dévotion à l'Africain, tandis que les Celtibères avaient toujours échappé à l'emprise des Carthaginois. Sertorius saura ensuite utiliser au mieux les tendances de la société celtibère, en constituant à son profit un « Gefolgschaft » ; mais sa divinisation n'est nullement attestée, ce qui ne facilite pas l'acceptation de la thèse de R. Étienne.

L'influence ibérique s'affirmera-t-elle plus nettement lors de la naissance du culte impérial proprement dit, sous Auguste ? Nous arrivons ici à l'élément essentiel de la démonstration de l'ouvrage. Dion Cassius (LIII, 20) nous apprend que le 16 janvier 27, le tribun Ampudius se dévoua au nouvel Empereur à *la mode ibérique*. Bien qu'Auguste ait assez mal accueilli son initiative, Ampudius, usant de son pouvoir tribunicien, contraignit la foule à s'associer à la dévotion. Le lien personnel, mystique, établi entre l'Empereur et les habitants de l'Empire, sans distinction de statut social, qui est l'élément original et vivant du culte impérial, dériverait donc d'une coutume ibérique.

Pour que cette démonstration fût satisfaisante, il faudrait établir la portée durable de l'acte d'Ampudius, montrer la permanence d'un élan dont il aurait été l'origine. Il ne nous semble pas, avouons-le, que la documentation rassemblée justifie cette conclusion. A travers les monuments, les dédicaces épigraphiques, les rares textes littéraires, le culte impérial en Espagne nous apparaît formel, rationnel et social, dépourvu de toute véritable ferveur religieuse. La notion même de *devotio* disparaît du vocabulaire cultuel, pour ne reparaître qu'au début du IIIe s., dans la formule *devotus numini maiestatique (Augusti)*, dont l'origine ne se laisse pas directement déterminer, mais qu'il n'y a, en tout cas, aucune raison de faire naître dans la Péninsule. Certes, et l'on peut s'étonner que l'auteur n'y ait pas songé, nous connaissons plusieurs exemples de *devotiones* pour le salut du prince, poussées jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'immolation de la victime. Suétone en rapporte deux sous Caligula (Caius, 27) et la mort d'Antinoüs est peut être due à la même cause[1]. Mais il n'y a vraiment aucune raison d'expliquer ces sacrifices humains, plus ou moins volontaires, par le *mos ibericus*. Dans le cas d'Antinoüs, l'influence égyptienne est certaine, et il n'est pas impossible qu'elle ait déterminé les cruelles extravagances de Caligula, dévot isiaque, comme on sait. Il semble donc difficile

1. A la suite de P. Strack, J. Beaujeu a voulu faire de l'Hercule Gaditain un véritable dieu dynastique pour les Antonins. Nous pensons qu'il y a là une très nette exagération, et qu'Hadrien seul a honoré le vieux Melqart, probablement dans le cadre de sa politique provinciale. Tout en suivant partiellement la thèse de J. Beaujeu, R. Etienne note avec raison la décadence du sanctuaire gaditain.

d'attribuer une bien grande portée à l'acte d'Ampudius, désapprouvé d'ailleurs sur le champ par Auguste. Et nous avouons même douter de la valeur du témoignage de Dion Cassius : il est au moins singulier qu'il soit contemporain de la généralisation de la formule *devotus numini...* L'historien n'aurait-il pas transposé à l'époque d'Auguste une pratique courante de son temps[1] ?

Il ressort d'ailleurs des relevés de R. Étienne et de ses cartes que le culte ne s'est jamais développé dans les régions celtibères où avaient régné les vieilles confraternités guerrières, mais toujours *autour des cités.* Une seule exception notable, et qui confirme la règle : celle des autels dressés dans le Nord-Ouest à Bracara, Gijon, *Aquae Flaviae* et aux *Arae Sestianae.* Il s'agit là, R. Étienne l'a parfaitement démontré, d'un culte militaire, comparable à celui qui prospérait en Germanie. Ailleurs, comme dans les autres provinces, sacerdoces et cérémonies permettent à la bourgeoisie municipale d'affirmer son loyalisme et sa générosité sociale. Admettons que les flamines aient éprouvé, dans l'exercice de leur fonction, le sentiment de la grandeur et de la beauté de l'ordre impérial, la joie de coopérer à la construction d'un monde relativement heureux et juste ; il n'y a pas là, à proprement parler, sentiment religieux ni surtout mystique. R. Étienne croit déceler des élans de piété véritable, non seulement sous Auguste, mais sous Tibère, Vespasien, Hadrien et Septime Sévère ; n'est-ce pas interpréter bien libéralement quelques entorses aux règles du protocole, dues probablement à un excès de zèle, voire à l'ignorance pure et simple des instructions officielles ? Le texte le plus curieux est sans doute l'inscription du temple d'Alcantara dédié à Trajan par l'ingénieur Lacer, en même temps que le pont qu'il venait de construire sur le Tage ; il exprime cette fierté et cette confiance dans la technique, par laquelle l'esprit romain se rapproche si curieusement du nôtre, s'opposant au contraire à la plupart des pensées antiques : la construction du pont est présentée comme un acte religieux, et Lacer lui-même ne craint pas de se proclamer *nobilis arte divina* ; les *Superi* ne sont d'ailleurs autres que la lignée des chefs du Peuple Romain, les *Romui*, groupés naturellement autour du César régnant. On ne reverra plus une religion aussi parfaitement « matérialiste » et athée avant les révolutions modernes. Nous sommes d'accord avec R. Étienne pour penser qu'elle diffère profondément du providentialisme des souverains hellénistiques, qui paraît bien s'être appuyé sur les sectes initiatiques. Le refus du messianisme est dû à Auguste lui-même, qui a rejeté le pythagorisme après avoir vaincu le bacchisme et l'isiasme, et refusé d'entendre l'appel de Virgile. Mais nous ne croyons pas non plus que l'Empereur ait emprunté grand-chose aux sources occidentales. Aucun lien n'est perceptible, on l'a vu, entre l'enthousiasme des communautés guerrières celtibères et le culte impérial. La décadence de la tradition punique est marquée par l'effacement du temple d'Hercule à Gadès devant le temple d'Auguste à Tarragone. La religion impériale apparaît comme une création originale, romaine dans son esprit sinon dans ses formes, liée à l'apparition de la classe nouvelle qui forme l'ossature de l'Empire, la bourgeoisie municipale. Il est significatif de voir cette bourgeoisie en Espagne, comme sans doute dans le reste de l'Occident, demeurer rebelle aux tentatives qui seront faites, dès le premier siècle, par des Empereurs isolés, Caligula,

1. Sur ces cas d' « antipsychie », cf. J. Beaujeu, *Polit. religieuse des Antonins.* p. 243, n. 6. D'après Suétone, *Nero*, 36, l'antipsychie est recommandée à Néron par l'astrologue Balbillus ; il est vrai qu'il s'agit dans ce cas de conjurer le présage d'une comète.

Néron, peut-être Domitien, puis à partir de Marc-Aurèle par tous les princes pour revivifier la religion officielle par un nouveau mysticisme. Le IIIe s. est caractérisé par un net déclin du culte, dû sans doute en partie à la décadence économique, mais aussi à une défiance de formules nouvelles trop hardies ; le contraste avec l'Afrique, où la religion nationale, encore vivace bien que transformée et romanisée, s'allie — dès Marc-Aurèle, mais surtout sous les Sévères — au culte impérial, est tout à fait remarquable.

Le culte impérial en Espagne est sans doute moins original que l'a pensé R. Étienne. Son livre n'en demeure pas moins un modèle de méthode analytique, une contribution indispensable à l'étude des institutions religieuses impériales.

G.-Ch. Picard.

G. Daltrop, *Die Stadtrömischer männlichen Privatbildnisse trajanischer und hadrianischer Zeit*, Münster, 1958. — Cette étude, soigneusement conduite sous la direction de Max Wegner, a été entreprise à la suite de la publication méthodique des portraits impériaux de Trajan et d'Hadrien, qui forme la base nécessaire à l'analyse et à la datation des portraits privés de la même période. Ceux-ci, à la différence des portraits impériaux — presque tous des répliques exécutées en série — se présentent comme des œuvres originales, à la fois plus sincères et plus diversifiées ; elles permettent donc un classement chronologique et typologique plus complet, une analyse plus riche et plus nuancée de l'évolution du style du portrait à cette époque. C'est en ce sens que l'auteur a organisé les résultats de son enquête, laissant volontairement de côté les problèmes psychologiques ou iconographiques que peut poser l'étude des documents.

Dans un premier chapitre, l'auteur examine, à titre d'exemple, deux portraits caractéristiques : l'un du Musée de Naples daté vers 100 ap. J.-C., au début du règne de Trajan ; l'autre (Musée du Capitole) situé dans les années 120 à 130 : première période hadrianique —. Il étudie successivement le dessin des traits du visage, la coiffure, la draperie, la forme et le support du buste ; il conclut de là pour le premier à un style linéaire mettant l'accent sur les articulations, la clarté et la solidité de la structure, tandis que, dans le second, signé par le grec Zénas, fils d'Alexandros, les surfaces se fondent les unes dans les autres, la continuité plastique domine les articulations, le jeu de l'ombre et de la lumière donne l'impression d'une présence vivante.

La seconde partie de l'étude, beaucoup plus développée, est consacrée à l'examen minutieux des différents éléments qui permettent de déterminer les étapes de l'évolution du portrait à l'époque de Trajan et d'Hadrien. D'abord les formes des bustes. Parmi ceux-ci, les bustes drapés (deux groupes) — toge et tunique — n'ont pas de correspondants parmi les portraits impériaux, ce qui les rend plus difficiles à dater ; en revanche, les bustes plus nombreux portant le *paludamentum* agrafé sur l'épaule gauche (deux exemples seulement sur l'épaule droite) peuvent être comparés aux bustes de Trajan et d'Hadrien. Les bustes nus, qui ne sont plus en usage, après Hadrien, pour les empereurs du temps des Antonins, ont été assez fréquemment utilisés pour les portraits privés dans la période précédente (deux groupes). Ces bustes s'élargissent en général progressivement au cours de cette période, mais ce n'est pas une règle absolue ; il faut donc confronter cet indice avec d'autres pour obtenir une indication de date plus précise. L'examen de la forme du piédouche, avec ou sans cartel, du motif de l'acanthe (feuille ou bouquet) dont il est souvent décoré, apporte des éléments de datation ; d'autres,

plus variés, exigent une analyse plus difficile et plus détaillée — coiffure, traits du visage — pour laquelle les comparaisons avec les effigies impériales sont précieuses. Le modelé de la région des yeux, le creusement de la pupille, le dessin de la bouche sont successivement examinés ; suit une étude d'ensemble de l'évolution du style du portrait sous les deux règnes : passage d'un style linéaire, volontairement systématisé en réaction contre l'impressionnisme flavien, à un style plastique, d'abord animé, puis tendant à l'immobilité dite académique, et dans lequel se mêlent le naturalisme et le classicisme hellénisant.

La méthode rigoureuse suivie par G. Daltrop et la précision de ses analyses lui ont permis de proposer un classement raisonné des bustes étudiés, par séries bien caractérisées. On pourra discuter certaines datations, car l'un des résultats de cette enquête est précisément d'avoir montré la diversité des formes, des types, et des styles que présentent ces portraits — diversité qui révèle des tempéraments d'artistes indépendants, et laisse donc une marge d'appréciation chronologique, sans doute aussi la possibilité de groupements stylistiques à côté des séries chronologiques. De toute façon, les résultats obtenus par les recherches de M. G. Daltrop sont une acquisition très utile pour l'histoire du portrait romain.

J. Charbonneaux.

A. Jagenteufel, *Die Statthalter des römischen Provinz Dalmatia, von Augustus bis Diocletien* (*Österreiche Akademie der Wissenschaften, Schriften des Balkankommission*, Antiquarischer Abteilung, XII), gr. in-4°, 146 p., R. M. Rohrer, Vienne, 1958. — Il apparaît chaque jour davantage que l'histoire intérieure de l'empire romain s'explique avant tout par la composition du personnel politique et administratif chargé de le diriger. Rien n'est donc plus nécessaire à la compréhension que l'établissement pour chaque province de *Fastes* exacts et complets : tâche de Pénélope, sans cesse à reprendre, du fait des découvertes incessantes de nouveaux textes. Les provinces danubiennes sont aujourd'hui parmi les plus favorisées, grâce aux travaux d'A. Stein, consacrés respectivement aux gouverneurs de Dacie, Mésie et Thrace, et de W. Reidinger pour les Pannonies. Le mémoire de M. Jagenteufel ajoute vingt-cinq noms aux vingt-deux recensés voici quelque soixante-dix ans par Lieberman. Les dépouillements ont été faits avec beaucoup de soin, dans les publications les plus récentes.

Sous le n° 42 est recensé un personnage dont nous avons découvert le *cursus* dans les Thermes d'Antonin à Carthage. M. Jagenteufel, d'accord avec H. G. Pflaum, R. Egger et A. Betz propose pour la première ligne, fort mutilée, la lecture : *ponti(fici) sodal(i) Fl(aviali) co(n)s(uli)* au lieu de notre lecture : *Leoni fl(amini) Sodali Til(io) co(n)s(uli)*. Mais cette interprétation, assurément plus satisfaisante et à laquelle nous avions d'ailleurs songé, n'est pas compatible avec les données du texte. *Pontif(ici)* est impossible : la lettre lue comme un P présente au bas un crochet parfaitement net, et, au-dessous de la cassure, le trait médian d'un E ; d'ailleurs, quel que soit le mot précédent dont les lettres N V R O sont seules certainement lisibles, il ne peut se terminer par O E, O I, O L ou O T ; aucune de ces désinences n'existe en latin. Il n'est pas exact que le titre de flamine soit toujours suivi du nom du dieu servi par le prêtre ; nous avions donné des exemples de l'exception dans notre publication. Le pied de haste précédant COS ne saurait être un « nur eine Beschädigung der Bronzeplate », pour la raison que l'inscription est gravée sur un bloc *de calcaire*, comme le montre clairement notre planche. Si le texte ne contient pas d'élément de datation précis, la graphie est typiquement

sévérienne. L'identification du personnage avec le *praefectus Urbi Leo* de Dion Cassius, entraînant la datation du gouvernement de Dalmatie vers 203-205 demeure donc parfaitement possible : les listes présentant un vide de 185 à 208.

Le n° 44 est un sénateur anonyme dont nous avons découvert le *cursus* à Sbeitla (*Karthago*, II, 1951, p. 100). Notre lecture avait été corrigée sur un point important par E. Birley. Depuis, l'étude du texte a été reprise par M. H. Lieb (*ap.* W. Reidinger, *Die Statthalter des Ungeteilten Pannonien*, p. 239 sqq.), dont M. Jagenteufel n'accepte pas toutes les conclusions, mais reproduit la lecture. Nous admettons la lecture de M. Lieb à la l. 2 *(i)uridico per Flaminium et P[icenum]* au lieu *de V[mbriam]*. Mais nous ne pouvons accepter son observation relative à la l. 4 (n. 69) : « das *f*, das Picard am zeilende liest, ist mit diesem E verwechselt und steht nicht da ». Le F n'est nullement confondu avec l'E, et il est bien visible sur la pierre ; la seule lecture possible est *agenti vice praef(ecti) [Urbis]*, comme l'avait bien vu E. Birley. Nous ne voyons pas pourquoi M. Jagenteufel date l'inscription de l'époque sévérienne ; elle appartient très vraisemblablement au milieu du IIIe s. G.-Ch. Picard.

Roman Haken, *Roman lamps in the Prague National Museum and other Czechoslovak Collections*, Acta Musei Nationalis Pragae XII-I-2, 1958, in-8°, 119 p., 21 fig. dans le texte, XVI pl. — La publication, au cours de ces dernières années, de plusieurs catalogues de lampes antiques a largement enrichi nos connaissances dans ce domaine encore peu exploré : les collections des Musées de Coimbre, de Varsovie, de Besançon, de Mayence nous sont ainsi devenues accessibles[1].

Le dernier ouvrage qui vient de paraître, consacré à un choix de lampes conservées en Tchécoslovaquie — notamment au Musée national de Prague —, mérite particulièrement de retenir notre attention, car l'auteur, débordant les limites d'un simple catalogue descriptif, s'est appliqué, en partant des documents dont il disposait, à traiter des problèmes d'ordre général : évolution d'un motif décoratif, activité d'un atelier, identification de signatures, etc.

Une première version de ce catalogue constituait le diplôme d'Études supérieures présenté à l'Université de Prague par Roman Haken. Nommé assistant, ce jeune archéologue allait mourir peu après, laissant, à 24 ans, une œuvre déjà importante[2]. Nous devons être reconnaissants à M. Jiři Frel « docent » à l'Université de Prague, d'avoir assuré la publication (en anglais) de ce mémoire, rendant ainsi un hommage mérité au travail de son élève.

Bien qu'il s'agisse d'une collection assez limitée (120 numéros), les principaux types de lampes fabriquées entre le Ier siècle av. J.-C. et le IIIe siècle après y sont représentés. Chaque lampe fait l'objet d'une description précise et minutieuse que complète la liste des exemplaires de même série relevés dans d'autres collections. Adoptant l'ordre chronologique, l'auteur examine tout d'abord les spécimens les plus anciens ; une série du type « Vogelkopflampen » (nos 8 à 34) lui permet de compléter l'étude de H. Menzel (*Cat. des lampes de Mayence*, p. 24) et de montrer

1. J. M. Bairrão Oleiro, *Catalogo de lucernas romanas. Museu Machado de Castro*, Coimbra, 1952. — H. Menzel, *Antike Lampen im Römisch-germanischen Zentralmuseum zu Mainz*, Mayence, 1954. — L. Lerat, Catalogue des Collections archéologiques de Besançon : Les lampes antiques, *Annales littéraires de l'Université de B.*, 2e série, 1954. — M. L. Bernhard, *Lampki Starozytne. Museum Narodowe w Warszawie*, Varsovie, 1955.

2. Cf. la biographie de l'auteur et la bibliographie de ses publications, p. 12-14.

comment le motif initial des têtes d'oiseau qui décore les exemplaires datant du début de l'époque augustéenne est devenu, un siècle plus tard, un simple ornement géométrique, parfois d'ailleurs mal interprété par certains auteurs.

A propos d'une lampe signée Romanesis (n° 42), des précisions sont données sur cet atelier que l'on peut situer en Asie Mineure (de nombreuses lampes portant cette signature ont été découvertes dans les grands centres de cette région) et où une forte tradition hellénistique se serait maintenue, encore au IIIe siècle. Une liste exhaustive des exemplaires trouvés en Dalmatie complète l'étude que G. Behrens[1] a consacré à cette fabrique.

Deux autres documents : une lampe dite « de Jour de l'An » (n° 62), et une autre représentant Athéna déposant son vote en faveur d'Oreste (n° 63), montreraient des exemples d'ingénieuse « restauration » ; les médaillons du centre auraient été appliqués sur des lampes sans décor, afin d'en augmenter l'intérêt et la valeur artistique. Mais sommes-nous vraiment en présence d'un artifice destiné à tromper le client ou l'amateur, comme le pense l'auteur (p. 105 sq.) ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un procédé de fabrication, qui pourrait s'expliquer par des raisons techniques, et dont on connaît bien d'autres exemples. C'est là un problème qu'il serait intéressant d'approfondir ; signalons déjà que plusieurs lampes du Louvre présentent la même particularité.

Une lampe de Prague signée CONHIL (n° 72) révèle-t-elle un atelier encore ignoré ? La restitution proposée : C. ONEMISI HILARI est ingénieuse, mais avant de l'accepter, il faudrait être sûr de la lecture (CON*H*IL ou CON*M*IL ?).

L'étude des lampes grecques d'époque romaine (nos 92 à 109) conduit l'auteur à reconstituer des séries issues d'un même moule original, démontrant ainsi que certains exemplaires du IIIe siècle se réfèrent encore fidèlement à un prototype hellénistique.

Le chapitre final, consacré à des faux de différente nature, rendra prudent le lecteur et lui fera peut-être découvrir des lampes *douteuses* parmi les modèles considérés jusqu'ici comme authentiques. Qu'il s'agisse de la reproduction moderne de modèles antiques (telle la fameuse « Vue d'un port » que l'on a, naguère encore, identifiée avec Alexandrie) ou d'inscriptions récemment ajoutées sur des lampes anciennes, le travail du faussaire, si habile soit-il, n'a pas échappé à l'œil expert de ce jeune archéologue, formé à bonne école.

Toutes les lampes sont reproduites, soit par des dessins, soit par des photographies. — Regrettons toutefois que celles-ci ne soient pas toutes à la même échelle ; toutes les inscriptions sont données en fac-similé. Quelques erreurs matérielles seront facilement corrigées[2]. Certaines dates demanderaient à être revues ; par exemple pour le n° 39 : il paraît difficile d'abaisser au second tiers du IIe siècle une lampe à bec triangulaire (« en tête d'enclume »), même s'il s'agit d'une fabrication provinciale.

Au début de l'ouvrage, une courte analyse bibliographique sera consultée avec profit par tous ceux qui se proposent d'entreprendre une étude des lampes antiques ; regrettons toutefois que l'auteur n'ait pas eu la possibilité de consulter deux publications françaises : le bon catalogue de Besançon — déjà signalé — et celui,

---

1. G. Behrens, Fabrike des Lampentöpfers Romanesis, *Mainzer Zeitschrift*, 44-45, 1949-50, 163-167.

2. Deux planches ayant été interverties, sans doute à l'impression, la numérotation sera rétablie ainsi : pl. II=pl. III ; III = IV, etc., XI = XII ; XII = II.

plus ancien et un peu sommaire, du Musée Calvet à Avignon[1] ; il y aurait trouvé matière à de nombreux et intéressants rapprochements avec les lampes de Prague.

Le volume se termine par plusieurs index : provenances, sujets, inscriptions, musées, et par une brève publication d'une œnochoé attique du VI^e siècle, appartenant au Musée de Prague ; l'auteur l'attribue à un atelier dont la production connue ne comptait jusqu'à présent que des lécythes.

Dans son ensemble, cette publication apporte une contribution importante à l'histoire de la lampe antique et montre tous les renseignements que peuvent nous fournir ces modestes produits de l'art artisanal, lorsqu'on sait les étudier d'une façon méthodique et sensible. G. Cart.

L. Golvin, *Les tissages nord-africains, d'après les collections du Musée Stéphane-Gsell*, Les Conférences-visites du Musée Stéphane-Gsell, 1956-1957, Alger, 1958, 22 p., 9 pl., 8 fig. dans le texte. — L'étude débute par une page de méditation sur l'origine du tissage qui ne doit tromper le lecteur, ni sur la méthode, ni sur les intentions de l'A. Celui-ci s'est fait connaître par des enquêtes à la fois techniques, folkloriques et sociologiques concernant les tissages indigènes. L'opportunité de telles études est à souligner ; l'histoire de l'évolution des types de tissu et des méthodes utilisées pour leur exécution reste à faire. Les textes anciens sont laconiques ; l'étude des problèmes techniques que posent les échantillons conservés est difficile pour le spécialiste moderne, habitué à un matériel perfectionné. Il est nécessaire d'étudier de toute urgence, auprès des artisans qui les pratiquent encore, les procédés anciens dont la disparition risque d'être irrémédiable. — On doit féliciter l'A. de l'avoir compris, et le remercier de s'être mis à l'œuvre : il a déjà fourni une contribution compétente et importante, dont témoigne la bibliographie fort utile (p. 21-22) sur les travaux dont les tissages de l'Afrique du Nord ont été l'objet. — La brochure ici recensée et destinée au grand public — est un résumé rapide. Elle fait état (p. 4) d'un curieux procédé de fabrication de sangles ; (p. 7-8) du « tissage aux cartons » ; (p. 8-9) du métier des nomades ; (p. 9-12) du métier de haute lisse et, enfin (p. 12-14) — mais d'une manière un peu schématique — du métier horizontal. L'A., ayant marqué le caractère conservateur de l'art des nomades, esquisse les modalités de l'évolution du tissage chez les sédentaires, habitants des plaines ou des villes. — Il aborde le problème des styles : la distinction habituelle — berbère, arabe — est difficilement applicable. Quelques planches excellentes évoquent des tissages d'une beauté très personnelle. Mme M.-Th. Picard-Schmitter.

Marcel Simon, *Hercule et le christianisme*, Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1955, en dépôt à la Soc. Les Belles-Lettres, Paris (6^e), in-8°, 205 p. ; un frontispice (Hercule sur le bûcher). — Cet ouvrage est fort instructif, voire passionnant ; il met à la disposition des lecteurs une foule de textes curieux, rarement cités ailleurs, encore moins souvent assemblés et critiqués. La mesure avec laquelle l'A. a présenté sa documentation et ses observations sur la graduelle « métamorphose » — un peu insolite ! — d'Hercule en saint — ou quasi-saint — du christianisme commande le respect[2] ; elle impose aussi l'attention, après tant

1. P. de Brun et S. Gagnière, *Les lampes antiques au Musée Calvet d'Avignon*, Carpentras, 1937.

2. Les réserves de la *Rev. biblique*, 65, 1958, p. 148 sqq., ne semblent pas toutes à retenir.

de travaux parfois aventureux, nés des excès d'une méthode comparatiste souvent chancelante par places. On sait gré aussi au savant doyen de Strasbourg d'avoir, comme principe d'explication, rendu place parfois à ce qui n'est pas seulement la religiosité orientale, à laquelle les plus grands exégètes ont parfois un peu trop concédé. M. M. S. rappelle fort justement les antécédents d'Héraclès-Hercule dans le paganisme classique, et les élaborations philosophiques complexes auxquelles sa légende avait prêté : dès le temps de Prodicos et au IVe s. surtout av. J.-C. : « Le christianisme, dit-il (p. 13), a tout à la fois donné et reçu ». En 1942, le R. P. Festugière[1] avait rappelé à propos d'Héraclès un passage des *Problemata* faussement attribués à Aristote (*Problem.*, XXXI, 953 *a*, 10 sqq.) ; l'auteur inconnu du traité signalé à l'attention demandait là : « Pourquoi tous les grands génies de la philosophie, de la politique, de la poésie, ou des arts ont-ils été *melancholikoi* ? Quelques-uns jusqu'à paraître subir des crises de bile noire : ainsi qu'on le rapporte pour les temps héroïques, au compte d'Héraclès ? »

Il est bien exact qu'Héraclès a eu des aspects de « Juste souffrant ». Il a eu sa « *Passion* » ; d'où son rôle et son prestige. On a constaté d'autre part déjà, l'influence des épreuves d'Héraclès sur la doctrine des Cyniques, puis sur celle des Stoïciens. On a pu rappeler, p. ex. que l'Héraclès d'Antisthénès, disciple de Socrate, était devenu comme un héros de l'effort en soi (πόνος) ; on a visé à expliquer ainsi le rang qu'il avait gardé un jour près des Chrétiens. Il ne faut pas perdre de vue ces interprétations, auxquelles le livre ici recensé fait une juste place.

M. M. S. suit l'histoire de cette aventure — le 13e « travail » d'Héraclès ! — dans les textes et dans les arts, jusqu'après la Renaissance. Comme il a fait remonter son étude jusqu'avant l'ère romaine impériale, d'autre part, on peut dire, qu'il est bien le premier à nous présenter avec un développement si complet une évolution qui n'avait pas encore été décrite[2].

La carrière du héros des Douze travaux, comme « protecteur » des hommes et de leurs villes a commencé, semble-t-il, dès les temps de l'archaïsme, ainsi qu'on le voit à Thasos, à la Porte d'Héraclès et Dionysos[3]. Le fils de Zeus et d'Alcmène, archer à la flèche invincible, veillait là comme « gardien de la ville », dès avant la fin du VIe, et son image a été retrouvée en place, au-dessus du distique qui la mentionne. Peut-être eût-il fallu tenir compte dès lors, d'une présence déjà si ancienne, dans une île de l'Archipel thrace où Hérodote savait déjà qu'Héraclès était vénéré par les Grecs, à la fois comme héros et comme *dieu* : dieu « sauveur », ainsi que le monnayage et les inscriptions l'attestent communément par la suite. Si Héraclès est resté patron et favori des dynasties macédoniennes, s'il a eu à Alexandrie, en conséquence, le culte et la vénération que l'on sait (trône d'Héraclès immortalisé, près de celui de Zeus ; cf. Théocrite, XVII : *Éloge de Ptolémée*) ; si tout cela a préparé, enfin, une vogue prolongée jusqu'après la victoire du christianisme, on pourra se trouver embarrassé ici pour acquiescer à certaines formules, et à des vues qu'on trouve rappelées. Je doute, pour ma part, qu'on puisse encore qualifier l'Héraclès des Tragiques grecs et celui de l'Apologue de Prodicos : « un fruste *(sic)*

1. *La sainteté*, Coll. « Mythes et religions », 9, 1942, p. 45.
2. Le traité de J. Seznec sur *La survivance des dieux antiques*, 1939, s'était intéressé surtout à la Renaissance. Le premier chapitre du livre ici recensé avait paru sous une forme un peu différente en 1954 (*Zeitschr. für Religions-u. Geistes Geschichte*, 1954, 2, p. 97 sqq.).
3. Cf. *Études thasiennes* : *L'enceinte et les portes* (en cours d'impression).

athlète à la morale élémentaire ». Ni Gilbert Murray, ni Toynbee d'après lui, n'ont été, semble-t-il, bien inspirés en dénigrant sa légende (évolutive !) qui n'aurait couvert (?) « qu'un des plus grossiers parmi les mythes grecs »[1]. En fait, rien n'autorise à traiter Héraclès à la manière d'un Enkidou, avec ou sans courtisane pour le civiliser[2]. On s'étonne que même le livre ici recensé ne rappelle nulle part, sauf erreur, qu'Héraclès avait été un grand « initié », à Éleusis, comme les Dioscures. — De là bien des raisons de croire que son adoption progressive, sa « béatification » chez les Chrétiens, ne peuvent guère s'expliquer sans recours à la qualification obtenue dans le Sanctuaire des initiations d'Attique[3]. Ce qui restreindrait notre compréhension du prestige accordé à Héraclès par les Chrétiens — lorsqu'on ne consent pas à faire la place nécessaire aux témoignages de l'art — de l'archaïsme au byzantinisme compris — c'est la méconnaissance, précisément, de l'aspect préparatoire de la « sainteté » du héros : *lustrator orbis*, *purgator ferarum*, *gentium domitor*. On saura grand gré, en tout cas, à M. M. S. d'avoir soupçonné le caractère qui préparait au mieux la métamorphose survenue au temps du christianisme (cf. p. 129) : « H. se fait peu à peu divinité salvatrice et presque mystérique » *(sic)*. Et là même, on note que l'Héraclès-Hercule a toujours été protecteur des hommes obsédés par les espérances et les terreurs de l'au-delà ». Ses *Katabaseis* infernales, raillées par l'Aristophane des *Ranae*, pouvaient donc paraître un jour avoir annoncé certains actes du Christ.

On voudrait aussi rappeler ici que l'époque *hellénistique* a beaucoup fait pour

---

1. Il convient d'observer que la légende d'Héraclès le montrait déjà p. ex. — ailleurs que dans sa fureur, ou dans l'épisode de Déjanire — averti des dangers de l'éternel féminin. M. M. S. a rappelé, ici (p. 88-89) p. ex., un mythe curieux d'Athénagoras encore diffusé sous Marc-Aurèle et Commode, mais déjà connu d'Hérodote (IV, 8, 10), de Diodore (11, 43) : il s'agit de l'Héraclès-Chronos et du vol, en Scythie, des cavales de son char : le héros les retrouve grâce à la Femme-serpent ; mais elle a posé comme condition d'être rendue mère par lui. Cette anguipède (« Vipère au-dessous de l'aine », selon Justin) rappelle l'Hydre. Ce ne sont pas là des « élucubrations » ou, tout au moins des élucubrations sans intérêt. — Après le choix de la « Croisée des chemins » qui est à sa manière — la manière Prodicos — une initiation aussi, Heraclès a passé son temps sur terre à conquérir l'immortalité par l'ascèse. Apulée nous le dira : *In caelum ob virtutes ascitus est.* Son initiation éleusinienne et son activité de redresseur de monstres ont beaucoup fait, en somme, pour lui valoir aussi la « sainteté » lors de son dernier avatar chrétien. On ne devrait pas oublier qu'on le voit à l'occasion jusque dans l'art byzantin (Weitzmann, *Greek mythol. in Byzantine art*, 1951, p. 154 sqq.) assis (fig. 189) sur la ciste en osier qui est celle de la Déméter alexandrine du sarcophage de Torre Nova (on a eu tort, à mon sens, de voir là les préparatifs d'une initiation *héracléenne* : scène de purification d'Héraclès (?) ; cf. aussi l'urne Lovatelli : P. Roussel, *BCH*, 54, 1930, p. 51 sqq. et pl. 2). En tout cas, il n'eût pas fallu, comme l'ont fait à tort récemment encore feu Arnold von Salis (112e *Winckelmannsprogr.*, Berlin, 1956, p. 34, J. Dörig, *Arch. Jahrb.*, 72, 1957, p. 19 à 43) et Weitzmann lui-même *(l. l.)*, vouloir à toute force confondre le siège sacré d'Éleusis avec le couffin malodorant et insignifiant qu'on associe, d'ailleurs à tort, à l'épisode du nettoyage des écuries d'Augias. — A Tarente déjà, au temps d'Archytas le Pythagoricien, la statue colossale d'Héraclès de l'Acropole, razziée par les Romains, siégeait *sur la ciste*. Quel intérêt eût-on trouvé à l'asseoir là officiellement sur un panier d'écurie ? On notera que la statue de Tarente est loin d'avoir été, contrairement à ce qu'a pensé M. J. Dörig, le « *letzies Werk* » de Lysippe : elle fut antérieure à l'expédition d'Alexandre en Asie. C'est ce chef-d'œuvre officiel que les Byzantins connaissaient et reproduisaient (Weitzmann, *l. l.*).

2. Les historiographes de Thésée ont assez platement décalqué ou démarqué ses exploits, en moins gros plan : on les admirait donc !

3. Les Anciens ne l'ignoraient pas.

la popularité du héros dans le monde nouveau créé par le christianisme. Là aussi, c'est l'art qui peut témoigner le plus expressivement. On voit des « cartons » héracléens « édifiants » se former et se diffuser, à partir du IIIe s. av. J.-C. ; imagerie diffusée parmi les arts dits « mineurs », bien avant la série des grands sarcophages héracléens qui débutent vers la fin du IIe s. apr. J.-C. ; il serait facile de le montrer[1].

Voici quelques menues remarques. — P. 169 et p. 188 : les scènes concernant l'Héraclès de Saint-Trophime d'Arles et ses Cercopes ont été réétudiées utilement plusieurs fois déjà depuis la mention due à J. Adhémar. P. 189 : Je ne connais pas d'images d'Héraclès « portant l'enfant Dionysos ou Eros » (cf. n. 5 et p. 170). P. 170, sur les thèmes dérivés de la lutte avec le lion, on consultera maintenant avec profit l'étude de feu A. von Salis (ci-dessus, p. 257, n. 1). Pour Sophocle et les héros (p. 78), cf. aussi maintenant G. Méautis, *Sophocle*, 1957. — P. 97 : l'étude de l'Hercule gaulois Ogmios (travaux de F. Benoît, d'A. Grenier) est à reprendre, le texte de Lucien demeurant essentiel.

Au point de vue de la présentation de l'ouvrage, on peut regretter — outre l'absence de toute figure, l'usage incommode des notes renvoyées à la fin de chaque chapitre. Il a été fait emploi de quelques néologismes qui n'étaient peut-être pas indispensables (p. 83, p. 87 : théologie « adoptianiste ») ; p. 129 : divinité « mystérique ». — P. 79, écrire : *au* Cynosarges (gymnase qui n'était pas strictement un « sanctuaire » héracléen, mais où le héros était vénéré). P. 78 : pourquoi *Prodicus*, et non Prodicos ? P. 190, n. 14, un amusant lapsus sur les « trois nuits » de la conception d'Héraclès : il faut évidemment corriger le nom d'Hercule en celui de Zeus, son père. Ch. P.

1. Sur le sarcophage de Velletri, cf. maintenant R. Bartoccini, *Rivista Istituto... archeologia e storia dell'arte*, N. S., 7, 1958, p. 129-214 : p. 180-181, pour les doctrines d'Athénagoras.

TABLES

DU TOME I, 1959

Pages

La migration éolienne, par J. Bérard 1

Les œnochoés de bronze de Carthage, par Colette-G. Picard 29

L'inscription bilingue *R.I.L.*, 803, par Jean Marcillet-Jaubert 65

Variétés : L'île de Kharg (Ikaros) dans le golfe Persique, par R. Ghirshman .. 70

Les nouvelles fouilles de l'antique Stabiæ, par Libero d'Orsi 78

Nouvelles archéologiques et correspondance : A la mémoire de Maurice Gaudefroy-Demombynes. — Joseph Sautel (1880-1955). — Paul Chenu (1868-1956). — Paul Cravayat (1912-1958). — Alan John Bayard Wace (1879-1957). — Gawril Kazarov (1874-1958). — Sur une frise ornée de faucilles en bronze, découverte au Sanctuaire d'Aphrodite, à Salamis de Chypre. — Sur les ivoires de Nimroud conservés au British Museum. — Sculptures thasiennes crues perdues, mais retrouvées. — L'édit bilingue gréco-araméen du roi Asoka, trouvé près de Kandahar (Mus. de Kaboul). — L'eau prophétique de Claros et la boue « para-archéologique » 88

Bibliographie : Abbé P. Mouton et R. Joffroy. — Abbé Bernard Lacroix. — Francis Vian. — Amedeo Maiuri. — Luigi Bernabò Brea. — D. Tudor. — D. Tudor. — Beatrice Canestro Chiovenda. — Louis Grodecki. — L. A. Mayer 110

Illustrations : Applique d'anse. Musée du Bardo, fig. 1 (p. 30) ; Isis. Applique d'anse. Musée du Bardo, fig. 2 (p. 30) ; masques puniques en terre cuite. Musée du Bardo, fig. 3 (p. 33) ; œnochoé punique de type étrusque, fig. 4 (p. 34) ; la même, fig. 5 (p. 34) ; anse en forme d'ancre, fig. 6 (p. 37) ; œnochoé à pied. Musée du Bardo, fig. 7 (p. 40) ; le même vase : masque de Silène à la base de l'anse, fig. 8 (p. 40) ; œnochoé à pied. Musée du Bardo, fig. 9 (p. 42) ; même vase : l'anse, fig. 10 (p. 44) ; même vase : le bec, fig. 11 (p. 44) ; œnochoé à bec tréflé sans pied. Musée du Bardo, fig. 12 (p. 46) ; même vase : le bec, fig. 13 (p. 46) ; même vase : l'anse, fig. 14 (p. 48) ; œnochoé à bec tréflé sans pied. Musée du Bardo, fig. 15 (p. 50) ; même vase : le bec, fig. 16 (p. 50) ; œnochoé à bec tréflé sans pied. Musée du Bardo, fig. 17 (p. 51) ; même vase : le bec, fig. 18 (p. 51) ; même vase : l'anse, fig. 19 (p. 52) ; anse d'œnochoé. Musée du Bardo, fig. 20 (p. 52) ; anse d'œnochoé. Musée du Bardo, fig. 21 (p. 55) ; anse d'œnochoé ornée d'une palmette. Musée du Bardo, fig. 22 (p. 55) ; cerf trouvé dans une tombe de Dermech, fig. 23 (p. 59). — Inscription bilingue *R.I.L.*, 803, fig. 1 (p. 65). — Ile de Kharg (ancienne Ikarios). Vue aérienne des ruines du temple, fig. 1 (p. 70) ; île de Karg. Escalier de l'esplanade du temple, fig. 2 (p. 72) ; cupules sur le rocher, près du temple (île de Kharg), fig. 3 (p. 73) ; île de Kharg. Nécropole de la partie orientale, fig. 4 (p. 74) ; une tombe chrétienne, fig. 5 (p. 74) ; tombe Sud à *loculi* : bas-relief de la salle centrale, fig. 6 (p. 74) ; tombe Nord à *loculi* : arcade à trois *fasces* et porte décorée, fig. 7 (p. 75) ; tombe Sud : décor d'un des *loculi*, fig. 8 (p. 76). — Castellamare di Stabia : cliché Meledandri, fig. 1 (p. 78) ; fouilles de Stabies (1950-1957) : un portique, fig. 2 (p. 80) ; colonne à cannelures en spirale, fig. 3 (p. 82) ; peinture pariétale, fig. 4 (p. 83) ; peinture pariétale : grandeur naturelle, fig. 5 (p. 84) ; peinture pariétale, fig. 6 (p. 85) ; la « donna atterrita », fig. 7 (p. 86). — L'édit bilingue du roi Asoka (texte grec en haut, araméen en bas), fig. 1 (p. 103).

Nouvelles recherches archéologiques en Yougoslavie. Néolithique — Age du Bronze, par Jacques-C. Courtois 133

Trois vases zoomorphiques primitifs de Bulgarie, par Pierre Détev 153

Les deux Sirènes du Sarapieion de Memphis, au Musée du Caire : note complémentaire, par Jean-Philippe Lauer 159

L' « Etruscan revival » du xv^e^ siècle, par André Chastel 165

PAGES

Variété : Modes de construction et technique dans l'architecture romaine, par J. LE GALL 181

Nouvelles archéologiques et correspondance : Le Centenaire de Salomon Reinach (1858-1958). — Arnold Van Gennep († 1957). — André Boulanger (1886-1958). — Sir John Marshall (1876-1959). — Ivan Velkov (1891-1958). — « Silos »-greniers primitifs, en Susiane et dans le Proche-Orient. — La prière « πρόχνυ ». — La Revendication d'Hélène (Ἑλένης ἀπαίτησις). — Petits bronzes grecs errants. — Autour du Trésor de Graincourt-lès-Havrincourt. — Thèmes antiques retrouvés par Rubens, puis utilisés par l'École de Fontainebleau 203

Bibliographie : Emile SZLECHTER. — *The Ægean and the Near East : Studies presented to Hetty Goldman on the occasion of her seventy-fifth Birthday.* — B. BARTOCCINI, C. M. LERICI, M. MORETTI. — François CALI. — *The Athenian Agora.* — Jacques HEURGON. — J. A. RICHMOND. — R. ETIENNE. — G. DALTROP. — A. JAGENTEUFEL. — Roman HAKEN. — L. GOLVIN. — Marcel SIMON 231

Illustrations : Fig. 1 (p. 134-135) : carte ; Glasinac : âge du Bronze, fig. 2 (p. 147). — Vase en forme de chèvre : terre-cuite, fig 1 (p. 154) ; vase-lampe en forme de mouton : terre-cuite, fig. 2 (p. 155) ; vase-lampe en terre-cuite : mouton, fig. 3 (p. 156). — Dessin de la Sirène d'après Mariette, fig. 1 (p. 160) ; moulage : dos mutilé de la Sirène-musicienne, présenté *(à g.)* près de l'autre statue *(à dr.)*, fig. 2 (p. 162) ; dos de la même statue montrant la chevelure de la Sirène, fig. 3 (p. 162). — Fortification de Norba : mur polygonal *(opus siliceum)*, fig. 1 (p. 185) ; Ostie : mur du Castrum primitif *(opus quadratum)*, fig. 2 (p. 186) ; *Porticus Aemilia*, 193 av. J.-C., fig. 3 (p. 192) ; villa d'Horace (Sabine), don de Mécène en 32 av. J.-C., fig. 4 (p. 194) ; la « *Ripa marmorata* » du Tibre (rampes descendantes et blocs posés pour l'amarage des embarcations, fig. 5 (p. 196) ; « *Triopio* » d'Hérode Atticus ; *opus testaceum*, fig. 6 (p. 198) ; palais de Maxence, au III^e mille de la Via Appia, fig. 7 (p. 201). — La prière « πρόχνυ », d'après un ivoire de Nimroud (Horus), fig. 1 (p. 212) ; l'Ambassade de Ménélas et d'Ulysse attendant près de la porte intérieure de Troie, fig. 2 (p. 214) ; arrivée de Théanô, prêtresse d'Athéna, fig. 3 (p. 215) ; les servantes de Théanô, la vieille nourrice, et le début de l'escorte (cavaliers), fig. 4 (p. 216) ; l'escorte de Théanô : cavalier, fantassin, fig. 5 (p. 216) ; le vieillard nain au *lagynos*, et son coq irrité (Musée du Louvre), fig. 6 (p. 218) ; Théocrite, et l'offrande de la *Syrinx* à Pan, fig. 7 (p. 220) ; la « coquille » (conque), avec l'emplacement des trous pour la fixation, fig. 8 (p. 223) ; « conque » symbolique, au fond d'une niche : Hermoupolis Magna, fig. 9 (p. 225) ; skyphos d'argent de Boscoreale (Louvre) : emploi rituel de la conque, fig. 10 (p. 226) ; maison B à Hermoupolis Magna : niche à la coquille, fig. 11 (p. 228).

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BÉRARD (J.). — La migration éolienne 1
CHASTEL (André). — L' « Etruscan revival » du XV^e siècle 165
COURTOIS (Jacques-C.). — Nouvelles recherches archéologiques en Yougoslavie. Néolithique — Age du Bronze 133
DÉTEV (Pierre). — Trois vases zoomorphiques primitifs de Bulgarie 153
GHIRSHMAN (R.). — L'île de Kharg (Ikaros) dans le golfe Persique 70
LAUER (Jean-Philippe. — Les deux Sirènes du Sarapieion de Memphis, au Musée du Caire : note complémentaire 159
LE GALL (J.). — Modes de construction et technique dans l'architecture romaine 181
LIBERO D'ORSI. — Les nouvelles fouilles dans l'antique Stabiæ 78
MARCILLET-JAUBERT (Jean). — L'inscription bilingue R.I.L., 803 65
PICARD (Colette-G.). — Les œnochoés de bronze de Carthage 29

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

1959. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
ÉDIT. N° 25 279 Dépôt légal : 3-1959 IMP. N° 15 709
IMPRIMÉ EN FRANCE

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

fondée en 1844

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER CHARLES PICARD

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

YVES BÉQUIGNON

REVUE PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

1959 — Tome I **Avril-Juin**

REVUE TRIMESTRIELLE

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

1959 — TOME I — AVRIL-JUIN

SOMMAIRE

PAGES

Nouvelles recherches archéologiques en Yougoslavie. Néolithique — Age du Bronze, par Jacques-C. COURTOIS 133

Trois vases zoomorphiques primitifs de Bulgarie, par Pierre DÉTEV 153

Les deux Sirènes du Sarapieion de Memphis, au Musée du Caire : note complémentaire, par Jean-Philippe LAUER 159

L' « Etruscan revival » du XV^e^ siècle, par André CHASTEL 165

Variété : Modes de construction et technique dans l'architecture romaine, par J. LE GALL 181

Nouvelles archéologiques et correspondance : Le Centenaire de Salomon Reinach (1858-1958). — Arnold Van Gennep († 1957). — André Boulanger (1886-1958). — Sir John Marshall (1876-1959). — Ivan Velkov (1891-1958). — « Silos »-greniers primitifs, en Susiane et dans le Proche-Orient. — La prière « πρόχνυ ». — La Revendication d'Hélène (Ἑλένης ἀπαίτησις). — Petits bronzes grecs errants. — Autour du Trésor de Graincourt-lès-Havrincourt. — Thèmes antiques retrouvés par Rubens, puis utilisés par l'École de Fontainebleau 203

Bibliographie : Emile SZLECHTER. — *The Ægean and the Near East : Studies presented to Hetty Goldman on the occasion of her seventy-fifth Birthday.* — B. BARTOCCINI, C. M. LERICI, M. MORETTI. — François CALI. — *The Athenian Agora.* — Jacques HEURGON. — J. A. RICHMOND. — R. ETIENNE. — G. DALTROP. — A. JAGENTEUFEL. — Roman HAKEN. — L. GOLVIN. — Marcel SIMON 231

Illustrations : Fig. 1 (p. 134-135) : carte ; Glasinac : âge du Bronze, fig. 2 (p. 147). — Vase en forme de chèvre ; terre-cuite, fig 1 (p. 154) ; vase-lampe en forme de mouton : terre-cuite, fig. 2 (p. 155) ; vase-lampe en terre-cuite : mouton, fig. 3 (p. 156). — Dessin de la Sirène d'après Mariette, fig. 1 (p. 160) ; moulage : dos mutilé de la Sirène-musicienne, présenté *(à g.)* près de l'autre statue *(à dr.)*, fig. 2 (p. 162) ; dos de la même statue montrant la chevelure de la Sirène, fig. 3 (p. 162). — Fortification de Norba : mur polygonal *(opus siliceum)*, fig. 1 (p. 185) ; Ostie : mur du Castrum primitif *(opus quadratum)*, fig. 2 (p. 186) ; *Porticus Aemilia*, 193 av. J.-C., fig. 3 (p. 192) ; villa d'Horace (Sabine), don de Mécène en 32 av. J.-C., fig. 4 (p. 194) ; la « *Ripa marmorata* » du Tibre (rampes descendantes et blocs posés pour l'amarage des embarcations, fig. 5 (p. 196) ; « *Triopio* » d'Hérode Atticus ; *opus testaceum*, fig. 6 (p. 198) ; palais de Maxence, au III^e^ mille de la Via Appia, fig. 7 (p. 201). — La prière πρόχνυ, d'après un ivoire de Nimroud (Horus), fig. 1 (p. 212) ; l'Ambassade de Ménélas et d'Ulysse attendant près de la porte intérieure de Troie, fig. 2 (p. 214) ; arrivée de Théanô, prêtresse d'Athéna, fig. 3 (p. 215) ; les servantes de Théanô, la vieille nourrice, et le début de l'escorte (cavaliers), fig. 4 (p. 216) ; l'escorte de Théanô : cavalier, fantassin, fig. 5 (p. 216) ; le vieillard nain au *lagynos*, et son coq irrité (Musée du Louvre), fig. 6 (p. 218) ; Théocrite, et l'offrande de la *Syrinx* à Pan, fig. 7 (p. 220) ; la « coquille » (conque), avec l'emplacement des trous pour la fixation, fig. 8 (p. 223) ; « conque » symbolique, au fond d'une niche : Hermoupolis Magna, fig. 9 (p. 225) ; skyphos d'argent de Boscoreale (Louvre) : emploi rituel de la conque, fig. 10 (p. 226) ; maison B à Hermoupolis Magna : niche à la coquille, fig. 11 (p. 228).

RÉDACTION TRANSFÉRÉE

90, boulevard Saint-Germain, PARIS (5^e^)
Le mardi, de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boulevard Saint-Germain, Paris (6^e^)

ABONNEMENTS

Département des Périodiques : 1, place Paul-Painlevé, PARIS (5^e^)
Tél. : ODÉon 64-10 — Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1959

Un an (à dater de janvier) France... 2 600 F | Prix des n^os^ 1, 2, 3, chacun..... 800 F
— — Étranger. 2 900 F | Le n° 4, contenant *L'Année épigraphique* 1 000 F

États-Unis et Canada $ 6 — Grande-Bretagne et Commonwealth : £ 2/3s

L'année 1948 de la *Revue Archéologique* forme deux volumes consacrés aux

MÉLANGES CHARLES PICARD

Les 2 vol. illustrés, ensemble..... **3 000 F**

Les Éditeurs rachètent les numéros des années 1940 à 1945

AVIS IMPORTANT : *Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme de CENT francs.*

MYTHES ET RELIGIONS

Collection dirigée successivement
par P.-L. COUCHOUD
et GEORGES DUMÉZIL

4. **Le problème religieux dans l'Empire français**, par Georges HARDY ..... 400 F
6. **Les sociétés secrètes actuelles en Europe et en Amérique**, par Albert LANTOINE ..... 400 F
9. **La sainteté**, par le R. P. A.-J. FESTUGIÈRE ..... 400 F
11. **Les dieux des Romains**, par Victor BASANOFF ..... 400 F
14. **Les grands mythes de Rome**, par Jean HUBEAUX .. 400 F
15. **Les fêtes solaires**, par Amable AUDIN ..... 400 F
16. **L'Inquisition**, par Georges DEROMIEU ..... 400 F
17. **Les routes de l'autre Monde**, par Francis BAR ..... 400 F
19. **Épicure et ses dieux**, par le R. P. A.-J. FESTUGIÈRE 400 F
20. **Le Bouddha**, par Jacques BACOT ..... 400 F
21. **Les grands sanctuaires de la Grèce**, par Marie DELCOURT 400 F
22. **La vie religieuse dans l'ancienne Égypte**, par Jean SAINTE FARE GARNOT ..... 400 F
23. **Les dieux et le destin en Babylonie**, par M. DAVID .. 400 F
24. **Les grandes pratiques rituelles de l'Islam**, par G.-H. BOUSQUET ..... 400 F
25. **La religion de Platon**, par Victor GOLDSCHMIDT .... 400 F
26. **Le judaïsme.** *Doctrines et préceptes*, par I.-M. CHOUCROUN 400 F
27. **La danse sacrée en Indochine et en Indonésie**, par Jeanne CUISINIER ..... 400 F
28. **Le mythe de Prométhée**, par Louis SÉCHAN ..... 400 F
29. **Les dieux des Indo-Européens**, par Georges DUMÉZIL 400 F
30. **La religion babylonienne**, par Jean BOTTÉRO ..... 400 F
31. **Ormazd et Ahriman.** *L'aventure dualiste dans l'Antiquité*, par Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN ..... 400 F
32. **La persécution du christianisme dans l'Empire romain**, par Jacques MOREAU ..... 400 F
33. **Les dieux de la Gaule**, par Paul-Marie DUVAL ..... 400 F
34. **Le monde islamique.** *Essai de géographie religieuse*, par Xavier DE PLANHOL ..... 400 F
35. **Les religions du Tibet**, par Marcelle LALOU ..... 400 F
36. **Hermaphrodite**, par Marie DELCOURT ..... 400 F
37. **La religion astrale des Pythagoriciens**, par Louis ROUGIER 540 F
38. **Les dieux des Germains**, par Georges DUMÉZIL .... 540 F
39. **Les dieux de la Grèce et les mystères d'Éleusis**, par Georges MÉAUTIS ..... 540 F

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (VI^e^)

iconographie de l'art chrétien

par Louis RÉAU
Membre de l'Institut

TOME I — introduction générale

In-4° couronne, avec 32 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée en 4 couleurs et laquée ..... 3 000 F

TOME II — iconographie de la bible

1re Partie : *Ancien Testament*

In-4° couronne, avec 32 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée en 4 couleurs et laquée ..... 3 000 F

2e Partie : *Nouveau Testament*

In-4° couronne, avec 48 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée en 4 couleurs et laquée ..... 4 800 F

TOME III — iconographie des saints

1re Partie : *A-F*

In-4° couronne, avec 32 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée en 4 couleurs et laquée ..... 3 800 F

2e Partie : *G-O*

In-4° couronne, avec 32 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée en 4 couleurs et laquée ..... 3 800 F

3e Partie : *P-Z — Répertoires*

In-4° couronne, avec 16 planches hors-texte en héliogravure, relié pleine toile, sous jaquette illustrée en 4 couleurs et laquée ..... 3 800 F

Presses Universitaires de France
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

1959. — Imp. des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
IMPRIMÉ EN FRANCE